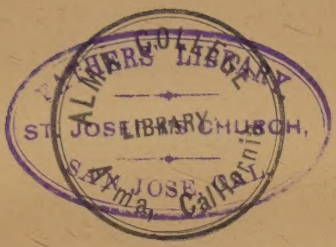
SSER & MARSKY,
Bookbinders,
JOSE, - - CAL.



EXERCICES SPIRITUELS

A. M. D. G.

EXERCICES

SPIRITUELS

D'APRÈS SAINT IGNACE

PAR

LE P. MARIN DE BOYLESVE, S. J.

TOME TROISIÈME

ALMA COLLEGE
060.32
LIBRARY
B698
Alma, California

FATHERS' LIBRARY,
ST. JOSEPH'S CHURCH,
ALMA COLLEGE
LIBRARY
SAN JOSE, CAL.
Alma, California

PARIS

RENÉ HATON, LIBRAIRE

35, RUE BONAPARTE, 35

1890

6360

LES

Exercices Spirituels

TROISIÈME SEMAINE

AVERTISSEMENTS

Les exercices de cette semaine ont pour objet la passion. Le dernier mot de la seconde semaine, le dernier mot des règles de l'élection a été celui-ci : Vous avancerez d'autant plus dans la vie spirituelle que vous serez sorti plus généreusement, plus pleinement, de l'amour propre, de la volonté propre, de l'intérêt propre. Aussitôt s'offre l'exemple : Jésus s'immolant lui-même, par la passion et par la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse, pour la gloire de son Père et pour le salut des âmes ; Jésus se donnant par l'Eucharistie ; Jésus renonçant à sa volonté pour ne vouloir que ce que veut son Père : *Non quod ego volo, sed quod tu* (Marc, xiv, 36) ; Jésus sacrifiant tout : sa réputation, son honneur, son corps, sa vie.

Cette semaine s'ouvre par la contemplation de la dernière cène. Saint Ignace en offre l'esquisse. Sauf quelques additions c'est le même plan, la même marche que dans les mystères de la vie cachée et publique.

LE TROISIÈME PRÉLUDE

Notons d'abord le troisième prélude, où se trouve indiqué nettement le but qu'on doit se proposer en méditant la passion : « Douleur, sentiment, confusion, parce que pour mes péchés le Seigneur marche à la passion. » — « Douleur avec Jésus accablé de douleur ; « brisement avec Jésus brisé ; larmes, peine intérieure « à cause de la peine si grande que Jésus a soufferte « pour moi. » — Tel est le but indiqué dans le troisième prélude des deux contemplations dont saint Ignace donne l'ébauche : Compassion affective et effective.

TROIS POINTS NOUVEAUX

Trois points sont ici ajoutés à la considération ordinaire des personnes, des paroles et des actions.

« Le quatrième point sera de considérer comment « Jésus-Christ Notre Seigneur souffre en son humanité, « ou veut souffrir, selon la circonstance que l'on con- « temple. » A cette vue « je commencerai avec beau- « coup de force et d'efforts à exciter en moi la douleur, « la tristesse, les larmes ; ce travail se poursuivra dans « les points suivants. »

Remarquons cette insistance et cette expression *avec beaucoup de force, avec effort, travaillant*. Il s'agit

enfin de sortir de notre insensibilité, de notre impassibilité, de notre égoïsme. Hé quoi ! Jésus a tant souffert pour moi et je resterais indifférent, froid, glacial au souvenir de ses souffrances et de ses humiliations!

« Le cinquième point sera de considérer comment la « divinité se cache, comment elle pourrait détruire ses « ennemis et ne le fait pas, comment elle laisse souffrir « si cruellement sa très sainte humanité. »

Et cependant lorsque Dieu permet que nous soyons éprouvés par la souffrance et par l'humiliation, surtout si ces épreuves ont pour cause les œuvres que nous entreprenons pour sa gloire, nous sommes étonnés, déconcertés, peut-être même cédons-nous à une irritation et à un dépit à peine dissimulé.

Ainsi nous sommes scandalisés de ce que ce grand Dieu semble laisser son Église aux mains des persécuteurs. — Et ne faut-il pas que la passion de Jésus se continue dans son Église qui est son corps, et en nous qui sommes ses membres. S'il a fallu que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire, ne faut-il pas que nous souffrions avec lui et pour lui, afin d'être glorifiés avec lui : *Si tamen compatimur ut et conglorificemur.* (*Rom.*, VIII, 17.)

« Le sixième point sera de considérer comment Jésus « souffre tout cela pour mes péchés, et ce que je dois « faire et souffrir pour lui, » moi qui suis le pécheur.

LES COLLOQUES

Ici saint Ignace complète sa doctrine sur les colloques. Cet entretien termine la méditation dont il est

l'un des effets et l'un des fruits. Sans cette sorte de péroraison la contemplation risque de rester dans les sphères de la pure spéculation ou dans un vague *sentimentalisme*.

Après avoir considéré les personnes, les paroles, les actions, après avoir réfléchi et tiré des conclusions pratiques, après s'être excité par de saints désirs et avoir pris des résolutions, prions, demandons le secours pour accomplir nos bons desseins. Adressons-nous tantôt immédiatement à Dieu même, tantôt d'abord à la très sainte Vierge, puis à Jésus comme médiateur, et enfin au Père céleste. Dans cet entretien raisonnons et demandons ce que nous désirons.

L'Ancien Testament est plein de ces conversations des patriarches et des prophètes avec Dieu et avec les anges ses envoyés. Les psaumes surtout sont des colloques continuels. Lisez aussi les entretiens des Apôtres avec le divin Maître. Vous y apprendrez combien Dieu est facile, condescendant, familier avec ceux qui vont à lui avec simplicité et sans cérémonie.

Êtes-vous tenté ? Plaignez-vous doucement, demandez du secours, exposez votre peine.

Êtes-vous consolé ? Remerciez, faites part de votre joie à votre meilleur ami, à Jésus, à votre mère, à Marie, à votre père, à Dieu qui est au ciel.

Vous désirez une vertu ? Vous avez en tête quelque bonne œuvre ? Proposez vos projets, vos résolutions, vos entreprises, consultez, recommandez le tout à Dieu. Suppliez le Sauveur, le divin Maître de vous faire connaître ce qu'il désire de vous, ce qu'il attend, ce qu'il ordonne.

Désirez-vous la tristesse ou la joie selon le sujet que vous contemplez : demandez à Marie et à Jésus qu'ils daignent vous faire participer aux sentiments de joie ou de tristesse qu'ils ont éprouvés eux-mêmes dans ces circonstances.

Ne craignez pas de descendre dans le détail : communiquez tout ce qui vous intéresse, tout ce qui vous occupe, même les plus petites choses, comme un petit enfant à sa mère, comme un ami à son ami.

Revenez souvent, surtout lorsque vous méditez sur la passion, au triple colloque des deux étendards sans oublier la note ajoutée à la fin des trois classes. Osez demander quelque participation à la croix de Jésus ; demandez ce qui vous effraie, ce qui vous répugne : ne craignez pas, Dieu ne permettra pas que l'épreuve soit au-dessus de vos forces ; la grâce sera toujours proportionnée à l'épreuve.

MODIFICATION AUX 2e ET 6e ADDITIONS

Après avoir de nouveau recommandé l'ordre dans les exercices, — et cet ordre est toujours le même, — saint Ignace indique les modifications que l'on doit apporter à la seconde et à la sixième additions.

Seconde addition. « Au lever, je me demanderai *où* je « vais et *pourquoi*, me rappelant la contemplation que « je veux faire, et selon le genre du mystère je m'ef- « forcerai, tout en me levant et m'habillant, de m'attris- « ter et de m'affliger au souvenir de la douleur et de la « souffrance excessives que Notre Seigneur Jésus a « endurées pour moi. »

Telle doit être l'occupation constante de la journée. Saint Ignace ne se lasse pas de le redire. Pas de contention, assurément, pas d'effort trop violent ou trop continu qui réduirait à l'impuissance ; mais secouons la torpeur et l'inertie, et levons-nous pour aller avec Jésus à la passion, pour souffrir avec Jésus souffrant.

Sixième addition. « Je ne chercherai pas les pensées « joyeuses, quelque bonnes et saintes qu'elles soient, « comme serait le souvenir de la résurrection et de la « gloire de Jésus, mais je m'exciterai » doucement et constamment « à la douleur, à la peine, au brisement ». Je me rappellerai sans cesse l'ensemble de la vie de Jésus qui « depuis l'instant même de sa naissance « jusqu'à l'instant du mystère que je médite, n'a pas « cessé d'endurer pour moi les travaux, les fatigues et « les douleurs. »

Si je suis un membre vivant de Jésus, si je vis de sa vie, si je ne suis pas un membre mort, il est impossible que je ne ressente rien de ses douleurs. Pour vivre avec lui de la vie de la gloire, de la vie éternelle, il faut mourir d'abord avec lui de la mort temporelle, de la mort en croix.

L'EXAMEN PARTICULIER

Puis revient la recommandation de l'examen particulier sur les exercices et les additions. Si saint Ignace insiste tant sur cet examen en un temps où il semble que le seul fait du recueillement de la retraite et de la sainteté des occupations devrait nous préserver de toute faute et même de toute imperfection, quelle devra donc être

notre application à cet exercice lorsque nous serons dans les embarras de la vie active ! Combien plus alors cette vigilance sera nécessaire !

MYSTÈRES A MÉDITER

Suit l'indication des divers mystères de la passion à méditer chaque jour de cette douloureuse semaine.

Remarquons encore la manière dont ici les sujets sont présentés, par exemple : Du jardin à la maison d'Anne inclusivement, de la maison d'Anne à celle de Caïphe inclusivement, et ainsi de suite. Il est visible que saint Ignace veut attirer l'attention sur le trajet d'un lieu à un autre ; il veut nous rappeler que rien n'est à négliger, rien à perdre dans les moindres démarches, les moindres détails. Chaque pas de Jésus, durant sa vie souffrante, comme durant sa vie cachée et sa vie publique, est un exemple et une leçon.

Au sixième jour la première contemplation commence à la descente de croix et s'arrête devant le sépulcre ; la seconde reprend au sépulcre, à la déposition du corps sacré de Jésus dans le tombeau et se poursuit jusqu'à la maison où Notre-Dame se retire après la sépulture de son Fils. Arrêtons-nous devant cette solitude, ce silence, cette désolation !

Le septième jour sera consacré à une répétition d'ensemble sur la passion entière partagée entre les deux premiers exercices, celui de minuit, et celui du matin.

Puis au lieu des répétitions et de l'application des sens, pendant tout le jour, aussi souvent qu'on le pourra,

on devra considérer comment le corps sacré du Sauveur demeura comme *défait*, sans vie, sans mouvement, séparé de l'âme, enseveli dans les linceuls, enfermé dans une grotte derrière une pierre énorme que Joseph d'Arimathie et Nicodème avaient fait rouler à l'entrée et sur laquelle les princes des prêtres avaient apposé les scellés.

On devra aussi considérer la solitude de Notre-Dame, accablée dans sa douleur ; on n'oubliera pas la consternation des disciples.

Il serait utile, chaque samedi, de répéter doucement ce dernier exercice de la semaine douloureuse, et de s'unir par un fréquent souvenir à la douleur de notre mère.

Prévoyant toutes les circonstances, saint Ignace suppose que tantôt on pourra et l'on voudra consacrer un temps plus long à la passion, tantôt on se verra obligé de n'y accorder que deux ou trois jours.

Dans le premier cas on multipliera les méditations par la division des sujets. Chacun des trois points proposés pour un seul exercice formera une méditation spéciale. D'après ce procédé on pourrait consacrer tout le carême et tous les vendredis de l'année à considérer quelque trait de la passion.

Dans le second cas, lorsque le temps manque pour suivre la marche indiquée, on supprimera les répétitions et les applications des sens; chaque exercice se fera sur un mystère nouveau. Ainsi chaque jour on méditera sur quatre ou même sur cinq mystères de la passion tels qu'ils sont proposés au livre des Exercices. En deux jours toute la passion sera vue. Mais quelle que soit la

marche suivie, que l'on ait prolongé ou abrégé, il importe de terminer par une répétition d'ensemble, et de revoir la passion entière, pendant un jour, soit en un seul exercice, soit en plusieurs distincts.

En toutes choses le coup d'œil général est utile, souvent même nécessaire. Ceci s'applique à l'étude et à l'action aussi bien qu'à la méditation.

LA PASSION

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. (I Cor., II, 2.)

Je n'ai pas cru savoir quelque chose au milieu de vous, si ce n'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

Quoi! grand apôtre! vous ne savez que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié! Mais Jésus est l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier mot de toute sagesse, de toute science, de toute vérité, de toute chose; Jésus est le principe et la fin. Dans sa personne qui est le Verbe, et dans sa double nature, divine et humaine, Jésus résume, contient et comprend tout, tout ce qu'il y a de vrai, tout ce qu'il y a de bon, tout ce qu'il y a de beau, tout ce qu'il y a de grand, tout ce qu'il y a de saint. — Si par l'incarnation le Verbe se fait petit, s'il s'abrège : *Verbum abbreviatum*, s'il s'anéantit : *exinanivit semetipsum*, du même coup il se fait le résumé, l'abrégé de tout : *Verbum abbreviatum*, dirons-nous encore, mais dans un autre sens.

Homme, dans son corps il résume le monde matériel; dans son corps et dans son âme il résume le double monde, le monde des corps et celui des esprits.

Dieu, il est le Verbe par qui tout a été fait, il est le principe et la fin de toute chose, le type et l'idéal de tout ce qui est et de tout ce qui peut être.

Jésus est le centre vers lequel tout gravite, tout converge, dans tous les ordres, dans toutes les sphères. Atome, ange, homme, tout se rapporte à Jésus.

Savoir Jésus, c'est donc tout savoir, et pour savoir Jésus il faut tout savoir. Car celui-là ne connaît pas le principe, ou du moins ne le connaît qu'imparfaitement, qui ne connaît pas toutes les conséquences enfermées dans le principe. Celui-là ne connaît pas pleinement, parfaitement la cause, qui ne connaît pas tous les effets qu'elle peut produire.

Or dans la vie de Jésus il est un point central, un instant solennel qui sépare et qui unit à la fois l'Ancien et le Nouveau Testament : *Faciens utraque unum;* un instant qui rallie Dieu et l'homme, qui réconcilie Dieu et le monde : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* (II *Cor.*, v, 19.) Cet instant est celui où Jésus expire sur la Croix; ce point central est la Croix : *Jesum Christum et hunc crucifixum.*

Ce point est comme le centre d'une sphère immense qui comprend le ciel, la terre et l'enfer.

Le vieillard Siméon avait prédit que Jésus serait le point de mire de la contradiction : *In signum cui contradicetur.* Commencée par Lucifer, l'opposition contre le Verbe incarné se poursuivra jusqu'à l'Antechrist. La Croix est le point central de cette longue contradiction, de cette longue passion inaugurée, ébauchée et figurée par les combats et les souffrances des saints de l'Ancien Testament, continuée, complétée et répétée

par les combats et les souffrances des saints du Nouveau Testament, par les combats et les souffrances de l'Église qui est le corps et comme le complément de Jésus.

Savoir Jésus, et Jésus crucifié, c'est donc connaître le principe et la fin de toutes choses, précisément à ce point central d'où l'œil embrasse l'ensemble et l'accord de toutes les relations et de toutes les oppositions; c'est posséder le secret de la sagesse suprême, considérée dans toute sa hauteur, dans toute sa profondeur et dans toute son étendue.

Ajoutons que là aussi est le secret, le centre, le principe et le terme de toute justice, de toute vertu, de toute sainteté.

Car la science de Jésus-Christ et de Jésus-Christ crucifié n'est pas une simple spéculation. Celui-là ne sait pas Jésus et surtout Jésus crucifié, qui ne passe pas de la spéculation à la pratique et qui ne s'écrie pas avec le même saint Paul : *Christo confixus sum cruci* (*Gal.*, II, 19.) *Mihi mundus crucifixus est et ego mundo.* (*Ibid.*, VI, 14.)

Tel est donc le fruit que nous devons retirer du souvenir de la Croix et de la contemplation de Jésus crucifié : la compassion, je ne dis pas seulement la compassion du cœur et des yeux, la compassion du sentiment et des larmes, mais surtout la compassion réelle, effective et efficace, la compassion d'une volonté résignée, résolue à souffrir avec Jésus et à être crucifié avec Jésus; une compassion qui nous donne le droit de redire avec Paul : J'accomplis en ma chair, pour le corps de Jésus qui est l'Église, ce qui manque à ses

souffrances : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea, pro corpore ejus quod est Ecclesia.* (*Col.*, I, 24.)

Plus que jamais peut-être, aujourd'hui, Jésus est crucifié dans son corps mystique, dans son Église. Membres de l'Église, membres du corps de Jésus, malheur à nous si nous ne sommes pas sur la Croix, si nous ne souffrons pas avec l'Église, si nous ne ressentons pas les souffrances de l'Église ! Lorsque le corps souffre, tous les membres souffrent : l'insensibilité, l'impassibilité annonceraient un membre mort.

Avec Marie montons au Calvaire, restons debout au pied de l'étendard de Jésus et de l'Église, au pied de la Croix : sachons souffrir, sachons mourir pour Jésus, et pour l'Église.

La Passion est un drame et un tableau. Suivant la méthode proposée par saint Ignace pour la contemplation des mystères, considérons successivement d'abord les *personnes*, puis les *actions*. L'étude des *paroles* s'y trouvera fondue. Puis nous reprendrons toute la Passion sous le titre de *drame*.

PREMIER TABLEAU

LES PERSONNES

Autour du personnage principal je vois dans la Passion deux groupes, deux camps opposés. L'un est contre Jésus, l'autre est pour Jésus.

Contre Jésus je distingue Lucifer et ses démons, Caïphe et les prêtres, les princes du peuple, les scribes, les légistes et les pharisiens, Judas le traître, Hérode avec sa cour et son armée, les valets et les soldats, le peuple, la multitude, enfin celui qui est le maître de la situation, celui qui donnera son nom à ce drame lugubre, Ponce Pilate.

Pour Jésus, avant et au-dessus de tous, j'aperçois Dieu le Père, puis les anges, puis Marie, sa mère, avec les saintes femmes, Marie-Madeleine, Marie, femme de Cléophas, Salomé, quelques filles de Sion, une inconnue désignée sous le nom de Véronique, une foule de femmes et de peuple vaguement indiquée, quelques hommes, tels que les apôtres, Simon le Cyrénéen, le bon larron, et enfin le centurion, les soldats, deux grands du monde, Joseph et Nicodème.

Mais l'action de ces personnages, sans excepter celle de Dieu le Père, semble se réduire à un simple regard sur l'auguste patient, sur le héros du drame sanglant du Calvaire. Il faudra donc finalement considérer Jésus seul au milieu de ses ennemis triomphants : *Videte quod ego sim solus.* (*Deut.*, XXXII, 39.)

LES ADVERSAIRES

LUCIFER

Reprenons, et d'abord arrêtons-nous sur l'adversaire principal, sur l'ennemi mortel du Dieu fait homme, considérons le rôle que prend dans la Passion le redoutable Lucifer.

L'opposition de l'ange rebelle, avons-nous dit, remonte aux premiers jours de la création, lorsque à l'annonce de l'incarnation du Verbe et à l'ordre donné aux anges d'adorer d'avance le Dieu fait homme, il répondit : Je monterai, je me poserai sur la montagne du Testament, je serai semblable au Très-Haut : *Similis ero Altissimo.*

La montagne du Testament, le plus haut degré de l'union entre l'homme et Dieu, c'est l'Incarnation, c'est le Verbe incarné. Le Très-Haut, c'est Jésus-Christ : *Tu solus altissimus, Jesu Christe.*

Depuis cette déclaration, Lucifer n'a eu qu'une seule pensée, qu'un seul dessein, et il n'a pas cessé de le poursuivre : Empêcher l'incarnation.

Avant, il travaille à la rendre *impossible ;* depuis, il travaille à la rendre *inutile*.

Pour rendre l'incarnation impossible, il s'est efforcé de réduire Dieu à la nécessité d'anéantir l'homme.

Dieu avait dit au premier homme : Le jour où tu mangeras de ce fruit, tu mourras. Lucifer séduit l'homme et lui fait manger de ce fruit.

Dieu a suspendu l'exécution de l'arrêt de mort, et les hommes se sont multipliés ; Lucifer entraîne toute chair dans la corruption ; Dieu se repent d'avoir créé l'homme, il va le détruire : *Delebo hominem*.

Mais le juste Noé a trouvé grâce. Le genre humain recommence à se multiplier. Lucifer séduit et trompe les hommes nouveaux, et à la corruption de la chair ajoutant celle de l'esprit, il les entraîne dans l'idolâtrie.

Dieu appelle Abraham, il en fait le père d'un peuple à part qui doit conserver la promesse d'un Sauveur et enfin le donner au monde.

Lucifer s'acharne contre ce peuple. Tantôt il l'entraîne dans le crime afin de forcer Dieu à l'exterminer ; tantôt il suscite pour l'écraser des oppresseurs puissants, tels que les Pharaons, les rois de Moab, d'Ammon et de Madian, tels que les Philistins, les Assyriens, les rois grecs de la Syrie et enfin Rome qui le soumet et l'incorpore à son empire. Encore un peu la notion même du vrai Dieu sera effacée sur toute la terre, il n'y a plus de peuple de Dieu. C'en est fait de l'incarnation.

Cependant voici un fils de David dans lequel tout est extraordinaire. Il pourrait bien être ce fils de la femme qui doit écraser la tête du serpent. Sa naissance mysté-

rieuse et sa vie admirable, sa sagesse et sa sainteté, sa doctrine et ses miracles accusent le prophète comme Moïse, et plus grand que Moïse, annoncé par le grand législateur d'Israël.

Lucifer s'est dit : Mettons-le à la question : *Tormento interrogemus eum*. Il s'est ri de mes promesses lorsqu'au désert je lui offrais l'empire du monde. Crucifions ce sage, ce juste. Soit qu'il se démente, vaincu par la douleur, soit qu'il meure, brisé par la souffrance, mon triomphe est assuré.

Cela dit, il souffle sa haine au cœur des princes et des prêtres du peuple de Dieu, et la Passion commence.

La Passion commence, mais elle n'est pas finie. Elle durera tant que sur la terre il restera un disciple de Jésus-Christ.

Lucifer n'a pu rendre l'incarnation impossible, désormais il travaille à la rendre inutile.

C'est par l'Église que Jésus-Christ veut établir son règne sur les débris de l'empire de Satan.

L'histoire du monde sera désormais l'histoire des luttes de l'Église.

L'Église est comme l'extension de l'incarnation, elle est le corps mystique de Jésus-Christ.

C'est donc dans l'Église que Lucifer poursuivra le Verbe incarné; c'est l'Église qu'il faut anéantir pour rendre l'incarnation inutile.

Et Lucifer a dit : Crucifions l'Église. Et il a inspiré sa fureur d'abord aux Césars païens, puis aux hérétiques de l'Orient et de l'Occident, puis aux barbares du Nord et du Midi, puis aux catholiques eux-mêmes, aux enfants même de l'Église, et aux rois qui devaient la

défendre, et aux peuples qui lui devaient tout : liberté, dignité, prospérité.

A l'heure où j'écris ces lignes le *Tolle* contre l'Église semble universel. Partout arrêtée, garrottée, soufflетée, conspuée, flagellée, couronnée d'épines et clouée à la croix, réduite, ce semble, à l'impuissance de marcher et d'agir, l'Église, comme Jésus en croix, n'a plus que son regard et sa parole. Mais ce regard suffit pour convertir ou pour confondre ; mais cette parole suffit pour éclairer ou pour foudroyer.

Poursuis, cependant, poursuis, ô Lucifer, achève ton œuvre. Une heure viendra où l'Église expirante redira avec Jésus : *Consummatum est*, c'est fini. J'ai fait tout ce que je devais, tout ce que je pouvais pour sauver les nations, les peuples et les rois : *Consummatum est.*

O Dieu, Père céleste, ô Jésus, mon divin époux, je remets mon âme entre vos mains. Mon âme, ce sont les justes, ce sont vos fidèles disciples, ce sont vos élus ; mon âme, c'est dans la personne du dernier des élus votre dernier témoin, votre dernier martyr, je meurs...

Triomphez, peuples et rois, triomphe, Lucifer... Jésus est mort de nouveau, et avec son Église le voici de nouveau dans le tombeau.

Mais soudain la trompette finale a retenti. Les mondes s'embrasent et se fondent dans l'universel incendie.

Demain, l'Église militante ressuscitée sera l'Église triomphante. Assise royalement à la droite de Jésus, avec lui elle jugera les vivants et les morts, et l'antique Dragon sera de nouveau lancé au fond de l'abîme

infernal. C'est fait : *Factum est.* C'est fini : *Consummatum est.*

En attendant, luttons, souffrons, mourons pour Jésus et avec Jésus. S'il ne nous reste que le regard, que ce regard soit sur Jésus : *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contemptâ, atque in dextera Dei sedet.* (*Hebr.*, XII, 2.)

Regardons l'auteur et le consommateur de notre foi Jésus : au lieu de la joie qui lui était proposée, il a soutenu la Croix et méprisé la confusion même, aussi est-il assis maintenant à la droite de Dieu.

Et c'est là qu'il nous attend pour nous couronner après le combat, et pour nous faire asseoir après la victoire dans son propre trône : *Qui vicerit dabo ei sedere mecum in throno meo : sicut et ego vici et sedi cum Patre meo in throno ejus.* (*Apoc.*, III, 21.)

CAÏPHE

Le second ennemi de Jésus est Caïphe, le grand-prêtre, escorté des princes des prêtres et des princes du peuple, des pharisiens, des scribes, des docteurs de la loi, en un mot précisément de ceux qui auraient dû être les premiers à reconnaître en lui le Messie et le Sauveur annoncé par les Prophètes et à le proclamer roi d'Israël et du monde entier.

Pourquoi donc se sont-ils ligués contre lui ? Demandez-le aux prêtres et aux princes, aux philosophes et aux magistrats de l'empire païen de Rome, de l'empire grec de Constantinople, de l'empire germanique au

moyen-âge, demandez-le plutôt aux puissants et aux savants de tous les pays et de tous les temps, demandez-leur pourquoi ils se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ, contre Jésus et contre son Église. Pilate l'a compris du premier coup d'œil : *Propter invidiam.* La jalousie, voilà le mot de l'énigme.

La popularité de Jésus inquiétait le grand-prêtre et ses assesseurs ; la popularité de l'Église et des prêtres de Jésus-Christ inquiète les Caïphes nouveaux.

Ils l'ont dit eux-mêmes, et la vérité sur ce point s'échappant de leurs lèvres a trahi le secret de leurs cœurs. Voici, ont-ils dit, voici que tout le monde court après lui : *Ecce mundus totus post ipsum abit.* (Jo., XII, 19.)

Quand les peuples auront dit de vous comme de Jésus : Il a bien fait toutes choses : *Bene omnia fecit;* Jamais homme n'a parlé comme cet homme : *Nunquam locutus est homo sicut hic homo ;* quand les peuples vous auront reçu au cri de l'*Hosanna*, vous êtes perdu ! vous êtes condamné. Vous mourrez.

Comme Jésus, vous serez calomnié, déshonoré, conspué, souffleté, couronné d'épines, cloué par les pieds et par les mains, réduit à l'impuissance de marcher et d'agir, vous serez jeté dans le tombeau, dans le silence et dans l'oubli ; les scellés seront apposés sur ce tombeau par ceux-là même qui devaient soutenir votre zèle et seconder vos œuvres. Ce sont ceux-là qui vous dénonceront et qui vous livreront à Pilate, au pouvoir civil, comme un malfaiteur, comme un perturbateur, comme un homme dangereux, plus dangereux que Barabbas.

Oui, l'Église, le clergé, les ordres religieux, les œuvres religieuses sont un danger plus redoutable que les sociétés impies de l'internationale, de la franc-maçonnerie, du socialisme et du nihilisme! voilà ce que la jalousie a enseigné aux rois et aux peuples, et les rois et les peuples l'ont cru et ils le croient encore.

La Révolution, ce brigand homicide qui a pillé, assassiné les nations et leurs chefs, sera mise en parallèle avec la religion de Jésus-Christ qui a rendu aux peuples la liberté et le bonheur, qui a maintenu l'autorité et la dignité des princes: et le peuple et les princes rediront: *Non hunc, sed Barabbam.* La religion de Jésus, non, nous n'en voulons pas: liberté à la Révolution.

Voilà ce que les Caïphes ont su persuader aux peuples et aux rois afin de s'assurer à eux-mêmes la supériorité sur une Église, sur une religion qui gênait les manœuvres de leur cupidité, qui démasquait l'injustice de leurs lois et de leurs décrets.

JUDAS

Le troisième ennemi de Jésus sort de sa table. C'est un de ses familiers, c'est l'homme de confiance. — Mais c'était un homme d'argent. Il se nommait Judas, l'un des douze, un apôtre!

Défiez-vous de l'homme d'argent. Riche ou pauvre, celui qui aime l'argent, pour un peu de ce métal, vendra sa conscience et son Dieu. Pour un peu d'or le magistrat cupide vend la justice, l'écrivain cupide vend sa plume, l'orateur cupide vend sa parole ou son silence, le soldat cupide vend son épée, l'homme d'État cupide

vend sa patrie, le prêtre cupide vendrait l'Église! Judas a vendu Jésus-Christ !

Ne soyez pas homme d'argent, défiez-vous de l'homme d'argent : l'homme d'argent fut toujours un traître.

HÉRODE

Je ne sais pas si Hérode vaut la peine d'être nommé. Hérode est ici le type de l'homme du monde. L'homme du monde ne compte pas. Avec son sourire fier et moqueur, ce fat ne sait que mépriser.

La cour et l'armée d'Hérode, type de ce troupeau servile qu'on appelle le monde, s'inclinent sous le sourire moqueur du maître, du fat principal, et se moquent avec lui du sage et du juste.

Hérode a méprisé Jésus, le monde a méprisé Jésus. Cela suffit, le monde est jugé : Méprisez le monde et le mondain. Comme Jésus, devant le sourire et le mépris du monde, renfermez-vous dans la dignité du silence.

Je ne vois qu'une circonstance où le jugement du monde devrait vous alarmer. Un philosophe païen fut un jour applaudi par cette foule qu'on appelle le monde ; se tournant alors vers un de ses amis : Aurais-je dit quelque sottise, demanda-t-il ?

Le monde applaudit la sottise ; sortez-le de cette sphère, il ne comprend pas : le sage, Jésus, il le traite de fou.

Encore un coup, méprisez le monde, et s'il vous méprise, soyez-en fier.

LES VALETS

Les valets et les soldats comptent moins encore. Ils sont nombreux cependant ; mais ce n'est que le monde en détail. L'œil fixé sur le maître, sur celui qui paie, le valet, l'homme servile, n'est que l'instrument de cette société infernale et souterraine qui a décrété la mort de Jésus et l'anéantissement de son Église.

Mais tout nul qu'il est, le valet, l'homme servile a souffleté Jésus, il l'a conspué, flagellé, couronné d'épines, et crucifié.

Aujourd'hui encore c'est cette race qui dans la presse, dans les clubs, dans les assemblées, dans les rues et sur les places, sur les tribunaux et jusque sur les trônes, insulte et frappe Jésus dans la personne de son Église, de son vicaire, de ses prêtres, de ses religieux et de ses fidèles.

Jésus a daigné interroger les premiers soldats qui se sont présentés, il a daigné répondre au premier des valets qui l'a souffleté. D'un mot il a renversé les soldats, d'un mot il a confondu le valet. Puis, aux outrages des valets de Caïphe et des soldats du prétoire il n'a opposé que la majesté du silence.

Bien différent du serviteur fidèle qui fait partie de la maison (*domestique*), et de la famille (*famulus*), le valet est un genre à part. Sans intelligence et sans caractère, il met son peu d'esprit et toute son activité aux ordres du maître qui le nourrit ou qui le frappe. Quoique nombreuse et vulgaire, cette race se distingue de la populace, de la multitude, de la foule. Elle se met et

elle se croit au-dessus de ce qu'on nomme le peuple. Le valet galonné, plus fat encore et plus vain que le mondain son maître, regarde le peuple de très haut. Le peuple, de son côté, tout en le méprisant, craint et au besoin flatte le valet.

Pour vous ne le regardez pas : s'il se moque et s'il méprise, n'y faites pas même attention. Ses insultes sont un éloge. Le valet n'insulte que l'honneur, la sagesse et la vertu.

LE PEUPLE

Enfin descendons jusqu'au peuple. Dans la Passion il joue son rôle ordinaire. Je voudrais cependant ne pas offenser cette portion si considérable, si respectable, et si redoutable qu'on désigne sous le nom de peuple. Ce mot comprend souvent l'ensemble d'une nation. Dans ce sens on dit : le peuple romain, le peuple grec, le peuple de Dieu. Cette appellation s'étend à tous les membres de la nation, aux grands aussi bien qu'aux petits, à ceux qui gouvernent aussi bien qu'à ceux qui sont gouvernés.

Souvent aussi le mot *peuple* sert à distinguer les petits des grands, les sujets du princé et des magistrats. On dit, par exemple, un homme du peuple pour désigner celui qui appartient à la classe pauvre et laborieuse. Dieu nous préserve de mépriser ce peuple-là. C'est au sein de ce peuple que l'Église est née, qu'elle s'est multipliée, qu'elle a recruté ses apôtres, ses martyrs, ses prêtres et souvent ses plus grands évêques et ses plus glorieux pontifes.

Et cependant, le peuple, pris pour l'ensemble de la nation ou pour la portion la plus nombreuse de la nation, pour la classe pauvre et ouvrière, peut et doit être considéré à un point de vue spécial ; on peut et on doit l'envisager comme nombre, comme multitude, comme foule. Oh ! alors son aspect change, ce n'est plus ni le peuple de Dieu, ni le peuple romain, ni le peuple français : c'est une foule sans nom, *sine nomine vulgus ;* c'est une réunion au sein de laquelle se perdent toutes les individualités, toutes les responsabilités, toutes les réputations, tous les noms confondus sous cette appellation : le peuple, la foule, la multitude. Attendez tout de cette foule dont aucun membre ne craint de se compromettre, parce que chacun se voit perdu dans la multitude ; craignez tout de cette foule dont chaque membre, dans un autre sens, craint de se compromettre et de se faire écharper.

Hier, ce peuple acclamait Jésus, il voulait le faire roi ; aujourd'hui, il lui préfère un brigand, un homicide, un Barabbas. Hier, c'était l'*Hosanna ;* aujourd'hui, c'est le *crucifigatur*.

Peuple souverain ! Ton suffrage, je le récuse.

Qu'on nous permette ici d'insister. Toutes les vérités utiles sont rappelées dans la Passion.

Ne confondez pas le suffrage *universel* et le suffrage *unanime*.

Le suffrage est *universel*, quand tous les membres d'une société, sans exception, donnent effectivement leur vote.

Si tous les votes s'accordent le suffrage est *unanime*.

Dans ce cas les hommes sages et honnêtes ont uni leurs voix à celle de la multitude.

Lorsqu'il sera constaté que cette unanimité n'est pas l'effet d'une surprise, qu'elle se maintient, que l'accord est à la fois unanime et constant, on doit le regarder comme la voix de la vérité et de la justice. Alors la voix du peuple est la voix de Dieu : *Vox populi, vox Dei.*

Mais si le suffrage est universel sans être unanime, si tous ont donné leur vote et que ces votes ne s'accordent pas, il ne s'agit plus de *compter* les suffrages, il faut les *peser.*

Car de deux choses l'une : ou les hommes sages et honnêtes se trouvent d'accord avec la majorité ; rangez-vous alors de son côté.

Ou les hommes sages ne sont pas d'accord avec la majorité. S'il en est ainsi, défiez-vous. Car il est écrit, et l'expérience le prouve, que le nombre des sots est infini, par conséquent le plus grand : *Stultorum infinitus est numerus* (*Eccl.*, 1, 15.)

Donc, hors le cas où la minorité honnête et sage s'accorde avec la majorité, défiez-vous du nombre, défiez-vous de la multitude.

Hier, ce peuple, ce nombre mobile, plus mobile que les flots de l'océan, criait : *Hosanna.* Alors il votait avec les sages, avec les honnêtes gens, avec les disciples de Jésus. Seule la minorité méchante, la minorité jalouse que formaient les prêtres et les princes se séparait de la majorité et protestait.

Aujourd'hui, le nombre souverain obéit à la voix de ses meneurs habituels, il vote contre Jésus et pour Barabbas !

O peuple ! voilà tes héros : ce qu'il y a de plus vil, ce qu'il y a de plus méchant, ce qui te fait peur, ce qui te fait trembler. Or un mot, un souffle te fait trembler ! Oui, un mot, un geste. Aussi n'est-il pas d'être plus insensé, plus féroce que cette bête furieuse qu'on nomme la multitude.

O peuple ! si dans un instant lucide tu veux faire un roi de celui qui te nourrit dans le désert, demain tu le rejettes parce qu'il veut se donner lui-même à toi comme pain de vie.

O peuple ! si dans un instant d'enthousiasme tu as reconnu et acclamé ton Sauveur, aujourd'hui tu n'as plus assez de voix pour redire : A la croix, à la croix.

Et l'on vous dira qu'il faut suivre la foule ! qu'il faut suivre l'opinion ! qu'il faut parler et faire *comme tout le monde !* qu'il faut s'incliner devant la majorité, qu'il faut respecter la souveraineté du peuple et la majorité.

Et tremblant, lorsqu'il s'agit de bien dire ou de bien faire, vous demandez : Qu'en dira-t-on ?

Ce qu'on en dira ! Si vous parlez bien, si vous agissez bien, la foule, le nombre, ce *tout le monde* que vous prenez pour votre juge, redira : *Tolle, tolle.* Enlevez-le, enlevez-le (c'est aujourd'hui encore le mot du peuple); à la croix, à la croix. Voilà ce que dira *tout ce monde* qui hier s'écriait : Il a bien fait toutes choses, *bene omnia fecit;* jamais homme n'a parlé comme cet homme, *nunquam locutus est homo sicut hic homo.*

Aussi hier Caïphe et son conseil craignaient le peuple. Rien de plus redoutable que cet océan, si paisible et si calme aujourd'hui, si furieux et si menaçant demain. Comme le vent de la tempête il saute en un

clin d'œil du nord au sud et du sud au nord, et soudain il se retourne contre le navire que tout à l'heure il poussait vers le port.

Ne comptez donc pas sur le peuple, sur la popularité, sur la majorité. Comptez pour rien l'opinion, le qu'en dira-t-on. Soyez au-dessus de ses approbations comme de ses condamnations. Méprisez ses éloges aussi bien que ses mépris, soyez aussi insensible à ses acclamations qu'à ses clameurs. Aux unes et aux autres opposez, comme Jésus, un front calme, serein, impassible.

PILATE

Enfin, nous voici devant l'homme à qui est réservé et de qui dépend le coup décisif. Voici le maître de la situation, voici Pilate.

D'un mot, s'il le veut, Pilate sauve Jésus, il sauve le juste; d'un mot, s'il le veut, il brise toutes les fureurs et déconcerte toutes les haines. La force est entre ses mains. Or, devant la force les Caïphe, les princes des prêtres et du peuple, les légistes et les anciens, les valets et le peuple ne sont qu'un troupeau qui tremble.

Mais Pilate, homme intelligent, homme honnête, homme habile, Pilate est un politique.

Le politique! L'avez-vous vu quelquefois et quelque part? Le connaissez-vous?

Traits impassibles, œil terne, nul, par là même impénétrable, lèvres pincées, fermées, prêtes à s'ouvrir pour le oui et pour le non, pour le vrai et pour le faux, pour le bien et pour le mal; cerveau creux, vide d'idées, évitant de penser, tant il craint qu'une pensée venant à lui

échapper ne puisse le compromettre ; cœur froid, sans haine comme sans amour, le politique ne tient qu'à une chose : sa place. Pour obtenir sa place, il n'est pas de bassesse qu'il n'ait subie ; pour rester en place, il n'est pas de bassesse dont il ne soit capable.

Le politique sacrifie tout et tous, il se joue de tout et de tous. Et finalement le politique est joué et sacrifié par tous. Homme habile et intelligent, cet honnête homme, allant de succès en succès, aboutit toujours à un complet revers. Suivez, étudiez le politique dans le cours de la Passion. Il saura ménager tous les partis : et les grands, et le peuple, et César, et même, mais à la manière des politiques, il s'efforcera de se ménager auprès de Jésus.

Hé bien ! l'habile et heureux Pilate, si l'on en croit la tradition, fut disgracié à l'occasion même de la Passion de Jésus, et dans son exil il périt misérablement.

Toutefois, si l'on veut, je conviendrai que Pilate a réussi. Il tenait à sa place, il tenait aux honneurs, il tenait à se faire un nom... Il a réussi !

Entre les personnages qui ont concouru à la Passion, cinq seulement sont nommés dans l'histoire : Judas, Anne, Caïphe, Hérode, Pilate. Le reste, princes des prêtres et du peuple, scribes et pharisiens, n'est pas plus connu que les valets et les soldats. Mais entre les cinq illustres brille le nom de Pilate. Et tous les membres de la grande société catholique qui récitent leur *Credo* le matin et le soir, redisent ce *grand* nom deux fois par jour : *Passus sub Pontio Pilato*, qui a souffert sous Ponce Pilate.

Les hommes faibles, les politiques, les hommes à concession ont donc, eux aussi, une manière de s'immortaliser.

Je sais que la foule des chrétiens inertes dont le monde est rempli, de ces chrétiens qui n'osent pas se déclarer pour Jésus-Christ, qui n'osent pas risquer un mot pour défendre Jésus-Christ, son Église, son Vicaire, ses ministres, je sais qu'ils ne laisseront même pas leur nom à l'histoire. Oui, dormez tranquilles dans l'obscurité de l'oubli! Mais un jour viendra où celui dont vous avez rougi rougira de vous en présence de tous les hommes et de tous les anges.

En attendant, le petit public qui vous entoure, et qui vous connaît, ce petit public dont vous redoutez le jugement et la disgrâce, au point que pour éviter son sourire ou pour conserver sa faveur, vous avez trahi votre foi, votre conscience et votre Dieu, ce petit public vous a jugés.

L'impie, le libertin est le premier à mépriser l'*honnête* homme, le catholique qui n'a pas le courage de se montrer honnête homme et catholique.

Le respect humain du politique est aussi malheureux que malhabile.

LES AUXILIAIRES

Quels sont maintenant, durant la Passion, les amis de Jésus? Où sont ses défenseurs et ses auxiliaires?

LE PÈRE CÉLESTE

Dieu le Père. Hélas! son Fils bien-aimé s'est revêtu de nos péchés; sous ce vêtement qui le recouvre tout entier, ce Père si tendre ne voit plus que le pécheur.

Vainement des lèvres de Jésus mourant s'échappe cette douce plainte : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Dieu l'abandonne en effet à toutes les vengeances que mérite l'assemblage de tous les péchés du monde dont il s'est chargé. Et pour oser dire : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains Jésus attendra que tout soit consommé. Alors, alors seulement, lorsque tout est fini, Jésus peut compter sur son Père céleste. Mais durant le combat, alors qu'il avait besoin de secours ou du moins de consolation, il est demeuré seul, abandonné de tous et même de son Père.

Au début, il est vrai, un ange est descendu auprès de Jésus agonisant, mais ce ne fut ni pour le délivrer, ni pour le défendre. Ce fut seulement pour le fortifier et le confirmer dans la résolution de tout souffrir : *Confortans eum.*

Dans nos maux prions. Si nous n'obtenons pas la délivrance, nous obtiendrons ce qui vaut mieux, ce qui durant l'éternité entière nous rehaussera dans la béatitude et dans la gloire, nous obtiendrons la patience et la force pour bien souffrir.

Descendons sur la terre. Où sont les amis de Jésus ?

LA MÈRE

La mère de Jésus est là, debout auprès de la croix : *Stabat juxta crucem mater ejus.*

Marie est à sa place. La mère est debout près du lit funèbre et terrible de son fils.

Mais réduite à l'impuissance elle ne fait, par sa présence, que doubler la Passion de Jésus.

LES SAINTES FEMMES

Voici d'abord une pieuse inconnue qui bravant les soldats, les princes des prêtres et du peuple, le peuple lui-même, s'approche du Sauveur pour essuyer son visage couvert de sang et de crachats.

D'autres femmes, non moins courageuses, attendent Jésus, au moment où il gravit le Calvaire, pour lui témoigner par leurs larmes la part qu'elles prennent à ses douleurs.

Là peut-être se trouvent aussi quelques hommes. Car l'écrivain sacré indique une troupe de femmes et de peuple : *turba mulierum et populi.* S'il désigne spécialement les femmes, c'est sans doute parce que dans cette foule elles étaient plus nombreuses; mais pourquoi l'addition de ce mot : et du peuple, si ce n'est pour faire entendre que là les femmes ne se trouvaient pas seules.

Que font ces femmes ? que fait ce peuple ? quel secours apportent-ils à Jésus ? Des larmes, et voilà tout. C'est beaucoup sans doute : c'est probablement tout ce qu'ils peuvent. Mais est-ce un secours ?

Il est cependant étrange que le peuple puisse si facilement crier et crier encore : *Tolle, tolle, crucifigatur,* enlevez-le, enlevez-le, à la croix, et que pas une voix ne s'élève pour dire un mot, un seul mot en faveur du Juste : et s'il se forme enfin une foule, *turba mulierum et populi*, il est étrange que cette foule ne se forme qu'après la condamnation, quand il est trop tard ; il est étrange qu'elle ne se soit pas formée au moment où Pilate lui-même cherchait quelques voix, quelques cris pour appuyer sa résistance aux fureurs des prêtres et du peuple ameuté par eux; il est étonnant que cette foule enfin réunie ne puisse que pleurer et que pas un mot de protestation ne s'échappe de son sein.

Que vouliez-vous qu'ils fissent contre la force ? — Un païen répondrait : Qu'il mourût !

Et bientôt les Apôtres et les fidèles de Jésus, par milliers, et par millions, sauront mourir !

Mais, je le répète, il est toujours étonnant qu'au moment où pour défendre et sauver Jésus, je ne dis pas seulement durant sa Passion, mais aujourd'hui encore que la Passion se continue pour Jésus dans la personne de son Église, de son Vicaire, de ses prêtres, de ses religieux et des pauvres petits enfants chrétiens condamnés à l'école sans Dieu, il est, je le redis et redis encore, il est étonnant que pour mourir, que pour être martyrs, les catholiques, et des catholiques de premier ordre, attendent que tout soit fini, perdu, consommé!

Oh ! je le comprends et je m'explique parfaitement le dessein de Dieu envers son Église, envers les victimes de la persécution : il veut les associer à l'honneur et à la gloire de la Passion de son divin Fils.

Mais vous, femmes chrétiennes et dévotes, vous, hommes religieux, vous qui priez, qui communiez, qui pleurez, qui gémissez, pourquoi ne savez-vous que prier et que pleurer ?

Dieu permet à son Église, à ses prêtres, à ses fidèles d'endurer le martyre ; vous l'a-t-il défendu à vous ? Vous a-t-il défendu de parler, de protester, d'agir ?

Vous savez si bien dire : Il faut se résigner, il faut souffrir ! Mais vous, quand vous résignerez-vous, quand vous exposerez-vous à souffrir, vous aussi, pour défendre ceux qui souffrent, ou du moins pour souffrir avec eux ?

Quand vous montrerez-vous ? Quand tout sera fini, perdu et consommé !

Revenons aux amis vrais de Jésus. Ce sont encore et d'abord des femmes. Marie-Madeleine, la pécheresse convertie, Marie, femme de Cléophas, et Salomé, parentes de la mère de Jésus et de Jésus lui-même, le suivront jusqu'à la Croix. Mais que peuvent-elles ?

Sachez que, au jour de l'épreuve, vous n'aurez pour vous soutenir et vous consoler qu'un très petit nombre de personnes impuissantes à vous défendre.

LES APÔTRES

Les Apôtres ! Où sont-ils ? où est leur chef ? où est Pierre ? Pierre, qui avec un dévouement si sincère assurait qu'il était prêt à suivre Jésus jusqu'à la prison et jusqu'à la mort ?

Les Apôtres ! Tous ont fui. Tous, excepté Pierre qui eût mieux fait de fuir avec eux. Car si après un coup

d'épée malhabile porté sans l'ordre du Maître, il a suivi Jésus, il suit de loin, il suit pour déclarer enfin par trois fois qu'il ne connaît pas *cet homme-là !* Cet *homme* que Pierre ne connaît pas, c'est Jésus ! La voix d'une servante avec la présence de quelques valets a suffi pour déconcerter ce grand courage que la mort même ne devait pas ébranler.

Parmi les onze Apôtres fidèles un seul, après avoir fui comme les autres, reviendra et paraîtra au pied de la croix avec Marie mère de Jésus ! Le disciple que Jésus aimait, par sa présence, consolera le cœur sur lequel il a reposé après la cène.

Apprenons à ne compter ni sur nos amis, ni sur nous-mêmes. A l'heure du danger nous serons généralement abandonnés, même par les amis les plus sincères, — je le répète, les plus sincères. Quoi de plus sincère que l'affection des Apôtres pour Jésus ! Heureux encore serons-nous, si par crainte de se compromettre, ils n'en viennent pas jusqu'à nous renier !

Apprenons à nous défier de nous-mêmes. Nous aussi, hélas ! nous ne sommes que trop capables d'abandonner nos amis et nos chefs. Heureux encore serons-nous, si la faiblesse et la peur ne vont pas jusqu'à nous faire oublier nos devoirs les plus sacrés, jusqu'à nous faire dissimuler notre foi et notre nom de chrétien, jusqu'à nous faire renoncer à la pratique de la religion, à la confession, à la communion, à la messe et à l'observation des lois de l'Église ! Nous ne sommes pas plus forts que les Apôtres, et probablement notre amour envers Jésus n'est pas plus ardent que celui de Simon-Pierre.

Au pied de la croix, avec Marie on vit trois femmes

et un homme, un seul, le plus jeune, et ce semble, le plus faible des Apôtres. Le reste a disparu !

LE PEUPLE

Ne parlons pas de ce Simon le Cyrénéen qui aida le Sauveur à porter la croix : ce fut malgré lui et forcé par les soldats de l'escorte.

La croix, cependant, porte bonheur, et même lorsqu'on la porte malgré soi, pourvu que ce soit avec Jésus, elle attire la grâce et la bénédiction du ciel.

Mais où sont donc ces cinq mille et ces quatre mille hommes que Jésus a nourris dans le désert et qui voulaient le proclamer roi ? Où sont donc ces malades sans nombre qu'il a guéris ? Où sont ces mères dont il bénissait les petits enfants ?

S'ils sont sur la place et dans les rues, s'ils sont sur le Calvaire, devant la croix de Jésus, ont-ils du moins le courage de pleurer ? ont-ils du moins la force de se taire et de ne pas unir leur voix au *Tolle*, au *Crucifigatur* universel ?

Comptez sur ceux que vous avez comblés de biens, que vous avez instruits, que vous avez sauvés !... Au jour de l'épreuve, s'ils s'unissaient pour vous défendre, un cri de leur cœur et de leurs lèvres serait assez puissant pour vous sauver à votre tour. Estimez-vous encore trop heureux si vous ne les rencontrez pas parmi vos plus cruels ennemis. Serait-ce donc qu'ils vous ont oublié ? Serait-ce qu'ils vous haïssent ? Non, le lâche ne hait pas plus qu'il n'aime, l'ingrat n'oublie pas plus qu'il ne se souvient. Uniquement préoccupé de lui-même,

précisément parce qu'il n'oublie pas le bien qu'il a reçu et pour se faire pardonner ce bien que vous lui avez fait, pour faire oublier les relations qu'il a eues avec vous, pour ne pas se faire reconnaître comme chrétien en vous reconnaissant vous-même, par prudence il se déclare contre vous avec plus de force et d'éclat, et il réclame l'honneur de vous exécuter. Historique.

Ceci explique pourquoi, aux jours où la religion est persécutée, les persécuteurs les plus acharnés se trouvent souvent parmi ceux qui jadis prirent une part plus active aux œuvres de religion.

Le peuple enfin va de nouveau changer. Au cri puissant qui précède le dernier soupir de Jésus, le peuple reconnaît celui qui, d'un mot, chassait les démons, calmait la tempête, guérissait les infirmes, ressuscitait les morts et confondait les pharisiens et les scribes. La foule se retire en se frappant la poitrine et redisant avec le centurion et avec les soldats préposés à la garde de la croix : Vraiment cet homme était juste ! cet homme était le Fils de Dieu ! — Mais tout est fini, il est mort !

Quand vous ne serez plus, justice vous sera rendue. Mais tant que vous vivez, tant que vous parlez, tant que vous agissez, tant que vous respirez, Caïphe vous condamne, Hérode vous méprise, Pilate vous abandonne, et la multitude, l'*opinion*, résumant Pilate, Hérode et Caïphe, vous abandonne, vous méprise, vous condamne. Rappelez-vous les religieux en 1880, et durant les années qui ont suivi.

LES GRANDS

Et maintenant que tout est fini, voici que deux grands du monde se présentent. Nicodème et Joseph d'Arimathie, disciples de Jésus, mais en secret par crainte des Juifs, réclament l'honneur de rendre les derniers devoirs au condamné, au flagellé, au conspué, au crucifié !

Il faut certes reconnaître leur courage ! Ce n'est pas l'intérêt qui les inspire. Que peuvent-ils attendre, je le répète, de celui qui, à juger humainement, n'a pu se sauver lui-même ? Ce mort qui n'a pas su se défendre, ne les défendra pas contre la fureur de Caïphe et des pharisiens.

Mais tout ce grand courage, plus étonnant après la mort de Jésus qu'il ne l'eût été de son vivant, éclate cependant trop tard, et désormais il semble assez inutile. Ah ! si au moment où Pilate s'efforçait de sauver le juste et l'innocent, Nicodème et Joseph se fussent présentés pour appuyer sa résistance à l'iniquité, et pour le soutenir ! Si lors de l'*Ecce homo*, à ce moment où le peuple hésita et où il fallut la clameur des pontifes pour provoquer un nouveau *crucifigatur*, si alors ces deux voix se fussent élevées au sein de cette foule, quel cri d'indignation contre les bourreaux, contre les persécuteurs, contre les princes des prêtres et du peuple ! Avec quel enthousiasme ce peuple repentant serait revenu à l'*hosanna !*

Mais non : au jour du combat, les défenseurs seront absents. Quand vous serez mort, ils paraîtront. Avez-

vous remarqué le concours qui s'est fait aux funérailles des religieux expulsés en ces dernières années ?

Concluons et redisons-le : Ne comptez pas sur les hommes : Les uns, c'est le très petit nombre, vous seront fidèles jusqu'à la passion, jusqu'à la mort, mais ils ne pourront rien pour vous ; les autres vous abandonneront à la fureur triomphante de vos ennemis.

Et faut-il le dire ? Souvent Dieu lui-même semblera se retirer, et vous resterez seul.

Solitude effrayante, isolement redoutable que nous devons maintenant considérer en arrêtant nos yeux sur la personne de Jésus.

LA PERSONNE DE JÉSUS

Dans le grand drame de la Passion le personnage principal, j'allais dire l'acteur, mais ici je dois dire le patient, c'est Jésus.

C'est dans la Passion surtout que Jésus se montre tout ce qu'il est. Il est Jésus, le Sauveur ; pour être le Sauveur il doit être le Christ, il doit avoir reçu la triple onction du prophète, du roi, du prêtre : prophète, illuminé et inspiré de Dieu, pour sauver l'intelligence, en la préservant ou la délivrant de toute erreur préjudiciable au salut ; roi, armé du sceptre de la justice et du glaive de la force pour sauver la volonté, en la préservant ou la délivrant de la servitude du péché ; prêtre, pontife, médiateur entre Dieu et l'homme, pour sauver l'homme tout entier en le consacrant et l'unissant à Dieu, en donnant l'homme à Dieu et Dieu à l'homme.

Or, c'est dans la Passion, et sur la croix principalement, que Jésus est et se montre prophète, roi et prêtre.

LE PROPHÈTE

Le prophète annonce l'avenir, il enseigne les vérités de l'ordre surnaturel. Dans sa Passion Jésus se montre prophète sous ce double rapport.

Il avait prédit sa Passion, la trahison de Judas, la fuite des Apôtres, le reniement de Pierre, les soufflets, les crachats, les fouets, les moqueries, le crucifiement, et cela dans un temps où ces choses paraissaient moralement impossibles, au temps de sa plus grande popularité, au temps où sa toute-puissance se manifestait avec un éclat, une majesté qui ne permettait pas de penser qu'on pût le traiter de la sorte ou que lui-même pût se laisser ainsi traiter.

Au jour de la Passion toutes ces circonstances se réalisent avec une précision qui démontre qu'en effet l'avenir n'avait pas de secrets pour Jésus.

Mais ce qui dans la Passion éclate au-dessus de tout, c'est l'enseignement surnaturel.

La doctrine pratique de Jésus, en ce qu'elle offre de plus élevé, se résume dans les conseils évangéliques.

D'abord la pauvreté. Sur la croix Jésus dépouillé de tout prêche le dégagement le plus complet de tout bien terrestre.

C'est ensuite la chasteté, la mortification de la chair et des sens : sur la croix Jésus se montre dans l'état de la souffrance la plus complète. Son corps, depuis les

pieds jusqu'à la tête, n'est qu'une plaie ; pas un membre, pas un organe, pas un sens, qui n'endure son supplice particulier et le plus opposé à sa nature spéciale. Tout ici prêche le dégagement le plus absolu de toute délectation sensible.

Puis vient l'obéissance. Sur la croix Jésus se fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. Par son exemple il nous enseigne à reconnaître la volonté de Dieu et ses jugements suprêmes jusque dans les épreuves qui proviennent le plus évidemment de la malice et de l'iniquité des hommes.

LE ROI

Jésus est le Roi : or, jamais il ne se montra plus roi que dans le cours de sa Passion ; jamais il n'offrit un modèle plus accompli, jamais une leçon plus haute de cette liberté, de cette indépendance souveraine et royale qui est le plus noble apanage et la gloire la plus pure de la volonté.

Jésus est roi au jardin des Olives, quand d'un mot il renverse les soldats, quand d'un mot il assure la retraite de ses Apôtres ; il est roi devant Anne, quand d'un mot il confond l'injustice du procédé suivi à son égard ; roi devant Caïphe, quand il s'annonce comme le juge universel et suprême ; roi devant Pilate, quand il affirme sa royauté : *quia rex sum ego ;* il est roi sous ce lambeau de pourpre qu'ils ont jeté sur ses épaules sanglantes, sous cette couronne dont les épines se changeront un jour en rayons de gloire, avec ce roseau qui dans sa main sera plus fort que les sceptres d'or ou de

fer levés contre sa royauté. Il est roi sur la croix et par la croix dont il fait son trône et l'étendard de la victoire.

Considérez cet exemple, écoutez cette leçon. Celui-là seul est libre et souverain qui, supérieur aux mépris du monde et aux souffrances de la chair, demeure calme, invincible, au milieu des opprobres et des tourments.

LE PRÊTRE

Jésus est le prêtre par excellence. Or c'est dans la Passion, c'est sur la croix qu'il exerce la fonction principale du sacerdoce. C'est là que dans sa personne il offre, il consacre, il réconcilie, il unit à Dieu le Père l'humanité tout entière dont il est le représentant, le chef, la tête.

Il est prêtre à la cène, quand il institue l'Eucharistie pour perpétuer invisiblement le sacrifice qu'il va consommer visiblement sur la croix.

Il est prêtre, quand d'un regard il convertit Simon-Pierre et lui pardonne son triple reniement, quand du haut de la croix il pardonne au larron pénitent et lui assure l'entrée au paradis.

Il est prêtre sur la croix. Cette croix n'est pas seulement son trône, elle est surtout son autel.

On dirait, il est vrai, que là il n'est que victime. Sacrifié par Judas qui l'a vendu, trahi et livré ; sacrifié par le grand-prêtre qui l'a condamné ; sacrifié par le peuple qui a demandé sa mort à grands cris et sa mort en croix ; sacrifié par Hérode qui l'a méprisé, et

immolé au mépris public ; sacrifié par Pilate qui, par un lâche abandon, l'a livré aux mains des bourreaux ; sacrifié par les soldats qui l'ont flagellé, couronné d'épines, conspué, soufflété, cloué à la croix.

Je vois la victime, mais le prêtre ! — Le prêtre ! Jésus ne pouvait pas montrer avec plus d'éclat qu'il est le prêtre et le sacrificateur en même temps que la victime. En vain toutes les rages, toutes les cruautés se déchaînent et se déchargent sur sa personne : il reste le maître de sa vie. Il a été offert parce qu'il l'a voulu : *Oblatus est quia ipse voluit ;* il mourra quand il voudra mourir. Il l'avait dit : C'est moi qui dépose ma vie, et personne ne me l'ôte : *Ego pono animam meam, et nemo tollit eam a me.*

Au moment où brisé de douleur il semble n'avoir plus de force que pour exhaler le dernier soupir, il pousse un cri, mais un cri puissant qui ébranle la terre, qui épouvante les cieux, un cri qui montre que, s'il meurt, c'est qu'il veut mourir.

Aussi à ce cri le centurion préposé à la garde de la croix s'écrie : Vraiment cet homme était le Fils de Dieu. *Videns autem centurio qui ex adverso stabat, quia sic clamans expirasset, ait : Vere hic homo filius Dei erat.* (Marc., xv, 39.)

Et maintenant nous pouvons nous sacrifier à notre tour, et nous faisant à la fois, nous aussi, prêtre et victime, nous pouvons nous offrir à Dieu. Le sacrifice que nous ferons de notre personne et de notre vie tout en-

tière sera favorablement accepté. Le sacrifice du Fils nous a réconciliés avec le Père.

Mais aussi comprenons et la nécessité et la gloire du sacrifice.

La nécessité. — S'il a fallu que le Fils de Dieu, pour s'être seulement revêtu de nos péchés, fût sacrifié, immolé, broyé; nous qui sommes les pécheurs, comment pourrons-nous expier nos péchés et satisfaire à la justice divine, si nous n'ajoutons pas, si nous n'unissons pas au sacrifice de Jésus le sacrifice de nous-mêmes.

Sacrifions d'abord, il le faut absolument, sacrifions ces plaisirs coupables, ces attachements criminels, ces désirs cupides, cet orgueil, cette ambition, ce respect humain qui sont la matière et la cause de nos péchés.

Sacrifions cette triple concupiscence qui nous enchaîne, qui nous asservit, qui nous dégrade, qui nous déshonore et qui nous perd.

Il le faut : mais si cette nécessité nous effraie, si le sacrifice semble dur, considérons-en la gloire.

Par le sacrifice l'homme s'élève au-dessus de la terre et des biens terrestres; au-dessus de la chair et des plaisirs aussi bien que des douleurs sensibles; au-dessus du monde, de ses honneurs et de ses mépris ; enfin, par le sacrifice l'homme s'élève au-dessus de lui-même.

Le sacrifice est l'acte et le signe suprême de la force, de la constance, de la puissance et de l'héroïsme; l'acte suprême de la liberté, de l'indépendance et de la souveraineté.

C'est par le sacrifice, c'est par la croix que Jésus a vaincu le monde : *Confidite, ego vici mundum;* c'est par la croix que Jésus a tout attiré à lui : *Et ego cum exal-*

latus fuero à terra, omnia traham ad meipsum; c'est par la croix qu'il s'est fait un nom au-dessus de tout nom. Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix, et pour cela, *propter quod,* Dieu lui a donné un nom au-dessus de tout nom : *nomen quod est super omne nomen;* c'est par la croix que Jésus monte au ciel où il est assis à la droite de son Père; c'est par la croix qu'au dernier jour il jugera le monde, qu'il bénira et qu'il appellera au royaume éternel tous ceux qui seront marqués du signe de la croix, et qu'il maudira, qu'il rejettera, qu'il précipitera tous ceux qui l'ont cloué à la croix, et qui n'ont cessé de le crucifier en eux-mêmes : *Rursus crucifigentes in semetipsis.*

Suivons la croix, portons la croix : le chemin de la croix est le chemin de la gloire. Avec l'Apôtre soyons crucifiés au monde et que le monde nous soit crucifié, et après avoir souffert avec Jésus nous serons glorifiés avec Jésus, morts avec Jésus nous vivrons avec Jésus. Ainsi soit-il.

SECOND TABLEAU

L'ACTION OU LE SACRIFICE

La Passion est l'opposé de l'action, mais ici elle devient l'action par excellence. Dans la langue de l'Écriture le sacrifice est souvent désigné par ce seul mot *facere*, faire. C'est qu'en réalité jamais l'homme n'agit plus, jamais il ne *fait* plus, jamais il ne produit un effet plus réel que par le sacrifice.

Sacrifier c'est faire qu'une chose soit sacrée, c'est consacrer, donner et unir irrévocablement à Dieu la chose offerte. Si la victime est une personne et si vous êtes vous-même cette personne, en vous donnant et vous consacrant à Dieu, vous vous unissez à lui, et plus le sacrifice est universel, complet, total, plus votre union avec Dieu est totale, complète, universelle.

Or, aucun sacrifice ne fut plus complet et plus universel que celui de Jésus dans sa Passion.

Là Jésus sacrifie tout ce qu'il a, tout ce qu'il est.

JÉSUS SACRIFIE CE QU'IL A

Tout ce qu'il a : je veux dire tout ce qu'il possède, tout ce qu'il aime, tout ce qui l'intéresse, tout ce qui tient à lui, tout ce qui est à lui, sans être lui-même.

AMIS

Le premier sacrifice qui se présente est celui de ses amis, et de ses amis les plus chers et les plus intimes, de ses disciples préférés et choisis, de ses Apôtres.

L'un d'eux le trahit et le vend pour le prix d'un esclave, il le livre par un baiser. Or, ce Judas était l'homme de sa confiance, celui qu'il avait choisi comme gardien des aumônes qui faisaient vivre la petite communauté apostolique.

Cet ami de choix demeure insensible aux avertissements, aux faveurs, aux délicates attentions que Jésus lui prodigue pour l'arrêter dans la voie du crime et pour toucher son cœur.

Judas est insensible aux douces et pénétrantes paroles que Jésus lui adresse en réponse au baiser et au salut de la trahison.

Mais ce qui acheva de briser le cœur de Jésus ce fut le désespoir de ce malheureux. En vendant son maître, Judas n'avait pas compris qu'il le livrait à la mort. Lorsqu'il eut reconnu les conséquences de l'arrestation, il se repentit; mais au lieu de venir se jeter aux pieds de Jésus pour implorer son pardon, il ne crut

pas à la bonté du cœur de son Maître, il désespéra et en se donnant la mort à lui-même il acheva de se perdre.

Les onze autres l'abandonnent dès le début. En vain il les avertit de veiller, de prier avec lui, de s'associer à sa tristesse : tous s'endorment, et le laissent sans consolation, sans secours, lorsqu'il semble leur demander quelque soutien en leur disant que son âme est triste jusqu'à la mort.

Au moment où il est arrêté tous prennent la fuite, tous à l'exception d'un seul qui, nous l'avons dit, eût mieux fait de fuir avec ses frères. Car si Pierre suit son Maître, il ne le suit que de loin, et finalement il semble ne l'avoir suivi que pour accabler son cœur par un triple renoncement.

Seul enfin le disciple bien-aimé se retrouvera près de la croix. Sa présence, assurément, y sera douce et chère au cœur de Jésus, mais elle rappelle la fuite et l'absence des autres. Tout durant la Passion devient pour Jésus la matière d'une douleur et d'un sacrifice.

Je ne parle pas des saintes femmes : si leur compassion console le cœur de Jésus, elle redouble la souffrance de Celui qui ne peut voir souffrir les autres sans ressentir leurs souffrances.

Au jour de l'épreuve, les amis sont rares. La fidélité même demeure le plus souvent impuissante à nous sauver. Résignons-nous d'avance à un abandon à peu près universel dans la tribulation, nous serons moins étonnés et moins déconcertés de notre isolement et de notre solitude.

RÉPUTATION

On peut ranger parmi les biens extérieurs de Jésus l'auréole de sa réputation. Réputation telle que jamais homme n'en eut une pareille sur la terre. Réputation de sagesse, réputation de vertu, réputation de puissance, réputation de grandeur. Toute cette réputation s'évanouit en un clin d'œil pour faire place à l'ignominie la plus universelle, la plus complète, et en apparence la plus justifiée.

Jésus est condamné comme malfaiteur, comme séducteur, comme blasphémateur, comme séditieux, comme perturbateur. On le déclare coupable des plus grands crimes qui puissent être commis contre Dieu et contre les hommes : il a voulu se faire Dieu, il a voulu se faire roi.

Se faire Dieu, c'est anéantir Dieu. Il ne peut y avoir qu'un seul Dieu. Vous ne pouvez donc être Dieu, vous qui ne l'êtes pas, sans que le vrai Dieu ne cesse de l'être.

Se faire roi, c'est usurper l'autorité sur les hommes. Si l'autorité ne vous appartient pas de droit, vous ne pouvez la prendre sans renverser l'autorité légitime.

Mais l'autorité légitime est la base de la société. La renverser c'est renverser la société tout entière. Le renversement de la société c'est la révolution, crime le plus grand qui se puisse commettre contre les hommes. Le vol et le meurtre atteignent seulement les individus qui en sont les victimes, mais la révolution, par le renversement de l'autorité légitime, base de la société,

bouleverse la société tout entière, la détruit de fond en comble, et enfante tous les crimes : meurtre, viol, vol et brigandage. On peut assurer qu'en dix ans de révolution il se commet plus de forfaits que dans un siècle entier de temps ordinaire.

Tel est cependant le double crime dont Jésus est accusé. Il s'est dit Dieu, il s'est dit roi. Et il est déclaré coupable par tous les tribunaux.

Tribunal sacré, tribunal légitime d'une nation qui est le peuple de Dieu, et le seul peuple du vrai Dieu. Le grand-prêtre, les princes des prêtres, les princes du peuple, les anciens, les pharisiens, les scribes, les légistes, tout ce que Jérusalem renferme de plus vénérable s'accorde à le condamner comme blasphémateur pour s'être dit Dieu, et à le déclarer digne de mort. Nous avons une loi, disent-ils à Pilate, et selon cette loi il doit mourir : car il s'est dit le Fils de Dieu. Aussi lorsque interrogé juridiquement s'il était le Christ Fils du Dieu béni, Jésus a répondu : Je le suis, tous, d'une seule voix, ont prononcé la sentence : Il a blasphémé, il est digne de mort : *Blasphemavit ; Reus est mortis.*

Tribunal du peuple, de la multitude. Le peuple n'a qu'une voix contre lui. Et cette voix redit et redit encore la sentence de mort, et de la mort la plus cruelle et la plus infâme : Enlevez-le, enlevez-le, crucifiez-le. *Tolle, tolle, crucifige eum.* Mis en parallèle avec un brigand, avec un séditieux, avec un homicide, avec un Barabbas, Jésus est jugé par le peuple plus digne de mort, donc plus coupable, plus scélérat, plus malfaiteur que ce criminel. — Lequel des deux voulez-vous que je relâche, demande Pilate, Barabbas ou Jésus ? — Non celui-ci,

répond le peuple, mais Barabbas : *Non hunc, sed Barabbam.*

Tribunal du grand monde représenté par le roi Hérode, par sa cour et par son armée. La sagesse de Jésus y est traitée de folie, et si à ce tribunal il n'est pas condamné à mort, la sentence des prêtres et du peuple ne laisse pas d'y être implicitement confirmée par son silence même, silence qui semble supposer qu'il n'a rien à répondre aux accusations dont on le charge, — à moins qu'on ne veuille prendre pour une absolution la robe de fou dont Hérode le fait revêtir, comme pour faire entendre que cet homme ne vaut même pas la peine d'être mis à mort, puisque ce n'est qu'un fou.

Tribunal de Pilate, représentant l'autorité d'un gouvernement qui se piquait d'être aussi juste que fort. La coutume des Romains, dira plus tard un de leurs magistrats, n'est pas de condamner sans avoir entendu. (*Actes.*)

Pilate, il est vrai, déclare Jésus innocent, juste, absolument irréprochable : *Nullam invenio in eo causam.* Mais tout en redisant jusqu'à sept fois que Jésus est innocent, il l'abandonne et le livre aux plus cruels, aux plus infâmes supplices : à la flagellation, au couronnement d'épines, à la croix. Et il avait la force en main ; et d'un mot, d'un signe, d'un regard il pouvait dissiper les accusateurs ; et il savait que ces accusateurs n'étaient en effet que des calomniateurs : mais à ses yeux, paraît-il, Jésus est si peu de chose que le pouvoir suprême institué précisément pour protéger l'innocence, la justice et le droit contre l'iniquité, contre la malice et contre

la violence, peut sans scrupule sacrifier cet innocent à la haine et à la jalousie.

Oui, il y a dans cet abandon de Pilate, dans cette déclaration finale : Je suis innocent du sang de ce juste, c'est votre affaire ; moi, je m'en lave les mains, moi qui suis le juge suprême, moi qui exerce l'autorité suprême, moi de qui seul dépend le sort de ce juste, moi qui d'un mot peux confondre les accusateurs et les disperser, moi je m'en lave les mains, — il y a dans cette insouciance, dans cette indifférence, un mépris plus accablant, ce semble, que ne l'eût été une sentence formelle et légale de condamnation.

Cependant, devant l'accord de tous ces tribunaux, pas une voix, — sauf celle de Pilate, de celui-là même qui a porté le dernier coup, — pas une voix ne s'est élevée en sa faveur.

S'il parle lui-même, s'il dit ce qu'il faut, et plus qu'il ne faut, pour éclairer ses juges, pour confondre leur malice, ou pour relever leur faiblesse, je veux dire pour confondre la malice des princes des prêtres, pour relever la faiblesse de Pilate et pour le rassurer, il n'a pas nié un seul des crimes dont on l'accusait, il a laissé toutes les accusations sans réponse ; et même par ses aveux et par ses déclarations, il a confirmé l'accusation la plus grave, celle de blasphémateur et de séditieux, car il s'est dit Fils de Dieu, Christ et roi.

C'en est donc fait de la plus belle réputation qui fut jamais. Jésus est perdu dans l'estime universelle.

HONNEUR

Sacrifice de son honneur. L'honneur touche de plus près à la personne que la réputation. On attaque votre réputation quand on vous diffame dans la pensée des hommes, mais si l'on vous outrage en face, surtout si l'affront a lieu devant témoins, ce n'est plus seulement votre réputation, c'est votre honneur même qui est attaqué, c'est votre personne même qui est l'objet direct et immédiat de l'insulte.

Or, il n'est pas un genre d'insulte qui ne soit prodigué à la personne de Jésus, pas un genre de déshonneur qui lui soit épargné.

Il est arrêté et garrotté comme un vil malfaiteur avant même d'être accusé ; il est soufflet, conspué, bafoué par des valets, par les juges eux-mêmes. Jamais un criminel, même convaincu, et condamné à mort, ne fut traité avec un pareil mépris. La condamnation à la peine capitale suffit ordinairement à désarmer le courroux le plus légitime contre les plus indignes scélérats. Mais pour Jésus, avant comme après la condamnation, il n'est ni égard, ni pitié ; il ne se trouve pas assez d'affronts, pas assez d'injures, pas assez de dérisions.

Le mépris d'Hérode et la robe de fou dont cet insolent le fait revêtir atteint son honneur plus encore que sa réputation.

La comparaison seule avec Barabbas est déjà un opprobre dont la sentence la plus favorable n'aurait pu effacer la honte, mais la préférence accordée à ce scélérat est pour Jésus le comble du déshonneur.

Dans la flagellation et le couronnement d'épines on ne sait lequel l'emporte de la cruauté et de la souffrance ou du déshonneur et de l'ignominie.

Ajoutez-y les génuflexions et les adorations dérisoires, le lambeau de pourpre, le sceptre de roseau, l'exposition en cet état aux yeux de tout un peuple avec ces mots du juge : Voilà l'homme ! — L'homme ! oui, il faut le dire, car on ne le prendrait plus pour un homme ! On ne traiterait pas, on ne mépriserait pas ainsi un ver de terre : *Ego sum vermis et non homo.*

Voici votre roi ! — Votre roi ! quelle ironie dans ce titre ! A moins que ce ne soit encore une des habiletés de la politique de Pilate pour rappeler le peuple à son affection envers Jésus, pour le toucher par le contraste, et en même temps pour rassurer les princes des prêtres sur une royauté, sur une autorité qui rabaissée à ce point ne peut plus alarmer leur jalousie.

Mais quel déshonneur pour Jésus dans ce concert formidable de toutes les voix des grands et du peuple demandant qu'il disparaisse et qu'il soit crucifié, sans qu'une seule voix ose protester en sa faveur.

Sa mère, il est vrai, ne peut pas parler, Jésus ne le veut pas, et pût-elle parler, elle ne serait pas écoutée ; cependant son silence semble autoriser les affronts dont son fils est couvert, et confirmer les accusations dont il est chargé. Ceux qui la connaissent doivent se demander pourquoi elle ne tente aucune démarche en sa faveur, sinon auprès du peuple, du moins auprès du juge.

Le silence de ses disciples, de ses amis, des innombrables personnes qu'il a guéries, l'absence des uns, la présence embarrassée des autres, semble démontrer ou

l'impossibilité de la plus simple protestation contre les imputations de ses ennemis, ou la nullité d'un homme qui ne mérite pas même qu'on se compromette pour lui épargner les plus affreux supplices et la mort la plus atroce.

Et cependant on peut dire de ces affronts comme de ces douleurs : ce n'est encore que le commencement : *initia dolorum hæc.*

La croix ! voilà le comble de l'ignominie, le comble de l'infamie, autant que de la douleur et de la souffrance.

Porter la croix, être cloué à la croix, être suspendu en croix, et cela entre deux brigands comme le plus scélérat des trois condamnés : *et cum iniquis reputatus est :* quelle flétrissure !

Ce supplice en lui-même était regardé comme si infamant qu'il était réservé aux seuls esclaves.

Mais jamais criminel, jamais esclave, une fois attaché et suspendu à la croix, n'y fut poursuivi par les insultes, par les défis, par les moqueries, par les dérisions de toutes les classes de la société.

Or ici, et les prêtres et les grands, et le peuple et les soldats, et les brigands eux-mêmes crucifiés avec lui, ne cessent d'insulter à ses douleurs par les railleries les plus insolentes. Un seul, et c'est l'un des deux larrons, après l'avoir insulté comme l'autre, finit par lui demander une place dans son royaume ! Nous savons, nous, que cette parole était un acte de repentir et une réparation, une demande humble et sincère. Mais alors ne dut-elle pas sembler une dérision amère ? Pour dire à ce crucifié : Souvenez-vous de moi quand vous serez

dans votre royaume, il fallait une foi absolument inexplicable aux yeux de ceux qui ne voyaient dans Jésus qu'un homme impuissant à se sauver lui-même. On dut donc penser ou que ce larron était devenu fou, ou qu'il continuait à insulter.

Tiendrons-nous encore à la réputation qui vient des hommes, et à l'honneur qui nous est dû de leur part ?

Notre réputation est-elle supérieure à celle de Jésus ? Est-elle plus autorisée ? plus universelle ? Est-elle plus nécessaire au succès de nos œuvres ? Et nos œuvres sont-elles plus importantes pour la gloire de Dieu et pour le bien du monde entier, que ne le fut l'œuvre de Jésus ?

Notre honneur est-il plus saint et plus sacré que celui de Jésus ? L'honneur se mesure à la dignité et au mérite de la personne. Qu'est tout notre mérite, quelle est notre dignité auprès du mérite et de la dignité du Christ, Fils de Dieu ?

Il nous est donc permis, à nous aussi, de sacrifier notre réputation et notre honneur. Qu'il nous suffise d'être, en réalité, innocents et justes.

Rassurons-nous au reste, le sacrifice ne sera pas éternel, et la réparation sera complète.

Que reste-t-il de toutes les sentences qui devaient attacher au nom de Jésus une éternelle infamie ? Que reste-t-il de tous les affronts qui devaient couvrir sa personne d'un éternel déshonneur ?

Par un retour à la fois glorieux et terrible, glorieux pour Jésus, terrible pour ses ennemis, l'infamie de

toutes ces sentences, la honte de tous ces affronts est retombée sur ceux-là même qui en furent les auteurs.

Justes de tous les temps et de tous les pays, rassurez-vous ; persécuteurs, calomniateurs, juges iniques ou lâches, tremblez. Entre les martyrs et les césars vous avez choisi le rôle des Néron et des Julien, des Caïphe et des Pilate : par vos sentences, par vos décrets, par vos arrêts vous avez cloué le juste à la croix, vous l'avez voué à l'infamie. Le nom du juste, le nom du martyr brille dans les reflets de la gloire du nom de Jésus ; le vôtre partage la honte de celui des Néron et des Julien, des Caïphe et des Pilate. Faut-il vous nommer ?

Mais retournons à la Passion. Le sacrifice n'est pas achevé. La justice divine demande encore, elle exige encore. O mon Jésus ! que vous reste-il donc à donner et à sacrifier ?

Il lui reste sa mère, il lui reste son Père.

SA MÈRE

Sa mère ! Elle est là, debout, souffrant tout ce qu'il souffre, et par contre-coup, lui faisant souffrir tout ce qu'elle souffre elle-même, en sorte que Jésus souffre doublement, et de ce qu'il souffre lui-même en son corps et en son âme, et de ce que souffre sa mère à la vue de ses souffrances. Ce n'est pas assez cependant.

Il faut qu'il n'ait plus de mère. Et comme ce n'est pas Marie qui se séparera de son fils, qui le quittera, qui l'abandonnera, il faut que ce soit le fils qui se sépare de sa mère, qui la quitte, qui l'abandonne, qui la sacrifie.

Mulier, ecce filius tuus. Femme, dit Jésus d'une voix mourante. *Mulier,* femme, ce n'est plus sa mère, c'est une simple femme. Jésus n'a plus de mère.

Toujours assurément Marie est et sera sa mère ! Mais Jésus ne veut plus voir en elle qu'une femme : *mulier ;* comme mère, il la donne à un autre, il lui donne un autre fils, et quel fils ! Quel sacrifice il impose à sa mère ! Non seulement il lui ôte son fils, son fils bien-aimé, en ne l'appelant plus du doux nom de mère ; mais à ce fils si aimable et si aimé il substitue, dans la personne de Jean, les meurtriers même de ce fils chéri : *Ecce filius tuus,* voilà votre fils. Quelque innocent, quelque pur, quelque juste que soit Jean, il n'en est pas moins, par le péché originel, un des auteurs de la Passion et de la mort de Jésus, et comme si ce n'était pas assez, dans la pensée et l'intention de Jésus, ce disciple bien-aimé représente ici tous les pécheurs ! Voilà le fils, *Ecce filius tuus,* que Marie doit adopter à la place de son Jésus. Et ce sacrifice nouveau qu'il impose à sa mère, Jésus le ressent aussi vivement et plus vivement encore que Marie elle-même. *Abyssus abyssum invocat.* Un abîme de douleur appelle un autre abîme.

SON PÈRE CÉLESTE

Son Père enfin, il faut que Jésus, dans un certain sens, en fasse le sacrifice. Et ici le sacrifice commence du côté même de Dieu le Père. Dieu le Père abandonne son Fils unique. Et comment ne l'abandonnerait-il pas ? Comment ne le livrerait-il pas à tous les bourreaux et à tous les supplices ?

Jésus, ce Fils bien aimé en qui sont toutes ses complaisances, ne lui apparaît plus que couvert des péchés, des innombrables péchés, des plus affreux péchés, de tous les péchés qui ont été commis depuis celui du premier homme, et qui seront commis jusqu'au dernier jour : Impiété, idolâtrie, blasphèmes, sacrilèges, révoltes, parricides, assassinats, adultères et impuretés de tout genre, vols et brigandages, abominations les plus exécrables, Jésus s'est chargé de toutes ces hontes, de tous ces crimes. Dieu le Père ne peut plus voir dans son Fils qu'une victime qui appelle toutes les vengeances de sa justice.

Je vous ai abandonné, ô mon Fils, parce qu'en vous je ne vois plus que le pécheur et le péché dont vous avez consenti à vous charger.

Telle est la réponse, l'unique réponse à ce cri désolant qui s'échappe des lèvres et du cœur de Jésus en croix : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Jésus a donc sacrifié tout ce qu'il avait, tout ce qui tenait à lui, tout ce à quoi il pouvait et devait tenir : ses amis qui l'ont abandonné, sa réputation qui a fait place à l'ignominie la plus complète, son honneur qui a disparu sous les affronts, sa mère qu'il a donnée à un autre fils, son Père qui pour lui n'est plus qu'un Dieu vengeur, un Dieu justement irrité, un Dieu qui l'abandonne.

JÉSUS SACRIFIE CE QU'IL EST

Il ne lui reste plus que *ce qu'il est*, que lui-même. Ici encore le sacrifice sera universel et complet.

Jésus est le Verbe, il est Dieu comme son Père; Jésus est homme, il est composé d'un corps et d'une âme. Il sacrifie sa divinité, il sacrifie son humanité : son corps, son âme.

SA DIVINITÉ

D'abord sa divinité. Où est le Dieu durant la Passion ? Déjà, je le sais, par l'incarnation, en se faisant homme, en revêtant la forme de l'esclave, le Verbe s'est anéanti : *Semetipsum exinanivit.* Mais il se révélait et il se trahissait encore par la sagesse de sa parole et par la vertu de ses miracles.

Au premier instant de la Passion, à l'instant qui précéda immédiatement son arrestation, le Dieu s'est encore manifesté lorsque disant aux soldats : *Ego sum*, c'est moi, je suis ce Jésus que vous cherchez, par ce seul mot il les a tous renversés. Mais ce fut le dernier éclair. A partir de cet instant, la divinité s'est cachée; l'homme seul semble rester, l'esclave seul apparaît : *et habitu inventus ut homo,* on ne peut plus le prendre que pour un homme, et pour le dernier des hommes, *abjectio plebis*, pas même pour un homme, à peine pour un ver de terre : *ego sum vermis et non homo.*

Il lui reste cependant son corps et son âme.

SON CORPS

Son corps. Considérons-le à l'extérieur, à l'intérieur. La douleur l'a envahi tout entier, elle l'enveloppe, elle le pénètre, elle le brise, elle le broie. *Non est in eo sanitas. — Conteret eum.*

Au dehors le sang coule, et dès le jardin, inonde tous ses membres d'une sueur effrayante. Ses mains sont serrées par des liens cruels. Sa face est enflée et livide par suite des soufflets ; cet adorable visage est couvert de crachats immondes. Sous les coups de la flagellation, le sang jaillit, la chair vole par lambeaux ; bientôt le fouet ne tombe plus que sur des restes de chair sanglante et sur des os décharnés et mis à nu, que déjà l'on peut compter : *Dinumeraverunt omnia ossa mea.*

La tête n'échappera pas au supplice. Une idée infernale s'est présentée aux bourreaux. Ils ont tressé une couronne d'épines longues, fortes, acérées ; ce cruel diadème est placé sur la tête de Jésus, les épines pénètrent le crâne et les tempes, elles atteignent même les yeux : et ce supplice durera jusqu'au dernier soupir.

Sur ses épaules déchirées par les cordes et par les verges, ils ont jeté un lambeau de pourpre dérisoire qu'ils arracheront ensuite avec violence. En guise de sceptre ils lui ont mis à la main un roseau qu'ils lui reprennent pour enfoncer à coups redoublés la couronne d'épines sur sa tête. En même temps ils font pleuvoir sur sa face meurtrie, livide, sanglante, une grêle de soufflets et une ignoble pluie de crachats.

Enfin Jésus sort de Jérusalem portant sa croix. Cette croix était longue et lourde. Épuisé par la faim, par la soif, par la perte de son sang, chaque pas est pour lui un effort qui rouvre toutes ses plaies. Ou plutôt son corps entier n'est qu'une plaie ; chaque nouvel effort, c'est-à-dire chaque pas fait ruisseler le sang de toutes les parties de ce corps déchiré.

La couronne, heurtée sans cesse par le bois de la croix qui pèse et se balance sur son épaule, enfonce de plus en plus les épines et en les agitant en ravive toute la cruauté.

Sous le poids du fardeau, trois fois l'auguste patient succombe, et ses genoux se heurtent violemment contre les pierres du chemin qui les déchirent.

Les soldats, il est vrai, finiront par forcer un homme nommé Simon le Cyrénéen à partager avec Jésus le fardeau de la croix; mais ce n'est pas pour le soulager, c'est de peur qu'il ne meure avant d'être cloué à ce bois infâme.

Le voilà donc parvenu au sommet du Calvaire. On lui arrache ses vêtements collés sur ses plaies, et particulièrement sur l'épaule qui a supporté le poids de la croix. Avec les vêtements viennent de nouveaux lambeaux de chair.

Les soldats le saisissent et le renversent rudement sur la croix, ou bien ils lui ordonnent de s'y étendre lui-même. Les bras et les jambes s'allongent sur le bois du sacrifice. Les mains et les pieds attendent les clous.

Un premier clou est enfoncé à coups de marteau. Les os sont broyés par le fer, les nerfs, les veines se brisent, les muscles se resserrent, se contractent, et pour allonger l'autre bras il fallut, suivant une tradition, employer des cordes et tirer violemment la main demeurée libre, déchirant ainsi de plus en plus la main déjà clouée. Les deux mains étant fixées, clouées à la croix, on tire avec force tout le corps pour amener les pieds à la place qui les attend. Alors les deux pieds sont

cloués et traversés à l'endroit le plus sensible : les os, les nerfs, les veines se rompent ; les pieds et les mains sont livrés à des crampes affreuses dont l'intolérable souffrance ne cessera de s'accoître jusqu'au dernier soupir de l'auguste victime.

Puis on lève la croix, non seulement sans aucune précaution, sans aucun ménagement, mais en la balançant, en l'agitant, en la penchant à droite, à gauche, en avant, en arrière, de telle sorte que tantôt le poids du corps agrandit les trous des mains et des pieds, et tantôt la tête couronnée d'épines heurte violemment le bois.

Enfin cette croix retombe lourdement dans le trou qui doit la recevoir. Pour la consolider, on enfonce à grands coups des pieux ou des pierres ; chaque mouvement ébranle le corps de l'auguste patient et par de cruels tiraillements agrandit les plaies des pieds et des mains.

Mais comment exprimer le supplice de la tête ? Si Jésus essaie de la redresser, les épines heurtent le bois de la croix et s'enfoncent de plus en plus ; s'il la penche en avant, elle retombe et par son poids elle accroît la souffrance des mains et des pieds.

Les douleurs qu'éprouve le Sauveur dans tout l'ensemble et dans l'intérieur de son corps, ne sont pas moins horribles. La faim et la soif le dévorent. La soif surtout, causée par la perte de son sang, devient de plus en plus intolérable. Aussi est-ce le seul tourment que Jésus semble n'avoir pu dissimuler et qui l'ait comme forcé à se plaindre. J'ai soif, s'est-il écrié à la fin : *Sitio*.

Cependant les nerfs, les muscles, les veines se déchirent et se brisent de plus en plus, ou se tendent au point qu'il n'est pas une fibre du corps qui ne soit dans un état violent.

Presque tous les os ont été mis à nu par la flagellation et on peut les compter. La plupart sont tirés hors de leur place par la violence et par la continuité du crucifiement.

Mais toutes ces souffrances se concentrent et se résument dans le cœur. Le sang y afflue à grands flots et y produit un étouffement, une suffocation continue. Ce cœur sacré est comme écrasé, comme broyé, jusqu'à ce qu'enfin il éclate et se brise de douleur.

NOTE. — Il ne sera pas sans intérêt de rapprocher ici un texte des révélations de sainte Brigitte, dans lequel la très sainte Vierge explique à sa fidèle servante les souffrances de Jésus sur la croix, et l'analyse que donne un journal d'une étude remarquable d'un médecin sur la Passion et la mort du Sauveur.

PAROLES DE MARIE A SAINTE BRIGITTE

Les veines de ses mains et de ses pieds furent transpercées, et la douleur des nerfs, également transpercés, reflua violemment vers le cœur, et du cœur la douleur revenait aux nerfs, et, comme son cœur était rempli de vigueur et très bien constitué, parce qu'il avait été formé d'une excellente nature, en raison de cette force même, la vie et la mort luttaient ensemble, et ainsi la vie se prolongeait avec plus d'amertume au milieu des douleurs. Mais, à l'approche de la mort, comme le cœur, pressé par une intolérable douleur, se rompait, alors un tremblement soudain agita tous ses membres, et sa tête, qui était penchée en arrière, se redressa légèrement. Ses yeux à demi fermés s'ouvraient à peine. Sa bouche s'ouvrait également, et laissait paraître sa langue toute sanglante. Ses doigts et ses

bras, qui étaient comme contractés, s'étendaient. Quand il eut rendu l'esprit, sa tête s'inclina sur sa poitrine.

(Sainte Brigitte, *Révélations*, l. I, chap. XVII.)

La Passione e la Morte di. Gesu-Cristo, disquisizione medica del Dottore Alessio Murino. Roma, Typografia Barbiera, 1877. — Jusqu'ici, quand ils entendaient un prédicateur dire en chaire que les péchés des hommes ont déchiré le cœur de Jésus, les demi-savants souriaient de cette métaphore, n'imaginant pas qu'un jour viendrait où la science médicale justifierait au pied de la lettre cette expression de la dévotion et de l'ascétisme. Nous appelons leur attention sur le petit livre dont nous venons de donner le titre. Ils y verront la démonstration médicale de ce fait, que, sur la Croix, Notre Seigneur Jésus-Christ est mort de la violence de son amour pour les hommes. Les souffrances corporelles, dit l'auteur, pouvaient amener la mort par anémie, par tétanos, par hémorragie cérébrale, ou par asphyxie : dans les deux premiers cas, la mort eût été produite par la flagellation ; dans le troisième, par le couronnement d'épines ; dans le quatrième, par le crucifiement. Or, la mort de Jésus-Christ n'eut aucune de ces quatre causes. Notre-Seigneur est mort d'une rupture du cœur déterminée par un élan d'amour pour nous qui l'avons si souvent offensé, trahi et méprisé. Sans la rupture du cœur et sa conséquence, la déchirure du péricarde, l'émission de sang et d'eau qui, selon l'Évangile de saint Jean, se fit après la mort par la plaie du côté, n'eût pas été possible. Telle est la thèse que ce pieux et docte médecin établit sur de solides arguments. Il fait observer, entre autres choses, que la mort de Jésus arriva soudainement, sans avoir été précédée par les convulsions de l'agonie, et après un grand cri, autre signe de la rupture du cœur.

C'est sur le témoignage de l'*Osservatore Romano* et la *Sicilia Cattolica* que nous signalons ce petit livre. (Extrait du journal belge : *La Croix*.)

SON AME

Et toutefois les douleurs que Jésus éprouva dans son corps, et même dans son cœur, ne peuvent se comparer à celles qu'il éprouva dans son âme.

Pour le corps, la Passion ne commence qu'au jardin, elle ne dure que dix-huit heures ; pour l'âme, la Passion commence au premier instant de l'incarnation.

En entrant dans le monde Jésus dit à son Père : Vous n'avez pas voulu des sacrifices et des holocaustes ; mais vous m'avez donné un corps et j'ai dit : Me voici, je viens.

Dès lors, toutes les souffrances et toutes les ignominies de la Passion furent présentes à son esprit et à son imagination. Dès lors, on peut dire qu'il ressentit continuellement, par l'imagination et par la pensée, et la sueur de sang, et les liens, et les soufflets, et les crachats, et les fouets, et les épines, et les clous, et la croix ; et la trahison de Judas et la désertion des Apôtres restés fidèles, et le renoncement de Pierre, et les outrages, et les affronts, et les mépris, les calomnies, les insultes, les malédictions qu'on devait lui prodiguer pendant tout le cours de la Passion.

On peut donc dire, dans un autre sens, que l'âme de Jésus fut triste jusqu'à la mort, c'est-à-dire depuis le premier instant de son union avec son corps sacré, jusqu'à celui de la séparation. Étudiez Jésus dans l'Évangile : vous ne l'y voyez jamais rire, ni même sourire, mais souvent vous l'y voyez pleurer.

Ah ! sans doute, le divin Enfant a dû sourire à sa mère et à son père adoptif. Mais dans ce sourire il y eut toujours une indicible expression de tristesse partagée par Marie et par Joseph qui, dans cet innocent agneau, ne voyaient qu'une victime réservée à la croix.

Pour nous, le plus souvent, l'imagination dépasse la réalité : les maux que nous attendons et que nous re-

doutons sont souvent moins cruels dans leur accomplissement que dans nos appréhensions.

Pour Jésus, la réalité, répondit pleinement à la prévision. Aussi, à l'heure de la Passion, sa très sainte âme partageant enfin avec le corps cette longue douleur qu'elle endurait à peu près seule depuis trente-trois ans, éprouva un redoublement de tristesse, de peur, d'ennui, de trouble et de souffrance qu'elle ne put dissimuler.

Et d'abord, au jardin, toutes les horreurs de la Passion se présentèrent à la fois, non plus pour un avenir éloigné, mais pour le moment actuel. L'impression de cette vue fut si vive que le corps en reçut le contre-coup, et que Jésus fut réduit à l'agonie.

Et à l'appréhension des cruautés dont le corps allait être l'objet s'ajoutèrent des douleurs que l'âme seule pouvait ressentir.

La première fut causée par la prévision de l'inutilité de tant de souffrances pour un si grand nombre de pécheurs qui s'obstineraient à se perdre et à rejeter leur Dieu et leur Sauveur.

La seconde fut produite par la vue de l'indifférence et de l'insensibilité des siens, à commencer par Pierre, dont il a fait le chef de ses Apôtres, et par Jean, le disciple bien-aimé, qui tous s'endorment au lieu de veiller et de prier avec lui.

Or, ce sommeil devait se continuer, et d'avance Jésus le voyait, dans un grand nombre de ceux qui, par profession, devaient être ses plus fidèles amis : prêtres, religieux, simples chrétiens qui communient si souvent, et qui, après la communion, s'endorment dans l'inertie

et dans l'indifférence, à la vue de la Passion continuée dans l'Église, à la vue des âmes qui se perdent.

Et ne dites pas : Nous pleurons sur les maux de l'Église, nous pleurons sur la perte des âmes; sans cesse nous pensons à la passion du Sauveur.

Hélas ! même parmi les chrétiens pieux et dévots, même parmi les religieux et les prêtres, bien peu ont le droit de dire avec saint Paul qu'une douleur continuelle remplit leur cœur à la pensée des crimes qui offensent la divine bonté, qui renouvellent la Passion, qui perdent les âmes : *Continuus dolor cordi meo.* (*Rom.*, IX, 2.)

Mais suffit-il de pleurer ? suffit-il de penser à la Passion de Jésus ? Que faisons-nous, que souffrons-nous pour combattre le péché, pour sauver les âmes, pour réparer les offenses qui se multiplient contre la divine bonté ? Avons-nous résisté jusqu'au sang ? avons-nous résisté jusqu'à l'agonie ?

Hé bien ! c'est la prévision, c'est la vue de notre inertie, de notre insouciance, de notre indifférence, ou de cette compassion purement sensible mais inefficace et nulle dans la pratique, c'est cette vue surtout qui causa dans l'âme de Jésus une tristesse mortelle et qui le réduisit à l'agonie.

Cette insouciance ou cette compassion inefficace est la cause principale de l'inutilité de la Passion pour un grand nombre d'âmes.

Je m'explique : Si tous les prêtres, si tous les religieux, si tous les fidèles qui vivent chrétiennement, qui évitent le péché et qui communient souvent, si tous s'unissaient par la prière, par la pénitence, par la

parole, par les bonnes œuvres de tout genre, s'ils faisaient et s'ils souffraient seulement la dixième partie de ce que les méchants font et souffrent pour perdre les âmes et pour se perdre eux-mêmes, oh! alors, des milliers et des milliers de pécheurs seraient convertis et sauvés. L'impiété et l'indifférence ne tiendraient pas devant le zèle des amis de Jésus, et la Passion obtiendrait la plénitude de son effet.

On peut donc affirmer que si la Passion de Jésus demeure inutile pour un si grand nombre d'âmes, c'est grâce à notre insouciance, à notre légèreté, à notre mollesse, c'est grâce à la tiédeur et à l'inertie de ceux qu'on nomme les bons, plus encore qu'à l'infernale activité des méchants.

On peut donc dire aussi que pour la très sainte âme de Jésus, le plus cruel supplice de la Passion fut ce sommeil de ses plus intimes amis, ce sommeil qui, commencé avec la Passion même dans la personne des Apôtres fidèles, devait se continuer pendant cette longue Passion et cette longue agonie qui durera dans son Église jusqu'au dernier jour.

Or, cette immense douleur fut le partage spécial de l'âme très sainte du Sauveur.

Cette douleur alla toujours croissant depuis le *Non quod volo, sed quod tu,* Non ce que je veux, mais ce que vous voulez, jusqu'au *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me,* Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Pendant que l'intelligence humaine du Sauveur était torturée par la vue de l'inutilité de la Passion pour un si grand nombre d'âmes, et de l'insouciance ou de

l'inertie des fidèles eux-mêmes, sa volonté, cette volonté par laquelle il voulait, avec une indicible énergie, la gloire de son Père et le salut des âmes, repoussait ce calice, et si elle se résignait enfin à tant souffrir pour les ingrats et pour les indifférents qui devaient rendre sa Passion inutile, c'était avec une douleur mortelle qui produisit la sueur de sang et qui finit par amener le brisement et la rupture du cœur.

C'est cette soif du salut des âmes qui, plus encore que la soif physique, arrachait à Jésus crucifié ce cri désolant : *Sitio*, j'ai soif.

C'est là cet abandon dont il se plaint avec l'accent de la plus amère tristesse à celui qu'il n'ose plus appeler son Père : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Enfin, tout est consommé : des millions et des millions de pécheurs se perdront par leur obstination à rejeter ma grâce. J'ai fait, j'ai souffert tout ce qu'il fallait, infiniment plus qu'il ne fallait pour sauver tous les hommes : *Consummatum est*, Tout est consommé.

A mes fidèles de continuer et d'achever mon œuvre et ma Passion. Moi, mon Père, je remets mon âme entre vos mains.

Un cri annonce l'effort suprême de cette âme si grande, si forte, si vaillante ; le cœur se brise de douleur. Son immense amour a été et il sera méconnu et méprisé : Jésus expire.

CONCLUSION

O pécheur, enfin rendez-vous ! et vous, juste, enfin réveillez-vous ! A l'un et à l'autre Jésus demande la compassion : non la compassion des yeux et des larmes, non la compassion des sens et du cœur sensible, mais la compassion d'un cœur voulant, d'un cœur agissant, d'un cœur souffrant, d'un cœur résolu à tout souffrir avec lui plutôt que de jamais le crucifier de nouveau par le péché mortel, à tout souffrir plutôt que de le flageller, que de le souffleter, que de le conspuer par le péché véniel, à tout souffrir pour l'Église sortie de son cœur brisé, avec l'eau et le sang qui figuraient le Baptême et l'Eucharistie.

L'impie Antiochus avait juré d'enlever au peuple de Dieu sa loi et sa religion. A cette vue, le vieux Mathathias fut saisi de douleur, il pleura et il s'écria : A quoi bon vivre encore ? *Quo ergo nobis adhuc vivere* (I *Mach.*, II, 13.) Mais il ne s'arrêta pas aux gémissements ; sa tristesse se changea en une sainte colère : le vieillard se leva, il résista, il combattit. Avec lui ses fils se levèrent, ils combattirent, ils moururent. Et le peuple de Dieu recouvra sa liberté, et il conserva sa loi et sa religion.

Les Juifs s'obstinent à rejeter le salut en rejetant Jésus-Christ. A cette vue Paul est saisi d'une immense tristesse, une douleur continue remplit son cœur : *Quia tristitia mihi magna est et continuus dolor cordi meo.* (*Rom.*, IX, 2.)

On lisait le récit de la Passion devant Clovis : tout à

coup le guerrier interrompant s'écrie : Où étions-nous, mes Francs et moi, nos francisques l'auraient sauvé.

Aujourd'hui l'impiété a juré de nous enlever la liberté de suivre la loi de Dieu et d'observer la religion; l'Église est crucifiée, réduite à l'impuissance dans la personne de son chef et de ses prêtres. On a vu des chrétiens, des catholiques, qui non contents de se perdre eux-mêmes en rejetant Jésus-Christ, le persécutent dans son Église et dans ses membres !

Et vous êtes insensibles ! et vous vivez encore ! Levez-vous enfin avec le vieux Mathathias et avec le vaillant Judas Machabée, levez-vous, et saisissant le glaive de la parole, défendez Jésus, défendez la foi, défendez l'Église, défendez les prêtres de Jésus-Christ, défendez les fidèles de Jésus-Christ, défendez surtout les faibles, les pauvres, les simples, les enfants de l'Église et de Jésus-Christ.

Avec Paul parlez, souffrez et sacrifiez-vous pour sauver votre frère, pour convertir le pécheur et pour arrêter le persécuteur.

Vous n'êtes pas seulement chrétiens, vous êtes Français, vous êtes très chrétiens. Hé bien ! Jésus est en croix. Entendez-vous le cri du premier roi très chrétien : Où étions-nous, mes Francs et moi !

Je vous le demande à vous : Où êtes vous !

Lorsque vos pères apprirent que le tombeau de Jésus-Christ était foulé aux pieds par l'impur Musulman ils se levèrent, prirent la croix, et s'élancèrent vers l'Orient, s'écriant : Dieu le veut.

Le Vicaire de Jésus-Christ, bien que vivant, est dans le tombeau ; l'Église, quoique vivante, est comme en-

fermée dans le tombeau. Levez-vous, croisez-vous, il en est temps, et sauvez Jésus-Christ dans les âmes et dans les cœurs du peuple et de l'enfance.

Vos pères se sont ligués pour conserver la foi que les protestants prétendaient abolir.

Pires que les protestants les impies ont juré d'abolir, non seulement la foi et la religion catholique, mais toute foi, toute religion, et jusqu'à la notion même de Dieu, jusqu'au nom même de Dieu.

Liguez-vous, il en est temps, pour le maintien de la foi, pour l'honneur du nom de Dieu votre Père, et du nom de Jésus votre Sauveur et votre frère.

Mais il faudra souffrir ! Oui il faudra souffrir : il faudra porter la croix, il faudra se clouer à la croix... Mais entendez la voix de votre chef : *Confidite, ego vici mundum.* Courage, par la croix j'ai vaincu le monde. Courage, arborez la croix et faites-en votre étendard ; portez la croix sur votre épaule, portez la croix sur votre cœur et dans votre cœur. Ce signe leur fait peur ; voyez comme ils le retirent de leurs écoles et de leurs tribunaux ! Allez donc, armez-vous du signe de la croix, et par la croix, avec Jésus et comme Jésus, vous vaincrez : *Hoc signo vinces.*

TROISIÈME TABLEAU

LE DRAME DE LA PASSION

Nomen quod est super omne nomen.

Nom au-dessus de tout nom. (*Phil.*, II, 9.)

A cette heure, en ce lieu, il se passe un fait étrange dont nous sommes, vous et moi, les témoins et les acteurs. Nous voici rassemblés, vous, pour entendre, moi, pour raconter la mort, la cruelle mort, l'infamante mort d'un homme qui fut crucifié il y a plus de dix-huit siècles pour s'être dit roi, pour s'être dit Dieu.

Et voilà dix-huit siècles que chaque année, à pareil jour, ou plutôt que chaque jour, et même à chaque heure du jour, à mesure que le soleil ramène sur les divers points du globe l'heure du sacrifice, l'élite du genre humain, l'Église catholique se rassemble pour honorer la mémoire et la représentation de la mort infâme et cruelle de cet homme qui fut cloué à la croix pour s'être dit roi, pour s'être dit Dieu.

Donc il est Dieu, donc il est roi.

La conclusion est rigoureuse. Ou bien il faut dire que depuis dix-huit siècles l'élite du genre humain se trompe sur un point capital : il faut dire que, sur un fait qui intéresse au plus haut degré sa propre gloire et le salut de l'humanité entière, Dieu abandonne à l'erreur une grande société composée des hommes les plus sages et les plus honnêtes.

Ici le contraste seul est une démonstration.

Jésus humilié, obéissant jusqu'à la mort de la croix.

Jésus exalté, recevant un nom au-dessus de tout nom.

L'excès de l'ignominie élevant au comble de la gloire : voilà, dans l'ordre moral, un fait qui ne peut s'expliquer que par l'intervention divine.

Oui, c'est Dieu qui a exalté Jésus et qui lui a donné ce nom au-dessus de tout nom.

Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis : propter quod et Deus exaltavit illum et donavit illi nomen quod est super omne nomen. (*Phil.*, II, 9.)

Oui, Jésus est ce qu'il s'est dit : il est roi, il est Dieu. *Regnavit à ligno Deus.*

Sa Passion, loin d'ébranler ma foi, la confirme plus encore que ne l'avaient fait et la sagesse de sa doctrine et la vertu de ses miracles.

J'ajoute que, en outre, la Passion nous offre un exemple et nous donne une leçon.

Si la croix, cet effrayant résumé de toutes les souffrances et de toutes les humiliations, fut pour Jésus le chemin royal de la béatitude et de la gloire, il se pourrait que, pour nous aussi, la croix, avec ses humiliations et

ses souffrances, fût la voie royale et divine qui conduit à l'honneur et au bonheur suprême ; il se pourrait que Jésus ne soit notre Sauveur par la croix qu'à la condition d'être notre modèle sur la croix.

Mais qui nous donnera de comprendre et surtout de goûter cette leçon ?

La croix, la croix elle-même ; cette croix, toute ruisselante du sang de Jésus, est à la fois et un foyer de lumière et un principe de force.

LE CONSEIL DES JUIFS

Depuis trois ans, Jésus parcourait la Judée, annonçant un royaume qu'il appelait le royaume des cieux, le royaume de Dieu. Charmés par la grâce de sa personne, dominés par la puissance de sa parole, ravis par la sagesse de sa doctrine, les peuples oubliaient tout, même la faim, pour le voir et pour l'entendre.

Ses œuvres étonnaient plus encore que ses discours. D'une parole, d'un signe, il guérissait toutes les infirmités, il chassait les démons, il rendait la vie aux morts.

Deux mots résumaient la pensée du peuple sur sa parole et sur son action : Jamais homme n'a parlé comme cet homme : *Nunquam homo locutus est sicut hic homo ;* Il a bien fait toutes choses : *Bene omnia fecit.*

Et un homme qui parlait si bien, un homme qui faisait si bien avait des ennemis. Jaloux de sa popularité, les pontifes, les princes des prêtres, les princes du peuple, les anciens, les docteurs de la loi, les légistes, les scribes, les pharisiens, les sadducéens, les hérodiens,

épiaient, pour le perdre, chacune de ses paroles, chacun de ses actes. Mais Jésus les démasquait, les confondait, les foudroyait, tantôt par l'éclat de ses miracles, tantôt par une simple réponse ou une simple question, tantôt par le tonnerre des malédictions les plus redoutables. Et comme ce sage, ce juste ne donnait prise par aucune parole, par aucune action, ses ennemis désespérant de lui enlever sa popularité avaient tenu conseil, et le chef, le grand-prêtre avait dit : Il faut qu'il meure : *Expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo.* Il est expédient pour vous qu'un homme meure pour le peuple. (Jo., XI, 50.)

Tu l'as dit, Caïphe, et cette fois tu as prophétisé : Oui, cet homme doit mourir. Et sa mort sera un avantage : *Expedit vobis*, non pas précisément comme tu l'entends, et comme tu le veux, non parce qu'elle vous délivrera de sa personne, car son sang retombera sur vous ; mais parce que cette mort sera le salut, non seulement du peuple, non seulement d'un peuple, mais de tous les peuples du monde.

L'AGONIE

Transportons-nous à Jérusalem. C'était le soir. Après avoir mangé la Pâque avec ses Apôtres, Jésus se rend à un jardin solitaire où, depuis quelques jours, il avait coutume de prier. Les Apôtres l'accompagnent. Ils étaient au nombre de douze. Ici je n'en vois que onze. Où est donc le douzième?

Et voici que Jésus se trouble. La peur, l'ennui, la tristesse ont envahi son âme. On dirait qu'il a besoin

du secours de ses Apôtres et qu'il ne peut dissimuler son angoisse. Mon âme, dit-il, est triste jusqu'à la mort.

Puis, comme s'il craignait de faiblir devant eux, il s'éloigne, et dès qu'il se trouve seul, il tombe la face contre terre. Un cri s'échappe de son cœur : Mon Père, si vous le voulez, vous le pouvez, retirez de moi ce calice.

Quel est donc ce calice ? Serait-ce le calice de la souffrance et de l'ignominie ? Oui, à l'approche de la Passion dont il voit distinctement tous les détails, Jésus ressent dans son cœur si noble, si délicat, si sensible, une répugnance, une terreur, une horreur comme invincible.

Toutefois, naguère encore, il appelait ce calice et il lui tardait d'être baptisé dans son sang. Il sait qu'après avoir été élevé en croix il attirera tout à lui, il sait que ses souffrances seront pour lui une source de délices éternelles, que ses humiliations le couronneront de gloire ! *Gloria et honore coronasti eum.*

Quel est donc le calice qu'il repousse ? Regardez et voyez. On compte aujourd'hui sur la terre quatorze cents millions d'hommes. Sur ce nombre, deux cents millions seulement sont catholiques. Et parmi ceux-ci, que de pécheurs, que d'impies, que de réprouvés ! D'après les données du temps présent, calculez combien de milliards d'hommes, depuis dix-neuf siècles, ont refusé le salut que Jésus leur avait obtenu par tant et de si cruels supplices. — Voilà le calice que le cœur de Jésus ne peut accepter : l'inutilité de la Passion pour tant de millions d'âmes.

Il est un autre calice encore plus amer, encore plus

désolant. C'est l'indifférence, l'inertie, la somnolence de tant de chrétiens qui font profession spéciale de le suivre, qui si souvent le reçoivent dans la communion, de ces religieux, de ces prêtres qui par état lui sont particulièrement consacrés.

Déjà, au jardin même des Olives, au début de la Passion, cet abandon commence. A quelques pas de Jésus les Apôtres, et parmi les Apôtres ceux qu'il a le plus aimés, Pierre, qu'il a choisi pour chef de son Église, Jean le bien aimé qui naguères reposait si doucement sur son cœur, tous ces Apôtres, sortant à peine du cénacle, quelques instants seulement après une première communion, et quelle communion ! la communion donnée par Jésus lui-même,... tous ils dorment !

Jésus leur a recommandé de veiller et de prier avec lui : il les en a comme suppliés ; après un premier sommeil il les a lui-même réveillés : ils se sont rendormis.

Un seul Apôtre ne dort pas : c'est le traître, c'est Judas.

Les Apôtres fidèles dorment et dorment toujours, mais Caïphe et son conseil ne dorment pas.

Or, dans le présent Jésus lit l'avenir.

La Passion de Jésus se continue contre l'Église qui est aussi son corps. Si quelque fidèle, quelque religieux, quelque prêtre se dévoue pour le salut des âmes, il est trahi, vendu, livré, flagellé, conspué, crucifié par l'impiété qui ne dort ni le jour ni la nuit.

Que font cependant les catholiques pour ceux d'entre eux qui se sont dévoués ?

Au lieu de soutenir leurs défenseurs par leur concours ou du moins par leurs prières, ils dorment ! S'ils

se réveillent enfin, s'ils se lèvent, si au moment de la crise, comme on le vit naguères lors des expulsions des religieux, si à cet instant ils osent se montrer, cet instant ne dure qu'un instant. Bientôt ils se retirent, ils disparaissent, ils abandonnent.

Et ceux qui se sacrifient pour la gloire de Dieu, pour le salut des âmes, pour l'Église de Jésus-Christ, restent seuls tant que dure la lutte et la persécution.

Voilà le calice que Jésus repousse de ses lèvres. Il se résigne cependant. Mais l'effort est si violent que le sang refoulé s'échappe par tous les pores. Une sueur de sang, dont les gouttes coulent jusqu'à terre, inonde ses membres et le réduit à l'agonie.

Il nous est donc permis d'éprouver et de ressentir le trouble, l'ennui, la peur, la tristesse. Il nous est permis de demander l'éloignement du calice. Mais résignons-nous : acceptons la souffrance, l'humiliation, la croix ; sacrifions-nous pour les hommes, bien qu'ils ne répondent à notre zèle que par l'ingratitude ou par l'indifférence.

Si à la vue de cette croix, notre cœur s'indigne ou s'abat, si la force nous manque, tombons, je le veux, mais en nous obstinant dans la prière : *Factus in agonia, prolixius orabat.* Tombons, mais devant Dieu seul, pour nous relever devant les hommes avec le calme d'une invincible patience.

Jésus s'est prosterné devant son Père ; mais après avoir prié il s'est levé. Debout devant les hommes il sera fort, il sera grand, il sera sublime.

Et d'abord s'adressant aux Apôtres : Dormez maintenant, leur dit-il, et reposez-vous. — Il y a de l'ironie dans

cette permission. Or, l'ironie au moment du combat suppose la tranquillité d'un courage supérieur. Il faut être un héros, il faut être sûr de soi pour entrer sur le champ de bataille le sourire sur les lèvres.

Et afin que l'on ne puisse pas se méprendre sur le sens ironique de ce langage, Jésus ajoute aussitôt : Levez-vous, allons : *Surgite, eamus.* Voici la foule, voici le traître : *Ecce turba, ecce appropinquat qui me traditurus est.*

L'ARRESTATION

A cet instant-là même on put voir à l'entrée du jardin s'agiter des lumières, et bientôt, à la lueur des flambeaux, on put entrevoir des épées et des bâtons et une troupe qui s'avançait en désordre.

Devant marche un homme sombre. Tantôt il se retourne comme pour s'assurer qu'on le suit ; tantôt il hâte le pas. On dirait une bête fauve qui cherche sa proie. Enfin cet homme aperçoit Jésus. Il s'approche : *Ave, rabbi,* lui dit-il, salut, Maître. Et il le baise. Ce baiser était le signe donné aux soldats pour reconnaître Jésus : *Quemcumque osculatus fuero ipse est, tenete eum et ducite caute.*

Amice, répond Jésus, *ad quid venisti?* Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici? Judas, c'est par un baiser que vous livrez le Fils de l'homme! *Juda, osculo filium hominis tradis!*

Vous admirez le silence de Jésus durant le cours de la Passion. Il en est qui s'autorisent de ce silence pour

se l'imposer à eux-mêmes quand il s'agit de défendre la religion, l'Église et ses ministres.

J'admire le silence de Jésus, mais je n'admire pas moins sa parole. Jésus se tait ; mais il ne se tait qu'après avoir parlé, après avoir dit tout ce qu'il fallait pour démontrer son innocence, pour démasquer la malice et l'iniquité de ses ennemis, pour les éclairer et les convertir, et s'ils s'obstinent, pour les confondre et les foudroyer.

Déjà dans les deux mots adressés à Judas, on peut admirer et l'ineffable douceur d'un cœur prêt à pardonner : *Amice, Juda*, et le trait qui frappe et qui pénètre : *Ad quid venisti? Osculo filium hominis tradis!*

Mais le métal est insensible. Douceur et force, tout s'émousse sur un cœur voué à l'argent. Judas recule, et les soldats avancent.

Arrêtez, Jésus à deux mots à vous dire : Qui cherchez-vous? *Quem quæritis?* — Jésus de Nazareth, répondent les soldats. — *Ego sum*, c'est moi. — Qu'est-ce donc? Je n'ai pas vu briller l'éclair, je n'ai pas entendu gronder le tonnerre, je n'ai pas vu tomber la foudre. Je n'ai entendu que deux mots : *Ego sum*, et j'ai vu les soldats rouler à terre.

Ils se relèvent. Qui cherchez-vous, reprend Jésus, *Quem quæritis?* — Jésus de Nazareth. — Je vous l'ai dit, c'est moi. Si c'est moi que vous cherchez, laissez ceux-ci se retirer; et ce disant il montrait ses Apôtres.

Il en a dit assez, il en a fait assez pour éclairer ces hommes-là. Ils savent maintenant que s'ils peuvent mettre la main sur lui, c'est qu'il le veut et le permet.

Grande leçon pour les catholiques *prudents* qui

n'osent pas se déclarer ce qu'ils sont. Taisez-vous, soit; mais du moins pour justifier votre *sagesse* n'invoquez pas le silence de Jésus. Jésus a parlé ; il a fait plus, il a renversé les soldats de l'ennemi. Avec lui et comme lui osez vous déclarer ce que vous êtes. Osez vous dire et vous montrer chrétien et catholique : *Ego sum*, je le suis. Vous serez compromis peut-être, vous serez arrêté, vous souffrirez, vous serez condamné : mais du moins vous serez condamné comme chrétien, comme catholique ; vous ôterez au persécuteur tout prétexte de vous poursuivre et de vous condamner au nom de la loi, au nom de la justice, comme un simple malfaiteur. Si vous n'échappez pas au martyre, vous échapperez du moins au mépris et au déshonneur.

Il est minuit : c'est l'heure de la puissance des ténèbres : *Hæc est hora vestra*. Après un essai de défense de la part de leur chef, les Apôtres ont fui. Jésus reste seul aux mains des soldats qui l'ont saisi et garrotté.

Il est minuit : puissances des ténèbres, puissances occultes, sociétés secrètes, c'est votre heure : *Hæc est hora vestra*. Vos mains sacrilèges se sont étendues sur l'Église de Jésus-Christ. Vous tenez son Vicaire et ses ministres en prison. Mais faites vite. Souvenez-vous de Maxence et de Julien ; souvenez-vous de Moscou et de Sedan.

LE PREMIER TRIBUNAL

Jésus comparaît devant Anne. Interrogé sur sa doctrine, il fait une réponse si sage, si juste, que le juge interdit est réduit au silence. Mais le juge sera rem-

placé par son valet. A défaut de raison, le valet applique un soufflet sur la face de Jésus.

Ennemis de Jésus, les raisons et et les lois justes vous manquent contre son Église et contre ses ministres ; mais vous avez des valets. Vous en avez dans les assemblées et jusque sur les trônes, vous en avez dans vos magistrats et dans vos scribes de la presse. Vous avez la force, la force du nombre : frappez l'Église, frappez le prêtre. Le soufflet, l'injure valent bien la raison et la loi !

Et vous, chrétiens prudents, vous qui nous opposez sans cesse le silence de Jésus, écoutez, Jésus va parler encore.

Si j'ai mal parlé, dit le doux mais invincible Sauveur, montrez-le ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?

Le dilemme est sans réplique. Le tribunal de l'iniquité est brisé. Et du même coup, Jésus par l'exemple de sa parole, condamne la prétendue prudence, la prétendue charité, la prétendue modération de ces chrétiens qui, non contents de n'opposer que le silence à l'impiété et à l'iniquité, voudraient encore imposer ce lâche et inepte silence aux défenseurs de l'Église.

Jésus est conduit à la maison de Caïphe. Là sont réunis tous les princes des prêtres. Cette assemblée sacerdotale va condamner l'innocent, le juste, le Sauveur, l'Homme-Dieu. Ce sont les prêtres, les princes des prêtres, sous la présidence et sous l'inspiration du grand-prêtre ! et ce grand-prêtre était le grand-prêtre du vrai Dieu, et tous ces prêtres étaient les prêtres du vrai Dieu !

Vous êtes étonné, vous êtes scandalisé ! Hé bien ! au risque d'augmenter le scandale, j'ajoute que Jésus a été livré, vendu, trahi par un prêtre, par un apôtre, par Judas prêtre de la loi nouvelle, probablement ordonné prêtre par Jésus lui-même, lorsqu'après avoir institué l'Eucharistie et avoir communié ses Apôres le Sauveur leur conféra le pouvoir de consacrer.

Vous êtes scandalisé ! J'ajoute que les grandes hérésies, les grands schismes ont eu pour auteurs des prêtres, des moines, des évêques : Un Arius, un Pélage, un Nestorius, un Eutychès, un Macédonius, un Photius, un Michel Cérulaire, un Luther.

J'ajoute que, actuellement, les ennemis les plus acharnés, les plus perfides, surtout les plus habiles, de l'Église de Jésus-Christ, ce sont ou des prêtres, ou des hommes qui furent élevés par l'Église, par des prêtres ou par des religieux.

Ah ! l'on vous a dit et vous l'avez dit vous aussi peut-être : Les prêtres sont des hommes comme les autres ; il y a de mauvais prêtres comme il y a de mauvais soldats, comme il y a de mauvais magistrats.

Non, le prêtre n'est pas un homme comme un autre. Un mauvais prêtre est bien pire qu'un mauvais magistrat ou qu'un mauvais soldat.

Corruptio optimi pessima ! La corruption du meilleur est la pire corruption.

Un mauvais chrétien est pire qu'un mauvais païen ; un mauvais catholique est pire qu'un mauvais hérétique ; mais rien n'égale la corruption du mauvais prêtre : *Corruptio optimi pessima.*

Méprisez donc le mauvais prêtre, haïssez le mauvais prêtre, maudissez le mauvais prêtre... Maudissez Caïphe, maudissez Judas, maudissez Luther. Jamais vous ne le mépriserez, jamais vous ne le haïrez, jamais vous ne le maudirez autant qu'il mérite de l'être, autant qu'il l'est par l'Église et par Dieu lui-même.

Considérez Jésus debout, les mains liées, devant le tribunal de Caïphe. Autour du grand-prêtre sont assis et les pharisiens superbes dont tant de fois Jésus a démasqué l'hypocrisie, et les scribes pédants dont il a confondu le faux savoir, et les docteurs de la loi, les légistes dont il a dévoilé les iniquités, et les princes et les anciens du peuple dont il a flétri la rapacité, les prêtres enfin, les mauvais prêtres qu'il a si souvent foudroyés par ses malédictions répétées : *Væ vobis !*

Enfin voici Jésus entre leurs mains. Une joie infernale a brillé dans leurs yeux : *Et adversum me lætati sunt ;* un sourire féroce a couru sur leurs lèvres, ils ont grincé des dents : *Frenduerunt super me dentibus suis ;* ils ont branlé la tête en ricanant : *Subsannaverunt me subsannatione.*

Cependant, malgré la fureur qui les anime et qui les presse, ils se possèdent assez pour procéder avec habileté. Il ne leur suffit pas de tuer, ils veulent déshonorer, ils veulent une condamnation légale. Ils suivront donc la marche que Jésus lui-même a tracée devant le premier tribunal. On appelle des témoins ; mais les témoins ne s'accordent pas. On interroge Jésus ; mais Jésus ne répond pas.

Ici encore on propose à notre admiration et à notre imitation le silence de Jésus.

Moi aussi j'admire ce silence : Je l'admire, parce qu'il est plus éloquent, et pour ces juges iniques plus embarrassant que tous les discours.

Les témoins se contredisent ! Jésus se tait : par ce silence il met les juges dans l'impossibilité de prononcer une sentence qui ait seulement une apparence de légalité !

Taisez-vous, j'y consens, mais à la condition que votre silence, comme celui de Jésus, sera plus fort et plus puissant que la parole pour confondre la calomnie, l'injustice et l'impiété.

Caïphe alors emploie un procédé qui souvent sera renouvelé contre l'Église, contre les prêtres et contre les vrais chrétiens. Caïphe livre Jésus aux soufflets, aux crachats, aux insultes et aux blasphèmes de ses valets.

L'histoire nous apprend que tel fut le procédé des Julien l'Apostat, des Henry et des Frédéric d'Allemagne, des Philippe-le-Bel et des Napoléon en France. Lorsque ces hommes habiles voulurent perdre les chrétiens, les prêtres, les religieux, les papes, ils les livrèrent d'abord aux soufflets, aux crachats, aux insultes des valets de la presse, je veux dire aux libelles, aux brochures et aux journaux des bas fonds de la société.

Le procédé est vieux, il est moderne, il est contemporain.

Pour perdre Jésus aux yeux d'un peuple qui l'admirait et le chérissait, il fallait l'avilir. Il fallait effacer, sous la trace livide des soufflets et sous les hideux crachats, la grâce et la majesté de ce beau visage dont la vue seule imposait le respect et gagnait les cœurs.

Pour perdre l'Église, pour perdre le prêtre, pour

perdre les Ordres religieux, pour perdre les chrétiens dévoués, il faut d'abord, par la calomnie et par le ridicule, leur enlever l'estime et l'affection que la charité plus encore que la dignité leur assurent dans l'esprit et dans le cœur des peuples.

Le mot d'ordre a donc été donné aux valets de la presse, du club et de l'école, aux valets du tribunal et de la cour, aux assemblées et aux ministres de la Franc-maçonnerie.

Et voici que de tous les côtés à la fois la bave immonde de la presse et de la parole se jette sur les personnes et sur les choses les plus saintes et les plus sacrées.

Cette préparation est nécessaire pour assurer l'universalité des voix au *crucifigatur*.

Le reste de la nuit se passera donc pour Jésus au milieu des soufflets et des affronts.

Au point du jour il est ramené devant Caïphe et le conseil.

LE JUGEMENT

Le grand-prêtre se lève, et s'adressant à Jésus avec une hypocrite solennité : Au nom du Dieu vivant, dit-il, je vous adjure : êtes-vous le Christ fils du Dieu béni ?

Jésus va répondre. Et pour ces juges iniques sa parole sera aussi embarrassante que son silence.

Si je vous réponds, dit le Sauveur, vous ne me croirez pas ; si je vous interroge, vous ne répondrez pas, et vous ne me relâcherez pas.

C'était leur dire : Votre parti est pris. Que je parle ou que je me taise, je suis condamné d'avance.

C'était leur dire : Vous êtes des juges d'iniquité !

A l'école de Jésus apprenons à parler, apprenons à confondre les magistrats pervers. Les martyrs suivront ce grand exemple, et par la liberté de leur langage, avant de mourir, ils porteront l'effroi dans l'âme du tyran et du persécuteur.

Jésus continue : En vérité, je vous le dis : Vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la force de Dieu, et venant sur les nues avec une grande puissance.

Par cette réponse solennelle Jésus à son tour avertissait ses juges. Désormais il peut se taire. Il leur en a dit assez pour les éclairer et pour leur épargner un déicide.

Et vous, persécuteurs contemporains, écoutez et entendez : Vous nous avez cités devant vos tribunaux et devant vos conseils. Nous en appelons, non pas à vos tribunaux, non pas à vos cours de cassation ou à vos conseils d'État. Ils sont à vous : vous les avez si bien composés ! Vous les avez si bien payés ! Nous en appelons au Juge suprême, au Fils de l'homme, à Celui qui, au dernier jour, et avant peut-être, cassera vos arrêts, vos décrets, vos tribunaux et vos conseils.

Qu'il parle ou qu'il se taise Jésus est toujours grand, et contre l'impie, l'inique et le pervers il est toujours foudroyant.

Caïphe n'avait pas demandé cette réponse, il ne s'attendait pas à cet éclair. Mais l'impie ne se déconcerte pas.

Vous êtes donc le Fils de Dieu, reprend le Pontife ?

Vous l'avez dit : Je le suis. *Vos dicitis, quia ego sum.*

Le voilà le redoutable *Ego sum* qui a renversé les soldats. Mais cette fois c'est sur Jésus que retombe la foudre.

Blasphemavit, il a blasphémé, s'écrie le grand-prêtre ! qu'est-il encore besoin de témoins ? Vous avez entendu vous-mêmes. Que vous en semble ? *Quid vobis videtur ?*

Et l'assemblée tout entière répond d'une voix sourde et profonde : *Reus est mortis.* Il est digne de mort.

Oui, s'il n'est pas le Fils de Dieu, il a blasphémé, il mérite la mort.

Mais s'il est ce qu'il se dit, s'il est le Fils de Dieu, grand Dieu ! Où sont vos foudres ? Venez et voyez.

ECCE HOMO

Ecce homo ! Voilà l'homme ! — Il s'est dit roi : Sur sa tête je vois une couronne, mais c'est une couronne d'épines. Sur ses épaules je vois la pourpre royale, mais c'est un lambeau dérisoire. Dans sa main je vois un sceptre, mais ce sceptre est un roseau. J'ai entendu les soldats le saluer du titre de roi : *Ave, Rex Judæorum,* mais ils venaient de le flageller comme le dernier des esclaves.

Ecce homo ! Voilà l'homme ! — Il s'est dit le Fils de Dieu : et j'ai vu les soldats fléchir le genou comme pour l'adorer. Mais je les ai vus se relevant pour lui cracher au visage et pour l'accabler de soufflets.

Ecce homo ! Voilà l'homme ! — Ah ! il faut le dire. Car à le voir on le prendrait pour un ver de terre écrasé sous les pieds des passants : *Ego vermis et non homo.*

Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête il n'est pas dans tout son corps un seul endroit sain et sauf. *A planta pedis usque ad verticem capitis non est in eo sanitas.*

Qui donc l'a mis en cet état ?

Judas ? Oui, après Satan, le mauvais prêtre est le premier auteur de tous les outrages et de toutes les souffrances que Jésus endure, soit dans son corps de chair, soit dans son corps mystique qui est l'Église. — Judas, toutefois, s'est borné à livrer son Maître. Là s'arrête son crime.

Qui donc l'a mis en cet état ?

Caïphe ? Oui, Caïphe et son conseil ont voulu que Jésus mourût, et qu'il mourût en croix. Mais ils n'ont imaginé ni la flagellation, ni le couronnement d'épines. Ces jeux de la cruauté, en retardant le supplice de la croix, pourraient produire sur le peuple un effet, un retour de compassion qu'ils redoutent.

Qui donc a fait cela ?

Le peuple ? Convenez-en : il n'existe pas de bête aussi féroce que la populace quand elle est ameutée par les meneurs. Mais cette populace a coutume de mettre sa victime en pièces. L'idée de prolonger le supplice et d'en multiplier les raffinements n'entre pas dans l'intelligence épaisse d'une multitude passionnée.

Qui donc a fait cela ?

Les soldats ? Les soldats ont frappé, mais ils n'étaient que le bras. Si, d'eux-mêmes, ils ont ajouté le couron-

nement d'épines, ils savaient qu'en dépassant les ordres du maître, ils entraient dans ses vues.

Quel est-il donc enfin celui qui a réduit Jésus à cet excès de souffrance et d'humiliation ?

Rappelez-vous le *Credo*. La passion y est proposée en deux mots : *passus, crucifixus*, qui a souffert, qui a été crucifié. Un seul nom propre y est ajouté.

Ce nom quel est-il ? Celui de Judas ? non ; celui de Caïphe ? non ; celui d'Hérode ? non ; celui du peuple Juif ? non.

Passus sub Pontio Pilato. Jésus a souffert sous Ponce-Pilate. Rien que cela, mais cela suffit. Le responsable, c'est Ponce-Pilate.

LE SECOND TRIBUNAL

Qu'était donc ce Pilate ? Pilate, à Jérusalem, représentait l'empire romain. Il était le gouverneur de la Judée, devenue province romaine.

Pilate était un homme intelligent, habile, juste, bienveillant. — Ce qu'aujourd'hui on appellerait un honnête homme.

Pilate a reconnu l'innocence de Jésus, la malice et la jalousie des prêtres et des princes du peuple ; Pilate a sous la main une force capable d'en imposer à la multitude, qui du reste pouvait facilement être tournée en faveur de Jésus contre ses propres princes et ses propres prêtres.

Pilate voulait sauver Jésus, et il le pouvait... Mais Pilate était... un politique.

Qu'est-ce que la politique ? On peut définir la poli-

tique l'art de gouverner. Gouverner c'est diriger le navire et le conduire à bon port malgré les flots, les vents et les tempêtes. L'art du politique consistera donc à conduire la cité (Πολις), la société humaine au port du salut et du bonheur.

Mais si le vrai politique est celui qui se sacrifie pour le bien des hommes, il en est d'autres qui sacrifient tout à leur bien personnel.

La politique, en ce sens, est l'art d'arriver à ses fins personnelles par tous les moyens possibles.

Pilate ne voulait qu'une chose, mais cette chose il la voulait : garder sa place et assurer son avancement. On lui présente un personnage important, un sage, un juste, un homme puissant en paroles et en œuvres, un homme populaire. Du premier coup d'œil Pilate a reconnu que le crime unique de cet homme extraordinaire est sa vertu même, sa sagesse, surtout sa popularité, que toute la *cause* se réduit à la jalousie, *propter invidiam*, à l'envie des princes des prêtres et des princes du peuple.

Pilate donc déclare que dans ce juste il ne trouve aucune *cause*, *non invenio in eo causam*. Non, la *cause* de l'accusation, la cause du châtiment demandé n'est pas en lui, *in eo*, elle est en ceux qui accusent. La vraie, la seule cause, ici, c'est la jalousie : *propter invidiam*. L'intelligent, l'honnête Pilate l'a compris.

Mais les accusateurs sont puissants. Ils peuvent compromettre Pilate auprès de César, la politique défend donc de se compromettre avec eux.

D'autre part, ce sage, ce juste, cet homme extraordinaire, cet homme si populaire possède lui aussi une puissance, quand ce ne serait que celle de son innocence,

de sa vertu et de sa justice. Il serait imprudent de se compromettre à son égard. Ce serait d'abord se perdre aux yeux des honnêtes gens, ce serait s'exposer auprès du peuple, ce serait enfin se risquer auprès de ce juste lui-même, de cet homme extraordinaire et mystérieux qu'il importe de ménager.

Pilate, en homme habile, saura manœuvrer entre les écueils qui bordent le passage. Il s'agit de sauver la justice et le droit, de sauver le juste, mais sans irriter l'injustice, la haine et la jalousie. Suivons la manœuvre, étudions la politique dans l'un de ses types les plus achevés.

L'ACCUSATION

Les pontifes ont amené Jésus au prétoire. Ici un scrupule arrête ces consciences délicates. Ils n'osent entrer dans le palais d'un païen, par crainte de contracter une souillure légale qui ne leur eût pas permis de manger la Pâque. Arrêter l'innocent, le condamner, le souffleter, le conspuer, le livrer à ce païen et le faire crucifier : ce n'est rien, c'est une excellente préparation à la manducation de l'agneau pascal ; mais poser le pied sur le seuil d'une maison païenne ! Quel crime !

Comme ils se ressemblent tous ces persécuteurs légaux avec leur iniquité légale, leurs scrupules légaux, qui effacent à leurs yeux jusqu'aux premières notions de la loi naturelle !

Averti de la présence des pontifes, Pilate ne put pas ignorer la raison qui leur défendait d'entrer dans son palais. Il descendit cependant. Il dissimula l'injure,

admettant par cette condescendance que sa maison était un lieu qui souille. C'était un premier pas dans la voie des faiblesses. Mais à ses yeux cette concession était une habileté. Il se flattait de gagner ces furieux, dont il pressentait déjà le dessein.

En même temps d'ailleurs, pour conserver son rang, par une autre habileté, il ne descend que pour prendre un ton plus haut. Se relevant donc au moment où il s'abaisse : Quelle accusation, dit-il d'une voix qui prétend s'imposer, quelle accusation apportez-vous contre cet homme ? *Quam accusationem affertis adversus hominem hunc!*

Quelle accusation apportez-vous ? La question est faite avec hauteur. Mais cette hauteur est tempérée par une concession nouvelle. Dans le terme dont il use pour désigner l'accusé perce le mépris à l'égard de Jésus : *Adversus hominem hunc*, contre *cet homme*. — Cet homme! quel langage! On dirait qu'il s'agit du premier venu, d'un homme vulgaire, d'un homme ramassé dans la rue. On entrevoit que si Pilate veut sauver la victime, il veut aussi satisfaire la jalousie et qu'il est prêt à toutes les concessions.

Les pontifes ont compris et sans se troubler de la hauteur apparente du gouverneur et de la façon un peu brusque de l'accueil qui leur est fait, eux aussi ils prennent le ton haut. Il paraît, à les entendre, que Pilate ne doit être que l'exécuteur de leurs arrêts : Si ce n'était pas un malfaiteur, répondent-ils avec insolence, nous ne vous l'eussions pas livré.

Ceci revient à dire : C'est un homme jugé, la sentence est portée : exécutez.

Justement choqué du rôle de simple bourreau qu'on veut lui imposer, Pilate se redresse, mais toujours politique, toujours habile, toujours souple, il fait une réponse à double sens : Prenez-le donc vous-même et jugez-le selon votre loi.

Ces mots tombés avec dédain des lèvres du politique offrent, ai-je dit, un double sens.

Ou c'est une ironie cruelle, une allusion à l'impuissance où sont les Juifs de condamner et d'exécuter selon leur loi, depuis que Rome leur a retiré ce droit.

Ou c'est une concession à la fois habile et lâche :

Habile : en leur accordant le pouvoir de juger selon leur loi, Pilate espère les gagner et se débarrasser de Jésus ; lâche, il abandonne le juste qu'il doit défendre et sauver.

Les pontifes, paraît-il, ne virent pas dans cette réponse une concession suffisante, peut-être même ne la prirent-ils que pour une ironie, car ils répliquèrent par cet aveu de leur impuissance : Il ne nous est pas permis de mettre à mort qui que ce soit. *Nobis non licet interficere quemquam.*

Pilate alors put à la fois s'applaudir et trembler. Il put s'applaudir : enfin ces pontifes si fiers, reconnaissent leur impuissance et leur complète dépendance à l'égard des Césars.

Il dut trembler : cette réponse révélait le dessein des ennemis de Jésus. C'était sa mort qu'ils voulaient. Or Pilate savait combien Jésus était populaire. Le voilà donc placé entre les pontifes et les princes de la nation d'une part, et le peuple d'autre part. S'il n'accorde pas aux pontifes toute satisfaction, il sera desservi par eux

auprès de César et sa position sera compromise. S'il abandonne Jésus, le peuple se soulèvera et ce désordre sera imputé au gouverneur.

Pilate, cependant, ne se trouble pas. Il se tait, et attend. Ce silence embarrasse les pontifes et les met dans la nécessité de descendre du rôle de juges à celui d'accusateurs. S'ils veulent obtenir de Pilate une sentence de condamnation, il faut qu'ils lui fournissent des prétextes pour appuyer la sentence, il faut qu'ils exposent leurs griefs contre Jésus.

Hunc invenimus subvertentem gentem nostram. Nous avons trouvé cet homme bouleversant notre nation.

Hunc, celui-ci, cet homme ! Terme de mépris. Le nom de Jésus leur est odieux, et surtout redoutable. Ce nom rappellerait à Pilate et au peuple ici présent la popularité de celui qui le porte. Il est sage, il est prudent, il est habile de ne pas le prononcer.

Celui-ci donc, cet homme, *hunc*, nous l'avons trouvé bouleversant notre nation.

Or Pilate, type de ce qu'on appellerait aujourd'hui l'*homme d'ordre*, le *conservateur*, Pilate redoute par dessus tout le désordre, le trouble, tout ce qui pourrait le faire passer aux yeux de son *gouvernement* pour un magistrat imprévoyant, inintelligent, inhabile, tout ce qui pourrait amener une *révocation* ou nuire à son *avancement*.

Jésus bouleverse la nation ! c'est faux. Il a démasqué, sans doute, l'hypocrisie, la cupidité, l'orgueil, et toutes les iniquités des scribes et des pharisiens; mais il a dit aussi : Les scribes et les pharisiens sont assis

sur la chaire de Moïse, faites donc ce qu'ils disent, mais ne faites pas ce qu'ils font.

Loin de bouleverser et de soulever la nation, il a reconnu et affirmé l'autorité doctrinale des pontifes, et il a commandé de leur obéir.

Du reste Pilate sait que le peuple demeure fort tranquille sous le double joug des Romains et des pontifes. Ce premier grief le trouve impassible.

Aujourd'hui ce sont les mêmes accusations.

Ce Pape avec ses encycliques, ces évêques avec leurs mandements, ces prêtres avec leurs sermons, ces catholiques avec leurs confréries, leurs patronages, leurs cercles, leurs fêtes, leurs processions, leurs pèlerinages, ils remuent le peuple, ils bouleversent le peuple: *Hunc invenimus subvertentem gentem nostram.*

Allons, soyez francs et dites: Cette Église, cette religion, par la sagesse et la sainteté de sa doctrine, s'est fait une autorité, une popularité qui ne nous permettra plus de tromper le peuple et de le dominer au profit de notre cupidité et de notre libertinage.

Si nous laissons à ces prêtres et à ces religieux la liberté d'enseigner la vérité et la vertu, de faire le bien par pur dévouement et par pure charité, tout le monde les suivra: *Ecce totus mundus post ipsum abit.* Les hommes deviendront sages et honnêtes: dans une pareille société il n'y aura plus de place pour nous. Conclusion: Ce Jésus, ce Pape, ces prêtres, ces fidèles, cette Église, cette religion, il faut l'exterminer.

Mais, aujourd'hui comme autrefois, Pilate sait à quoi s'en tenir. La foule qui suit le prêtre aujourd'hui n'in-

quiète pas plus les Pilates contemporains que la foule qui suivait Jésus n'alarmait le Pilate de la Judée.

Cherchez donc un autre crime.

Nous l'avons trouvé défendant de payer le tribut à César. *Hunc invenimus... prohibentem tributa dare Cæsari.*

C'est faux! Jésus a dit: Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

Et Pilate sait que le tribut se paie exactement.

Aujourd'hui même grief. Avec leurs quêtes, leurs sermons de charité, leur denier de Saint-Pierre, leur Propagation de la foi, leurs conférences de Saint-Vincent de Paul, leurs églises et leurs couvents, ils amassent tout l'argent du pays.

Mais Pilate, aujourd'hui comme alors, sait que les impôts sont fidèlement payés, que l'argent ne fait défaut ni pour les travaux publics, ni même pour les plaisirs, les fêtes, les théâtres, les opéras, ni même pour les fonds secrets et pour la récompense des fidèles amis.

On sait, de plus, que l'argent des bonnes œuvres retombe généralement dans la main du pauvre, du peuple, du gouvernement lui-même.

Cherchez encore un autre crime.

Il s'est dit le Christ-roi. *Hunc invenimus dicentem se Christum regem esse.*

Enfin, voici un grief capable d'inquiéter le représentant d'un peuple et d'un César qui ne peuvent supporter les rois, à moins que ces rois ne soient leurs créatures ou se fassent leurs esclaves.

De même aujourd'hui. Ce Pape, cet évêque, ce prêtre, il se dit roi, roi de droit divin, roi des âmes, roi

supérieur au peuple et à César: car il se dit lieutenant et vicaire de Celui qui s'est dit et qui s'est fait le Roi des peuples et des rois.

Encore si ce Pape, si ce prêtre consentait à recevoir de nous son sacerdoce, ou du moins sa mission, sa puissance et son autorité, s'il se résignait à n'être que l'élu du peuple en vertu de ce suffrage dont nous sommes les maîtres, s'il se résignait à ne tenir son mandat que de nous, à être non seulement présenté, mais nommé par nous, à demeurer dans notre main et sous notre main, à être un fonctionnaire comme nos préfets, nos juges, nos généraux, nos instituteurs!

Mais un prêtre, qui comme prêtre, ne relève que de l'évêque, un évêque, qui comme évêque, ne relève que du Pape, et un Pape qui se dit lieutenant, vicaire du Christ-roi et qui ne relève que de Dieu!

Tolle, tolle, enlevez, enlevez; à la croix, *crucifige*.

LA ROYAUTÉ DE JÉSUS

Cette fois enfin le grief est habilement choïsi.

Pilate paraît s'émouvoir. Il avait négligé, il avait dédaigné les autres accusations; sur ce nouveau chef, il interroge l'accusé. Vous êtes le roi des Juifs? *Tu es rex Judæorum?*

Pilate n'ignorait pas les espérances des Juifs; il savait qu'ils attendaient un homme extraordinaire qui devait leur assurer l'empire du monde. Peut-être n'était-il pas éloigné de s'offrir à Jésus pour le seconder dans ses grands desseins, et pour se mettre à son service.

Dites-vous cela de vous-même, lui répond Jésus, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi?

Question mystérieuse dont le but sans doute était de préparer cet homme faible, mais intelligent et honnête, à recevoir la lumière et la force d'en haut.

Pilate s'imagine peut-être que Jésus le soupçonne de convoiter une place dans son royaume et pour écarter le soupçon d'une aspiration qui, sans lui assurer une position sous ce nouveau roi, pourrait le compromettre auprès de César, il répond avec humeur : Est-ce que je suis Juif, moi? *Numquid ego Judæus sum?* Votre nation et les pontifes vous ont livré à moi : qu'avez-vous fait?

Quid fecisti? Qu'avez-vous fait? Pilate ne demande plus à Jésus s'il est roi. Mais au fond c'est le seul point qui l'intéresse. Représentant d'un César jaloux, il tient à savoir quelle est cette royauté nouvelle et si elle est de nature à troubler le repos de son maître.

Jusque-là Jésus a gardé le silence. Toute justification était inutile. Maintenant il va parler. Il doit à sa justice et à sa bonté d'éclairer le juge pour lui épargner un crime. La réponse sera courte, mais dans sa brièveté elle suffira pour rassurer le représentant de Tibère, pour effrayer le juge, et en même temps pour exciter la curiosité de l'ambitieux et peut-être pour lui inspirer une ambition plus haute et plus légitime.

« Mon royaume n'est pas *de* ce monde, » répond Jésus. — Ce royaume est *en* ce monde; Jésus règnera *en* ce monde et *sur* ce monde : car toute puissance lui sera donnée sur la terre comme sur le ciel. *Data est mihi omnis potestas in cœlo et* IN TERRA.

Mais cette royauté ne vient pas *de* ce monde : *Non est* DE *hoc mundo*. Jésus ne la tient ni des Césars, ni du peuple. Il ne la tient pas des hommes, il la tient de Dieu; comme Dieu il la tient de lui-même, comme homme il la tient de son Père.

Cette royauté appartient à un ordre supérieur, à l'ordre spirituel, à l'ordre surnaturel. Elle ne menace pas l'ordre établi ou toléré par Dieu dans le monde social.

La royauté de Jésus, la royauté de son Vicaire, la royauté sacerdotale ne contredit, ne supprime et n'usurpe aucun droit; loin de là elle assure et affermit tous les droits: et les droits de l'autorité contre l'anarchie et contre la révolution, et les droits de la liberté contre la tyrannie.

Rassure-toi donc, Pilate; tu peux aussi rassurer ton maître.

Rois, magistrats, politiques, monarchies, aristocraties, démocraties, empires ou républiques, rassurez-vous : pourvu que vous ne soyez ni la tyrannie, ni le despotisme, ni la révolte, ni la révolution, vous n'avez rien à redouter ni de la royauté de Jésus, ni de celle de son Vicaire, ni de celle du prêtre. Encore un coup, rassurez-vous, et cependant tremblez.

Contre une royauté qui ne vient pas de ce monde, contre une royauté qui vient immédiatement de Dieu, l'homme ne peut rien, — que l'homme s'appelle César ou qu'il se nomme le peuple.

Malheur à qui se lève contre ce roi, à qui rejette ce roi, à qui ne combat pas sous ce roi et pour ce roi! car

il n'est de salut, de liberté, d'autorité, de paix que par ce roi et sous ce roi.

Sans trop s'en rendre compte Pilate a entrevu tout cela dans cette parole à la fois si simple et si haute : *Regnum meum non est de hoc mundo.*

Vous êtes donc roi, reprend-il. *Ergo rex es tu ?*

Vous l'avez dit : Je suis roi, répond Jésus. *Tu dicis quia rex sum ego.*

Ce n'est pas assez. Touché de compassion Jésus ajoute à sa réponse tout ce qu'il faut pour éveiller dans cette âme honnête le désir et le besoin d'en apprendre davantage.

Moi, poursuit le Sauveur, je suis né et je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité. Celui qui tient à la vérité écoute ma voix.

Il s'agit donc d'une royauté spirituelle, supérieure à toute royauté temporelle, d'une royauté faite pour diriger et pour juger toute royauté inférieure.

Ce langage devait à la fois exciter et effrayer l'ambition de Pilate.

L'effrayer : il n'est pas sage, il n'est pas utile de se compromettre avec la vérité.

L'exciter, l'élever, en lui ouvrant une sphère supérieure à toutes les puissances de la terre.

Aussi Pilate demande-t-il ce qu'est la vérité : *Quid est veritas ?*

Qu'est-ce que la vérité ? Le politique voudrait la connaître afin de ne pas se fourvoyer. Il craint de la connaître, de peur d'y trouver sa condamnation.

Quid est veritas ? Qu'est-ce que la vérité ? Pilate pose la question, et il n'attend pas la réponse. Il craint d'en

trop apprendre, et de se voir obligé, pressé du moins par sa conscience d'honnête homme. non seulement de sauver Jésus, mais de se faire son disciple.

LA POLITIQUE

Ici donc s'offre pour Pilate un nouvel embarras. Le politique voudrait tout concilier, tout ménager. Il redoute également toutes les royautés, il voudrait les servir toutes également, ou plutôt il voudrait se servir de toutes à la fois.

Aujourd'hui, par exemple, il redoute également la religion et la révolution. On est catholique et l'on est libéral. On craint le Pape autant que le prince, de même qu'on craint le prince autant que le peuple. On voudrait ne se compromettre ni avec l'Église ni avec l'État.

Toutefois, en cas de conflit, comme le politique est avant tout l'homme du présent, l'homme d'ici-bas, et que son habileté ne dépasse pas les bornes du siècle et de la terre, il penche du côté qui lui paraît le plus fort ici-bas et dans le temps.

Il espère, à force de concessions, apaiser la révolution ou du moins la contenir. Dans ce but, pour la satisfaire ou pour la tromper, il ne cesse d'imaginer de nouveaux expédients contre la religion même qu'il voudrait cependant sauver ou du moins ménager.

Pilate ne veut se compromettre ni avec les Juifs, qui le compromettraient auprès de César, ni avec Jésus, dont la royauté pourrait bien n'être pas purement

idéale. Il va donc essayer à la fois de sauver Jésus et de satisfaire les ennemis de Jésus.

D'abord, avec une assurance qui doit déconcerter les pontifes, il déclare qu'il ne trouve en Jésus aucun grief : *Ego nullam invenio in eo causam.*

Les princes des prêtres insistent : ils ne cessent de redire que Jésus agite le peuple par les enseignements qu'il répand dans toute la Judée, à commencer par la Galilée : *Commovet populum, docens per universam Judæam, incipiens a Galilæa usque huc.*

Pilate alors se retourne vers Jésus : Vous n'entendez pas combien sont graves les témoignages apportés contre vous ? Vous ne répondez pas un mot ? Voyez quelles accusations !

Non audis quanta adversum te dicunt testimonia? (MATTH., XXVII, 13.) — *Non respondes quidquam ? Vide in quantis te accusant.* (MARC., XV, 4.)

Jésus se tait. Sa dignité d'abord lui défend de parler à un homme qui, au moment où il s'apprêtait à l'éclairer, lui a tourné le dos sans même attendre la réponse à la question que lui-même avait posée : *Quid est veritas?*

La parole, d'ailleurs, est inutile. Pilate sait à quoi s'en tenir sur les prétendues agitations du peuple.

Ici une habileté nouvelle s'offre à l'esprit de Pilate. On vient de prononcer le nom de la Galilée. La Galilée relève d'Hérode. Pilate était brouillé avec ce prince. Peut-être pour un conflit de juridiction. Hérode, créature des Césars, est bien en cour. L'occasion est favorable. Du même coup Pilate peut se débarrasser de Jésus et se raccommoder avec Hérode. Il renvoie donc Jésus au roi de la Galilée.

LA COUR

A la vue de Jésus, Hérode se réjouit. Il espérait lui voir opérer quelque miracle. Mais Jésus ne répond à la curiosité du roi que par le silence. En vain les pontifes répètent et multiplient les accusations, Jésus se tait.

Hérode ne comprend pas la dignité de ce silence. Il ne peut s'expliquer que Jésus ne profite pas d'une occasion si solennelle pour faire éclater sa sagesse et sa puissance, et il le méprise. Sa cour et son armée en font autant : cela devait être.

La multitude, qu'elle se nomme la cour, l'armée ou l'assemblée, est généralement servile. Son sourire dépend du sourire du maître, que ce maître soit un roi ou un simple meneur. Si le sourire du maître est approbateur, celui de la foule devient un rire bruyant ; si le sourire du maître est moqueur, celui de la foule devient un ricanement.

Quand donc rendrons-nous à la foule et à ses chefs mépris pour mépris ? Le monde, représenté par la cour et l'armée d'un roi, a méprisé le sage, le juste. Hérode a revêtu la sagesse et la justice même du manteau de la folie. La folie désormais serait de compter pour quelque chose les jugements du monde.

Hérode cependant se borne à mépriser. Satisfait de voir son droit reconnu par Pilate, il lui renvoie Jésus sans prononcer sur son sort.

De son côté, Pilate peut se féliciter. S'il n'a pas réussi à se défaire de Jésus, il a du moins obtenu un

succès. Hérode se réconcilie avec lui. L'amitié d'un prince ami de César n'est pas à dédaigner.

LE PEUPLE

Mais voici un expédient nouveau que lui suggère son génie. A l'occasion de la fête de Pâque le gouverneur devait relâcher un prisonnier au choix du peuple. Sans attendre que la multitude ait prononcé un nom, Pilate lui en propose deux. Cette restriction était une violation du privilège. C'était un acte arbitraire d'autorité. Pilate était donc au besoin capable d'énergie. Le peuple du reste se laisse toujours mener par qui sait s'imposer.

Il y avait alors dans la prison un scélérat de la pire espèce. C'était un séditieux, un brigand, un assassin. Ce monstre se nommait Barabbas.

Pilate savait combien Jésus était populaire. Il offre au peuple le choix entre Jésus et Barabbas : et pour réveiller dans les cœurs l'amour de Jésus il rappelle tous les titres qui devaient le rendre cher à la multitude. C'est Jésus le roi des Juifs, c'est Jésus *votre roi*, c'est Jésus que vous nommez le Christ. Lequel des deux voulez-vous, Barabbas ou Jésus !

Vultis dimittam vobis regem Judæorum ? (Marc., xv, 19. — Jo., xviii, 39.) — *Quem vultis dimittam vobis : Barabbam an Jesum qui dicitur Christus ?* (Matth., xxvii, 17.)

A ce moment Pilate est averti par sa femme de ne point se compromettre à l'égard de ce juste. Car elle vient d'avoir une vision à son sujet.

Pilate insiste donc et s'adressant aux princes des prêtres et aux princes du peuple, il leur dit : Vous m'avez présenté cet homme comme détournant le peuple de l'obéissance. Je l'ai interrogé devant vous, et je ne trouve en lui aucun des crimes dont vous l'accusez. Hérode pas davantage. Je vous ai renvoyé à ce prince et on ne lui a rien fait qui montre qu'on le juge digne de mort.

Jusqu'ici Pilate parle en juge, et avec autorité. Mais il fallait bien une concession, une habileté. La conclusion devait être simplement : Jésus est innocent, je lui rends la liberté. Mais non, le politique, même quand il parle avec hauteur et fermeté, plie toujours par quelque endroit. Voici la conclusion : Jésus est innocent, je le corrigerai donc, je le châtierai, puis je lui rendrai la liberté. *Emendatum ergo illum dimittam.*

Quoi ! il est innocent ! vous ne trouvez en lui absolument aucun grief : *Nullam causam...* Et vous le corrigez ! et vous le châtiez !

Habileté politique ! C'est une satisfaction donnée aux accusateurs, aux calomniateurs puissants.

Aussi ceux-ci ont reconnu le faible du politique et lorsque Pilate propose au peuple le choix entre Barabbas et Jésus : *Quem vultis vobis de duobus dimitti ?* (MATTH., XXVII, 21), les pontifes s'écrient : Barabbas (MATTH., XXVII, 21). Et entraînée par ses chefs la multitude s'écrie : Enlevez celui-ci et délivrez-nous Barabbas : *Tolle hunc et dimitte nobis Barabbam.* (LUC., XXIII, 18.) — Non, pas celui-ci, redisent toutes les voix, mais Barabbas : *Non hunc, sed Barabbam.* (JO., XVIII, 40.)

Déconcerté par ce choix inattendu, Pilate s'écrie :

Que ferai-je donc de Jésus qui est appelé le Christ? (MATTH., XXVII, 22.) Que voulez-vous que je fasse au roi des Juifs? (MARC., XV, 12.)

On le voit, il affecte de rappeler les titres de Jésus à l'affection du peuple. Les pontifes, les meneurs évitaient de prononcer ce nom si doux et si aimé. Ils disent : *Tolle* HUNC, *non* HUNC, *Celui-ci!* — Pilate, au contraire, se plaît à répéter un nom qui parle si éloquemment aux cœurs. Il y ajoute son titre de Christ : *Qui dicitur Christus ;* et de roi des Juifs : *regi Judæorum.*

Inutile habileté! Le seul fait de parlementer avec la haine et la calomnie est une concession, et toute concession accuse la faiblesse, et ne sert qu'à encourager la malice.

Que voulez-vous que je fasse au roi des Juifs, a demandé Pilate?

A la croix, répondent les pontifes, *Crucifige eum.* (MARC., XV, 13.) A la croix, à la croix, *Crucifige, crucifige eum.* (LUC., XXIII, 21.) Et dociles à la voix de leurs chefs, tous s'écrient à la fois : A la croix, *Crucifigatur.* (MATTH., XXVII, 23.)

Mais quel mal a-t-il fait? (MATTH., XXVII, 23, — MARC., XV, 14. — LUC., XXIII, 22.)

Je ne trouve en lui aucun crime qui mérite la mort : *Nullam causam mortis invenio in eo.* (LUC., XXIII, 22.)

Le politique fléchit de plus en plus. Tout à l'heure, il ne trouvait en Jésus absolument aucun grief : *Nullam causam invenio in homine isto.* (LUC., XXIII, 14-16.)

Maintenant il n'ose plus dire qu'il ne trouve en Jésus *aucun* grief, mais seulement aucun grief digne de mort : *Nullam causam* MORTIS. (LUC., XXIII, 22.)

Je le corrigerai donc, répète-t-il pour la seconde fois, et je le relâcherai : *Corripiam ergo illum et dimittam.* (Luc., xxiii, 22.)

Jamais, non jamais, la politique de concession ne réussira. En vain Pilate multiplie les déclarations sur l'innocence de Jésus ; en vain il affecte de grands airs d'autorité et de fermeté ; en vain il prend un ton absolu et en apparence ferme et décidé : *Nullam causam mortis invenio in eo : corripiam ergo illum et dimittam* (Luc., xxiii, 22), comme il y joint un mot qui trahit l'embarras, et qui ressemble à une concession, comme il reprend le ton de suppliant au lieu de soutenir le ton du maître et du juge, comme il semble consulter la foule et en appeler au sentiment : *Quid enim mali fecit?* Mais quel mal a-t-il fait ? les pontifes, sentant leur force, au lieu de répondre à cette interrogation suppliante, se bornent à redire avec le ton du commandement : Crucifiez-le, *crucifige eum.* (Marc., xv, 14.) Et la multitude, toujours docile, redit : A la croix, *crucifigatur.* (Matth., xxvii, 23.)

Quid enim mali fecit? Oui, quel mal a-t-il fait celui qui guérissait vos malades, celui qui bénissait vos petits enfants, celui qui vous nourrissait dans le désert et que vous avez voulu faire roi ?

Quid enim mali fecit? Hier encore vous disiez : *Bene omnia fecit*, il a bien fait toutes choses ; hier vous le receviez en triomphe, au cri de l'*Hosanna.*

Ah ! voilà son crime : sa popularité ! Tout le monde le suit : *Ecce totus mundus post ipsum abit.*

Église de Jésus-Christ, Vicaire de Jésus-Christ, prêtres de Jésus-Christ, religieux et fidèles de Jésus-Christ,

voilà votre crime : vous êtes trop populaires. Tout le monde vous suit : *Ecce totus mundus post ipsum abit.*

A la croix ! crucifiez cette Église, réduisez à l'impuissance de marcher et d'agir ce Pape, ce prêtre, ces religieux, ces hommes de zèle, ces hommes d'œuvres.

Tolle, tolle, crucifige. Enlevez, enlevez, faites disparaître cette Église, ce Pape, ce prêtre, ces religieux : leur popularité, leur autorité morale, leur exemple, leur parole contrarie et gêne nos passions.

Toutes les habiletés de Pilate, tous les expédients du politique ont donc échoué. Ni le renvoi à Hérode, ni l'odieuse comparaison avec Barabbas n'ont réussi à le *débarrasser* de ce juste. Il va imaginer un nouveau moyen pour satisfaire les ennemis de Jésus et en même temps pour toucher le peuple.

LA FLAGELLATION

Jésus sera flagellé, il subira le supplice réservé aux esclaves, un supplice cruel, mais plus infamant encore que cruel.

Cette ignominie désarmera sans doute la jalousie des pontifes. C'en sera fait de la dignité de la personne de Jésus, de l'autorité de sa parole et de sa popularité. Nul, désormais, n'osera le suivre et l'écouter, nul n'osera se déclarer le disciple d'un homme avili par la flagellation de l'esclave.

D'une autre part, à la vue de Jésus déchiré, sanglant, le peuple sera touché de compassion ; un cri de grâce partira de la foule et étouffera les cris de la haine.

Jésus est donc livré aux bourreaux. On lui arrache ses

vêtements. Quel déshonneur! Quelle honte! *Initia dolorum hæc.*

Les verges, les fouets, les cordes armées de fer déchargent leur fureur sur le corps le plus beau, le plus délicat, le plus sensible. La patience de la victime ne fait qu'irriter la rage des bourreaux. Par la rigueur des instruments et par le nombre des coups, cette flagellation dépasse toute borne et toute mesure ; le sang jaillit et coule, la chair vole en lambeaux ; bientôt les coups tombent sur les os mis à nu et que l'on peut compter : *Dinumeraverunt omnia ossa mea.*

Les pontifes sans doute assistaient à ce spectacle. Le sourire et le ricanement sur les lèvres, ils se rassasiaient du spectacle des douleurs et des ignominies de celui qui, si souvent, les avait confondus. Ils excitaient sans doute la rage des bourreaux, jusqu'à ce qu'enfin, craignant que la victime ne vînt à succomber et à échapper à la croix, ils durent eux-mêmes arrêter ces forcenés.

Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête le corps de Jésus n'est qu'une plaie. *A planta pedis usque ad verticem capitis non est in eo sanitas.* Ces paroles, il est vrai, s'appliquent au pécheur, mais elles obtiennent toute leur réalité sur le corps de celui qui a revêtu le péché pour racheter le pécheur et pour apaiser la colère divine.

La vue de cette plaie, qui enveloppe Jésus comme d'une robe de sang, touchera enfin les auteurs de cette affreuse exécution. Non : aux coups vont succéder les insultes et les dérisions les plus atroces.

Jésus s'est dit roi. On jette sur ses épaules déchirées

un lambeau de pourpre, pour représenter le vêtement royal.

Enfin, une effroyable idée vient à l'esprit de ces soldats romains qui haïssaient jusqu'au nom de la royauté. Il existe des épines dont les pointes longues, aiguës, fines et fortes en même temps, pénètrent profondément dans le corps. De ces épines ils tressent une couronne. Ils la posent sur le front de Jésus. La tête avait échappé à la flagellation : voilà le supplice qui lui était réservé.

Puis les soldats prennent un roseau brisé : ce sera le sceptre du roi des Juifs, du Fils de David. Ils le placent dans la main de Jésus, et Jésus pousse l'obéissance jusqu'à tenir ce sceptre dérisoire.

Alors tous les soldats de la cohorte se présentent les uns après les autres. Chacun d'eux, tour à tour, fléchit le genou devant Jésus comme pour l'adorer, disant : Salut, roi des Juifs, *Ave, rex Judæorum*. (MATH., XXVII, 29. — MARC., XV, 18. — JO., XIX, 3.)

Ensuite ils se relèvent, ils prennent le roseau, ils frappent sur la couronne d'épines, qui sous les coups répétés, s'enfonce et pénètre de plus en plus dans la tête du Sauveur.

Pilate laisse tout faire. Tel est le procédé de la politique pour défendre l'innocent et le juste. On le livre à tous les supplices pour lui épargner le dernier, et le dernier supplice ne laisse pas de couronner les autres. Avec toute son intelligence le politique ne comprend pas que la concession appelle la concession, et que la faiblesse engendre la faiblesse.

LA VOIX DU PEUPLE

Alors donc, comptant enfin sur un succès complet, Pilate présente Jésus au peuple.

Voici que je vous l'amène afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun grief.

Ecce adduco vobis eum foras ut cognoscatis quia nullam invenio in eo causam. (Jo., XIX, 4.)

Quoi ! vous ne trouvez en lui aucun grief, et vous l'avez laissé mettre en cet état ! Eh ! qu'eussiez-vous fait si vous l'eussiez jugé coupable ?

Quoi ! à la vue de Jésus ruisselant du sang de la flagellation, couronné d'épines, le visage enflé et livide par suite des soufflets nouveaux que lui ont prodigué vos soldats, le peuple devra reconnaître que vous n'avez rien découvert contre Jésus ? *Ut cognoscatis !*

Eh ! c'est tout le contraire. Il faut que vous le jugiez bien criminel pour le traiter ou le laisser traiter comme jamais on ne traita un scélérat jugé digne du dernier supplice. Quand un esclave était condamné au supplice de la croix, l'y préparait-on par la flagellation ? et, si on le condamnait à ce premier supplice, la loi ne défendait-elle pas de dépasser le nombre de quarante coups ? Y ajoutait-on l'invention barbare du couronnement d'épines, et les insultes, et les soufflets ? Et vous avez laissé vos soldats se jouer ainsi de toutes les lois à l'égard du juste et de l'innocent ! Et vous prétendez qu'à ces signes on *reconnaisse* que vous, Pilate, vous le reconnaissez juste et innocent !

Oh ! que la politique est insensée ! que la faiblesse

est cruelle ! Plaignez le juste, plaignez l'innocent, lorsqu'il tombe entre les mains des habiles.

Nous voici donc ramenés à l'*Ecce homo*, et maintenant nous en avons l'explication.

Voilà l'homme, — oui, répétons-le, il faut dire que c'est un homme. Car à le voir sanglant sous cette couronne d'épines et sous ce haillon de pourpre, on le prendrait, encore un coup, plutôt pour un ver de terre que l'on vient d'écraser : *Ego vermis et non homo.*

Ecce homo ! Pilate n'ose pas dire : Voilà Jésus. Ce nom réveillerait la fureur des pontifes. C'est encore une habileté et c'est une concession. Les pontifes en profiteront.

Ecce homo ! Voilà l'homme. De ce Jésus si beau, si grand, si puissant en paroles et en œuvres, si populaire, voilà tout ce qui reste : un homme sans nom, un homme tellement broyé, tellement avili qu'il est besoin de rappeler et de déclarer que c'est cependant un homme : *Ecce homo.*

Ecce homo ! Voilà l'homme. Ici Pilate dit plus qu'il ne pense et qu'il ne sait. Il ne comprend pas toute la vérité de cette parole : Voilà l'homme. Voilà l'homme tel que l'a fait le péché ! Voilà ce que l'homme a mérité par le péché ! En cet homme est représentée l'humanité tout entière, mais l'humanité criminelle, l'humanité tombée, l'humanité dégradée.

Ecce homo ! Voilà l'homme. Le Dieu a disparu. Et, aux yeux du monde, il ne reste plus que l'homme. Et voilà ce que devient l'homme séparé de Dieu par le péché, voilà l'homme sans Dieu. Si, pour s'être chargé de nos iniquités, l'Homme-Dieu lui-même, bien qu'il

fût toujours Dieu, a paru en cet état, que sera-ce de l'homme pécheur qui, par le péché, est réellement séparé de Dieu, et réellement l'homme sans Dieu ?

Mais revenons à la politique de Pilate.

La haine doit être satisfaite, la jalousie doit être tranquillisée : autorité, dignité, majesté, popularité, tout a disparu sous les verges, sous les épines, sous les soufflets, sous les crachats.

Faites le bien : voilà ce qui vous attend de la part de ceux qui devaient vous défendre, de la part des magistrats et des juges, de la part des politiques. Rien ne gêne et n'embarrasse le politique comme l'homme de bien. L'homme de bien excite la jalousie des hommes puissants ; et le politique redoute l'homme puissant. Quelle habileté ne faut-il pas pour se ménager entre l'homme puissant et jaloux, et l'homme juste qui n'a que sa justice pour se protéger ! Hélas ! toutes les habiletés doivent échouer.

Mais vous qui avez bien fait et qui n'avez fait que le bien, ne pouvez-vous pas du moins compter sur ceux qui ont reçu de vous le bien ? Vous vous êtes dévoué pour le peuple, le peuple se lèvera comme un seul homme pour protester contre l'iniquité, pour délivrer son libérateur, pour sauver son sauveur !

Le peuple ! Comptez sur le peuple. *Ecce homo !* Voilà l'homme ! Le peuple se tait. Touché de pitié, d'indignation, de colère : de pitié pour Jésus, de colère et d'indignation contre ceux qui l'ont mis en cet état, le peuple, sans doute, va éclater. Ce silence, probablement, couve la tempête. Une clameur immense va s'élever jusqu'aux cieux. Non, ici comme partout, alors comme

toujours, le peuple, ce peuple qu'on appelle souverain, attend qu'une voix s'élève. Le peuple est rarement le premier à parler. Qu'une parole soit prononcée, le peuple répétera. Mais, dans toute la multitude, pas une voix n'osera s'élever pour Jésus.

Rassurés alors par le silence même de la foule, certains de la mener comme ils voudront, rassurés par les concessions de Pilate, et par le traitement qu'il a imaginé, par les excès qu'il a tolérés pour sauver l'innocent, certains que cet homme reculera toujours, sachant qu'un mot suffit pour dominer la multitude et le politique, les pontifes, secondés par leurs valets, s'écrient : A la croix, à la croix, *Crucifige*, *crucifige eum*.

SUPRÊME EFFORT DE PILATE

Déconcerté mais toujours politique, Pilate mêle la concession et la justice, la faiblesse et la force : La concession, la faiblesse : Prenez-le vous-même et crucifiez-le : *Accipite eum vos et crucifigite ;* la justice et la force : il proclame de nouveau la complète innocence de Jésus : *Ego enim non invenio in eo causam.*

Par cette réponse Pilate se retranchait derrière la loi qui défend de sacrifier l'innocent ; mais contre l'innocence, la haine et l'envie ont toujours des lois.

Nous aussi, répliquent les Pontifes, nous avons une loi : *Nos legem habemus*, et, selon cette loi, il doit mourir, car il s'est fait le fils de Dieu.

Mais cette fois les pontifes ont produit un effet contraire à celui qu'ils se proposaient, et s'ils ont effrayé

Pilate, c'est dans un sens opposé à celui qu'ils espéraient.

Ce politique ne veut pas plus se compromettre avec le ciel qu'avec la terre. Avec ses idées païennes, il pense sans doute que Jésus, dont il connaît la vie extraordinaire et la puissance miraculeuse, pourrait bien appartenir à quelque race divine, comme les antiques héros de la fable. Le prenant donc à part, il l'interroge sur son origine : D'où êtes-vous ? *Unde es tu ?*

Jésus ne répond pas. Pilate n'a pas attendu la réponse à la question qu'il avait adressée sur la vérité : *Quid est veritas ?* Jésus, cette fois, se renferme dans la dignité du silence. — Du reste il en a dit assez pour éclairer cet infortuné.

Pilate hausse le ton. Tel est le politique : humble et rampant devant la force, devant l'audace, devant le nombre ; fier et hautain devant le juste désarmé.

Vous ne me parlez pas, s'écrie-t-il ! Vous ne savez pas que j'ai le pouvoir de vous crucifier ou de vous relâcher ?

Jésus va répondre. A ce juge, dont tout le crime est la faiblesse, il va donner une leçon, un avertissement suprême. Pour l'élever au-dessus de la crainte des hommes, il va lui inspirer une autre crainte.

Vous n'auriez sur moi aucun pouvoir, répond Jésus, si vous ne l'aviez reçu d'en haut.

Jusqu'au sein de l'ignominie, sous les fouets, sous la couronne d'épines, conservez votre dignité. Sachez parler aux puissants. Déclarez-leur que ce n'est pas l'homme que vous considérez en eux, que ce n'est pas la richesse, la force, la foule qui les environne ou qui les élève que vous respectez en eux, mais Dieu dont, sans

le savoir et sans le vouloir, ils représentent la majesté et l'autorité, et sans lequel ils ne sont et ne peuvent rien.

Relevé, ce semble, par cette haute leçon, Pilate s'obstine à sauver Jésus.

Mais les Juifs vont faire jouer un nouveau mobile.

Si vous le relâchez, s'écrient les Pontifes, vous n'êtes pas l'ami de César : car, quiconque se fait roi, est l'ennemi de César.

Toutefois, soit qu'il affecte un courage qu'il n'a pas, soit qu'il ait compris que la royauté de Jésus n'a rien de commun avec celle de César, soit qu'il craigne plus encore que César celui dont la puissance est d'un ordre supérieur, Pilate paraît faire peu de cas de l'avertissement des pontifes, et, pour toute réplique à cette nouvelle menace, il répond froidement : Voici votre roi, *Ecce rex vester.* (Jo., XIX, 14.)

Mais on sait ce que valent les hardiesses du politique, on sait que pour le faire céder il suffit d'insister et de parler haut. Les Juifs donc s'écrient : Enlevez, enlevez, crucifiez-le. *Tolle, tolle, crucifige eum.* (Jo., XIX, 15.)

Pilate résiste encore. Hélas ! dans sa résistance perce l'hésitation : Quoi, répond-il, je crucifierais votre roi ? *Regem vestrum crucifigam ?* (Jo., XIX, 15.)

SUPRÊME EFFORT DES PONTIFES

Alors, poussés à bout par les résistances ou les hésitations même du proconsul romain, les pontifes se voient réduits, à leur tour, à faire une concession. Soumis de force au joug de Rome, jusqu'ici du moins ils

protestaient. La protestation maintenait, en droit, sinon en fait, l'indépendance nationale de la Judée, et par crainte des troubles et des séditions, les représentants de César, — on le voit par la conduite même de Pilate, — comptaient avec eux et ménageaient une si juste susceptibilité.

Mais pour perdre Jésus ils se résignent à perdre la patrie.

Que ce soit ironiquement ou sérieusement, Pilate s'obstine à proclamer la royauté de Jésus et à le reconnaître pour le roi des Juifs.

A cette déclaration les pontifes répondent par la protestation et par l'aveu tant désiré des représentants de l'empire : Nous n'avons pas d'autre roi que César, *Non habemus regem nisi Cæsarem.* (Jo., XIX, 15.)

C'est ainsi que plus tard les païens de Rome aimeront mieux tomber sous la rude main des barbares que de se faire chrétiens ; c'est ainsi que, lors du siège de Constantinople par Mahomet, les schismatiques aimeront mieux devenir esclaves du Turc que de reconnaître l'autorité du Pape ; c'est ainsi que, de nos jours, dans certaines contrées, certains hommes soi-disant puissants aiment mieux s'exposer aux fureurs du nihilisme, du socialisme et du radicalisme que de laisser à l'Église et à la religion de Jésus-Christ la liberté de les sauver.

LA SENTENCE

Cependant, ébloui par ce succès de sa politique à double jeu, Pilate va céder. En présentant Jésus comme roi il n'a pas réussi à soulever le peuple en

faveur du Juste, mais il a provoqué la reconnaissance de l'autorité de César : plutôt que de compromettre un si beau résultat en prolongeant la défense de l'innocent, il l'abandonne et le sacrifie.

Mais, par une de ces inconséquences qui forment le caractère du politique, il mélange encore le courage et la lâcheté. Tout en livrant Jésus, il le proclame juste, et tout en le proclamant juste, il l'abandonne. Avec une solennité ridicule et qui rappelle les grands airs que prennent certains magistrats, lorsque condamnant par lâcheté ou par haine les ministres de Jésus-Christ, ils affectent la douleur et le regret de ne pouvoir prononcer autrement, Pilate se fait apporter de l'eau. Et, en présence de tout le peuple, il se lave les mains, disant : Je suis innocent du sang de ce juste; c'est votre affaire. *Innocens ego sum a sanguine justi hujus ; vos videritis.*

Quoi ! il est juste, tu le reconnais, tu le déclares. Son sort est entre tes mains, tu es la puissance, tu es la force. Un mot, un signe, et tout ce peuple, avec ses pontifes, tremble et s'enfuit ! Et tu l'abandonnes ! tu le livres à ses ennemis, à ses calomniateurs dont tu as reconnu la fourberie et la jalousie !... Et tu es innocent du sang de ce juste ?

Non, tu n'en es pas innocent ! Aussi ton nom, et ton seul nom, restera fixé et comme cloué au fait de la Passion de Jésus : *Passus sub Pontio Pilato.*

Et nunc erudimini. Et maintenant apprenez et instruisez-vous, grands et puissants du monde.

Lorsque dans une nation il se produit un grand crime, une grande iniquité, une grande lâcheté, la postérité demande : Qui donc alors gouvernait, qui donc

alors figurait parmi les riches, parmi les grands, parmi les puissants, parmi les influents ? Quels étaient en ce temps-là les magistrats, les guerriers, les hommes d'État ? Quels étaient les orateurs, les écrivains ? Quels étaient surtout les prêtres, les évêques, en ce temps-là ? Par exemple, au temps d'un Luther en Allemagne, d'un Henri VIII en Angleterre, au temps d'un Philippe-le-Bel, ou d'un Calvin, ou d'un Louis XV, ou d'un Louis XVI en France ?...

Et l'histoire nomme les rois, ou les magistrats, ou les évêques qui, par leur mollesse, par leur incurie ou par leur silence, et par leur *habileté*, leur *prudence*, leur *modération* politique ont abandonné, livré, trahi la religion et la patrie.

Et tandis qu'elle exalte ceux qui, au sein de la défection générale, osèrent protester contre l'iniquité, et que, lors même que leur voix serait demeurée sans écho et sans effet, elle les proclame grands, elle flétrit ces prétendus sages, ces misérables politiques qui, n'ayant pas plus le courage du mal que celui du bien, vécurent tranquilles et impassibles au temps où l'oppression sévissait contre l'innocence et contre le droit.

Vous n'avez pas osé vous déclarer pour le juste, pour la religion et pour ses ministres, vous avez craint de vous perdre et de compromettre votre nom.

Dormez en paix : vous serez immortel. Mais il est deux sortes d'immortalité. L'histoire immortalise le martyr, elle immortalise le persécuteur, elle immortalise aussi le politique qui délivre Barabbas et qui livre Jésus, qui redoute Caïphe et qui abandonne Jésus.

Dans la Passion trois noms dominent : Jésus, Caïphe, Pilate : Choisissez.

Pilate cependant a lancé comme un dernier défi. C'est le dernier effort de son courage, le dernier essai de sa politique : *Vos videritis*. A vous toute la responsabilité du crime.

A ce suprême effort du courage qui succombe ou plutôt de la faiblesse qui se rend, répond une clameur formidable : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros*. Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !

Vox populi, vox Dei. Oui, cette fois, la voix du peuple est la voix de Dieu.

Quand ce peuple s'écriait : *Non hunc, sed Barabbam*, c'était la voix du peuple, c'était le suffrage universel ; quand il répétait : *Tolle, tolle, crucifige*, c'était encore le suffrage universel, c'était la voix du peuple.

Oserez-vous dire que c'était la voix de Dieu ?

Quand il s'écrie : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros*. C'est encore le suffrage universel, c'est toujours la voix du peuple, c'est la voix du crime, c'est la voix de la folie. Mais sans le savoir et sans le vouloir, ces insensés, ces impies, ces déicides ont prophétisé, et cette voix, toute folle et impie qu'elle est, devient aussi la voix de Dieu. Car, à l'instant même, confirmant la malédiction que ce peuple vient d'appeler sur sa tête, Dieu l'abandonne et le laisse à lui-même et à ses meneurs.

Apôtres de Jésus-Christ, prêtres, religieux, Église de Jésus-Christ, dévouez-vous, sacrifiez-vous pour le salut du peuple. Un jour viendra où ce peuple vous préférera Barabbas, un Luther, un Henri VIII, un

Voltaire, un Robespierre,... un... Je m'arrête, la postérité nommera... Le peuple votera pour vous la mort et la croix.

Acceptez la mort, prenez la croix, gravissez le Calvaire et consommez votre sacrifice. Cloué par les pieds et par les mains, réduit à l'impuissance d'agir et de marcher, mourez.

Dieu vous vengera en se vengeant lui-même ; Dieu se vengera en livrant ce peuple à ceux-là même qu'il avait choisis, élus et acclamés pour ses chefs.

Mais vous, rassurez-vous : tandis que sous le poids de la malédiction des siècles ce peuple insensé, ce souverain ridicule vivra esclave et tremblant, vous ressusciterez glorieux et vous verrez à vos pieds vos ennemis confondus.

Revenons à Jésus. C'en est donc fait. Vendu par Judas, délaissé par les siens, renié par l'un d'eux, condamné par le grand-prêtre et par son conseil, méprisé par Hérode, rejeté par le peuple, souffleté, conspué, flagellé, couronné d'épines, abandonné par Pilate : *passus sub Pontio Pilato*, Jésus gravit le Calvaire portant la croix à laquelle il va être cloué. Suivons-le.

LA CROIX

Quis est iste qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra? Quel est cet homme qui vient d'Édom, sous ce vêtement teint de sang ? Qu'il est beau sous cette robe sanglante, marchant dans la plénitude de sa force !

Ego qui loquor justitiam, propugnator ad salvandum. Je suis celui qui annonce la justice et qui combat pour

sauver. J'ai fait justice des faux docteurs et des scandaleux, j'ai combattu l'erreur et le vice pour en préserver le peuple.

Pourquoi donc votre vêtement est-il rouge comme le vêtement de ceux qui foulent le pressoir ?

Torcular calcavi solus. J'ai été seul à fouler le pressoir. J'ai foulé mes ennemis dans ma fureur et leur sang a rejailli sur mes vêtements.

Il est vrai qu'ici c'est le Sauveur qui a été mis sous le pressoir, que c'est lui qui a été foulé, écrasé par ses ennemis, et que c'est dans son propre sang que ses vêtements ont été trempés.

Mais si le bois vert a été ainsi traité, que sera-ce du bois sec ? Si le juste, pour s'être seulement revêtu de nos iniquités, a été ainsi foulé, que sera-ce du pécheur lui-même ?

Au jour du combat le Sauveur s'est trouvé seul : *Circumspexi et non erat auxiliator, quæsivi et non fuit qui adjuvaret.* J'ai regardé autour de moi et personne ne s'est présenté pour me secourir, j'ai cherché et personne n'était là pour m'aider.

Et salvavit mihi brachium meum. Et mon bras m'a sauvé, *et indignatio mea ipsa auxiliata est mihi,* et mon indignation même m'a secouru.

Étrange manière de se sauver ! Singulière indignation qui ne sait que souffrir !

Il s'est dit roi. Où est son trône ? Il s'est dit Dieu. Où est son autel ? — Son trône ? c'est la croix ; son autel ? c'est la croix.

Au jour d'une grande bataille un général se vit abandonné de son armée. Les quelques soldats qui lui étaient

demeurés fidèles tombèrent autour de leur chef. Demeuré seul, criblé de blessures, ce général, au lieu de se rendre, s'enveloppa dans son drapeau. Le coup qui l'acheva, en le clouant sur le sol le cloua à son étendard. Ne triomphez pas : vous avez pu le tuer, vous n'avez pu le vaincre.

Il s'est dit le Fils de Dieu, il s'est dit Dieu! — Et il le dit encore. Écoutez : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

Mon Père ! Il appelle encore Dieu son Père, il se dit encore le Fils de Dieu.

Oui, il est Dieu celui qui invente une excuse et un pardon pour de pareils ennemis au moment où, debout devant la croix, ils se plaisent à insulter à ses douleurs.

Oui, il est Dieu celui qui, au comble de la souffrance, trouve encore assez de force, non seulement pour pardonner, mais pour achever ses adversaires par un mot qui en même temps les excuse, les confond, les foudroie, les écrase.

Prêtres, princes, scribes, docteurs si fiers de votre sagesse et de votre intelligence, vous triomphez du sage, du juste, vous jouissez de votre triomphe. Hé bien ! écoutez votre sentence et votre arrêt. Celui que vous avez condamné, celui que vous avez crucifié a pitié de vous, et pourquoi ? parce que, avec toute votre sagesse et toute votre science, vous n'êtes que des ignorants, et que vous ne savez pas ce que vous faites.

Triomphez, fiers impies, hommes habiles, sages et savants du siècle. Vous avez condamné l'Église, vous avez crucifié l'Église, vous avez exterminé le prêtre, triomphez !

Et cependant, avec toute votre sagesse, vous êtes les plus insensés des hommes en même temps que les plus criminels. Lisez et relisez la mort des persécuteurs anciens et modernes, vous avez lu votre histoire, persécuteurs contemporains !

Non, quand vous crucifiez encore Jésus-Christ dans la personne de son Église, quand vous réduisez l'Église à l'impuissance, vous ne savez pas ce que vous faites. O Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font.

Il s'est dit roi ! et il le dit encore, et c'est en vain que les insultes s'ajoutent aux souffrances.

Wah! qui destruis templum Dei. Toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même !

Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix.

Il se confie en Dieu, que Dieu le sauve maintenant, s'il l'aime, s'il le reconnaît : *si vult eum ;* car il a dit : Je suis le Fils de Dieu.

Il s'est dit roi. Et on se plaît à le lui rappeler.

Il a sauvé les autres, s'écrient les princes des prêtres, et il ne peut pas se sauver lui-même !

Que le Christ, roi d'Israël, descende maintenant de la croix et nous croirons en lui.

Si tu es le roi des Juifs, disent les soldats, sauve-toi.

Il n'est pas jusqu'aux deux brigands crucifiés, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, qui ne se joignent aux insulteurs : Si tu es le Christ, disent-ils, sauve-toi et nous avec toi.

Enfin, converti par la patience de ce juste, l'un des brigands prend sa défense. Toi aussi, dit-il, s'adressant au compagnon de son supplice, tu ne crains pas Dieu,

toi condamné au même tourment! Nous, du moins, nous recevons la peine de nos crimes, mais celui-ci n'a fait aucun mal.

Puis, dans ce crucifié reconnaissant son roi : Seigneur, poursuit-il, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume.

Aujourd'hui, répond Jésus, vous serez avec moi dans le paradis : *Hodie mecum eris in paradiso.*

Quel est-il donc cet homme qui, cloué à la croix du malfaiteur et de l'esclave, parle comme le ferait un roi assis sur son trône? Et sur quoi se fonde cette assurance?

Du haut de sa croix son regard ne rencontre que des ennemis ou des indifférents qui se repaissent du spectacle de ses opprobres et de ses douleurs : *Circumspexi et non fuit qui adjuvaret.* J'ai regardé autour de moi, et il ne s'est rencontré personne pour m'aider.

STABAT MATER

Je me trompe. Non il n'est pas seul. Auprès de la croix je vois une femme... Une femme qui l'a suivi quand on le traînait devant Pilate, puis devant Hérode, puis encore devant Pilate; une femme qui a compté les cinq mille coups déchargés sur le corps de son Jésus: une femme qui, lorsque Pilate l'a montré déchiré, sanglant, couronné d'épines, un roseau à la main, la face livide de soufflets et souillée de crachats, ne l'eût pas reconnu si son cœur ne lui eût dit que c'était son Jésus; une femme qui l'a suivi sur le chemin du Calvaire à la trace de son sang et qui eût sans doute partagé avec lui

le fardeau de la croix si de barbares soldats ne l'eussent repoussée; une femme qui a compté les coups de marteau qui enfonçaient les clous dans les pieds et dans les mains de son Jésus; qui a vu sur la croix suspendu par trois clous celui que petit enfant elle portait si doucement dans ses bras.

Oh! alors aucune force humaine n'a pu l'arrêter. Debout au pied de la croix, elle se déclare, par sa présence, la mère de Celui que le monde a crucifié. *Stabat juxta crucem mater ejus.*

Jésus n'est donc pas seul. Avec Marie se tiennent quelques femmes dévouées, et un homme, un seul, Jean le disciple bien-aimé.

Mais que peuvent-ils pour Jésus? Par sa présence la mère ne fait que doubler les souffrances de son fils. Mais que serait-ce si elle n'était pas là!

Marie est donc au pied de la croix.

Lorsque Jésus inventait une excuse et un pardon pour ses bourreaux, Marie redisait dans son cœur : Non, oh! non, ils ne savent pas ce qu'ils font.

Cependant sa présence rappelle à Jésus qu'il lui reste encore un sacrifice à consommer.

Femme, dit Jésus, — femme : le nom de mère eût été trop déchirant pour les deux cœurs, pour le cœur du fils et pour le cœur de la mère; femme, et non : ma mère, car Marie n'a plus de fils, ce fils va mourir; femme, voilà votre fils. Et l'œil mourant de Jésus indique Jean, le disciple bien-aimé, le seul entre les Apôtres, qui, après la fuite du premier instant, fût revenu à Jésus pour le suivre jusqu'au Calvaire, jusqu'à la croix, jusqu'à la mort.

Puis ramenant son regard de Jean à Marie, Jésus dit : Voilà votre mère, *Ecce mater tua.*

Assurément nul mieux que Jean ne méritait de devenir le fils de Marie, et Marie ne pouvait pas trouver parmi les amis de Jésus un fils plus digne de son cœur.

Aucun n'était plus digne de représenter dans le cœur maternel de Marie la grande famille humaine et spécialement l'Église future.

Aucun n'était plus digne de remplacer Jésus auprès de Marie.

Mais Jésus pouvait-il être remplacé?

Mais, quoique le bien-aimé de Jésus, Jean, comme tous ceux dont il est le représentant, n'eût-il contracté d'autre souillure que celle du péché originel, Jean est un pécheur, et, comme pécheur, il est l'un des meurtriers de Jésus.

O Mère de douleur, pour remplacer un fils tel que Jésus, il vous faut adopter pour fils un meurtrier de ce fils bien-aimé et, dans sa personne, tous les meurtriers de ce fils unique.

Telle est la volonté dernière de ce fils adorable; voilà son testament; voilà tout ce qu'il vous laisse et tout ce qu'il vous lègue. Et Marie reçoit, elle accepte ce legs, elle adopte Jean pour fils, et dans la personne de Jean, tous les hommes, tous les fils d'Adam, tous les pécheurs, et jusqu'aux plus criminels.

Oui, ô Marie, vous êtes notre mère. La parole de Jésus est efficace. C'est le Verbe même qui l'a dit: Voilà votre fils, voilà votre mère. Et quand le Verbe parle, le rien devient l'être : il veut, il dit, c'est fait: *Quæcumque voluit fecit, Dixit et facta sunt.* Par cette

parole du Créateur, du Rédempteur, du Sauveur, vous êtes devenue notre mère, dans l'ordre spirituel, dans l'ordre surnaturel, dans l'ordre de la grâce, aussi réellement que l'est notre mère selon la chair dans l'ordre naturel. Et comme le spirituel est plus réel encore que le corporel, comme le surnaturel est plus *positif* encore et plus vrai que le naturel, comme la grâce l'emporte en réalité, en puissance, en efficacité, sur la nature, vous êtes plus réellement notre mère que ne le sont nos mères selon l'ordre de la nature.

LES DERNIÈRES PAROLES

Jésus n'a donc plus de mère ! Qui le soutiendra ? qui le consolera ? — Le Père céleste ? — Mais lorsque, épuisé par la perte de son sang, il éprouve une soif brûlante, faible image de la soif que lui cause la perte de tant de milliers d'âmes pour lesquelles il verse inutilement ce sang précieux, lorsqu'avec l'accent de la désolation immense que lui fait ressentir l'obstination de tant de milliers d'âmes à repousser la grâce et la vie qu'il leur mérite par sa Passion et par sa mort, lorsqu'il s'écrie : J'ai soif, *sitio*, et qu'à ce cri déchirant que lui arrache la douleur du corps et la douleur de l'âme, les hommes répondent par de nouvelles insultes, le Père céleste paraît l'abandonner, au point que l'auguste patient ne peut retenir cette plainte : Mon Dieu ! — il ne dit plus : Mon Père ! — Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? *Deus meus, Deus meus quare dereliquisti me ?*

A cette parole Lucifer qui sans doute planait en per-

sonne sur le Calvaire, Lucifer put se rassurer; il put croire qu'enfin Jésus renonçait à se dire le fils de Dieu, qu'il n'était pas en effet le Christ fils du Dieu vivant, ce fils de la femme qui devait lui écraser la tête.

Cet abandon, cet isolement, cette sorte de séparation par laquelle la divinité se cacha au point que dans sa partie inférieure et sensible, l'âme de Jésus ressentit comme un reflet de la peine du dam, ce supplice sera le suprême et dernier degré de la Passion. La souffrance du corps et la souffrance de l'âme ont atteint ce point aigu qui ne peut être dépassé.

Consummatum est. C'en est fait, c'est fini, c'est consommé : le sacrifice est complet, Jésus n'a plus rien à sacrifier. Il a souffert au delà de toute mesure. Il ne peut rien de plus : *Consummatum est.*

Consummatum est : la rage de ses ennemis est épuisée, la haine n'a plus rien à inventer : *Consummatum est.*

Consummatum est : Jésus a fait et il a souffert autant et plus qu'il ne fallait pour réparer la gloire de son Père, pour satisfaire sa justice, pour apaiser son courroux, pour sauver les hommes, tous les hommes, tous les pécheurs. Il ne peut ni faire, ni souffrir davantage : *Consummatum est.*

Jésus repasse par le regard de la pensée tout ce qui a été prédit sur sa personne, il lit dans son cœur tout ce que son Père a désiré de lui. Tout est accompli : *Consummatum est.*

Aussi, maintenant, le Père céleste est apaisé; la justice fait place à la tendresse. Une parole douce et filiale s'échappe des lèvres du mourant, ce sera la dernière :

Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* (Luc., xxiii, 46.)

Entendez, pontifes bourreaux : Jusqu'au bout, il le dit, il l'affirme, il se déclare le Fils de Dieu.

Entendez, pontifes déicides : Vous êtes ses meurtriers vous avez fait tout ce qu'il fallait pour le tuer; mais vous ne le tuerez pas, vous ne serez pas les prêtres de ce sacrifice. Il l'avait dit : C'est moi qui dépose mon âme, ma vie, et personne ne me l'enlève : *Ego pono animam meam... et nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a meipso.* (Jo., x, 17, 18.)

Seul, Jésus, sur la croix, est le prêtre comme il est la victime. Il va mourir, mais parce qu'il veut mourir; c'est lui qui, de son plein gré et de lui-même, remet son âme, non pas entre vos mains, bourreaux, mais entre les mains de son Père qui est aux cieux. Non, il ne mourra pas entre vos mains, il ne mourra pas de votre main : vous êtes trop faibles, vous êtes impuissants contre lui.

Or, sachez-le, persécuteurs de tous les temps, vous êtes tout aussi faibles et tout aussi impuissants contre son corps mystique que contre son corps physique, vous êtes tout aussi faibles et tout aussi impuissants contre son Église.

Jésus pousse un cri, mais un cri puissant qui montre que s'il meurt, c'est qu'il veut mourir.

Les mourants ordinaires n'inclinent pas la tête avant d'expirer, mais la tête retombe après le dernier soupir. Jésus avant de mourir, incline la tête; on dirait qu'il s'incline devant la volonté de son Père, et que, s'il

meurt, c'est pour obéir, non aux hommes dont il défie toute la puissance, mais au Père céleste dont il adore le bon plaisir. *Et inclinato capite.*

Alors, seulement alors, il laisse échapper un soupir qui sera le dernier, et il rend paisiblement son âme très sainte. *Et inclinato capite emisit spiritum.* Il est mort.

IL EST MORT

Il est mort, mais en mourant le nouveau et véritable Samson a renversé les colonnes de l'empire infernal.

Il est mort, mais depuis trois heures le soleil refuse sa lumière à la terre déicide, et dans Athènes un sage, effrayé de cette nuit soudaine, s'est écrié : Ou la nature va se dissoudre, ou le Dieu de la nature souffre.

Il est mort, mais la terre tremble, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent, les morts ressuscitent, le voile du temple se déchire de haut en bas. C'en est fait de la synagogue et de l'ancien peuple de Dieu devenu le peuple déicide.

Il est mort, mais au cri puissant qui a précédé le dernier soupir de ce prodigieux mourant, le centurion préposé à la garde de la croix a reconnu que cet homme était juste et qu'il était le fils de Dieu, et avec lui les soldats, naguères si insolents, redisent : Vraiment cet homme était juste, vraiment cet homme était le fils de Dieu.

Centurio autem videns quod sic clamans expirasset et qui cum eo erant custodientes, viso terræ motu et his quæ fiebant, timuerunt valde dicentes (MATTH., XXVII, 54) :

Vere hic homo justus erat. (Luc., xxiii, 47.) *Vere filius Dei erat iste.* (Matth., xxvii, 54.)

Et le peuple, ce peuple qui, hier, criait : *Hosanna*, ce peuple qui, aujourd'hui, criait : *Tolle, crucifige*, ce peuple le voilà qui, maintenant, se frappe la poitrine et redit : Vraiment cet homme était juste, vraiment il était le Fils de Dieu.

Il est mort, mais voici que des grands du monde qui, au temps de sa puissance et de sa popularité, n'avaient pas osé se déclarer ses disciples, Nicodème et Joseph d'Arimathie se présentent hardiment devant Pilate pour obtenir la permission de rendre les derniers honneurs à celui que la synagogue a crucifié.

Il est mort, mais à la lueur des éclairs qui sillonnent la nuit du Calvaire, lisez au-dessus de ce front couronné d'épines : *Hic est Jesus Nazarenus, rex Judæorum*, Celui-ci est Jésus de Nazareth, roi des Juifs.

C'est là son titre, ou si l'on veut, c'est là son crime, et la raison de son supplice : *Titulus causæ.*

Il s'est dit roi, entendez bien : c'est là son crime. *Evangelium regni,* tout son évangile n'est que cela, l'annonce de sa royauté, l'affirmation de sa royauté : *Quia rex sum ego.*

C'était son crime hier : *Jesus Christus heri*, Jésus était le Christ, le roi, hier.

C'est son crime aujourd'hui : *Jesus Christus hodie.*

Tant que les siècles rouleront, ce sera son crime : *Ipse et in sæcula.* Sa royauté continuée, exercée par l'Église, voilà le crime que jamais les puissants de la terre ne lui pardonneront.

Sa royauté par l'Église, voilà ce que les puissants du monde ne cesseront de poursuivre, voilà ce qui fera couler le sang des martyrs, voilà ce qui inspirera les lois iniques et oppressives pour enchaîner l'action des papes, des évêques, des prêtres, des religieux, de tous les fidèles zélés et dévoués. Pourquoi donc ?

Cette royauté ne fait qu'affermir et consacrer toute royauté légitime, cette royauté ne fait qu'assurer toute liberté honnête.

Précisément, là est son crime : En affermissant les autorités légitimes, cette royauté contredit toutes les libertés criminelles que l'autorité légitime doit réprimer.

En assurant les libertés honnêtes, elle contredit les autorités tyranniques, despotiques, égoïstes, qui prétendent fouler aux pieds tous les droits afin de soumettre toutes les libertés honnêtes à leurs lois, c'est-à-dire à leurs passions et à leurs intérêts, à leur ambition, à leur cupidité, à leur libertinage.

Mais c'est en vain que les ennemis du roi Jésus ont dit à Pilate : N'écrivez pas qu'il est le roi des Juifs, mais qu'il s'est dit roi des Juifs.

Pilate enfin répondra en Romain : Ce que j'ai écrit, est écrit. *Quod scripsi, scripsi.*

Oui, tu as bien écrit. Et tu as bien fait de l'écrire dans les trois langues qui, alors, résumaient la civilisation du monde : en hébreu, en grec, en latin.

En hébreu, dans la langue du peuple qui a reçu et conservé le dépôt de la révélation divine pour soumettre le monde à la foi.

En grec, dans la langue du peuple qui domine par la supériorité universelle du génie.

En latin, dans la langue du peuple qui domine par la force, par le caractère, par les lois.

Jésus règnera d'abord par les Juifs fidèles, qui seront ses premiers Apôtres, ses premiers évangélistes et ses premiers disciples.

Puis il règnera par les Grecs qui ont déjà prêté leur admirable langue à la première version de la Bible, qui la prêteront encore aux évangiles et aux épîtres de ses Apôtres, aux éloquentes prédications des premiers et des plus insignes docteurs, et aux offices de la divine liturgie.

Il règnera par les Romains qui, bien qu'à leur insu, ont préparé une capitale au lieutenant de Jésus-Christ. Leurs Césars, il est vrai, seront ses plus redoutables persécuteurs pendant trois siècles, mais ils deviendront les plus zélés protecteurs et les plus fermes défenseurs de son Église. Leurs lois, épurées et rectifiées, deviendront le code des nations chrétiennes. Leur langue sera la langue officielle de l'Église mère et maîtresse de toutes les églises, de cette Église, une, sainte, catholique, apostolique, qui ne sera ni l'église judaïque, ni l'église grecque, mais l'Église *romaine*.

REGNAVIT A LIGNO DEUS

Concluons et résumons : Il y a dix-huit siècles et demi un homme mourait en croix pour s'être dit Dieu, pour s'être dit roi.

Aujourd'hui, l'élite du genre humain, tous les hommes sages et honnêtes le reconnaissent pour roi et l'adorent comme Dieu.

Donc il est roi, donc il est Dieu.

Sinon, je le répète, il faut dire que depuis dix-huit siècles et demi, ou la sagesse humaine est folie, ou l'honnêteté humaine est fourberie.

Folie, les plus sages d'entre les hommes prennent pour un Dieu celui qui ne l'est pas.

Ou fourberie, si les plus honnêtes d'entre les hommes donnent comme Dieu celui qu'ils savent ne l'être pas.

Mais en raison de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, Dieu ne peut pas permettre que l'humanité, dans sa partie la plus sage et la plus honnête, tombe, demeure et s'obstine dans une erreur capitale et impie.

Donc Jésus est Dieu ; donc Jésus est Roi.

Redisons-le et chantons-le avec l'Église : *Regnavit a ligno Deus.* Ce bois, cette croix déclare et démontre que Jésus est Dieu et qu'il est Roi. Pour se faire reconnaître Dieu et pour régner par un moyen pareil, par une mort cruelle et infâme, il fallait être Dieu.

Or, cette conclusion, que j'appellerai dogmatique, en appelle une autre éminemment pratique.

Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu. Entrez dans les sentiments du roi Jésus.

Étant Dieu, il s'est fait homme, il a pris la forme de l'esclave, il s'est humilié, il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.

Le monde tient un autre langage. Avec Lucifer il redit : Je monterai, je serai semblable au Très-Haut ; je serai comme Dieu, indépendant, libre, souverain : voilà pour l'âme, pour l'intelligence, pour la volonté.

Je mangerai de ce fruit défendu, je jouirai, je me ferai

sur la terre un paradis de délices : voilà pour le corps et pour les sens.

Mais le Très-Haut s'est abaissé, il a pris la forme de l'esclave, il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.

Aspirez-vous à devenir semblable au Très-Haut : *Similis Altissimo?* Montez au Calvaire, laissez-vous élever en croix, à l'exemple de Celui qui seul est le Très-Haut : *Tu solus Altissimus.*

Humiliez-vous, obéissez : tel est le secret de la grandeur et de la gloire.

Celui-là seul est grand, libre, indépendant, souverain, supérieur au monde, qui, méprisant son estime autant que ses mépris, ne craint pas de passer à ses yeux pour le dernier des hommes : *Humiliavit semetipsum.*

Celui-là seul est grand et supérieur au monde qui, plutôt que de s'écarter d'un iota de la volonté du Père céleste, est résolu à souffrir jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort en croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

Celui-là seul est grand, libre, souverain, supérieur au monde qui, méprisant les souffrances de la chair aussi bien que ses jouissances, peut se rire des menaces comme des promesses humaines.

Jésus s'est humilié, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix, et c'est pour cela même, *propter quod*, que Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom : *Nomen quod est super omne nomen.*

La croix ! voilà donc le signe, l'étendard de la victoire : allez, et avec Constantin, par ce signe vous vaincrez :

Hoc signo vinces, vous vaincrez le monde et le respect humain, la chair et la volupté.

Jésus-Christ dans la personne de son Vicaire et de son Église est encore dans la prison du tombeau ; levez-vous, je le répète, croisez-vous, redisant avec vos pères : Dieu le veut.

Oui, Dieu le veut. Dieu veut qu'enfin vous sortiez de la foule des chrétiens insensibles et indifférents, de ces chrétiens tranquilles qui se renferment dans la sphère étroite de leur égoïsme. Dieu veut que vous preniez rang parmi les chevaliers de la Croix qui se plaisent à redire avec le grand Paul : Je suis crucifié au monde et le monde est crucifié pour moi, c'est-à-dire je méprise le monde autant qu'il me méprise ! *Mundus mihi crucifixus est et ego mundo.*

Heureux ceux qui ont crucifié leur chair avec ses convoitises : après avoir souffert avec Jésus-Christ ils seront glorifiés avec Jésus-Christ ; morts au monde, morts à eux-mêmes, morts avec Jésus-Christ, ils ressusciteront avec Jésus-Christ. Amen.

QUATRIÈME SEMAINE

AVERTISSEMENTS

Après la douleur la joie, après l'humiliation la gloire. Si la croix vous effraie, regardez au delà, regardez au-dessus. La croix se détache sur un fond qui est le ciel.

PRÉAMBULES

Retournez donc au Calvaire. Jésus vient de rendre le dernier soupir. Son corps est séparé de son âme, mais il demeure toujours uni à la divinité ; son âme bienheureuse est descendue aux enfers, elle aussi toujours unie à la divinité.

Au troisième jour cette âme très sainte fait sortir des limbes les âmes des justes qui attendaient sa venue et leur délivrance. Suivie de cette escorte invisible, elle vient au sépulcre.

Là elle se rejoint à son corps et lui rend la vie, mais une vie toute nouvelle, une vie glorieuse et surnaturelle.

Jésus ressuscité apparaît à sa mère bénite : il nous est permis du moins de le penser, malgré le silence de l'Évangile.

Telle est l'histoire du grand fait de la résurrection. Tel est aussi le premier préambule du premier exercice de cette glorieuse semaine.

Second préambule : Se figurer le sépulcre et la demeure de Notre-Dame.

Dans le troisième je demanderai ce que je veux : ici ce sera la grâce de me réjouir de la grande gloire et de l'ineffable joie de Jésus ressuscité.

DEUX POINTS NOUVEAUX

Aux trois premiers points ordinaires de toutes les contemplations sur les mystères, ajoutons les deux suivants.

Quatrième point : Considérer comment la divinité, qui paraissait se cacher durant la passion, se montre dans la résurrection et se manifeste par les effets les plus admirables.

Cinquième point : Observer avec quelle délicatesse et quelle amabilité Jésus se plaît à consoler les siens, comme un ami qui se plaît à consoler son ami.

Les colloques se feront selon la coutume.

ORDRE DES MÉDITATIONS

On suivra pour les exercices de chaque jour le même ordre que dans les semaines précédentes, avec les mêmes adoucissements, dans le cas où la santé et la

fatigue exigeraient quelques ménagements. — Toujours l'ordre et la constance ; toujours la discrétion et la prudence.

Avant chaque exercice il importe de se fixer les points à méditer, mais on peut les multiplier ou les diminuer selon le sujet. — Toujours la régularité, mais avec une certaine largeur : Prévoir, ordonner, déterminer, mais s'accommoder aux circonstances et se plier aux diverses exigences.

MODIFICATIONS AUX ADDITIONS 2e, 6e, 7e, ET 10e

Enfin, on observera fidèlement les additions, mais on modifiera la seconde, la sixième, la septième et la dixième.

Seconde addition. « Aussitôt le réveil je me rappellerai, *poner en fronte,* la contemplation que je dois faire, *voulant m'affecter* et me réjouir de la si grande joie et allégresse de Jésus-Christ Notre Seigneur. »

Tel est le but de cette semaine. Autant j'ai dû m'attacher à Jésus souffrant, et m'efforcer de partager ses douleurs, autant et plus encore je dois m'attacher à Jésus heureux et triomphant et m'associer à son bonheur par la joie et l'allégresse que j'en ressentirai, si vraiment je l'aime, si j'ai été réellement affligé et consterné de le voir souffrir et mourir pour moi.

Sixième addition. Appliquer la mémoire et la pensée aux choses propres à exciter le plaisir spirituel, les saintes allégresses et les joïes surnaturelles. Dans ce but je penserai sans cesse à la gloire céleste,

Septième addition. Appeler les créatures même maté-

rielles à seconder notre joie spirituelle. A cet effet je me permettrai de jouir du doux éclat de la lumière qui est une belle image de la gloire céleste.

Au printemps je pourrai jouir de la fraîcheur, qui est un symbole de l'éternel rafraîchissement du paradis ; et en hiver de la chaleur, qui figure les douces ardeurs de la céleste patrie ; je pourrai aussi admirer dans le soleil une image de Jésus si brillant, si radieux, lorsqu'il sort du tombeau, et lorsqu'il monte aux cieux où il éclaire la Jérusalem céleste des splendeurs de sa gloire.

Les sens nous ont été donnés pour nous élever de l'ordre matériel à l'ordre spirituel. Cherchons dans la création sensible tout ce qui peut nous aider à nous réjouir en Dieu notre Créateur et en Jésus notre Rédempteur.

Dixième addition. Remplacer la pénitence par la tempérance, gardant un juste milieu entre l'austérité et le relâchement. Il est bien entendu qu'on observera toujours exactement les abstinences et les jeûnes prescrits par l'Église.

LA RÉSURRECTION

Le monde a triomphé, et voici les monuments de sa victoire : une croix, un tombeau.

Une mère désolée pleure son Fils unique, crucifié sans avoir rien fait de mal : *Quid enim mali fecit ?* crucifié pour avoir bien fait : *Bene omnia fecit.*

Quelques disciples pleurent et la faiblesse qui leur a fait abandonner leur Maître, et les espérances qu'ils ont perdues. *Sperabamus*, nous espérions ; vous entendez : ils espéraient, ils n'espèrent plus.

Triomphez donc, fiers ennemis de Jésus, triomphez, mais hâtez-vous.

Trente ans d'une vie obscure, trois ans d'une vie de contradiction, dix-huit heures de passion, trois heures sur la croix, trois jours à peine dans le tombeau ! Et le mort sort du tombeau, le crucifié triomphe.

Le lion dormait. Il se réveille. Tremblez. *Vicit leo de tribu Juda.*

J'étais mort : *Et fui mortuus*, et me voici vivant pour les siècles des siècles : *Et ecce sum vivens in sæcula sæculorum.*

Courage, disciples chéris, confiance : J'ai vaincu le monde, *Confidite, ego vici mundum.*

Réjouissons-nous : Jésus triomphe de la malice de ses ennemis par la disparition de son corps, et de la défiance de ses amis par ses apparitions.

Réjouissons-nous : le triomphe de Jésus est le gage et le modèle du nôtre : de notre triomphe personnel, de notre triomphe social.

De notre triomphe personnel : La résurrection de Jésus est le gage et le modèle de la résurrection de nos âmes, et de la résurrection de nos corps.

De notre triomphe social : La résurrection de Jésus est le gage et le modèle de la vie de cette Église qui est aussi son corps et dont nous sommes les membres.

I. TRIOMPHE DE JÉSUS

1° JÉSUS TRIOMPHE DE LA MALICE DE SES ENNEMIS PAR LA DISPARITION DE SON CORPS

Retournons au Calvaire, reportons-nous à l'instant où Jésus va expirer. Il me semble voir Lucifer en personne planant sur la montagne. Sans le souffle infernal on ne s'explique pas la fureur qui s'acharne sur ce Juste expirant dans les plus atroces douleurs. Cette rage n'est pas humaine. Lucifer dominait sur le Calvaire.

Mais au cri puissant du mourant, Lucifer éperdu s'enfuit devant l'âme sainte de Jésus qui, rapide comme l'éclair et terrible comme la foudre, le précipite au fond de l'abîme infernal.

Te voilà donc brisé comme nous, s'écrient les géants de l'enfer, toi qui te levais si brillant au matin de ton existence, toi qui disais : Je monterai, je serai semblable au Très-Haut.

JÉSUS AUX LIMBES

Libre entre les morts : *Inter mortuos liber*, Jésus descend aux enfers pour enlever aux principautés et aux puissances infernales les âmes justes que le péché originel retenait captives dans l'empire de l'antique serpent. Déjà leur délivrance est assurée, déjà elles triomphent dans la personne du libérateur : *Exspolians principatus et potestates traduxit confidenter palam triumphans in semetipso.*

Vainqueur de la mort, qui en frappant le Juste a outrepassé ses droits, Jésus vient briser ses dards. Où est ton dard, ô mort ? *Ubi est, mors, stimulus tuus ?*

Jusqu'ici la mort ôtait la vie de la terre sans donner la vie du ciel ; aussi, même pour le juste, il était dur de mourir.

Désormais pour le juste, la mort n'est plus la mort, elle est la porte du ciel, elle est le dernier instant d'une vie mortelle et le premier de la vie éternelle. La mort donne la vie. *Ero mors tua, ô mors.*

Maître de la vie, Jésus ne l'a quittée qu'au moment où il l'a voulu ; maître de la mort, il reprendra la vie au moment qu'il a fixé lui-même.

Il demeure trois jours dans le tombeau pour démontrer qu'il est mort, et que par conséquent il est homme.

Au troisième jour il sortira du tombeau, pour démon-

trer qu'il ressuscite quand il veut, et que par conséquent il est Dieu.

Ego pono animam meam ut iterum sumam eam; et potestatem habeo iterum sumendi eam.

LE TOMBEAU

Remontons sur la terre. Là les ennemis de Jésus triomphent. Ils triomphent ! Non. Déjà ils tremblent. A peine Jésus est-il dans le tombeau que les voici devant Pilate. Que veulent-ils donc encore ?

Il nous souvient que ce séducteur a dit de son vivant : Je ressusciterai le troisième jour ; faites donc garder le tombeau...

Ce séducteur ! S'il fut un séducteur, il n'est qu'un homme. L'homme ne peut pas se ressusciter lui-même. Dieu sans doute ne le ressuscitera pas : ce serait confirmer le blasphème de celui qui s'est dit Dieu ne l'étant pas.

S'il ne fut pas un séducteur, il est Dieu. Contre Dieu que pourront vos soldats ?

De peur, ajoutez-vous, que ses disciples n'enlèvent son corps et qu'ils ne viennent à publier qu'il est ressuscité.

Les disciples enlever le corps ! Eux qui ont fui lorsque leur Maître d'un mot renversait vos soldats ; eux dont le chef a renié son Maître à la voix d'une servante !

Les disciples enlever le corps ! Mais pour eux comme pour vous, Pontifes, la résurrection, au jour prédit, est le signe annoncé par Jésus lui-même pour confirmer

la divinité de sa mission, de sa doctrine et de sa personne. Plus que vous ils sont intéressés à attendre qu'en effet il se ressuscite au jour marqué. Si ce jour-là il ne ressuscite pas, il fut un imposteur qui les a indignement trompés et que désormais ils haïront plus que personne.

Allez cependant. Vous avez des soldats. Gardez le tombeau comme il vous plaira. *Custodite sicut scitis.*

Mais prenez garde. Si le corps de Jésus vous échappe, si au troisième jour il n'est pas dans le tombeau, vous en répondez au monde, et le monde pourra bien croire que Jésus est ressuscité. D'autres seraient suspects. Mais vous! Qui pourrait mieux le garder que vous? *Custodite sicut scitis.*

LES GARDES

Les pontifes se rendent au tombeau, ils apposent les scellés sur la pierre énorme qui ferme l'entrée du sépulcre, et ils en confient la garde aux soldats.

Le second jour se passe, le troisième va poindre. Les gardes sont à leur poste.

Soudain, aux premiers rayons du soleil, la terre tremble, la pierre du tombeau se renverse ; tranquillement assis sur cette pierre, un ange foudroie les soldats de l'éclair de ses regards.

Maintenant, gardes, vous pouvez vous retirer, vous n'avez plus rien à faire ici. Le corps n'est plus dans le tombeau.

Mais rendez compte de votre mission. Et ils ont rendu compte.

Le conseil se rassemble. Oui, délibérez. Vous branliez si fièrement la tête devant la croix! *Wah qui destruis templum Dei...* toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours... Ce temple, c'était son corps, et vous le saviez. Ce corps, le voici relevé, vous le savez aussi. Venez donc branler la tête devant ce tombeau vide.

Que faire? Nier la disparition du corps? Mais ce sépulcre est là, criant, non comme les autres tombeaux : *Hic jacet*, ci-gît, mais : *Non est hic*, il n'est plus ici, il n'est plus étendu... Non : *Jacet*, — mais, *Surrexit :* il s'est levé, il s'est ressuscité. Sinon, pourquoi le corps n'est-il plus ici?

Les apôtres l'ont enlevé! Mais les gardes! pourquoi les avez-vous mis là, ces gardes? Ce sont maintenant des témoins qui vous gênent.

Mais les pontifes ont de l'or. Un peu... Non pas... Beaucoup d'or, *pecuniam copiosam ;* à ce prix, braves soldats, vous direz que les apôtres ont enlevé le corps pendant que vous dormiez : *Vobis dormientibus.*

— Nous dormions! Mais que dira Pilate?

— Pilate! nous le gagnerons : *Nos suadebimus ei.*

Cependant, l'or brillait, l'or coulait dans la main des soldats... Oui... en effet, nous dormions!

Vous dormiez! Et vous vivez! et vous êtes libres! Ah! si vous eussiez dormi, les ennemis de Jésus eussent été les premiers à exiger votre mort.

Vous dormiez! Et vous avez vu les apôtres!

Vous dormiez! Et ces fortes barres qui scellaient la pierre du sépulcre, on a pu les arracher ou les briser

sans troubler votre sommeil? Et cette pierre énorme, on a pu la rouler sans déranger votre repos!

Et même, au lieu d'emporter le corps tout enseveli, on a pu, tout à loisir, le dégager des linceuls qui l'enveloppaient, plier ces linceuls, les ranger, et les déposer dans le tombeau, sans craindre que, enfin, vous ne vinssiez à vous réveiller!

Dites plutôt que vous avez aidé les ravisseurs, que vous étiez d'accord avec eux, et qu'eux aussi vous ont donné de l'or.

Mais non! Tout s'explique; vous dormiez.

Dormientes testes adhibes! s'écrie saint Augustin : Tu nous cites des témoins endormis! Vraiment c'est toi, ô Juif, qui dors, quand tu rêves une pareille défaite : *Vere tu obdormisti, qui talia scrutando defecisti.*

Les apôtres enlever le corps! Et pourquoi? dans quel but?

Peut-être pour couvrir la honte de leur crédulité et de leur foi en ce séducteur, ils se proposent de l'étendre au monde entier.

Mais sur quoi donc se fonde leur espoir? Sur l'éclat de la naissance et du nom? — Ils ne sont, la plupart, que d'obscurs Galiléens. — Sur leurs richesses? — Ce ne sont que de pauvres pêcheurs. — Sur leur génie, leur caractère, leur éloquence, leur courage? — Ils sont aussi simples que timides.

Sur les miracles de leur maître? — Qu'est devenu le prestige de ces miracles, depuis qu'après avoir sauvé les autres, il n'a pu se sauver lui-même?

Sur sa popularité? — Où est-elle depuis que le peuple a passé de l'*Hosanna* au *Crucifigatur?*

Sur ses promesses ? — Quelles promesses ? S'il n'accomplit pas d'abord celle de sa résurrection, toutes ses promesses n'étaient que des fables.

IL N'EST PLUS LA

Il est cependant un fait indubitable : Le corps de Jésus n'est plus dans le tombeau. Témoins les gardes, qui, du moins à leur réveil, ont pu voir le sépulcre vide ; témoins les pontifes qui ne peuvent le nier.

Ah ! vous avez craint une erreur nouvelle et dernière pire que la première : *Et erit novissimus error pejor priore.*

Oui, certes, l'erreur nouvelle, pour parler votre langage, sera pire que la première. La première, selon vous, fut la crédulité de quelques femmes, de quelques pêcheurs qui ont vu dans Jésus un envoyé de Dieu, le Fils de Dieu.

Désormais, ce ne seront plus quelques pêcheurs obscurs et quelques femmes dévotes qui croiront que Jésus fut l'envoyé de Dieu, le Fils de Dieu, Dieu lui-même ; ce ne sera plus une bourgade, une ville, une province, un royaume, un empire, ce seront des nations et des générations sans nombre, ce sera l'élite du genre humain qui, tout entière, proclamera que Jésus est le sauveur, le messie promis, le roi universel, le Fils de Dieu, Dieu comme son Père, et cela précisément parce que vous, pontifes-bourreaux, vous vous êtes chargés de garder le tombeau. Nous eussions pu nous défier de tous autres gardes : Mais vous !... — Qui pouvait

mieux, qui savait mieux le garder ? *Custodite sicut scitis !*

Ah ! que vous avez bien su le garder ! *Non est hic !* Il n'est plus là. Et grâce à cette politique profonde qui vous fait choisir des témoins endormis pour affirmer l'enlèvement, il nous faut bien conclure que, si le corps n'est plus là, c'est que, selon sa parole, Jésus s'est ressuscité au troisième jour : *Surrexit sicut dixit.*

Or, Jésus ne s'est pas borné à confondre la malice de ses ennemis par la disparition de son corps, il a daigné, par des apparitions répétées, ranimer la foi de ses disciples et consoler leur amour.

2° JÉSUS TRIOMPHE DE LA DÉFIANCE DE SES AMIS PAR SES APPARITIONS

Redescendons aux limbes. Le troisième jour va poindre. L'âme de Jésus sort des enfers. Escortée par les âmes des justes et par les anges des cieux, elle pénètre dans le tombeau.

Approche, ô Adam, vois ce corps étendu sans vie, couvert de blessures : voilà ton ouvrage !

Mais soudain l'âme de Jésus rentre dans son corps et, en vertu de la toute-puissance divine qui lui est inséparablement unie, elle le ranime et l'investit de sa gloire, de sa force et de sa beauté.

Aussitôt, plus brillant que la lumière, plus subtil que la foudre, plus rapide que l'éclair, impassible, immortel, Jésus, en corps et en âme, traverse le roc du sépulcre comme le rayon du soleil traverse le cristal. Où va-t-il ?

APPARITION A MARIE

Reportons-nous encore au soir de la passion et pénétrons dans la cellule où Marie s'est retirée. La nuit qui suivit la mort de Jésus et la journée du sabbat se passèrent dans la plus profonde désolation. Enfin, peut-être, cédant à l'excès de la fatigue, Marie s'endort. Mais quel sommeil !

Elle voit toujours son Jésus en croix, son Jésus sanglant, son Jésus couronné d'épines, son Jésus expirant, son Jésus étendu sans vie dans le tombeau.

Elle entend les cris de mort, les coups de la flagellation, les coups de marteau, les insultes des ennemis, les douces paroles de Jésus, son dernier cri, le coup de la lance.

Elle dort peut-être, mais son cœur veille, et il ne veille que pour souffrir.

Regarde, ô Ève, voilà ton ouvrage.

Cependant peu à peu une douce lumière pénètre dans la cellule, une douce harmonie prépare le réveil : *Regina cœli, lætare...*

Et la lumière grandit, et les anges suspendent leur concert. Et de sa grande et douce voix Jésus laisse échapper ce mot : Ma Mère !

C'est lui, c'est Jésus vivant, radieux, heureux, glorieux ! Ici toute parole humaine est impuissante. Retirons-nous.

QUIS REVOLVET LAPIDEM ?

Où vont ces femmes qui ont devancé l'aurore ? Pour qui ces parfums qu'elles portent dans des vases précieux ?

Elles se rendent au tombeau. Chemin faisant elles se demandent : Qui nous roulera la pierre ? *Quis nobis revolvet lapidem ?*

La pierre ! Ah ! vous ne savez pas tout. Cette pierre les pontifes l'ont scellée, et une garde entoure le sépulcre.

Et vous qui méditez ces faits, appliquez-vous-en les circonstances.

Vous venez de vous convertir, vous avez entrepris une bonne œuvre. Mais que d'obstacles à votre persévérance ou à votre entreprise ! Ces obstacles vous inquiètent, et vous avez dit : Qui nous roulera la pierre ? *Quis nobis revolvet lapidem ?* Que serait-ce si vous connaissiez toutes les difficultés, toutes les impossibilités qui vous attendent !

Allez, cependant, et, comme ces saintes femmes, allez toujours. Faites le possible, Dieu se charge de l'impossible.

Tout à coup le sol tremble ! Qui dira l'effroi dont furent saisies les pieuses servantes de Jésus ?

Or, ce tremblement écartait précisément et les obstacles connus et les obstacles ignorés. Du même coup l'envoyé du Seigneur brisait les sceaux des pontifes, renversait la pierre, ébranlait le sol et dispersait les soldats.

Le sol s'agite sous nos pieds. Le monde social est ébranlé. Les couches inférieures se soulèvent... Vous tremblez !

Ce n'est pas à vous de trembler. Les impies tout puissants gardaient le tombeau où ils se flattaient de retenir l'Église à jamais enfermée. Fuyez, impies. Pour renverser l'Église vous avez ébranlé la société tout entière, vous avez soulevé les peuples, et les peuples en se soulevant n'ont renversé que vous. Fuyez, l'Église est libre.

Cependant le corps de Jésus n'est plus dans le sépulcre. Madeleine, l'une des saintes femmes, retourne à Jérusalem. Elle avertit Pierre et Jean. Ceux-ci accourent, ils entrent dans le tombeau, ils y trouvent les linceuls soigneusement pliés, ils les prennent et se retirent.

Mais les saintes femmes ne peuvent pas s'arracher de ce lieu où a reposé le corps du Seigneur. La constance de leur amour sera récompensée. Étant entrées, à leur tour, dans la grotte, elles voient deux anges qui ne s'étaient pas montrés aux apôtres.

Vous cherchez Jésus de Nazareth, disent les envoyés célestes, pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? Il n'est plus ici, il est ressuscité selon sa parole ; allez, dites à ses disciples qu'ils le verront en Galilée. — Aussitôt elles partent.

APPARITION A MADELEINE

Madeleine alors ne se trouvait pas avec ses compagnes. Peut-être les avait-elle quittées pour parcourir

le jardin et y chercher les traces de l'enlèvement. Ce qui est certain, c'est que, après le départ des autres saintes femmes, Madeleine se trouvait seule devant le tombeau.

Elle y entre. Elle y voit les anges.

Femme, lui demandent-ils, pourquoi pleurez-vous ?

Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, répond-elle, et que je ne sais où on l'a mis.

Ce disant elle entend sans doute le bruit des pas de quelqu'un, elle se retourne.

Femme, lui dit l'inconnu, pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez-vous ?

Madeleine le prenant pour le jardinier, répond : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.

O Madeleine ! Tu ne pouvais mieux t'adresser. Oui, le ravisseur c'est Lui ! — Où il l'a mis ! — Pas aussi loin que tu le penses.

Madeleine s'est retournée vers le tombeau, comme si elle eût dit : Voyez, c'est là qu'on l'avait déposé ! Il n'y est plus !

Maria, Marie ! — C'est le prétendu jardinier qui l'appelle avec une douceur ineffable.

Madeleine a reconnu la voix qui un jour lui avait dit : Vos péchés sont remis. — *Rabboni*, s'écrie-t-elle, ô mon Maître ! — Elle tombe aux pieds de Jésus. Elle va encore arroser de ses larmes, mais de larmes de joie, ces pieds sacrés que jadis elle arrosa des larmes de la pénitence, ces pieds augustes qu'elle a vu cloués à la croix.

Mais ce n'est pas l'heure de la dévotion sensible. Il est des instants où la charité envers les hommes est plus

urgente que la charité envers Dieu lui-même, ou plutôt alors la charité envers Dieu doit précisément se montrer par la charité envers les hommes.

Les apôtres sont dans la désolation. Jésus charge Madeleine de les consoler. Va, lui dit-il, dis à mes frères...

Vos frères ! Autrefois vous les appeliez vos disciples, c'était déjà un grand honneur. Au moment de les quitter, vous les avez appelés vos amis : *Vos autem dixi amicos.* Ils vous ont abandonné, ils ont perdu le droit d'être appelés même vos serviteurs, et vous les nommez, non seulement vos disciples, non seulement vos amis, mais vos frères !

Quelles que soient nos fautes, nos lâchetés, ne perdons pas confiance. Il y a dans le cœur de Jésus des abîmes de miséricorde, des abîmes de bonté, des abîmes de tendresse.

Jésus disparaît ; Madeleine part.

APPARITION AUX SAINTES FEMMES

Les autres saintes femmes n'avaient pas encore eu le temps d'arriver à Jérusalem. Elles sont sur le chemin de l'obéissance. Elles y rencontreront Jésus. A peine le Sauveur a-t-il disparu aux yeux de Madeleine, que, rapide comme l'éclair, il se transporte devant ses fidèles servantes. Elles tombent à ses pieds, et l'adorent en silence. Leur cœur est trop rempli de stupeur et de joie pour leur permettre de prononcer une parole.

Jésus confirme l'ordre qu'elles ont reçu des anges, et il disparaît.

Défions-nous de toute inspiration qui contredirait l'obéissance. Dieu veut que nous suivions la direction donnée par ses représentants et ses envoyés.

Les apôtres se trouvaient réunis dans le cénacle. Ils avaient sans doute appris de la bouche de Pierre et de Jean la disparition du corps de Jésus. Probablement, ils avaient sous les yeux les linceuls apportés du sépulcre par les deux apôtres. Ils étaient vraisemblablement occupés à discuter sur toutes ces circonstances, lorsque les saintes femmes survinrent, et, rapportant les paroles de l'ange, racontèrent comment Jésus leur était apparu à elles-mêmes, et leur avait confirmé l'annonce faite par les anges de sa prochaine apparition aux apôtres.

A ces mots, sans doute, les apôtres vont éclater en transports de joie. Ces pieuses femmes doivent leur inspirer toute confiance. Elles sont proches parentes de plusieurs d'entre eux.

Non, ce récit est pris pour le songe d'un cerveau en délire : *Et visa sunt ante illos deliramenta verba ista et non crediderunt illis.*

Survient Madeleine : à son tour elle raconte ce qu'elle a vu, elle redit les paroles dont Jésus l'a chargée pour les apôtres, pour ses frères...

Madeleine! hélas! après les émotions du Calvaire, faut-il s'étonner d'un accès de délire? Celle-ci est bien plus suspecte que les autres. Et les disciples s'obstinent à ne pas croire. *Et non crediderunt.* (MARC, XVI, 11.)

Trompé au commencement par la femme, l'homme peut, avec quelque raison, se défier de son témoignage et de ses rapports. Peut-être même ne se défie-t-il pas

toujours assez. Toutefois il est des bornes à la défiance. Jésus veut réhabiliter la femme. Déjà Ève est relevée dans la personne de sa fille, dans la personne de la Mère de Jésus. Cette fois Jésus veut que ses disciples apprennent la grande nouvelle de sa résurrection par une pécheresse convertie. Madeleine sera le premier témoin connu de la résurrection du Sauveur. Elle confirme le récit des autres saintes femmes.

Par une prudence excessive, les apôtres refusent d'ajouter foi à un rapport si conforme avec celui de Pierre et de Jean sur la disparition du corps, et avec l'annonce formelle que Jésus lui-même leur avait donnée si souvent de sa résurrection au troisième jour. Hé bien ! Le Sauveur ne se montrera pas. Pour ces disciples trop difficiles, la journée se passera dans la tristesse et dans la désolation.

APPARITION AUX DISCIPLES D'EMMAUS

Le soir venu, deux d'entre eux partent pour une bourgade voisine, nommée Emmaüs. Chemin faisant, ils parlaient de Jésus.

Un voyageur se joint à eux. De quoi parlez-vous, leur demande-t-il, et pourquoi êtes-vous si tristes ?

— Seriez-vous si étranger à Jérusalem, réplique l'un d'eux, pour ignorer ce qui vient de s'y passer ?

Ah ! qui le sait mieux que lui ! Toutefois, comme s'il ne savait rien, l'inconnu demande de quoi il s'agit.

Eh ! répondent les disciples, il s'agit de Jésus de Nazareth, cet homme puissant en œuvres et en paroles,

que nos princes ont fait crucifier... Nous espérions qu'il rachèterait Israël.

— *Sperabamus!* Il n'espèrent plus !

O stulti et tardi ad credendum, insensés, lents à croire, reprend le voyageur ! Et il se met à expliquer comment il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans la gloire, et il déroule à leurs yeux les prophéties concernant le Messie.

On arrive à Emmaüs. Les deux disciples forcent l'inconnu à recevoir chez eux l'hospitalité. *Et coegerunt illum : Mane nobiscum, quoniam advesperascit, et inclinata est jam dies.*

On se met à table. L'étranger prend du pain, il le bénit, le rompt, le présente aux disciples. On croirait assister encore à l'institution de l'Eucharistie.

Aussi, à peine les disciples ont-ils reçu le pain qui leur est présenté, que leurs yeux s'ouvrent. Ils ont reconnu Jésus, mais Jésus disparaît.

C'était lui ! Est-ce que notre cœur n'était pas embrasé pendant qu'il nous expliquait les Écritures ?

Ici, admirez le fruit de la communion et apprenez quels doivent être les effets de la vraie dévotion. L'amour de Dieu produit nécessairement l'amour du prochain.

Les disciples ont refusé le témoignage des femmes, peut-être accepteront-ils celui des hommes. Sur le champ donc, et malgré la nuit, malgré la crainte des Juifs, les pèlerins d'Emmaüs reprennent le chemin de Jérusalem. Ils se présentent au Cénacle, ils veulent parler, mais on les prévient : Jésus est ressuscité, leur dit-on, et il est apparu à Simon Pierre.

A leur tour, ils racontent ce qui s'est passé dans le trajet, et comment ils ont reconnu Jésus à la fraction du pain.

APPARITION AUX APOTRES

Les uns se rendent à tant de témoignages, les autres hésitent encore. Ce fut en ce moment sans doute que Thomas sortit du Cénacle. Il y était à l'arrivée des disciples d'Emmaüs, saint Luc le déclare : Et ils trouvèrent les *onze* rassemblés et ceux qui étaient avec eux. *Et invenerunt congregatos undecim, et eos qui cum illis erant.* (Luc., XXIV, 33.) Or, saint Jean (XX, 24) nous apprend qu'il n'y était plus au moment où, les portes et les fenêtres étant fermées, soudain Jésus parut debout au milieu de l'assemblée.

Pax vobis, la paix, dit le Sauveur, *Ego sum*, c'est moi, ne craignez pas.

A cette vue, à ces mots, tous les disciples vont enfin se rendre.

Et pourquoi se rendraient-ils? D'après eux, je parle de ceux qui jusqu'ici se sont raidis contre tous les témoignages, d'après eux, les saintes femmes d'abord, puis Simon Pierre, puis les disciples d'Emmaüs, ont pu être le jouet de l'illusion. Pourquoi ne seraient-ils pas à leur tour victimes de quelque fascination ? Aussi, dans leur trouble et dans leur effroi, ils s'imaginent voir un esprit. *Conturbati vero et conterriti existimabant se spiritum videre.* (Luc, XXIV, 37.)

Jésus a compassion de leur faiblesse. Au témoignage des hommes et des femmes, à son propre témoignage :

Ego sum, c'est moi ; aux témoignages des yeux et des oreilles de ces disciples eux-mêmes qui le voyaient, qui l'entendaient, et qui ne croyaient pas à sa résurrection, il daigne ajouter le témoignage du sens le moins accessible à l'illusion, je veux dire le sens du toucher.

Voyez, leur dit-il, voyez mes mains et mes pieds, c'est bien moi. *Videte manus meas et pedes, quia ipse sum.* (Luc, xxiv, 39.)

Vous hésitez! Vous craignez les illusions de la vue. *Palpate*, palpez, touchez et reconnaissez qu'un esprit n'a pas de la chair et des os comme vous voyez que j'en ai. *Palpate et videte quia spiritus carnem et ossa non habet sicut me videtis habere.* (Luc, xxiv, 39.)

Et comme après cette vérification, l'admiration et la joie les empêchent encore de croire, Jésus pousse la condescendance jusqu'à manger en leur présence.

Enfin, ils se sont tous rendus. Tous ont cru que Jésus est vraiment ressuscité. Jésus disparaît.

NISI VIDERO... NON CREDAM

Ce fut alors que Thomas rentra dans le Cénacle. On l'entoure. Nous avons vu le Seigneur, lui disent ses heureux collègues : *Vidimus Dominum.*

Et moi, répond l'apôtre, si je ne vois pas dans ses mains la trace des clous, si je ne mets pas mon doigt à la place des clous et ma main dans son côté, je ne croirai pas. *Nisi videro... non credam.*

Pensez-vous que nous voulons vous tromper ?

Je ne dis pas cela ; mais si je ne vois pas, je ne croirai pas : *Nisi videro... non credam.*

En ces derniers temps il s'est produit, en philosophie, un système que l'on dit nouveau. On le nomme le *Rationalisme*. Ce système se formule ainsi : L'homme ne doit admettre que ce qui est démontré par la raison. On désigne l'inventeur.

L'inventeur ! Ce fut un batelier du lac de Tibériade, qui s'appelait Thomas. C'est cet homme qui, dans un moment où la mauvaise humeur lui avait dérobé le bon sens, donna la formule du *rationalisme,* disons plutôt du *positivisme*, autre système qui n'admet comme réel, comme *positif* que ce qui se voit des yeux du corps.

Nisi videro, non credam... Je ne crois, je n'admets que ce que je vois par les yeux du corps, je n'admets que ce que je touche.

Mais la raison elle-même déclare qu'il est des choses qu'elle ne peut ni démontrer, ni expliquer et qui ne laissent pas d'être très réelles et très positives, par exemple la vie dans la plante, le sens dans l'animal, la création du monde, l'existence d'un premier être, invisible, incompréhensible, absolument insaisissable aux yeux du corps et à ceux de l'esprit, sans parler des faits dont vous n'avez pas été le témoin et qui ne vous sont connus que par le rapport d'autrui.

A cela le philosophe nouveau répond invariablement : *Nisi videro... non credam.*

Et comment savez-vous que tel homme est votre père, que vous avez une âme, que cet épi et les cinquante grains qu'il porte proviennent d'un seul grain de blé ? Vous n'avez rien vu de tout cela, et vous ne comprenez ni comment le grain de blé en a produit cinquante, ni comment l'âme anime et vivifie le corps. Le mystère

vous entoure, le mystère vous pénètre. Vous ne vous comprenez pas vous-même ; vous ne voyez, vous ne touchez en vous ni l'âme ni même le corps, sauf la surface.

Nisi videro... non credam..., réplique cet homme épais, avec la sotte gravité d'une ignorance doublée d'imbécillité : Si je ne vois pas, je ne croirai pas.

Je suis philosophe, moi ! je suis rationaliste, moi ! je suis positiviste, moi ! je suis libre-penseur, moi !

Libre-penseur, toi ! Libre-penseur ! Tu n'es ni libre ni penseur. Tu ne penses rien, tu ne sais rien, tu ne fais que redire la leçon qui t'a été imposée par l'ignorance et l'impiété.

Positiviste, toi ! tu ne *poses* rien, tu n'*affirmes* rien, tu ne sais que nier. Tu ne comprends même pas que l'esprit est plus positif et plus réel que la matière.

Rationaliste, toi ! tu ne sais même pas user de la raison.

Philosophe, toi ! Oh ! ne déshonore pas un si beau nom. Philosophe signifie ami de la sagesse, or tu n'aimes pas la sagesse. La sagesse est la science des choses par les causes les plus hautes. Toi tu ne sais pas même remonter de l'effet à la cause la plus prochaine. Tu l'as dit : Je ne crois que ce que je vois. Or comme tu ne vois que la surface, comme tu ne vois le tout de rien, comme il n'est rien et qu'il n'est pas une chose dont tu puisses voir la raison, la cause, le principe, te voilà condamné à ne rien croire, à ne rien admettre, à ne rien savoir.

LA GRANDE ATTESTATION

Revenons au fait de la résurrection de Jésus-Christ.

L'élite du genre humain, tout ce qu'il y a eu d'hommes sages et honnêtes depuis dix-huit siècles, depuis les saint Paul, les saint Augustin, jusqu'aux Bossuet, tous ont cru le fait de la résurrection de Jésus-Christ, et par conséquent la divinité de sa doctrine et de son Église.

Et vous, petit homme, vous posant fièrement les pouces sur la hanche, et vous dressant contre l'élite du genre humain, vous avez dit : Et moi, je ne crois pas!

Vous ne croyez pas ! — Vous croyez quelque chose de plus surprenant. Vous croyez que vous, petit homme, vous êtes plus sage, plus honnête que tous les sages et que tous les honnêtes gens réunis.

Voilà donc votre philosophie et votre libre-pensée: Insulte au bon sens, insulte à la bonne foi de l'élite sage et honnête qui se succède depuis dix-huit siècles pour affirmer la résurrection de Jésus-Christ.

Ainsi aux yeux de l'incrédule, aux yeux de l'esprit *fort*, aux yeux du *libre*-penseur, nous qui croyons, nous sommes ou des insensés et des fous, ou des imposteurs et des fourbes.

Insensés, si nous croyons la résurrection de Jésus-Christ, car le libre-penseur l'affirme, Jésus-Christ n'est pas ressuscité, Jésus-Christ n'a pas pu ressusciter. L'Évangile, du reste, n'est tout entier qu'une fable, et Jésus-Christ un mythe.

Imposteurs, si sachant bien que en réalité Jésus-

Christ n'est pas ressuscité, nous ne laissons pas de parler et d'agir comme si nous étions persuadés de sa résurrection et de sa divinité.

Hé bien ! poussée à ce point, l'injure ne porte pas, elle retombe sur son auteur.

Oui, je le répète, il est un degré où l'injure est tellement insolente, tellement extravagante, qu'elle n'excite que le sourire et la pitié envers l'insulteur dont elle ne démontre que la folie et l'imbécillité, dans le sens latin du mot.

Toutefois, il se rencontre des hommes chez qui l'absence de foi résulte simplement du défaut d'instruction. Ils ignorent. Ceux-ci du moins ne blasphèment pas ce qu'ils ignorent, ils n'insultent pas ceux qui croient.

A l'égard de ces ignorants de bonne foi, la patience est permise. Vous pouvez, sans péril pour votre foi, conserver avec eux les relations ordinaires de la vie. Redoublez même de charité à leur égard. Par votre exemple, par votre influence, par l'instruction vous parviendrez peu à peu à les éclairer et à les amener au bonheur de la foi.

Cependant, huit jours se passent sans que Jésus reparaisse au milieu des apôtres. L'infidélité d'un seul suffit pour suspendre ou retarder les faveurs divines.

APPARITION A THOMAS

Enfin, au huitième jour, les apôtres se trouvant rassemblés, et Thomas étant avec eux, tout à coup Jésus apparaît, et debout au milieu des disciples, il s'adresse

à Thomas : Mets ton doigt ici et vois mes mains ; approche ta main, mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle.

Confus, hors de lui à ce doux reproche, Thomas pousse un cri, un seul mot s'échappe de ses lèvres ou plutôt de son cœur : *Dominus meus et Deus meus !* Mon Seigneur et mon Dieu !

S'il ose approcher sa main, c'est par obéissance, ou encore, d'après saint Léon, c'est pour nous : Il lui suffisait d'avoir vu, dit ce Pape, c'est pour nous qu'il touche. *Suffecit sibi quod viderat, sed nobis operatus est ut tangeret quod videbat.*

Nous pouvons croire après lui. Du reste, Thomas n'a pas été dispensé de l'obligation de soumettre la raison par la foi. S'il n'a cru la résurrection que sur le témoignage de ses yeux, il a cru ce qu'il ne voyait pas, il a cru la divinité de Jésus-Christ : *Aliud vidit, aliud credidit ; vidit vulnera, credidit Deum.* (Grégoire le Grand.)

Or, par cette confession, le plus lent à croire a dépassé tous les autres disciples. Pierre avait dit à son Maître : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Mais viendra un Arius qui, tout en reconnaissant que Jésus est le Fils de Dieu, le Verbe, niera qu'il soit Dieu, et ne voudra voir en lui que le premier et le plus parfait des êtres créés. Or par ce cri sublime : Mon Seigneur et mon Dieu, Thomas d'avance a foudroyé Arius. Reconnais, ô Arius, reconnais que Jésus est Dieu, ou bien déclare franchement que tu ne crois pas à l'inspiration de l'Évangile et des apôtres ; cesse de te dire chrétien, déclare-toi païen.

IL FAUT CROIRE

Pour nous, je le répète, après des témoins aussi difficiles, il nous est permis de nous rendre à notre tour; non seulement nous pouvons croire sans imprudence, mais il y aurait folie à ne pas croire.

Direz-vous que les apôtres sont des témoins suspects ?

Saint Jean Chrysostôme vous répondra : « Comment ont-ils persuadé la résurrection, s'ils n'ont pas fait des miracles pour la prouver ? Or, s'ils en ont fait, ce fut par la puissance de Dieu. Et Dieu ne peut pas concourir à l'imposture. S'ils n'en ont pas fait et que cependant ils aient convaincu des nations entières, ceci est beaucoup plus miraculeux. » (J. CHRYS., *in I Cor.*, *hom.* V.)

Saint Augustin reprend le même raisonnement : « S'il y a eu des miracles pour établir la croyance à la résurrection et à l'ascension de Jésus-Christ, nos adversaires sont insensés de ne pas croire ; s'il n'y en a pas eu, ce seul miracle doit leur suffire, que tant de millions d'hommes aient cru une chose si incroyable, sans miracles. »

On s'expliquerait encore une pareille croyance, si elle favorisait les passions. Mais si Jésus-Christ est ressuscité, il est Dieu ; s'il est Dieu, sa religion est divine. Or, cette religion condamne et contredit toutes les passions, tous les vices, toutes les inclinations les plus invétérées de l'humanité corrompue. Seule la force de

la vérité pouvait et peut encore imposer à l'homme une foi qui renverse son orgueil et enchaîne ses sens.

Cependant, Jésus adresse à Thomas un doux reproche : « Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru. *Quia vidisti me, Thoma, credidisti;* Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui n'ont pas laissé de croire. *Beati qui non viderunt et crediderunt.*

Mais à quoi me servirait-il de croire si ma vie ne répondait à ma foi ? La foi ne ferait que me rendre plus coupable.

A quoi me servirait-il de croire que Jésus est ressuscité, si je ne ressuscitais pas moi-même ?

La résurrection de Jésus n'est pas seulement pour Lui un triomphe sur la malice de ses ennemis qu'il confond par la disparition de son corps, et sur la défiance de ses amis qu'il console par ses apparitions, elle est aussi le modèle de la nôtre et par là elle est aussi notre triomphe.

II. — TRIOMPHE DU CHRÉTIEN DANS LA RÉSURRECTION

La résurrection de Jésus est le modèle de notre résurrection individuelle et de notre résurrection sociale.

De notre résurrection individuelle : de la résurrection de notre âme et de celle de notre corps.

De notre résurrection sociale, comme membres de l'Église.

1° TRIOMPHE PERSONNEL

RÉSURRECTION DES AMES

La résurrection de Jésus est le modèle de la résurrection de nos âmes.

La mort de l'âme c'est le péché. Par sa mort Jésus a expié et détruit le péché, par sa résurrection il nous rend la vie de la grâce, et il nous montre dans sa personne comment nous devons ressusciter spirituellement.

Jésus ressuscite immortel, impassible, subtil, agile, glorieux.

Ressuscitons immortels, ressuscitons pour ne plus mourir, résolus à tout souffrir, même la mort corporelle, plutôt que de mourir encore par le péché.

Ressuscitons impassibles : soyons insensibles à la douleur et au plaisir, au mépris et à la gloire : ni la chair alors ni le monde n'auront de prise sur nous.

Ressuscitons subtils, spirituels : dégageons-nous de tout ce qui est terrestre et sensible.

Ressuscitons agiles : soyons prompts à exécuter la volonté de Dieu, qu'elle nous soit manifestée par ses commandements, par les supérieurs qui le représentent, ou par les inspirations de sa grâce.

Ressuscitons brillants : éclairons et embrasons par la sainteté de notre parole et de notre vie.

La résurrection de l'âme prépare la résurrection glorieuse du corps dont la résurrection de Jésus est aussi le modèle.

Ici nous devons insister.

RÉSURRECTION DES CORPS

Chaque jour nous le redisons : Je crois la résurrection de la chair : *Carnis resurrectionem.* Or, dit saint Paul : *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur,* nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous transformés.

La résurrection de la chair est donc une vérité à la fois consolante et terrible.

Consolante pour le juste. L'espoir d'une autre vie, heureuse pour le corps et pour l'âme, le soutient dans les épreuves de la vie présente.

Terrible pour le pécheur. L'assurance d'une autre vie, malheureuse pour l'âme et pour le corps, trouble pour lui les joies criminelles et les triomphes insolents de la vie présente.

La résurrection proprement dite ne regarde que le corps : *Credo... resurrectionem* CARNIS. L'âme peut mourir à la grâce, à la vie surnaturelle ; elle ne peut pas perdre la vie naturelle ; par sa nature elle est immortelle. Seul, le corps tombe, seul il est à relever. Or il sera relevé, il sera ressuscité, il sera ranimé, il sera réuni de nouveau à son âme, et par cette union il recouvrera pour toujours la vie et la sensibilité.

La résurrection du corps ne peut pas se démontrer rigoureusement par la raison, mais la raison découvre en faveur de ce dogme des arguments qui, s'ils ne sont pas absolument décisifs, ne laissent pas de confirmer et

de justifier parfaitement les assurances positives que nous donne la révélation à ce sujet.

Écoutons d'abord les preuves de raison, nous méditerons ensuite les affirmations de la foi.

La raison.

Première preuve. L'union entre l'âme et le corps est réclamée par l'un et l'autre. La séparation est contre nature.

Pour le corps la chose est évidente. Séparé de l'âme, il perd la vie, le sens, et bientôt il se corrompt, il se dissout, il périt.

Pour l'âme : sans le corps, il est vrai, elle subsiste, elle vit, elle connaît, elle veut; mais sans le corps elle est comme incomplète. Car il existe en elle des puissances qu'elle ne peut exercer qu'à la condition d'être unie au corps; tels sont la sensibilité, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le tact, et la puissance d'animer le corps et de le vivifier.

Séparée du corps l'âme est donc incomplète, non en sa substance, qui étant simple et par là même indivisible, n'est pas susceptible de plus ou de moins, mais pour l'usage des facultés qu'elle ne peut exercer sans le corps.

Or Dieu ne fait rien d'inutile; il ne peut donc pas permettre la prolongation indéfinie d'une séparation qui rendrait inutile une partie des puissances de l'âme.

Seconde preuve. Le corps est pour l'âme l'occasion et l'instrument de la vertu et du vice; il prend part à tout ce que l'âme fait de bien ou de mal, à ses souf-

frances et à ses jouissances bonnes ou mauvaises : il est juste qu'il partage la récompense ou la peine. Mais, séparé de l'âme, il ne peut ni jouir ni souffrir; il lui sera donc réuni afin de participer à son bonheur ou à son malheur.

A ces preuves s'ajoutent de frappantes analogies.

La résurrection nous est sans cesse rappelée et figurée dans la nature.

La lumière, dit saint Grégoire le Grand, chaque jour disparaît et reparaît, comme pour nous rappeler sans cesse la mort et la résurrection : *Lux... quotidie quasi moriendo oculis subtrahitur, et rursus quasi resurgendo revocatur.*

Les arbres, continue le même docteur, perdent leur verdure, et la recouvrent par une sorte de résurrection : *Arbusta viriditatem amittunt et rursus quasi resurgendo reparantur.*

La semence, poursuit ce père, semble mourir en pourrissant ; mais par la germination elle semble ressusciter : *Semina putrescendo moriuntur et rursus germinando resurgunt.*

Cette dernière comparaison est de saint Paul qui, comme exemple de la résurrection de nos corps, cite le grain de blé jeté en terre et y mourant pour revivre et se multiplier.

Voyez encore ce petit ver. Il s'enferme dans sa chrysalide comme dans un tombeau, il y reste comme mort pendant des mois entiers, puis il en sort transformé pour mener une vie toute nouvelle.

Chaque jour enfin le sommeil nous rappelle celui de

la mort, et le réveil nous rappelle celui de la résurrection.

Dans ces exemples, il est vrai, la mort n'est qu'apparente. Le principe de vie demeure durant le sommeil, il demeure dans la chrysalide, dans la semence qui pourrit en terre, dans l'arbre qui perd ses feuilles, et la lumière n'a fait que disparaître pour un temps.

Mais il en est ainsi pour l'homme.

L'âme ne disparaît que pour un temps. Et si, pour le corps humain, la mort est réelle et complète, pour l'homme du moins cette mort n'est que partielle et incomplète. En lui, comme dans l'arbre privé de ses feuilles, comme dans la semence en putréfaction, comme pour le ver dans sa chrysalide, le principe de vie subsiste. Ce principe, c'est l'âme, âme immortelle qui, pour rendre la vie au corps, attend seulement que Dieu la réunisse de nouveau à ces éléments que la mort a séparés et dispersés, mais sans pouvoir les anéantir.

Cependant ici encore l'incrédule a redit : Si je ne vois pas, je ne crois pas : *Nisi videro, non credam.*

Je vois la lumière disparaître et reparaître, je vois la plante comme morte pendant l'hiver, revivre au printemps, je vois la semence pourrie, puis poussant une tige, je me sens moi-même passant du sommeil au réveil : tout cela je l'ai vu. J'ai vu mourir, mais je n'ai pas vu ressusciter.

Vous n'avez pas vu de vos yeux, mais des témoins irrécusables ont vu des morts ressuscités, autrefois par les prophètes Élie et Élisée, puis par Jésus-Christ. Rappelez-vous le fils de la veuve de Naïm, la fille de Jaïre, Lazare. Enfin, les apôtres ont vu Jésus-Christ

lui-même ressuscité : nous avons démontré la fidélité, la certitude de leur témoignage.

A leur tour, les apôtres, et d'autres saints ont rendu la vie aux morts, et des milliers de témoins ont vu des morts ressuscités. La résurrection est donc possible.

Elle est exigée par la nature ; elle est réclamée par la justice.

La foi.

Il faut, dit saint Paul, que les membres suivent la tête. Jésus-Christ, notre chef, est ressuscité : donc nous, ses membres, nous devons ressusciter.

Cet argument, il est vrai, ne vaut que pour les justes, mais le méchant doit aussi ressusciter afin que son corps participe à la peine comme à la faute.

Tous donc nous ressusciterons. De même que tous meurent en Adam, ainsi en Jésus-Christ tous revivront : *Sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur.* (I *Cor.*, xv, 22.)

Mais tous ne ressusciteront pas de la même manière, ni pour la même destinée. *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur.* (I *Cor.*, xv, 51.)

Venit hora, et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei, et qui audierint vivent. (Jo., v, 25.) L'heure vient et elle est venue où les morts, ceux qui sont morts par le péché, entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront, ceux qui seront dociles à cet appel de la grâce, vivront, ils se repentiront de leurs péchés, ils en recevront le pardon.

Puis, viendra une heure où tous ceux qui sont dans

les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu. *Venit hora in quâ omnes qui in monumentis sunt audient vocem Filii Dei.* (*Ib.*, 28.)

Et ceux qui ont fait le bien sortiront du tombeau pour ressusciter à la vie : *Et procedent qui bona fecerunt in resurrectionem vitæ ;* mais ceux qui ont fait le mal ressusciteront pour être jugés et condamnés au supplice : *Qui vero mala egerunt in resurrectionem judicii.* (*Ib.*, 30.)

Et ceux-ci iront au supplice éternel, mais les justes iront à la vie éternelle. *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (MATTH., XXV, 46.)

Nous ressusciterons avec notre corps, avec ce même corps qui est aujourd'hui le nôtre.

Inspiré de Dieu, Job le déclare. Je sais, dit-il, que mon Rédempteur vit, et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre : *Scio enim quod redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum ;* et de nouveau je serai entouré de *ma peau. Et rursum circumdabor* PELLE MEA, et dans *ma chair* je verrai mon Dieu. Je le verrai *moi-même,* et *mes yeux* le verront, *moi* et non un autre : *et in* CARNE MEA *videbo Deum meum quem visurus sum* EGO *ipse, et* OCULI MEI, *conspecturi sunt et non alius.* (JOB., XIX, 27.)

Ego, je, moi, désigne la personne, et la personne comprend l'âme et le corps, l'homme tout entier, et pas seulement l'âme.

Il faut, dit saint Paul, que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité : *Oportet corruptibile* HOC *induere incorruptionem.* (I *Cor.*, XV, 53.)

Il ne s'agit pas ici de l'âme : simple et indivisible, elle est incorruptible ; il s'agit du corps, non d'un corps quelconque, non d'un corps indéterminé, mais de ce corps déterminé, uni maintenant à cette âme déterminée : *Corruptibile* HOC.

C'est ce corps, en effet, et non un autre qui, pour le bien ou le mal, fut le complice de l'âme, c'est ce corps qui doit être récompensé ou puni.

Il faut donc que tous nous comparaissions devant le tribunal de Jésus-Christ afin que chacun reçoive ce qui appartient à son corps, selon qu'il a fait le bien ou le mal : *Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque propria corporis prout gessit sive bonum, sive malum.* (II *Cor.*, v, 10.)

Le corps ressuscitera entier, avec tous les membres qu'il devait avoir suivant l'ordre naturel. La résurrection est l'œuvre immédiate de Dieu qui seul peut l'opérer : or les œuvres de Dieu sont complètes.

Mais chaque corps ne reprendra pas tous les éléments matériels qu'il a possédés et perdus successivement dans le cours de sa vie.

L'identité du corps ne dépend pas de la quantité de matière dont il est composé, mais de la continuité de la forme qui se développe peu à peu tout en restant la même. Chaque corps sera donc refait avec les éléments nécessaires et suffisants pour qu'il soit le même suivant les proportions convenables.

Nous ressusciterons pour ne plus mourir. Jésus-Christ a vaincu la mort : *Ero mors tua, ô mors.* (Osée, XIII, 14.) Je serai ta mort, ô mort. — Finalement la mort ennemie, l'odieuse mort sera détruite. *Novissima autem inimica destruetur mors.* (I *Cor.*, XV, 26.) Et la mort ne sera plus : *Mors ultra non erit.* (*Apoc.*, XXI, 4.)

LES DEUX IMMORTALITÉS

Mais il est deux immortalités : l'immortalité bienheureuse, l'immortalité malheureuse. Les bons ressusciteront pour jouir et vivre toujours ; les méchants pour souffrir et mourir toujours ; ils ressusciteront pour une éternelle agonie, pour être perpétuellement en état de mort, mais d'une mort qui ne s'accomplira jamais, d'une mort qui durera toujours : *Hæc est mors secunda.* (*Apoc.*, XX, 14.)

Laissons les méchants et contemplons la vie des justes ressuscités.

Seminatur in corruptione, surget in incorruptione. (I *Cor.*, XV, 42.)

Ce corps est semé, jeté en terre et il y pourrit, mais il se relèvera incorruptible et impassible.

Seminatur corpus animale, surget spirituale.. (*Ib.*)

Le corps jeté en terre était un corps animal, il se relèvera spiritualisé ; subtil comme la lumière, le corps du juste ressuscité traversera les corps les plus durs avec la même facilité que le rayon du soleil traverse le cristal. C'est ainsi que Jésus ressuscité sortit du tombeau, laissant à l'ange le soin de renverser la pierre ;

c'est ainsi qu'il entra dans le cénacle portes et fenêtres fermées.

Seminatur in infirmitate, surget in virtute. (*Ib.*)

Ce corps est semé dans l'infirmité, dans la faiblesse ; il se relèvera dans la force. Telle sera cette force que, rapide comme l'éclair, comme la lumière électrique dont la vitesse est de cent vingt mille lieues à la seconde, il pourra se transporter à son gré dans tous les points de l'espace. *Fulgebunt justi et tanquam scintillæ in arundineto discurrent.* (*Sap.*, III, 7.) *Sicut enim fulgur exit ab oriente et paret usque in occidentem, ita erit et adventus Filii hominis.* (MATTH., XXIV, 27.)

De même que, dans un clin d'œil, l'éclair parti de l'orient paraît en occident, tel sera l'arrivée du Fils de l'homme. Or les justes suivront leur chef. Il leur faut donc une vitesse égale. Aussi sont-ils comparés aux aigles. *Ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ.* (*Ib.*, 28.) Le corps, c'est l'Église dont Jésus est la tête ; partout où se trouve l'Église, là se rassemblent les aigles, les âmes élevées, les justes.

Seminatur in ignobilitate, surget in gloria. Ce corps est jeté en terre comme une dépouille ignoble : quoi de plus vil qu'un cadavre infect ! puis sortant de l'obscurité et de la pourriture du tombeau, il se lèvera brillant comme le soleil et tout éclatant de gloire.

Mais autre est la clarté du soleil, autre la clarté de la lune, autre la clarté des étoiles. Chaque étoile diffère en éclat d'une autre étoile. Telle sera la résurrection des morts : *Sic et resurrectio mortuorum.* Les uns brilleront d'un plus vif éclat que les autres, et ceux-là brilleront d'une plus vive splendeur qui auront été plus

humbles, plus obscurs sur la terre et plus cachés en Dieu.

2° TRIOMPHE SOCIAL OU TRIOMPHE DE L'ÉGLISE

Nous avons appliqué les qualités des corps glorieux à l'âme ressuscitée de la mort du péché, on peut aussi les appliquer à l'Église qui est le corps mystique de Jésus-Christ dont nous sommes les membres.

Le triomphe de Jésus au jour de sa résurrection est donc aussi le modèle du triomphe et de la vie de son Église.

Incorruptible, indivisible, impassible par l'unité de sa doctrine et de son chef, l'Église triomphe de toutes les erreurs, de toutes les hérésies, de tous les schismes.

Spirituelle, subtile par la sainteté qui la dégage de tout ce qui est terrestre et sensuel, l'Église triomphe de tous les vices et de toutes les passions.

Forte, agile, rapide comme la foudre, l'Église se répand sur toutes les régions de la terre. Par ses apôtres, rayons lumineux du soleil divin, elle éclaire toutes les nations : *Docete omnes gentes ;* universelle, catholique, elle triomphe de toutes les puissances de ce monde, elle dépasse les limites de tous les empires et ne connaît d'autres bornes que celles du globe : car le Maître a dit : Vous me serez témoins... jusqu'aux extrémités du globe, *Eritis mihi testes... usque ad ultimum terræ.* (*Act.*, 1, 8.)

Glorieuse et brillante comme le ciel étoilé, l'Église est apostolique. Jésus est le soleil de vérité ; il est la

lumière du monde : *Ego sum lux mundi.* Les apôtres, comme nous l'avons dit, envoyés et lancés par ce divin soleil (*apostoli*, de ἀπὸ στέλλω, envoyer de) sont les rayons de cet astre brillant ; et par lui ils sont aussi la lumière du monde : *Vos estis lux mundi.* (MATTH., v, 14.)

Jusqu'à la fin des temps ils se succèderont, comme les ondulations de la lumière se continuent sous l'action de l'astre dont elles émanent : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (MATTH., XXVIII, 20.)

Par cette succession non interrompue, l'Église triomphe de toutes les puissances du monde, qui passent l'une après l'autre pour s'évanouir comme des ombres. *Periit memoria eorum cum sonitu, et Dominus in æternum permanet.* Leur souvenir même a péri avec fracas, et le Seigneur demeure. (*Ps.* IX, 7, 8.)

SÉRIE DES TRIOMPHES DE L'ÉGLISE

Ils avaient dit : Courbe-toi, que nous passions : *Incurvare ut transeamus.*

Courbe-toi devant César et devant son idole, courbe-toi devant le peuple-roi, courbe-toi devant le nombre et devant la force : il faut que je passe, et en passant que je t'écrase : *Incurvare ut transeamus.* (ISAÏE, LI, 23.)

Le martyr a répondu simplement : Je suis chrétien, et il est mort.

Mais où sont aujourd'hui les césars et les peuples païens avec leurs édits et leurs clameurs si bruyantes contre les chrétiens. Leur souvenir même a péri, et à leur place règne le Vicaire de Jésus-Christ : *Periit me-*

moria eorum cum sonitu, et Dominus in æternum permanet.

Courbe-toi devant les affirmations, ou plutôt les négations de mon génie, se sont écriés les hérétiques superbes, les Manès, les Arius, les Nestorius : *Incurvare*, sinon je t'écrase en passant : *Incurvare ut transeamus.*

Et les Docteurs se sont levés, et la voix des Conciles a retenti, et le Pape a parlé. Après plus ou moins de fracas la grande voix des hérésies a fait place au silence, et l'Église chante encore son immuable *Credo. Periit memoria eorum cum sonitu, et Dominus in æternum permanet.*

Courbe-toi devant la force de mon bras, s'écrient les Attila et les Genséric, sinon je t'écrase sous les pieds de mes coursiers : *Incurvare ut transeamus.*

Mais Léon le Grand s'avance. Devant le calme de la force spirituelle, la force brutale s'arrête et recule. Hier quel bruit d'armes et de guerriers ! aujourd'hui à peine reste-t-il le souvenir de ce fracas, et le Vicaire de Jésus-Christ répète encore : *Periit memoria eorum cum sonitu, et Dominus in æternum permanet.*

Courbe-toi, tu seras l'esclave des sens : Jouis ou meurs, fais-toi musulman, c'est-à-dire infâme jouisseur, sinon je te tranche la tête ; c'est Mahomet qui, tenant d'une main la coupe de la volupté et de l'autre le cimeterre, s'est promis d'enivrer toute la terre du vin de la corruption sensuelle, afin de dominer en maître sur un troupeau d'esclaves : *Incurvare ut transeamus.*

Mais les Charles Martel et les Pélage, les Alphonse et les Ferdinand, les Godefroi et les saint Louis, les Scanderbeg et les Hunyade, les chevaliers chrétiens

enfin se sont levés et à la voix des Papes ils se sont rangés sous la croix.

Et ce Coran qui fit tant de bruit et qui menaçait de s'imposer au monde, est réduit au silence : *Periit memoria eorum cum sonitu ;* mais l'Église de Jésus-Christ règne et domine toujours : *Dominus permanet.*

Courbe-toi sous le joug de mes lois, ont dit avec leurs légistes les césars allemands, anglais, et même français. Il n'existe qu'une puissance souveraine, l'État : Et l'État c'est nous, ont dit les Henri et les Frédéric d'Allemagne, les Henri et les Élisabeth d'Angleterre, les Philippe-le-Bel de France : *Incurvare ut transeamus.*

Mais les Anselme et les Thomas de Cantorbéry, mais les Grégoire VII, les Alexandre III, les Innocent IV, les Boniface VIII ont répondu : L'Église ne relève que de Celui qui, en vertu de sa toute-puissance sur la terre comme au ciel, lui a donné l'empire dans les sphères de l'ordre spirituel, l'Église est libre, indépendante, souveraine.

Et ces dynasties, qui s'étaient dressées contre l'Église, sont tombées avec fracas, et dans la personne de son Vicaire, Jésus-Christ demeure le roi universel des âmes : *Periit memoria eorum cum sonitu, et Dominus in æternum permanet.*

Courbe-toi devant le libre examen, Église soi-disant infaillible. Chaque homme a le droit d'entendre la parole de Dieu dans le sens que lui inspire l'Esprit-Saint ou sa raison personnelle. Avec Luther nous protestons contre cette autorité usurpée qui prétend nous

imposer les décisions du Pape ou du Concile : *Incurvare ut transeamus.*

Mais Ignace se lève et, par le vœu d'une obéissance spéciale, il range autour du Vicaire de Jésus-Christ une garde fidèle ; mais Xavier s'élance et, par la propagation de la foi dans l'Extrême Orient, il donne à l'Église plus de sujets que Luther n'en a enlevés ; mais les Pères assemblés à Trente foudroient de leurs anathèmes une hérésie qui contenait en son principe le germe de toutes les erreurs et de tous les crimes.

En se ruant avec fracas contre le roc de l'infaillible Papauté la grande *protestation* s'est brisée en mille sectes diverses, débris épars d'une réforme qui n'a su que nier, qui n'a rien su affirmer, qui n'a pu que renverser, qui n'a rien pu relever : *Periit memoria eorum cum sonitu, et Dominus in æternum permanet.*

Courbe-toi, s'est écrié Voltaire, et nous, a-t-il ajouté en se tournant vers ses prétendus philosophes, écrasons l'infâme. L'infâme, c'était, je n'ose le dire, c'était Jésus-Christ lui-même. Et les hommes de 89 ont mugi : Et la royauté chrétienne est tombée du sommet d'un échafaud, et la Révolution couronnée a détrôné la Papauté, et la raison déifiée dans la personne d'une prostituée s'est assise sur l'autel à la place de la divinité.

Et la Révolution redisait : *Incurvare ut transeamus!*

Et la Révolution passe, et les flots succèdent aux flots. Mais chacun de ses flots vient l'un après l'autre se briser contre la pierre sur laquelle repose l'Église, et après un grand fracas chacun de ses flots disparaît comme une écume légère devant la placide immobilité

des Pie VI, des Pie VII, des Léon XII, des Pie VIII, des Grégoire XIII, des Pie IX et des Léon XIII : *Periit memoria eorum cum sonitu, et Dominus in æternum permanet.*

Cependant, au milieu de cette effroyable tempête, un flot plus gigantesque s'était élancé à une hauteur prodigieuse, et retombant avec fracas il avait submergé tous les trônes, y compris celui des Papes. Il avait dit : « La Révolution c'est moi ». Royauté, liberté, religion, courbe-toi : *Incurvare.* « Croit-il, ce prêtre, que le souffle de sa parole, que son excommunication fera tomber les armes de la main de mes soldats ? » *Incurvare ut transeamus.*

Et le vent du nord a soufflé, et les armes sont tombées des mains des invincibles soldats de la Révolution triomphante, et l'homme de la Révolution s'en est allé languir sur un roc solitaire au sein des océans, et le Pape doux et timide est rentré dans Rome.

Aujourd'hui encore, tout captif qu'il est au Vatican, le Pape gouverne le monde par sa parole, et au souffle de ses lèvres, toutes les puissances impies frémissent et tremblent : *Periit memoria eorum cum sonitu, et Dominus in æternum permanet.*

C'est ainsi qu'à la suite et à l'exemple de son chef, l'Église traverse les âges. Vingt fois déjà ses ennemis ont scellé la pierre du tombeau dans lequel ils se flattaient de l'avoir enfermée pour toujours. Vingt fois elle en est sortie vivante et radieuse : toujours plus pure, toujours plus libre, toujours plus forte, elle reparaît toujours, debout au pied de la croix qui, pour elle,

fut toujours le signe et l'étendard de la victoire : *Hoc signo vinces.*

Ainsi se vérifie dans l'ensemble de la vie de l'Église, comme dans la vie particulière de chacun de ses membres, la prédiction et la promesse du Sauveur : Le monde vous écrasera : *In mundo pressuram habebitis ;* mais confiance, j'ai vaincu le monde : *Sed confidite, ego vici mundum.* (Jo., XVI, 33.) Si le monde vous écrase, moi je le briserai, et vous, vainqueurs avec moi de la mort, de l'enfer et du monde, vous monterez avec moi au plus haut des cieux pour vous y asseoir avec moi dans mon trône : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo : sicut et ego vici et sedi cum Patre meo in throno ejus.* (*Apoc.*, III, 21.)

RÉCAPITULATION

L'édifice est terminé. Le fondement a été posé au début par la considération du principe et de la fin de l'homme.

Le travail de la première semaine consistait à creuser les fondations ou plutôt à les déblayer de toutes les immondices qu'y avait entassées le péché et à retrouver le roc, la pierre inébranlable sur laquelle devait reposer et s'élever la construction de la vie entière.

Dociles à l'appel du Roi éternel, Sauveur et Rédempteur de nos âmes, nous avons juré de le suivre à la vie, à la mort.

Là commencent à s'élever les remparts et les tours de la cité, de la céleste Jérusalem, qui est l'éternelle antagoniste de Babylone, de la cité infernale, de la capitale de Lucifer.

Après la contemplation des étendards si contraires qui flottent sur ces deux cités, nous avons assuré l'édifice par le triple contrefort des trois degrés d'humilité.

Alors, par la méditation des mystères de la vie publique de Jésus, nous avons achevé la construction de la place forte dont le plan avait été déterminé par le travail de l'élection.

Dans la troisième semaine nous avons arboré l'étendard de Jésus-Christ, la croix, sur notre citadelle.

Enfin, la quatrième semaine est comme l'arc de triomphe de notre chef et de notre roi qui, de la droite de son Père, nous invite à partager les gloires de la céleste Jérusalem.

Il s'agit maintenant de couronner l'édifice et de poser la coupole qui doit correspondre au fondement.

C'est ce que nous ferons par la Contemplation pour obtenir l'amour de Dieu.

CONTEMPLATION

POUR OBTENIR

L'AMOUR DE DIEU

Le but de cet exercice est d'obtenir l'amour de Dieu, mais il ne s'agit pas précisément de l'obtenir par manière d'impétration, il s'agit de le conquérir. Il s'agit de le poursuivre, de l'atteindre, et d'y parvenir par la considération de l'amour que Dieu lui-même nous a témoigné le premier. Dieu en effet se réserve la gloire de nous prévenir par sa grâce et par ses bienfaits, comme il se réserve le plaisir de couronner nos efforts par la gloire, après les avoir accompagnés et secondés par le concours de sa grâce.

Cette contemplation n'est donc pas une simple spéculation. Plus encore, peut-être, que toutes les autres, c'est un exercice, un travail, un effort suprême de toutes nos puissances, pour parvenir à aimer un Dieu qui nous aime tant.

Comme l'exercice intitulé *Principe et Fondement*, celui-ci est en dehors de la série des autres. Aucun temps spécial et défini ne lui est assigné. Comme le

Principe, il doit être le sujet continu de nos méditations; il doit, s'il est possible, se faire et se pratiquer constamment, pendant toute la vie, en tout temps et en tout lieu. Cet exercice devrait être l'âme de toutes nos opérations intérieures et extérieures, comme le *Fondement* doit en être la règle, la direction, le but suprême.

Dans le cours des Exercices, saint Ignace ne parle pas des dons sublimes de l'oraison ; ce n'est ni un oubli ni une lacune. Tout ce qui peut se concevoir de plus élevé dans l'oraison de quiétude, dans l'extase et dans les ravissements, se trouve insinué dans cette contemplation. Ici on nous propose la vue continue de Dieu nous donnant tout ce que nous avons et se donnant lui-même, toujours présent et agissant autour de nous et en nous-mêmes, s'épanchant, pour ainsi dire, dans toutes ses créatures, et surtout dans l'homme, et enfin se communiquant lui-même immédiatement et directement par l'écoulement et le rayonnement de ses perfections dans l'âme fidèle.

Deux avertissements très courts, mais très lumineux précèdent cette contemplation.

Premier avis.

L'amour consiste dans les œuvres plus que dans les paroles. — Vous dites que vous m'aimez, je le crois; me voici dans le besoin, dans le danger : aidez-moi, secourez-moi. Je saurai alors que vos protestations n'étaient pas une vaine parade. — Il vous semblait ce matin dans l'oraison ou dans la communion que vous aimiez Dieu, vous ne pouviez vous lasser de le dire.

Voici que Dieu est offensé, insulté, attaqué dans son nom, dans ses commandements, dans son Église, dans la personne de ses ministres, ou de ses enfants et de ses fidèles. Défendez les intérêts de Dieu, les amis de Dieu, les hommes de Dieu, les enfants de Dieu. Vous parliez si bien et si énergiquement quand vous étiez tout seul avec Dieu! Parlez maintenant et agissez pour soutenir l'honneur et la cause de Dieu. Jésus n'a cessé de le redire : Celui qui m'aime, garde mes commandements; il ne s'arrête pas aux sentiments et aux paroles ; il *fait* ma volonté et celle de mon Père.

Second avis.

L'amour consiste dans la communication mutuelle entre ceux qui s'aiment. L'ami communique à son ami, autant qu'il le peut, tout ce qu'il est, tout ce qu'il a. Si l'un possède la science, les honneurs, les richesses, il fait part à l'autre de tout ce que celui-ci peut désirer en ce genre.

Les œuvres démontrent que l'amour n'est pas une simple expression, une simple parole, ni un simple sentiment, une simple affection sensible. Le signe le moins équivoque et l'effet le plus réel de l'amour entre deux cœurs, est le don mutuel de l'un à l'autre.

Puis vient l'*Oraison préparatoire* qui, toujours invariable, rappelle et résume pratiquement le *Principe* et le *Fondement* des exercices et de la vie entière.

Ici les *Préambules* sont solennels. Nous devrions y

vivre et nous y mouvoir continuellement. Ces préliminaires rappellent l'ordre donné au patriarche Abraham, et cet ordre est comme l'abrégé de toute perfection : Marche devant moi et sois parfait.

PREMIER PRÉAMBULE

Composition du lieu. — Me considérer moi-même debout, ou à genoux, ou marchant devant Dieu le souverain Seigneur, devant les anges et les saints qui s'unissent ensemble pour supplier la divine bonté de s'intéresser à moi.

Dans ce prélude le ciel descend sur la terre, ou si l'on veut, la terre s'élève jusqu'au ciel. Ce n'est pas seulement une composition de lieu imaginaire, c'est un fait ; c'est l'histoire et le souvenir d'un fait continu et constant. En réalité, que j'y pense ou non, je suis toujours devant Dieu et Dieu m'est toujours présent ; il est en moi, autour de moi ; il me regarde, il me pénètre. En même temps, tous les anges et tous les saints ne cessent d'interpeller pour moi la miséricorde divine.

SECOND PRÉAMBULE

Demander ce que je veux. — Ici je demanderai une connaissance intérieure de tant de bien que j'ai reçu de Dieu : connaissance *intérieure* qui me fasse pénétrer la nature de ces dons, leur raison d'être, leur but.

La nature de ces biens : ils sont gratuits. Dieu ne me doit rien, pas même l'être et l'existence.

Leur raison d'être : Dieu m'a donné tout ce que je

suis et tout ce que j'ai par pure bonté, par pur amour, et uniquement pour être aimé de moi : tel est le but que Dieu s'est proposé en me créant tel que je suis.

Ce n'est donc pas une connaissance spéculative et stérile que je demande, mais une connaissance qui m'amène à la *reconnaissance*, « afin que reconnaissant » dans ces biens, dans ces dons, la bonté, l'amour de Dieu pour moi, je puisse en tout, — en tous ces dons, et par tous ces dons, — aimer sa souveraine et infinie bonté, et servir sa divine majesté.

Aimer et servir : Rappelons-nous que l'amour consiste dans les œuvres. On ne demande pas ici un amour de simple affection, de simple sentiment ; mais un amour effectif, un amour agissant. Celui qui aime veut servir celui qu'il aime.

Servir un maître, un bienfaiteur, un ami, c'est faire ce qu'il veut, c'est lui être utile, lui rendre service. Si vous aimez Dieu, vous voudrez ce qu'il veut et vous le ferez : Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements.

Si vous aimez Dieu, vous voudrez lui donner de ce que vous êtes, de ce que vous avez, de ce que vous pouvez, et même tout ce que vous êtes, tout ce que vous avez, tout ce que vous pouvez.

Si vous aimez Dieu, vous voudrez lui être utile et le servir. Ne pouvant ni donner, ni être utile à celui qui donne tout et n'a besoin de rien, vous chercherez à lui donner et à lui être utile en lui donnant et en le servant dans ses œuvres, dans ses images, dans les siens, dans ses amis, dans votre prochain : l'amour de Dieu engen-

dre nécessairement l'amour du prochain. Toute la perfection est comprise dans ce préambule si simple.

Le *Principe* et le *Fondement* se résumait en quatre grands devoirs, en quatre actions exprimées par quatre verbes : Louer Dieu, révérer Dieu, servir Dieu, sauver son âme.

La contemplation proposée pour acquérir l'amour de Dieu se partage en quatre points qui semblent correspondre à ces quatre devoirs :

Louer Dieu, en raison de ses bienfaits et de sa bonté;

Révérer Dieu présent en toute créature, autour de nous et en nous;

Servir Dieu qui lui-même travaille en quelque sorte pour nous servir en toute créature et en nous-mêmes;

Sauver notre âme par l'union intime et continue avec Dieu, principe continu et constant de toute la vie et de toute la perfection humaine.

PREMIER POINT : BIENFAITS DE DIEU

Se rappeler les bienfaits reçus. — Nous avons reçu de Dieu la nature et la grâce. Les bienfaits divins appartiennent, les uns à l'ordre naturel : ils proviennent de la *création;* les autres à l'ordre surnaturel : depuis le péché originel, ils se rattachent à la *rédemption.* Ces bienfaits, à divers degrés, et selon des mesures diverses, sont communs à tous les hommes. Chacun y ajoutera le souvenir de ceux qu'il a reçus en particulier, et que lui seul connaît.

Bienfaits dans l'ordre de la création et de la nature.

D'abord, autour de moi, *hors de moi.* — Avant même que j'aie reçu l'existence, depuis le *fiat lux*, depuis le premier instant de la création des anges et des atomes, Dieu pensait à moi; il multipliait et il combinait tous les êtres qu'il créait afin qu'un jour ils pussent me servir et concourir à ma perfection et à mon bonheur.

Quand il créait les anges, il les destinait à devenir les messagers de ses volontés à mon égard, les auxiliaires et les ministres de mon Sauveur et de mon salut : *Administratorii spiritus*, les gardiens de ma vie et mes défenseurs.

Quand il créait les atomes, c'était pour les combiner et les coordonner de manière à constituer cette lumière qui devait éclairer mes yeux, cet air que je devais respirer, cette terre qui devait me porter et me nourrir par la production des plantes et des fruits, ce soleil et ces astres qui devaient me raconter sa gloire, ces animaux qui devaient me servir, me nourrir, me récréer; c'était pour me former un corps dans lequel il devait résumer tous les degrés d'être et toutes les merveilles du monde matériel et sensible. Quand il ordonnait cet univers, c'était pour me le soumettre, pour m'en faire le roi et le pontife, pour m'annoncer par cette grande voix, par ce concert admirable, son existence, son infinie perfection, sa sagesse, sa bonté, sa puissance.

En moi. — Ici encore je me perds dans les merveilles. Qui m'expliquera mon corps et mon âme, et l'union de ces deux substances si différentes et si contraires? Voilà

six mille ans que l'homme s'étudie lui-même, et s'il n'a pu jusqu'ici ni pénétrer les profondeurs du globe qui le porte, ni mesurer les espaces qui l'environnent, ni calculer le nombre et la distance des astres qui brillent sur sa tête, il lui est encore plus impossible de reconnaître tous les secrets de l'organisation de son propre corps, de sa vie, de ses sens, et surtout les mystères de son âme et des étonnantes facultés qui se nomment l'intelligence, la mémoire, la volonté, l'imagination et la sensibilité.

Bienfaits dans l'ordre de la rédemption et de la grâce.

Ce n'est pas seulement au moment de l'incarnation que s'ouvre la série des bienfaits de la rédemption. De toute éternité Dieu avait décrété que l'homme serait élevé à l'ordre surnaturel.

En conséquence, dès le premier instant de son existence, le futur père du genre humain avait été enrichi d'une grâce originelle qu'il devait transmettre à ses enfants avec la nature humaine.

Adam, par sa désobéissance, a perdu cette grâce pour lui-même et pour nous, mais aussitôt Dieu promet un Rédempteur; et ce Sauveur relèvera tous ceux qui voudront recevoir la grâce nouvelle qu'il leur méritera par sa passion et par sa mort.

Dès lors le genre humain rentre dans l'ordre surnaturel. On peut donc dire que tout ce qui s'est fait dans l'humanité, depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, se rapporte à la grande œuvre de notre rédemption.

Tous les grands personnages de l'Ancien Testament sont des figures du Sauveur qui doit venir.

Tous les événements sont une préparation plus ou moins directe du règne des cieux, du règne de Dieu.

Les patriarches sont les précurseurs de ce règne, le peuple d'Israël en est une première ébauche, les rois de Juda devaient être les types de cette royauté, les prophètes ne cessent de l'annoncer, tous les peuples et tous les hommes, surtout ceux qui, par la parole et par l'action, exercent quelque influence dans le monde social, bien que sans le savoir en sont les préparateurs.

Dieu pensait à moi, Dieu préparait ma rédemption et mon salut, lorsqu'il différait pour Adam la peine de mort, lorsqu'il préservait Noé du déluge, lorsqu'il appelait Abraham, lorsqu'il séparait le peuple d'Israël pour conserver la promesse et l'espérance d'un Sauveur, lorsqu'il suscitait un Moïse pour sauver ce peuple et le former ; un Josué, un Gédéon, un Samuel pour le soutenir ; un David et une série de rois pour le gouverner ; un Élie, un Isaïe et une série de prophètes pour le maintenir dans la vraie religion ou pour l'y ramener ; un Nabuchodonosor pour le châtier, un Cyrus pour le rétablir, un Mathathias et les héroïques Machabées pour le préserver de l'apostasie.

Dieu pensait à moi, Dieu préparait ma rédemption et mon salut, lorsqu'il préservait Marie du péché originel, et qu'il lui proposait l'honneur de la maternité divine avec les sacrifices qui devaient s'y rattacher.

C'est pour moi, c'est pour me racheter, pour me délivrer, pour me sauver, que le Verbe s'est incarné, qu'il est né dans une étable, qu'il est mort sur une croix,

qu'il est ressuscité et qu'il est monté aux cieux, après avoir envoyé ses apôtres pour annoncer à toutes les nations la bonne nouvelle de son règne.

Tout ce que Jésus-Christ dit, fait et souffre, c'est pour moi. Et chaque homme doit en dire autant.

S'il institue les sacrements, le sacerdoce, l'Église, c'est pour me communiquer les dons de la rédemption. S'il confère à ses apôtres le pouvoir de transmettre le sacerdoce, s'il donne à Pierre et à ses successeurs l'infaillibilité dans l'enseignement religieux et moral, s'il multiplie les martyrs, les docteurs, les évêques, les prêtres, les religieux, c'est pour faire arriver jusqu'à moi les lumières de la foi et les grâces du salut.

Bienfaits dans l'ordre de la gloire.

Voilà ce qu'il a fait pour moi, voilà comment il m'a donné de ce qu'il a. Ce n'est pas encore assez. Tout cela n'est qu'un prélude, une préparation. Aux dons de la nature, aux dons de la grâce, il veut ajouter les dons de la gloire. Il veut se donner lui-même à moi tout entier. Dans ce dessein il m'a doué d'une intelligence capable de connaître l'infini, d'une volonté capable de posséder l'infini ; d'une intelligence capable de recevoir une lumière dans laquelle elle pourra voir Dieu tel qu'il est en lui-même et en son essence, d'une volonté capable de recevoir une communication de l'amour par lequel Dieu s'aime lui-même. Alors voyant Dieu dans la lumière de gloire, par le Verbe et dans le Verbe, l'âme l'aimera par l'Esprit-Saint et dans l'Esprit-Saint.

Dieu donc, par la création, m'a fait à son image, par la rédemption il m'a relevé, il m'a rappelé dans les sphères de la grâce, afin de se donner lui-même à moi, autant qu'il le peut, par la vision intuitive qui me rendra non pas égal, mais semblable à lui, qui me fera entrer dans la joie, dans la jouissance de sa béatitude éternelle et infinie: *Similes ei erimus quoniam videbimus eum sicuti est. — Intra in gaudium Domini tui.*

Nature, Grâce, Gloire, tels sont les trois échelons, les trois degrés des communications et des effusions de la bonté de Dieu en nous.

Ici ajoutez les bienfaits qui vous sont spéciaux et que vous seul connaissez.

OFFRANDE

Et maintenant que dois-je faire: *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?*

La raison déclare que je suis tenu en justice à offrir de mon côté et à donner à la divine majesté tout ce que j'ai et tout ce que je suis, moi-même tout entier. Je lui dirai donc:

Prenez, Seigneur, et recevez toute ma liberté, ma mémoire, mon entendement, toute ma volonté, tout ce que j'ai, tout ce que je possède.

Prenez, car si vous ne faites pas les avances, si vous ne me saisissez pas, si vous ne m'attirez pas, je n'aurai ni la force, ni le courage, ni la générosité de vous faire de moi-même un don que la raison cependant me commande.

Prenez, Seigneur, vous êtes le maître. Tout ce que je

suis, tout ce que j'ai, vous me l'avez donné par la création, vous me le donnez encore en ce moment et à chaque instant par la conservation. Tout en moi est à vous plus qu'à moi. Prenez donc, Seigneur, et recevez.

Oui, *recevez*, daignez accepter et agréer ce don qu'enfin je vous fais librement de moi-même et de tout ce qui est en moi et à moi.

Prenez et recevez toute ma liberté. L'ordre logique demanderait d'abord l'offre de l'entendement. D'ailleurs le don de la volonté renferme nécessairement celui de la liberté qui en est inséparable.

Mais ce n'est pas sans une raison profonde qu'ici saint Ignace propose avant tout l'offrande de la liberté.

C'est par la liberté que nous sommes maîtres de nous-mêmes.

L'intelligence reconnaît nécessairement la vérité, la volonté veut nécessairement le bonheur, la mémoire rappelle nécessairement les choses qui lui sont présentes, l'œil voit nécessairement, l'oreille entend nécessairement : il en est ainsi des autres facultés et des autres organes.

C'est par la liberté seule que je puis appliquer mon intelligence, ma mémoire, ma vue, mon ouïe, à tel ou à tel objet ou les en détourner. C'est par la liberté seule que je me possède, que je suis le maître de moi-même et que j'exerce mon domaine sur d'autres objets ; c'est donc par la liberté seule que je puis disposer de moi, de mes puissances, de mes sens, de mes organes, de mes biens ; c'est par la liberté seule que je puis offrir et donner.

Prenez-la donc, ô mon Dieu, prenez ma liberté, et recevez-la : je vous l'offre, je vous la donne, et par là même, je vous donne tout ce que je suis, tout ce que j'ai, tout ce que je possède, tout ce que je puis.

Détaillons, cependant, et poursuivons ; offrons et rendons, l'un après l'autre, chacun des dons que nous avons reçus de la divine bonté.

Prenez donc, Seigneur, et recevez ma mémoire, mon intelligence et toute ma volonté : oui, toute ma volonté, *voluntatem omnem*. Car c'est dans la volonté que réside la liberté, et je la donne de nouveau en offrant ma volonté sous toutes ses formes et dans toutes ses relations.

A ce don de moi et de mes plus nobles et plus intimes facultés, j'ajoute celui de tout ce que j'ai, de tout ce que je possède : puissance, science, fortune, santé, parents, amis.

C'est vous, ô Dieu, qui m'avez tout donné, je vous rends tout. Tout est à vous, disposez de *tout*, selon *toute* votre volonté.

Donnez-moi seulement votre amour et votre grâce : votre amour, afin que je vous aime ; votre grâce, afin que vous devenant agréable, je sois aimé de vous : cela me suffit.

Si j'aime Dieu, j'aime le bien éternel et infini ; me voilà donc attaché, fixé, uni au bien infini, éternel ; mon bonheur est complet et assuré.

Si Dieu m'aime, il me veut et il me donne le bien infini, éternel, en se donnant lui-même : par la possession et la jouissance de ce bien éternel et infini, mon bonheur est complet, infini, éternel.

Aimer Dieu, être aimé de Dieu : voilà la vie éternelle.

SECOND POINT : PRÉSENCE DE DIEU

Voir comment Dieu habite dans les créatures, dans les éléments leur donnant l'être, dans les plantes leur donnant la vie, dans les animaux leur donnant le sens, dans les hommes leur donnant l'intelligence. Or il est en moi de toutes ces manières et selon tous ces degrés : me donnant l'être, la vie, le sens, l'intelligence. Il a fait de moi son temple vivant ; il a fait plus, il m'a créé à la ressemblance et à l'image de sa divine majesté.

Dans le temple, autant qu'on le peut, on réunit toutes les merveilles de la nature et de l'art. On se propose par là de présenter à Dieu l'hommage de tout ce que renferme l'univers et de tout ce que l'homme peut produire.

De même, Dieu s'est plu à rassembler en moi tous les traits de la divine ressemblance qui se trouvent dispersés dans les diverses créatures. Il habite donc en moi comme dans son temple ; il est présent en moi comme dans son image, par les traits d'une triple ressemblance, ou plutôt par trois degrés de ressemblance, dont le premier est la nature, le second la grâce, et dont le troisième sera la gloire.

La nature.

Dieu est infini, éternel, immense, simple ; il est esprit, intelligence, volonté.

Et moi, tout borné que je suis dans mon être, je suis doué d'une intelligence et d'une volonté qui réclament l'infini.

J'ai commencé, mais je ne finirai pas ; je n'ai pas toujours été, mais je serai toujours : désormais je suis éternel.

Je ne suis pas en tout lieu en même temps, mais successivement je puis être partout. Qui peut mesurer la série de mes mouvements et de mes pas, la portée de mon oreille, de mon œil ? Tous les êtres peuvent me devenir successivement présents par la faculté que j'ai de me transporter de l'un à l'autre, de les entendre et de les voir ? Qui surtout mesurera la capacité, l'étendue de mon intelligence et de ma volonté ? Quels admirables reflets de l'immensité divine !

Tout en moi semble composé et multiple. Je suis composé d'un corps et d'une âme. Que de membres, que de molécules dans mon corps ? Qui comptera la multiplicité de mes pensées et de mes volitions ? Et cependant, comme Dieu, je suis simple et indivisible en mon âme ; je suis simple par la pensée et par la volonté : je ne pense et je ne veux qu'une chose, à cette chose unique je rapporte tout le reste : ce terme simple et unique de tous mes actes, c'est le bien éternel et infini que je cherche et que je veux en tout et partout.

Comme Dieu, je suis esprit. Si je suis matériel par mon corps, je suis, par mon âme, dégagé de la matière ; comme Dieu, je connais et je veux.

Dieu, en se contemplant, engendre son Verbe : et son Verbe est son Fils et son Image ; le Père et le Fils, s'aimant l'un l'autre, produisent l'Esprit-Saint. L'Esprit-

Saint est l'amour que le Père et le Fils ont l'un pour l'autre ; il est le don que le Père et le Fils se font éternellement de l'Être divin, éternellement communiqué au Fils par le Père et éternellement rendu au Père par le Fils, dans l'Esprit-Saint.

Je connais, et je sais que je connais. La conscience ou la mémoire que j'ai de ma connaissance figure le Verbe, le Fils, l'Image du Père. De cette conscience ou de cette mémoire que j'ai de ma connaissance, procède la volonté, l'amour du bien que je connais et que je me rappelle. Cette âme une et indivisible avec sa triple faculté : l'intelligence, la mémoire, la volonté, est une image de la Trinité sainte.

Par l'Incarnation le Verbe s'est fait chair, Dieu s'est fait homme. Dans le Verbe fait chair, dans le Dieu-Homme se trouvent deux natures, la nature divine et la nature humaine, ne faisant qu'une seule personne.

En moi existent deux substances : la substance corporelle et la substance spirituelle unies dans une seule personne, la personne humaine.

Donc tout en ma nature représente et rappelle Dieu.

La Grâce.

Par le Baptême je suis revêtu de Jésus-Christ. C'est la doctrine de saint Paul. Jésus, par le Baptême, me communique sa forme et sa ressemblance ; il me refait à son image, il rétablit en moi la ressemblance et l'image divine dont le péché avait effacé les traits.

Par les autres sacrements, il perfectionne et il achève cette réparation ; mais c'est par l'Eucharistie surtout

qu'il consomme son union avec moi et qu'il parachève en moi la divine ressemblance. Celui qui me mange, a-t-il dit, demeure en moi et moi en lui ; comme je vis de la vie de mon Père, dit-il encore, ainsi celui qui me reçoit par la communion vivra de ma vie. Aussi après la communion je puis et je dois dire avec l'Apôtre : Je vis, non, ce n'est plus moi, c'est Jésus qui vit en moi.

Dieu, par sa grâce, habite donc en moi, il y est présent.

La Gloire.

Enfin, quand Dieu se sera montré à moi face à face et tel qu'il est en lui-même, je serai semblable à lui, parce que je le verrai tel qu'il est.

De même que l'œil du corps devient, en quelque sorte, semblable à l'objet dont il reçoit l'image, et que la prunelle prend tellement la forme de l'objet qu'en la regardant, on y peut voir l'image de la chose vue ; ainsi l'œil de l'âme, l'entendement, par la vision intuitive, deviendra, d'une certaine manière, semblable à l'être divin présent en lui par la lumière de gloire.

Alors s'accomplira ce que Jésus demandait à son Père après la cène et avant sa passion, lorsqu'il lui adressait cette touchante supplication : Je prie pour eux, afin que tous ils soient un : comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous, qu'ainsi eux aussi soient un en nous, qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et vous en moi. (Jo., XVII, 20, 21, 22, 23.)

Alors la représentation de Dieu en nous sera parfaite, par là même notre ressemblance avec Dieu sera com-

plète; l'union irrévocable de l'être divin avec notre être nous assurera la béatitude, la gloire, la vie éternelle.

En attendant, et dès cette vie, je puis et je dois révérer Dieu présent autour de moi dans toutes les créatures par son action créatrice ; habitant et résidant en moi, dans l'ordre de la nature, par la création, dans l'ordre de la grâce, par la sanctification, et s'y préparant une demeure fixe et éternelle, dans l'ordre de la gloire, par la vision intuitive.

TROISIÈME POINT : ACTION DE DIEU

Considérer comment Dieu agit et travaille pour moi dans toutes les choses créées qui sont sur la face de la terre.

Le travail suppose l'effort et l'effet. Quand une chose se fait sans aucune peine, on dit qu'il n'y a pas eu travail. En ce sens saint Augustin a écrit que le travail qu'on aime n'est pas un travail : *Ubi amatur, non laboratur, aut labor amatur*. Lorsqu'on aime, on ne travaille pas, ou le travail est aimé. Ce qu'on fait pour celui qu'on aime, ce qu'on fait par amour et avec amour n'est pas un travail, ou s'il y a travail, le travail même est aimé, il est agréable, et facile par là même ; il ne semble pas un travail.

D'autre part, on voit des personnes qui se donnent beaucoup de peine, qui s'agitent, se remuent, s'efforcent et se forcent même, et tout cela sans rien faire, sans rien produire, sans aboutir à un résultat, sans obtenir un effet. On ne dira pas de cet effort : C'est un

travail, ni de celui qui se fatigue ainsi pour rien : C'est un travailleur.

Le travail donc suppose et l'effort et l'effet. Travailler, c'est s'efforcer, et c'est faire quelque chose.

Dans le premier sens, on ne peut pas dire que Dieu travaille. L'action divine n'est pas un travail; Dieu agit sans effort, sans peine, sans fatigue.

Mais à voir l'efficacité de cette action, à voir les effets de cette activité constante que l'on peut appeler la création continuée, poursuivie et développée, nous sommes tentés d'attribuer à Dieu ce qui convient à l'homme et de trouver dans son œuvre extérieure un véritable travail.

Dieu en effet ne se borne pas à conserver l'existence qu'il a donnée aux êtres en disant le *fiat* qui les tira du néant. Par le concours il imprime le mouvement aux cieux et aux éléments, il entretient la vie dans les plantes, le sens dans les animaux, l'intelligence dans les hommes et dans les anges.

Il semblerait donc que Dieu, sans sortir de son immobilité, se donne du mouvement, et que son action si continue, si variée, si puissante dans ses effets, est un effort et un travail.

Suivons et considérons l'action divine dans « les « cieux, dans les éléments, dans les plantes, les fruits, « les troupeaux, » suivons-la dans les hommes, les familles, les nations; considérons comment Dieu donne continuellement et conserve à ces êtres si variés ce qu'ils sont, ce qu'ils ont, ce qu'ils peuvent, et même ce qu'ils font; comment il entretient dans les plantes la vie végé-

tative, dans les animaux la vie sensitive, dans les hommes et les anges la vie intellective.

Action divine dans les cieux.

Et d'abord comptez, si vous le pouvez, les étoiles du firmament, calculez les distances qui séparent ces soleils, suivez la rapidité de leur course dans l'espace, la variété si multiple et cependant la régularité si constante de leurs mouvements.

Ne semble-t-il pas que, outre l'intelligence qui a dû ordonner avec une si merveilleuse précision l'ensemble et les détails comme infinis d'un plan aussi varié et aussi compliqué, il faut une surveillance et une intervention constante pour maintenir la régularité au sein du tourbillon perpétuel qui entraîne ces millions et ces milliards de globes sans que jamais, dans leur course effrayante, ils viennent à se mêler, à se heurter, à se briser pour rentrer dans le chaos?

Le concert sidéral, il est vrai, est si bien établi, l'harmonie céleste si parfaitement réglée, que l'immense mécanisme qui déconcerte tous les calculs du génie humain, semble se tenir, se mouvoir, et se diriger par lui-même.

Aussi, certains philosophes ont pris ce monde considéré, dans son ensemble, pour un immense animal. Ils ne pouvaient s'expliquer le mouvement, l'ordre, l'unité qui de tous ces corps ne fait qu'un monde, sans la présence et l'action d'une âme spéciale communiquant à cet univers la forme, le mouvement, la vie, et même l'intelligence et la volonté.

Se jetant dans un excès contraire, certains savants de notre époque ne voient dans ce vaste ensemble qu'une admirable et immense machine qui se meut par elle-même, sans qu'il soit besoin de l'intervention d'un être supérieur.

L'un d'eux, cependant, après avoir expliqué le plan, l'ordre et la combinaison de tous les rouages de la mécanique céleste, a reconnu qu'il manquait encore quelque chose au système, peu de chose, il est vrai, mais enfin quelque chose: Et maintenant, s'est-il écrié, que faut-il pour que cette puissante machine se meuve? — Une chiquenaude.

Soit: Une chiquenaude suffit, mais encore faut-il cette chiquenaude. Qui la donnera? Qui l'a donnée?

Oui, il faut une main, il faut un doigt. Ce doigt suffit, mais ce doigt il le faut pour ébranler la céleste machine, pour mouvoir les cieux, pour lancer les soleils et les faire rouler dans l'espace.

Ce doigt, quel est-il? Allons, docteurs, ne soyez pas plus difficiles et soyez aussi intelligents que les magiciens de Pharaon qui, à la vue d'un prodige moins étonnant, ne purent retenir ce cri: *Digitus Dei est hic:* Le doigt de Dieu est ici.

Convenez aussi que dans ces mouvements si variés et si rapides de l'immense armée des cieux, que dans ce mécanisme si savant mais si compliqué, l'ordre ne se maintiendrait pas un seul instant si Dieu n'y avait pas et l'œil et la main.

Et ne dites pas qu'une première impulsion suffit, et qu'une fois mise en mouvement cette machine immense

peut fonctionner seule, comme le font les machines que l'homme sait fabriquer.

S'il suffit à l'homme d'organiser un mécanisme pour que, par le seul fait de la combinaison des rouages, la machine poursuive son action, c'est que le Créateur est là, conservant, par la création continue, la matière et la forme aux éléments dont l'ouvrier humain a su combiner les forces et les aptitudes diverses.

L'être créé n'étant rien par lui-même, il n'existe en lui aucune qualité, aucune force, aucune action qui puisse subsister sans le concours du premier principe.

De même qu'au second, au dixième, au centième instant de son existence, la substance créée n'existe pas plus par elle-même qu'au premier instant ; ainsi ses modifications, son mouvement, son action ne subsistent pas plus, au centième instant qu'au premier, en vertu de sa seule force.

Le mouvement et l'action sont quelque chose de réel et de positif : or rien de réel, rien de positif ne saurait ni exister ni subsister sans l'action du premier principe.

Il ne suffit donc pas que Dieu ait créé et ordonné les éléments et les corps dont le monde matériel est composé, il faut pour qu'ils puissent demeurer dans l'ordre, et produire les effets dont ils sont la cause secondaire, il faut que leur premier auteur les conserve tels qu'ils sont et qu'il leur continue et l'ordre, et le mouvement, et l'action, aussi bien que l'existence.

Le monde sidéral est donc une manifestation éclatante et une expression constante de la sagesse et de la puissance d'un créateur, d'un conservateur, d'un moteur et

d'un ordonnateur suprême. Oui, les cieux racontent la gloire de Dieu : *Cœli enarrant gloriam Dei.*

Or cette grande voix des cieux, c'est pour moi qu'elle retentit, c'est à moi qu'elle parle. C'est pour me manifester et me rappeler sans cesse son existence, son intelligence, sa bonté, sa force et sa puissance, que Dieu agit et *travaille* ainsi dans les cieux.

Et moi, petit être, perdu dans cette immensité, seul au milieu de ce concert universel, oserai-je encore élever une voix insolente et m'écrier : Moi ! je ne servirai pas ! *Non serviam ?*

Non, c'en est fait, ô Dieu infiniment sage et infiniment bon, je veux que désormais toutes mes pensées, tous mes désirs, toutes mes affections, toutes mes intentions, toutes mes paroles, toutes mes actions soient en harmonie parfaite avec les cieux, et que mon âme, comme un beau ciel, soit l'expression fidèle et constante de votre sagesse, de votre bonté, de votre puissance.

Dieu des armées, Dieu de l'ordre, faites que ma volonté et toutes mes volontés soient purement ordonnées selon votre volonté ; faites que, imitant les soleils, je ne m'écarte pas une seconde de la ligne que vous m'avez tracée ; faites qu'à l'exemple de ces astres si rapides et si dociles, je puisse courir dans la voie de vos commandements et arriver à la minute à chacun des points que vous avez marqués.

Ma vie alors, comme les cieux, racontera votre gloire et redira la perfection de votre intelligence et de votre volonté, de votre sagesse, de votre bonté, de votre puissance.

Action divine dans les éléments.

Cependant, la sagesse et la force divines éclatent peut-être avec une évidence plus manifeste encore dans la combinaison des éléments dont l'accord constitue le monde corporel.

Les anciens philosophes avaient reconnu que cet univers est le résultat d'une harmonie merveilleuse entre le chaud et le froid, le sec et l'humide.

Le chaud répond au feu, au fluide impondérable ; le sec à l'air, au fluide pondérable ; l'humide à l'eau, au liquide ; le froid à la terre, au solide.

La matière se trouve toujours dans l'un de ces quatre états, qui constituent une opposition universelle et constante : car chacun d'eux est contraire aux trois autres.

Quelle sagesse et quelle puissance pour mettre et tenir en ordre les éléments dans la lutte constante qui les divise, les sépare et les oppose, et qui, cependant, aboutit à l'union, à l'accord et à l'harmonie entre ces forces contraires !

Ces oppositions se retrouvent en moi à l'état réel et à l'état symbolique.

A l'état réel elles existent dans mon corps. Abrégé du monde matériel, petit monde dans le grand monde, le corps humain est constitué par la combinaison parfaite de ces quatre éléments. Leur ensemble et leur accord forme les tempéraments qui varient en chaque homme selon que tel ou tel élément domine dans le

mélange, selon que tel ou tel état prévaut dans la constitution.

Cette opposition si réelle est en même temps symbolique. Elle est une image de la lutte incessante qui existe entre les diverses passions de l'homme.

Toutes les passions peuvent se rapporter à quatre principales, entre lesquelles règne une opposition et cependant une harmonie permanente.

La crainte est opposée à l'espérance et à la joie.

L'espérance est opposée à la crainte et à la tristesse.

La tristesse est opposée à la joie et à l'espérance.

La joie est opposée à la tristesse et à la crainte.

Sans s'opposer l'une à l'autre, la joie et l'espérance peuvent s'exclure l'une l'autre.

Celui qui espère seulement ne se réjouit pas encore.

Celui qui se réjouit n'espère plus : il jouit.

On peut en dire autant de la tristesse et de la crainte.

On craint le mal avant d'en être atteint.

Le mal est-il arrivé, la tristesse remplace la crainte.

Toutefois, bien que, en présence du même objet, elles s'opposent ou s'excluent mutuellement, ces quatre passions peuvent s'accorder de manière à établir dans notre âme un heureux équilibre.

La tristesse d'avoir péché peut s'accorder avec la crainte de retomber, avec la joie du pardon obtenu et avec l'espérance d'une grâce qui préserve de la rechute.

Affligeons-nous d'avoir péché ; craignons de pécher encore ; réjouissons-nous d'être rentrés en grâce avec Dieu ; espérons que nous conserverons la grâce divine.

Notre vie s'écoulera entre la crainte et l'espérance, entre la tristesse et la joie, jusqu'à ce qu'enfin préservés des tristesses éternelles de l'enfer par la crainte de ces tristesses mêmes, nous passerons de l'espérance des joies éternelles du ciel à la participation de ces mêmes joies, lorsque Dieu nous dira : Entrez dans la joie de votre Seigneur, *Intra in gaudium Domini tui.*

Ainsi la sagesse, la bonté, la puissance de Dieu éclatent dans les harmonies des éléments de l'ordre matériel qui sont un symbole des harmonies de l'ordre spirituel.

Action divine dans les plantes.

Des éléments et de leur symbolisme passons aux êtres vivants. Nous y retrouverons l'opération divine à un degré supérieur et un symbolisme d'une perfection plus haute.

Considérons les plantes. Là commence la vie. Cette vie s'y manifeste avec sa triple fonction.

La plante se nourrit, elle croît, elle se reproduit.

Tout ici est encore à la fois réel et symbolique. Ce que Dieu fait dans la plante, il le répète d'une façon supérieure dans l'ordre spirituel.

L'âme se nourrit de vérité. Or toute vérité vient de Dieu, toute vérité est en Dieu : la vérité, c'est Dieu.

La vérité, c'est le Verbe divin qui éclaire, par le spectacle de la création, tout homme venant en ce monde, qui nous élève à une lumière supérieure par la révélation, qui au ciel sera pour nous la lumière de gloire ; car c'est en lui que, par la vision intuitive, nous

verrons Dieu face à face tel qu'il est en lui-même. C'est donc Dieu qui nourrit notre âme. *In lumine tuo videbimus lumen.* (*Ps.* XXXV, 10.)

C'est Dieu aussi qui nous fait croître en âge, en grâce et en sagesse devant Lui et devant les hommes.

La croissance de la plante se manifeste dans les racines, la tige et les branches.

Par ses racines, l'arbre rappelle la foi qui nous enracine en Jésus-Christ : *Radicati et superædificati in ipso* (*Col.*, II, 7) ; la foi qui nous fait croître en Jésus-Christ, chef et tête du corps vivant dont nous sommes les membres : *Crescamus in illo per omnia qui est caput Christus* (*Eph.*, IV, 15) ; la foi qui nous fait produire les fruits des bonnes œuvres et croître dans la science de Dieu : *In omni opere bono fructificantes et crescentes in scientia Dei.* (*Col.*, I, 10.)

La tige de l'arbre rappelle l'espérance par laquelle notre âme s'élance, s'élève et monte vers le ciel, vers Dieu.

Par l'épanouissement de ses branches qui se couvrent de feuilles, se parent de fleurs, se chargent de fruits, l'arbre figure la charité dilatant les âmes et les cœurs, produisant et multipliant les saintes pensées, les paroles édifiantes et les œuvres salutaires représentées par les feuilles, les fleurs et les fruits.

Le fruit porte en son sein une semence, un germe par lequel la plante peut se reproduire indéfiniment.

De même par le concours de notre bonne volonté avec la grâce, chacun de nos actes porte en lui-même un germe de vie éternelle.

A chacun de ces actes correspond un nouveau degré

de grâce qui en produira un autre, et ainsi de suite, pendant tout le cours de cette vie mortelle.

A chacun de ces actes correspond en même temps un degré de gloire et de béatitude dans la vie éternelle.

Action divine dans les animaux.

Montons plus haut, et considérons comment Dieu nous sert et nous instruit par les animaux mieux encore que par les plantes.

L'animal résume en son corps tous les degrés d'être du monde purement matériel, toutes les fonctions de la vie végétative, de plus il jouit de la vie des sens.

Par cette vie, il touche, il goûte, il sent, il entend, il voit, il connaît, il aime et il hait, il désire et il repousse, il jouit et il souffre, selon que les objets qu'il perçoit ou qui le touchent lui sont bons ou mauvais.

Par cette vie, il se meut pour s'approcher de ce qui lui convient ou s'éloigner de ce qui ne lui convient pas.

Dans la vie animale, comme dans celle de la plante, tout est à la fois et réel et symbolique.

La perception sensitive est comme une ébauche de la perception intellective. La vue des objets matériels est une image de la vue du bien et du beau intellectuel; l'audition des sons et des bruits matériels est un symbole de l'entendement spirituel.

Nous respirons le parfum de la vertu, nous en goûtons la douceur ; l'infection du vice et l'amertume du remords nous inspirent la répugnance et le dégoût.

Un certain tact spirituel nous avertit de ce qui est

bien et de ce qui est mal, de ce qui nous convient et de ce qui ne nous convient pas.

Les passions appartiennent à la sensibilité et se retrouvent toutes dans l'animal ; mais dans l'homme, par leur union avec les opérations de l'entendement et de la volonté, elles s'élèvent à l'ordre moral.

Le bien perçu et voulu nous inspire l'amour, le désir et la joie ; le mal considéré et repoussé comme tel, nous remplit de haine, d'aversion et de tristesse.

Comme l'animal, par le mouvement corporel nous nous approchons du bien sensible pour nous l'unir, nous nous éloignons du mal sensible pour nous en séparer. De même, par les mouvements de notre âme, nous tendons vers le bien connu et voulu, nous fuyons le mal que nous reconnaissons et que nous voulons éviter.

Dieu travaille donc dans les animaux, pour nous instruire et nous élever, plus encore que pour nous servir, nous aider et nous récréer par les aptitudes si variées dont il les a pourvus et qu'il leur continue par le concours de sa providence.

Ici écoutons Bossuet. « En amenant les animaux à l'homme Dieu lui fait voir qu'il en est le maître, comme un maître dans sa famille qui nomme ses serviteurs pour la facilité du commandement. L'Écriture, substantielle et courte dans ses expressions, nous indique en même temps les belles connaissances données à l'homme ; puisqu'il n'aurait pas pu nommer les animaux sans en connaître la nature et les différences, pour ensuite leur donner des noms convenables, selon les racines primi-

tives de la langue que Dieu lui avait apprise. » (1re *élévation de la 5e semaine.*)

« C'est donc alors qu'il connut les merveilles de la sagesse de Dieu, dans cette apparence et cette ombre de sagesse qui paraît dans les industries naturelles des animaux. — Ainsi l'on peut dire que tous les animaux sont à l'usage de l'homme, puisqu'ils lui servent à connaître et à louer Dieu. » (*Ibid.*)

Action divine dans l'homme.

Mais si ce grand Dieu est admirable dans l'ordre du monde corporel, dans la plante, dans l'animal, il l'est bien plus encore dans l'homme où il résume toute la création inférieure en l'y couronnant par la vie intellective.

Là, comme dans son temple, Dieu continue la réalisation de cette grande parole : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. Il ne cesse de travailler en nous son image et de nous faire à son image.

Comme l'artiste, après avoir esquissé un portrait, le retouche sans cesse jusqu'à ce qu'il ait obtenu la ressemblance parfaite des traits de la personne qu'il veut représenter; ainsi Dieu retouche sans cesse en nous son image jusqu'à ce que la ressemblance nous fasse reconnaître pour ses enfants.

Et comme, en raison de ses limites, l'être créé ne pourra jamais représenter dans toute sa perfection le type suprême et l'idéal absolu de toute vérité, de toute bonté, de toute beauté, l'artiste souverain se plaît à

multiplier ses portraits et ses images, donnant à l'un tel trait spécial de ressemblance, et à l'autre tel autre trait, en sorte que de l'ensemble il résulte une conformité qui approche davantage de la perfection du modèle.

Aussi tous les hommes se ressemblent : car tous sont faits à l'image de Dieu ; et pas un ne ressemble à l'autre, parce que, outre le trait commun de similitude avec Dieu, chacun représente le divin modèle sous un aspect spécial.

L'Église peut donc redire de chacun des saints : On n'a pas trouvé son semblable, *Non est inventus similis illi.*

Jamais cependant les êtres intelligents, les hommes et les anges, même considérés tous ensemble, quelque nombreux, quelque variés, quelque parfaits qu'ils puissent être, ne parviendront à égaler le type divin et à le représenter tel qu'il est.

Incarnation préparée.

Mais, hélas! le péché a effacé dans mon âme, en partie du moins, les traits de la divine ressemblance.

Pour réparer en moi son image le Verbe s'est fait chair. Pour me refaire, pour me rendre de nouveau semblable à lui, et par là même au Père céleste dont il est la parfaite image, il s'est fait semblable à moi.

Depuis la chute de l'homme dans la personne du chef et du père de l'humanité, la Trinité entière travaille à relever la nature humaine, d'abord en préparant l'incarnation et la rédemption, puis en l'accomplissant et en la continuant.

Depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, quel travail! Considérez les patriarches, les pères des nations, les législateurs des peuples et leurs libérateurs.

Écoutez et lisez les enseignements des prophètes inspirés et des sages de toute langue et de toute nation.

Tout ce qui s'est fait, tout ce qui s'est dit, non seulement dans l'ordre surnaturel, mais dans l'ordre même naturel, non seulement au sein du peuple que Dieu avait choisi pour conserver la promesse et l'espérance du Sauveur universel, mais parmi les peuples même idolâtres et barbares, tout dans le mouvement humain se rapporte à l'incarnation et par là-même au salut de l'homme et de chaque homme en particulier.

Quand, par sa providence, Dieu dirigeait et ramenait l'action humaine, sociale ou individuelle, vers ce centre et ce terme unique, l'incarnation, il travaillait pour moi comme si j'eusse été le seul à sauver et à sanctifier.

Incarnation accomplie.

Enfin le Verbe s'est incarné. Voici le Sauveur promis, attendu, prédit, figuré, préparé depuis la chute, voici Jésus, voici le Christ.

Considérez et méditez tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert depuis la crèche jusqu'à la croix.

Durant ce long travail, entrepris et enduré pour le salut de tous les hommes sans exception, Jésus pensait à moi, et j'étais sans cesse présent à son esprit et à

son cœur, comme si j'eusse été l'unique objet de son amour.

Il parlait, il agissait, il souffrait pour moi, et tout ce qu'il a dit, fait et souffert, il l'eût dit, fait et souffert pour moi seul.

J'ai le droit autant que saint Paul de dire de Jésus et de moi : Il m'a aimé et il s'est livré lui-même pour moi : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* (*Galat.*, II, 20.)

Incarnation continuée.

Depuis le court passage de Jésus sur cette terre, le travail se poursuit. Les apôtres ont parcouru le monde et enseigné les nations, les martyrs ont enduré les plus atroces supplices et déconcerté la rage des impies par leur invincible constance, les docteurs ont confondu le blasphème et le sophisme des hérésies, ils ont développé avec autant d'éloquence que de sagesse les enseignements divins des prophètes, ceux de Jésus-Christ lui-même et des apôtres, les papes, les évêques, les prêtres se sont succédé pour étendre et pour soutenir le règne de Jésus-Christ par la foi et par la charité, les religieux se sont multipliés pour reproduire sous toutes les formes le type de la perfection dont le Sauveur avait tracé l'idéal dans ses conseils et dans les actes les plus héroïques de sa vie, les vierges et les femmes chrétiennes se sont sacrifiées pour sanctifier le monde, celles-ci par la formation d'une famille sainte, celles-là par le spectacle d'une vie tout angélique.

Ce travail incessant, immense, universel n'a pas eu

seulement pour but et pour résultat la sanctification personnelle de ceux qui l'ont entrepris, mais aussi le salut et la perfection de tous les élus : *Omnia propter electos.*

Au sein de cette grande mêlée où le bien et le mal ne cessent de se combattre, Dieu a eu de tout temps un regard spécial sur moi, et cela même lorsque je n'étais pas encore. Déjà il combinait tous ces mouvements pour moi, comme s'il n'eût eu en vue que moi seul.

Gloire.

Si je ne puis ni exprimer ni comprendre ce que Dieu a fait pour moi dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, comment dire et comment concevoir ce qu'il me prépare dans les sphères de la gloire !

Je ne sais qu'une chose : Dieu se fera voir à moi face à face et tel qu'il est, non plus seulement dans la création et dans ses œuvres, dans les éléments et les soleils, dans les plantes, les animaux et les hommes, non plus seulement tel qu'il s'est montré dans ses saints et dans le Saint des saints, dans son Verbe devenu visible par l'incarnation, mais il se montrera tel qu'il est en lui-même, dans l'unité de son essence et dans la trinité des personnes divines.

Je le verrai, et par cette vision je serai transformé, je serai sanctifié pour toujours, je serai glorifié, béatifié, déifié et comme divinisé : *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* (I. Jo., III, 2.)

Il m'introduira dans sa gloire, il me fera entrer dans

sa joie, car il me dira lui-même : *Intra in gaudium Domini tui.* (MATTH., XXV, 21.)

Il me communiquera sa béatitude. Assis avec Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Sauveur, dans le trône du Père céleste, je règnerai dans la gloire avec le Père, le Fils, le Saint-Esprit : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo.* (*Apoc.*, III, 21.)

Travaillez avec Dieu.

Et cependant que fais-je, de mon côté, et qu'ai-je fait ?

Dieu travaille sans cesse pour faire de moi un chef-d'œuvre, pour refaire en moi et pour y achever son image, l'image de sa gloire et de sa splendeur.

Dieu s'est fait homme pour me faire semblable à Dieu ; il s'est revêtu de mon humanité pour me revêtir de sa divinité ; il a pris la condition de la nature humaine pour me faire part de la condition de la nature divine : *Ut efficiamini divinæ consortes naturæ.* (II PETR., I, 4.)

Que ferai-je ? Le moins que je puisse est d'abord de laisser Dieu faire en moi son œuvre, de le laisser refaire en moi son image, de lui permettre d'y réparer les traits de sa ressemblance, de permettre à cet artiste suprême d'achever en moi ce qu'il y a ébauché par la création, ce qu'il y a réparé par la rédemption, ce qu'il y a surajouté par la grâce, par la sanctification du Baptême et des autres sacrements, surtout par la communion dans la divine Eucharistie.

Mais ce n'est pas assez. Je dois coopérer et concourir

à l'opération divine et au concours divin ; je dois de mon côté travailler à purifier et à rectifier mes pensées, mes affections, mes désirs, mes intentions ; je dois conformer mon intelligence à la sagesse divine par la foi, ma volonté à la bonté divine par l'espérance et par la charité qui consiste surtout dans l'observation de la loi divine : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit.* (Jo., XIV, 23.)

Je dois me déifier, me diviniser par l'imitation de Jésus-Christ, image et splendeur de la gloire du Père.

Travaillez pour Dieu.

Ce n'est pas encore assez. Dieu travaille pour moi, je dois travailler pour Dieu ; Dieu me sert, je dois le servir.

Dieu s'est fait homme par l'incarnation, afin de vivre, de souffrir et de mourir pour me sauver, pour m'élever jusqu'à lui, pour me faire entrer dans sa joie, pour me faire part de sa béatitude et de sa gloire, pour me communiquer sa vie, la vie éternelle.

Je dois donc vivre, souffrir et mourir pour son service et pour sa gloire.

Et que puis-je pour sa gloire ? Que puis-je pour son service ?

Je puis et je dois le faire connaître et louer, le faire aimer et servir par les êtres capables de connaître et d'aimer.

Oui, ô mon Dieu, oui, ô mon Jésus, désormais je dépenserai tout ce que j'ai et je me dépenserai moi-

même, *impendam et superimpendar* (II *Cor.*, XII, 15), pour les âmes qui vous sont si chères.

Je veux, autant que je le pourrai, vous rendre quelque chose de ce que vous avez fait et de ce que vous faites pour mon âme ; je veux travailler et souffrir, vivre et mourir pour les âmes, comme vous-même avez travaillé et souffert, comme vous avez vécu et comme vous êtes mort pour mon âme.

Mais je ne le puis que par vous et avec vous. Sans vous, sans votre concours, je ne puis rien pour moi-même, rien pour le prochain, rien pour vous.

Continuez donc de travailler pour moi et en moi ; continuez de souffrir pour moi et en moi.

Vous le pouvez, et vous le faites par la continuation de votre Passion, et dans votre corps mystique qui est l'Église, et dans votre corps réel, présent et immolé, bien que sans souffrance, dans l'Eucharistie.

Vivez en moi afin que je vive en vous, avec vous, de vous, et que je meure en vous : *Beati qui in Domino moriuntur* (*Apoc.*, XIV, 13) ; alors je pourrai redire avec l'Apôtre : Si nous vivons, nous vivons au Seigneur, si nous mourons, nous mourons au Seigneur ; donc, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur : *Sive enim vivimus, Domino vivimus ; sive morimur, Domino morimur : sive ergo vivimus, sive morimur, Domini sumus.* (*Rom.*, XIV, 8.)

Ce troisième point de la Contemplation pour obtenir l'amour de Dieu répond au troisième devoir rappelé

dans la considération du *Principe et Fondement :* servir.

Le quatrième point, corollaire des trois premiers, répondra au quatrième devoir : sauver notre âme.

Nous devons louer Dieu, en raison de ses bienfaits.

Nous devons révérer Dieu, présent autour de nous et en nous par son action conservatrice.

Nous devons servir Dieu, travaillant pour nous, autour de nous, et en nous-même.

Or le salut de notre âme consiste précisément à louer Dieu, à le révérer, à le servir ; c'est par cette triple opération que l'âme s'unit à Dieu qui par la création, la conservation et le concours, est le principe de tout son être, de toutes ses puissances et de toutes ses opérations.

Cette union est précisément l'objet du quatrième point.

QUATRIÈME POINT : UNION A DIEU

Tous les biens et tous les dons descendent d'en-haut. Ainsi ma puissance limitée et mesurée dérive de la puissance souveraine et infinie. On doit en dire autant de la justice, de la bonté, de la piété, de la miséricorde, etc.

Tout ce qu'il y a de bon en moi et dans les créatures descend de Dieu, comme les rayons émanent du soleil, comme les eaux jaillissent de la source.

Pour le rayon lumineux et pour le ruisseau, le salut et l'existence dépendent de leur union avec leur principe, qui pour l'un est le soleil, et pour l'autre est la

source. Séparé du soleil, le rayon s'éteint et disparaît ; séparé de la source, le ruisseau se tarit et se dessèche.

Le salut du corps humain, sa force, sa vie, dépendent de son union avec l'âme qui *l'informe*, le vivifie et l'anime. Séparé de l'âme, le corps perd le sens, la vie, la force, et bientôt même la forme humaine.

De même, toute la puissance de l'âme, la sagesse de l'intelligence, la bonté de la volonté, en un mot toute la vertu et toute la perfection de la personne humaine dépendent de son union avec Dieu, principe et source constante de tout son être naturel et surnaturel, de sa vie, de son intelligence et de sa volonté, de sa raison et de sa liberté, de sa sagesse, de sa bonté, de sa puissance, en un mot de tout ce qu'elle est, de tout ce qu'elle a, de tout ce qu'elle peut.

Reprenons. Dieu est l'être premier, le seul qui existe par lui-même.

Tout ce qui peut exister, tout ce qui existe procède donc et descend de lui.

Rien ne peut être sans lui ; tout est par lui.

Tout ce que je suis, tout ce que j'ai, tout ce que je puis, je le suis, je l'ai, je le puis par lui.

Or au second, au troisième, au dixième, au millième instant de mon existence, je ne suis pas plus par moi-même que je ne l'étais au premier.

Je suis donc constamment et continuellement de Dieu et par Dieu.

Pour que je sois, il ne suffit pas que Dieu m'ait créé, qu'il m'ait fait exister, moi qui n'étais pas, moi qui n'étais rien ; pour que je continue d'être, et d'être ce que je suis et tout ce que je suis, il faut que Dieu me

continue, qu'il me conserve, qu'il ne cesse de me créer par la volition permanente de mon existence.

S'il retirait son action, s'il cessait de me vouloir, de me *faire*, je cesserais d'être, je rentrerais dans le néant.

Folie du péché.

Peut-il donc se concevoir quelque chose de plus insensé, dans la créature intelligente, que la volonté de se séparer de Dieu.

Or c'est ce que veut le pécheur. Le péché est la volonté de se séparer de Dieu.

Dieu est la vérité, la sagesse. Connaître la vérité, la contempler et la goûter : telle est la vie, la perfection, la gloire et la béatitude de l'intelligence.

Considérer toute chose dans sa cause la plus haute, contempler tous les êtres, tous les faits dans leur premier principe et dans leur fin dernière, voir comment tout vient de Dieu, premier principe, comment tout revient à Dieu, fin dernière: telle est la sagesse.

Celui qui ne connaît pas Dieu, celui qui oublie Dieu, celui qui ne voit pas Dieu en tout et tout en Dieu, ne connaît et ne comprend rien à la raison, à la marche et à l'ordre des choses. Il ne possède ni le premier mot ni le dernier de cet immense alphabet qui s'appelle l'univers.

Pour lui il n'est ni sagesse, ni science, ni même intelligence. Renfermé, comme l'animal, dans la sphère des sens, il ne perçoit rien au-delà du singulier et du présent : *Animalis homo non percipit.* Ne voyant pas que tout vient de Dieu et se rapporte à Dieu, il ne connaît que le détail et ne saisit pas l'ensemble.

Ils sont vains, ils sont insensés, ils ne savent le tout de rien, ces hommes qui n'ont pas la science de Dieu : *Vani sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei ;* ils sont vains ces hommes qui, à la vue des œuvres divines, ne s'élèvent pas jusqu'au suprême artisan, qui de l'effet ne remontent pas à la cause, qui tout en admirant le feu, l'air, l'eau, les astres, le soleil, s'imaginent que cet ordre s'est établi et se maintient par les seules forces des éléments, et qui ne comprennent pas la puissance, la bonté, la sagesse supérieure de Celui sans lequel ces êtres si beaux n'existeraient même pas. (Cfr. *Sap.*, XIII.)

Ils sont sourds et sans intelligence ces hommes qui n'ont pas entendu la grande voix des cieux racontant la gloire de Dieu : *Cœli enarrant gloriam Dei.* (*Ps.* XVIII, 2.)

La vue de ce monde ne leur a pas révélé l'invisible, ils ont fermé les yeux pour ne pas voir, et ils se sont évanouis dans leurs pensées. Ils ont dit dans leur cœur : Dieu n'est pas ; à force de le redire, ils ont fini par se l'imaginer, et devenus insensés ils se sont plongés dans les ténèbres d'une nuit profonde : *Et obscuratum est insipiens cor eorum.* (*Rom.*, I, 21.)

Et ils ont osé se dire les sages, les savants ! et ils ont dit naïvement : Nous sommes la science, nous sommes la philosophie, nous sommes la pensée, la libre-pensée.

Vous, la science ! Vous n'êtes que des fous, c'est le mot de l'Apôtre : *Dicentes se esse sapientes stulti facti sunt.* (*Rom.*, I, 22.)

Dieu seul est le bien, Dieu seul est la bonté. Pour l'homme, destiné à jouir d'un bonheur éternel et infini,

cela seul est bien et bon qui le conduit à Dieu, seul bien éternel et infini.

Séparé de Dieu, l'homme est le rayon séparé du soleil : il s'éteint.

Séparé de Dieu, l'homme est le ruisseau séparé de la source : il se tarit et se dessèche.

Hors de Dieu, sans Dieu, soleil de justice, sans Dieu, source de tout bien, il n'est pas plus de vertu et de bonheur pour la volonté, que de vérité et de sagesse pour l'intelligence.

Redisons-le donc : La béatitude, la gloire, la perfection, et simplement le salut de l'âme consistent, pour l'intelligence, dans la connaissance et la contemplation de la vérité suprême, qui est Dieu et Dieu seul, pour la volonté, dans l'amour et la jouissance du bien souverain, qui est Dieu et Dieu seul.

Le salut et le bonheur, pour l'homme, consistent dans l'union avec le vrai et avec le bien, qui est en Dieu, comme en son principe, et qui est Dieu même.

Être uni à Dieu : voilà pour l'homme le bonheur, la gloire, le salut, la vie.

Être séparé de Dieu : voilà pour l'homme le malheur, la honte, la peine du dam, la mort.

Sagesse et vertu suprême.

Poussé jusqu'à ce quatrième point, l'exercice que propose ici saint Ignace élève l'âme au sommet de la contemplation et de l'amour de Dieu.

Les communications les plus hautes et les plus

intimes que les saints les plus favorisés aient pu avoir avec Dieu en cette vie ne dépassent pas cette sphère.

Cette contemplation devrait être l'exercice constant et continu de notre vie, l'occupation permanente de l'intelligence et de la volonté.

Cet exercice est la vue et l'amour de Dieu au plus haut degré qui puisse être atteint ici-bas.

Là se résume toute sagesse, toute vertu, toute sainteté.

Folie du Rationalisme et du Libéralisme.

Cette contemplation tout entière, mais surtout en ce dernier point, est la contradiction et la condamnation la plus formelle de la grande erreur, de la grande folie, du grand crime des temps modernes.

Cette folie et ce crime se nomment le rationalisme et le libéralisme.

Le rationalisme est la raison se séparant de Dieu pour juger de tout par elle-même; c'est la prétention de parvenir sans Dieu et hors de Dieu à la vérité complète, à la vérité suprême, à la science parfaite, à la sagesse souveraine.

Parfois, il est vrai, le rationalisme reconnaît encore l'existence et la souveraineté de Dieu; mais alors même il prétend s'élever jusqu'aux plus sublimes hauteurs de l'Être divin, il prétend s'enfoncer et pénétrer jusque dans les profondeurs de l'essence divine par les seules forces de sa raison, de son intelligence et de son génie, et avec Lucifer il s'écrie : *Ascendam*, je monterai, je m'enfoncerai dans les flancs de l'aquilon, je dépasserai les nues, les obscurités dont s'enveloppe l'infini, l'in-

compréhensible, j'amènerai « la Trinité tout entière « sous le regard de ma pensée » (Cousin), et voyant Dieu par moi-même, tel qu'il est en lui-même et tel qu'il se voit lui-même, je serai semblable au Très-Haut : *Similis ero Altissimo.*

Le libéralisme est la volonté se séparant de Dieu et se gouvernant par elle-même ; c'est la prétention de parvenir sans Dieu et hors de Dieu à la liberté, à la puissance, à la justice, au bien et au bonheur.

De là ces formules aussi insensées qu'impies : L'État sans Dieu, la famille sans Dieu, l'école sans Dieu ; la naissance, le mariage, la mort sans le prêtre, ministre de Dieu ; la science sans Dieu, la science indépendante de la révélation et de la foi ; la morale sans Dieu, ou la morale indépendante ; la loi sans Dieu, la raison seule étant sa propre loi et l'unique arbitre du bien et du mal.

Enfin, l'homme sans Dieu : L'homme, ils l'ont dit, l'homme est son roi, son prêtre, son Dieu.

Mais Dieu seul est la vérité suprême, Dieu seul est le bien suprême.

Le rationalisme se flatte d'atteindre la science et la vérité complète sans Dieu.

Le libéralisme se flatte d'atteindre le bonheur et le bien complet sans Dieu.

Le rationalisme et le libéralisme veulent donc Dieu hors de Dieu, Dieu sans Dieu.

Dieu sans Dieu, c'est Dieu nié, Dieu anéanti. Mais Dieu anéanti, c'est tout anéanti, c'est le néant absolu, éternel, c'est l'être, c'est tout être à jamais impossible.

Le rationalisme et le libéralisme sont donc le nihi-

lisme et c'est aussi l'homme s'anéantissant lui-même : *Nihili factus es, non eris in perpetuum.* (EZECH., XXVIII, 19.)

Crime du Rationalisme et du Libéralisme.

Cette folie suprême, qui renferme toutes les folies et toutes les erreurs, engendre un crime suprême qui renferme aussi tous les crimes et tous les attentats.

Ce crime est le déicide, heureusement impuissant et impossible.

Avec sa prétention de tout savoir et de tout juger par lui-même, le rationaliste nie par là même l'infinité de Dieu.

Car si Dieu pouvait être compris, c'est-à-dire connu entièrement, adéquatement, par une intelligence finie, il ne serait pas infini.

Or s'il n'était pas infini, il ne serait pas Dieu.

Le rationalisme est donc la négation de Dieu.

Avec sa prétention de se gouverner par lui-même, le libéralisme suppose l'indépendance absolue de l'homme.

Or, si l'homme est absolument indépendant, s'il ne relève que de lui-même, s'il est son seul et unique maître, son propre souverain, son roi, son prêtre, son Dieu, il ne tient pas son être de Dieu, il existe indépendamment de Dieu, il n'est pas l'œuvre de Dieu.

Car s'il était l'œuvre de Dieu, s'il tenait son être de Dieu, il serait la chose de Dieu, il dépendrait de Dieu qui serait essentiellement et nécessairement son Maître et son Seigneur.

Mais si Dieu n'est pas le Seigneur souverain de l'homme et de toute chose, il n'est pas le créateur, il

n'est pas le premier principe de tout ce qui est, il n'est pas l'être premier sans lequel rien ne peut être, il n'est pas l'être nécessaire, il n'est pas Dieu.

Le libéralisme serait donc la négation de Dieu.

Ne dites pas que le rationaliste et le libéral ne pensent pas à tout cela.

Je sais bien que le rationaliste et le libéral ne comprennent pas toutes les conséquences de leurs prétentions : je sais qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent, je sais que la logique et l'intelligence leur font défaut.

Je sais que l'orgueil est essentiellement insensé.

Je veux bien que leur crime n'égale pas leur folie.

Mais si Jésus-Christ a pu excuser le déicide des Juifs et solliciter pour eux un pardon, disant : Ils ne savent ce qu'ils font : *Non enim sciunt quod faciunt ;* ils en savaient assez cependant pour être coupables d'un crime qui fut le déicide.

De même, le rationalisme et le libéralisme seraient très réellement et très effectivement le déicide, s'ils n'étaient pas l'imbécillité même et l'impuissance absolue.

Quoi qu'il en soit, le rationalisme et le libéralisme sont logiquement la négation de Dieu.

Or si Dieu n'existait pas, tout être serait impossible ; si Dieu cessait d'exister, tout ce qui existe cesserait d'être.

Le rationalisme et le libéralisme seraient donc la négation de tout ce qui est et de tout ce qui peut être, ce serait, je le répète, le nihilisme.

Aussi, tout ce qui est se ligue avec Dieu et s'arme

pour combattre les insensés qui se sont eux-mêmes ligués pour tout anéantir : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* (*Sap.*, v, 21.)

Nécessité de combattre.

Armons-nous donc, nous aussi, contre l'erreur capitale et contre le crime capital qui débuta par le *Similis ero Altissimo*, répété dans le *Eritis sicut dii*, pour arriver logiquement au *Non est Deus*, et finalement à la suppression même du nom de Dieu dans la société.

Armons-nous et combattons : car le temps approche et il est venu où se révèlera et se démasquera l'homme du péché, *homo peccati ;* le fils de la perdition, celui qui veut tout perdre, tout anéantir : *filius perditionis ;* celui qui s'oppose à Dieu, sous quelque nom et sous quelque forme religieuse que ce soit, s'élevant au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou honoré comme Dieu.

Déjà le précurseur de l'Antechrist, le Franc-Maçon, et surtout le Nihiliste, a juré d'abolir toute religion, même les fausses, toute notion de Dieu, même païenne, en raison du peu de vérité qui se retrouve encore jusque dans une religion fausse et jusque dans une notion fausse de la divinité : *Qui adversatur et extollitur supra omne quod dicitur Deus aut quod colitur.* (II *Thess.*, II, 3.)

C'est lui, l'homme du péché, le fils de la perdition, le Franc-Maçon, le Nihiliste qui s'assiéra dans le temple de Dieu, où il se montrera et se déclarera comme étant lui-même Dieu.

Ils l'ont dit, ils l'ont écrit, déjà même ils l'ont fait. Ils

ont fait asseoir sur les autels du vrai Dieu leur prétendue raison déifiée dans la personne d'une infâme prostituée.

C'était prédit : *Ita ut in templo Dei sedeat, ostendens se tanquam sit Deus.* (II *Thess.*, II, 4.)

Non, en présence de la ligue infernale, la Contemplation finale des Exercices spirituels du soldat de Jésus-Christ ne peut pas et ne doit pas se terminer et se clore dans un doux sentiment de paix et de tranquillité béate, j'allais dire égoïste.

Non, en présence de la conjuration immense de l'impiété contre Dieu, contre son culte, contre son nom qu'il ne sera bientôt plus permis de prononcer, l'amour, s'il est véritable et sincère, ne peut pas se reposer doucement dans le sommeil de la simple contemplation.

Ce n'est pas le moment de s'endormir avec Jean sur le cœur de Jésus, ou s'il est permis d'y prendre un instant de repos, ce ne peut être que pour y puiser cet amour fort comme la mort, *fortis ut mors dilectio*, qui, avec Jean aussi, nous fera suivre Jésus jusqu'au Calvaire pour y demeurer debout avec Marie au pied de la croix.

Disons avec le poète :

La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère ?

Puis reprenons :

L'amour qui n'agit point est-ce un amour sincère ?

Amor ab operibus. L'amour consiste dans l'action et il se montre par les œuvres.

COLLOQUE

Oui, mon Seigneur et mon Dieu, vous êtes et mon principe et ma fin : je viens de vous, et je vais à vous.

Je vais à vous par toutes les forces de mon âme, par toutes les pensées de mon intelligence, par toutes les affections de ma volonté.

Je vais à vous par toutes les fibres de mon corps, par toutes les gouttes de mon sang, par tous les battements de mon cœur, par toutes les paroles de mes lèvres.

Vous m'avez fait tout ce que je suis, vous m'avez donné tout ce que j'ai, vous vous êtes donné vous-même à moi, et vous voulez vous donner plus complètement encore dans l'éternité et pour l'éternité : je vous rends ce qui est à vous, je me donne à vous, moi et tout ce que je suis, tout ce que j'ai, tout ce que je puis.

Vous êtes présent partout et en tout, spécialement en moi que vous avez fait à votre image, en moi dont vous avez fait votre temple.

Vous êtes en moi par la nature que vous m'avez donnée, y résumant l'être, la vie, le sens, l'esprit, la création tout entière.

Vous êtes en moi par la grâce, qui est comme une participation de votre vie divine.

Vous voulez être en moi par la gloire, au sein de laquelle vous voulez vous montrer à moi tel que vous êtes en vous-même, afin de me rendre semblable à vous.

Je veux vivre en vous et de vous. A l'exemple d'Élie, l'intrépide prophète, avec cet homme de feu que vous avez rempli du zèle de votre nom et qui doit revenir un jour pour combattre vos derniers ennemis, je veux me tenir perpétuellement en votre présence ; avec Élie je m'opposerai aux Achab et aux Jézabel modernes au nom du Dieu vivant en présence duquel je me tiens !

Vainement l'impie a prétendu abolir jusqu'au nom de Dieu. Ce Dieu est le Seigneur et le Maître. Non, impie aussi insensé que superbe, tu ne l'extermineras pas, tu ne le tueras pas, Dieu ne meurt pas : *Vivit Dominus.*

Fort de sa présence, sous son regard qui assure la victoire, je combattrai l'impie et j'armerai contre lui le ciel et la terre : *Vivit Dominus in cujus conspectu sto.* (III *Reg.*, XVII, 1.)

Vous ne cessez, ô mon Dieu, de travailler pour moi. Pour me conserver l'être que vous m'avez donné, vous conservez et vous entretenez par une action continue, l'être, la vie, le sens dans le monde qui m'entoure et me sert.

Pour me relever après la chute de mes premiers parents, pour me sauver, vous vous êtes fait homme ; pour m'instruire par votre parole et par votre exemple, vous avez passé trente-trois ans sur cette terre ; pour expier mes péchés, vous avez souffert et vous êtes mort ; pour me rendre la vie de la grâce, vous êtes ressuscité : *propter justificationem nostram,* et vous êtes monté au ciel pour m'y préparer une place.

Pour me sanctifier et pour me conduire à la gloire que vous me préparez, à cette vie éternelle que vous voulez me communiquer, vous avez envoyé votre Esprit-Saint et sanctificateur.

Je veux en retour, je veux travailler pour vous, je veux vivre, souffrir et mourir pour vous faire connaître et louer, pour vous faire aimer et servir.

C'est de vous et de vous seul que je tiens tout ce que je suis, tout ce que j'ai, tout ce que je puis.

Intelligence, sagesse, liberté, justice, bonté, vertu, tout me vient de vous, comme le rayon vient du soleil, comme le ruisseau sort de la source.

Séparé de vous, je meurs, je cesse d'être.

Je veux donc m'unir à vous, ô Père, par le cœur de Jésus, votre divin Fils, dans votre Esprit-Saint, Esprit de vérité, Esprit de charité.

Et qui pourrait me séparer de vous et de votre amour ?

La tribulation ? l'angoisse ? la faim ? la nudité ? le danger ? la persécution ? le glaive ?

Car il est écrit que nous sommes immolés tout le jour et regardés comme des brebis destinées à la mort.

Mais en tout cela nous triomphons, nous nous élevons au-dessus de tout cela, par la grâce de celui qui nous a aimés.

Oui, j'en suis assuré, ni la mort, ni la vie, ni la crainte de l'une, ni le désir de l'autre, ni les anges, ni

les principautés, ni les vertus, ni les biens présents, ni les maux futurs, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, ni les hautes puissances qui dominent le monde social, ni les puissances souterraines qui le minent, ni aucune créature quelle qu'elle puisse être, ne pourra nous séparer de la charité de Dieu, qui est fondée sur la grâce de Jésus-Christ Notre Seigneur. (*Rom.*, VIII, 35-39.)

LES TROIS MANIÈRES DE PRIER

Ce n'est point au hasard que les divers exercices sont disposés dans le livre admirable que saint Ignace a écrit sous l'inspiration céleste. Ce n'est point sans raison que les trois manières de prier suivent immédiatement la sublime contemplation qui couronne l'édifice ou le temple spirituel élevé par les exercices des quatre semaines.

Ces trois modes de prier semblent, il est vrai, tout à fait élémentaires ; ils sont inférieurs à la plus simple méditation ; ajoutons que, par leur objet, ils sembleraient se rapporter à la première semaine.

Les Commandements de Dieu sont comme le développement et l'application pratique du Principe et du Fondement, et de la doctrine de la fin de l'homme : c'est par l'observation des Commandements que nous louons Dieu, que nous l'honorons, que nous le servons.

Les Commandements se rattachent aussi à l'Examen général, et l'exercice, que saint Ignace propose sous le nom de *première manière de prier*, est une sorte d'examen.

L'exercice sur les Péchés capitaux se rapporte évidem-

ment aux méditations sur le Péché qui est la violation des commandements, et dont les Péchés capitaux sont les sources principales.

L'exercice sur les Puissances de l'âme et sur les Sens se rapporte également et à la doctrine du Fondement et au Péché.

1° Au Fondement : Cette manière de prier a pour but de ramener les Puissances et les Sens à leur fin, qui consiste à louer Dieu et à le servir.

2° Au Péché : Cet examen nous aide à reconnaître en quoi et comment nous avons détourné nos Puissances et nos Sens de leur fin qui est Dieu, et comment nous devons les remettre sur la voie.

Cependant saint Ignace présente cet exercice si simple, si vulgaire, si modeste, si facile, si pratique, immédiatement après la plus haute contemplation. Pourquoi ?

Le moyen le plus efficace de nous élever à la contemplation la plus sublime et d'arriver à l'*amour de Dieu* consiste précisément dans l'observation des *commandements : Qui diligit me servat mandata.*

Le premier effet de l'*amour de Dieu* doit être d'extirper les racines du péché, savoir les *péchés capitaux* qui sont comme les sept branches de la concupiscence.

L'*amour de Dieu* doit diriger vers Celui qui est leur principe et leur fin toutes les *puissances* de l'âme, tous les *sens* du composé humain.

Il sera donc très utile, même pour se soutenir dans la contemplation précédente, de s'appliquer à cette *première manière de prier.*

Cet exercice nous révèlera notre faiblesse et notre

impuissance à observer parfaitement tous les commandements, à éviter tous les péchés, et surtout à les déraciner de notre âme, à diriger et ordonner constamment vers Dieu nos facultés intellectuelles et sensitives.

Cette vue de notre misère nous fera sentir le besoin de la prière proprement dite ou de la demande.

Aussi à ce premier exercice saint Ignace ajoute deux manières de bien faire les prières que Jésus-Christ lui-même et que l'Église nous ont enseignées : le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, etc. Il indique un procédé pour unir ensemble la prière vocale et la prière mentale, d'abord par une attention spéciale et prolongée sur le sens de chacun des mots de ces excellentes prières, puis par une récitation plus rapide, mais cependant réfléchie et mesurée, de ces mêmes formules.

PREMIÈRE MANIÈRE DE PRIER

Cet exercice est une sorte d'examen sur les commandements, les sept péchés capitaux, les puissances de l'âme et les cinq sens corporels, afin de régler l'âme et de l'ordonner par l'observation des préceptes, par la fuite des péchés, et par le bon usage des puissances et des sens.

Avant de commencer, arrêtez un instant votre esprit. Tenez-vous assis ou promenez-vous, selon que le repos ou le mouvement peut favoriser l'attention, et demandez-vous à vous-même : Où vais-je ? Devant qui ? Et pourquoi ?

Cette pratique devrait précéder tous les exercices de piété et même toute action et toute occupation de quelque importance.

Les Commandements.

Faites une oraison préparatoire pour demander à Dieu la grâce de connaître en quoi vous avez manqué aux dix commandements et celle de vous corriger à l'avenir.

Demandez la parfaite intelligence de ces commandements, afin de les garder plus fidèlement pour la plus grande gloire et pour l'honneur de la divine Majesté.

Puis, parcourez les dix commandements l'un après l'autre, considérant comment vous les avez gardés, et en quoi vous les avez violés.

On consacre à la considération de chaque précepte le temps à peu près que demande la récitation de trois *Pater* et de trois *Ave*.

Toutefois on insiste plus ou moins, selon que l'on se reconnaît plus ou moins fidèle au commandement en question.

L'examen du précepte étant achevé, demandez pardon des fautes que vous avez reconnues et récitez un *Pater*.

L'exercice se termine par un colloque : on s'y accuse des manquements constatés, et l'on demande la grâce de se corriger à l'avenir.

Sur chaque commandement il est bon de considérer combien ce précepte est raisonnable, juste, nécessaire, par rapport à Dieu, par rapport à nous-même, par rapport au prochain; combien il serait facile de l'observer; quelle paix, quelle facilité l'observation du décalogue

assurerait à chacun en particulier, et en général à la famille et à la société tout entière.

Péchés capitaux.

On appliquera le même procédé aux sept péchés capitaux, avec cette différence qu'il s'agissait de garder les commandements et qu'il s'agit ici d'éviter les péchés.

Pour mieux reconnaître les fautes commises sous l'influence des inclinations vicieuses que représentent chacun de ces péchés, il sera utile de considérer les vertus contraires.

A l'orgueil opposez l'humilité, à l'envie la sainte émulation, à la colère la douceur, à la gourmandise la tempérance, à la luxure la chasteté, à l'avarice la libéralité, à la paresse la diligence et la ferveur. Ce contraste fera mieux ressortir la malice, la laideur et les funestes effets des péchés opposés.

Ils sont justement appelés *capitaux*, parce qu'ils sont les principes et les causes de tous les autres, parce qu'ils sont comme les sept têtes de l'hydre qu'on nomme la concupiscence.

On les désigne aussi sous le nom de péchés *mortels*, non que tout orgueil, toute colère, toute envie, toute paresse soit un péché mortel, mais parce que tous les péchés mortels proviennent de l'un de ces sept chefs.

Les puissances de l'âme et les sens corporels.

On gardera le même ordre dans l'exercice sur les trois puissances de l'âme : intelligence, mémoire, vo-

lonté, et sur les cinq sens corporels : vue, ouïe, odorat, goût, toucher.

Demandez-vous ici pour quelle fin Dieu vous a doué de ces facultés.

Il vous a donné l'*intelligence* pour le connaître, le louer, et pour le contempler un jour face à face; il vous a donné la *mémoire* pour vous rappeler sa présence, ses bienfaits et ses lois; la *volonté* pour l'aimer et le servir.

Les sens nous avertissent de la présence et des qualités des objets. D'après ces sensations diverses, un certain instinct naturel, secondé dans l'homme par la raison, nous porte à éviter ce qui pourrait nuire au corps, et à rechercher ce qui peut servir à sa conservation.

Pour faciliter l'usage des objets utiles, tels que les aliments, par exemple, Dieu a bien voulu y joindre un certain agrément sensible.

Examinez si vous n'avez point abusé de cet attrait.

Ces mêmes sens doivent aussi vous élever à Dieu par le moyen des choses sensibles.

Ainsi Dieu vous a donné la *vue* pour contempler les merveilles de sa sagesse et de sa bonté, pour lire ses perfections et ses intentions dans le grand livre de la création, dans les livres de la révélation et dans ceux qui l'expliquent et qui s'en inspirent.

Il vous a donné l'*ouïe* pour entendre sa parole et pour y répondre par la foi : *Fides ex auditu.*

Il vous a donné l'*odorat* pour distinguer l'odeur de vie et l'odeur de mort, pour respirer les parfums de la vertu et pour repousser les émanations du vice.

Vous avez reçu le *goût* pour savourer la sagesse de la loi divine et les douceurs de la vertu, pour rejeter les amertumes de l'erreur et du vice.

Vous avez reçu le *toucher* et le *tact* pour éviter ce qui pourrait blesser la pureté, l'intégrité de l'âme, aussi bien que celle du corps.

Le *sens*, en général, vous a été donné pour élever votre âme à Dieu par la contemplation et la jouissance des créatures visibles et pour y découvrir les perfections divines dont ce monde sensible est le miroir.

A mesure que vous examinerez l'usage que vous avez fait de vos puissances et de vos sens, vous demanderez pardon des fautes que vous aurez reconnues et la grâce d'en mieux user à l'avenir.

Il sera bon de considérer comment Jésus, comment Marie, comment les saints usèrent de ces diverses facultés pour louer Dieu, pour l'honorer, pour le servir, pour édifier le prochain et pour se sanctifier eux-mêmes.

L'exercice se terminera par le *Pater*, ou par l'*Anima Christi*, ou par l'*Ave Maria*, selon que l'on y aura considéré l'exemple de Notre-Seigneur ou de Notre-Dame.

SECONDE MANIÈRE DE PRIER

Cette seconde manière consiste à considérer la signification de chaque mot d'une prière vocale. Saint Ignace désigne ici le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, l'*Anima Christi*, le *Salve Regina ;* mais il est évident que ce procédé peut très utilement s'appliquer à toute autre prière vocale et très spécialement aux psaumes.

Demandez-vous d'abord à vous-même : Où vais-je ? Devant qui ? Pourquoi ?

Dans l'oraison préparatoire, invoquez la personne à qui s'adresse la prière que vous allez méditer : à Dieu le Père, pour le *Pater*, à Notre Seigneur Jésus-Christ, pour l'*Anima Christi*, aux trois personnes, pour le *Credo*, à la sainte Vierge, pour l'*Ave* ou le *Salve*.

Prenez une position qui favorise le recueillement et l'attention. Tenez-vous à genoux ou assis, les yeux fermés ou arrêtés sur un point fixe sans les tourner çà et là.

Commencez et dites : *Pater*, Père. Demeurez sur ce mot tant que vous y découvrirez des significations, des comparaisons qui vous donnent quelque lumière, quelque goût ou quelque consolation. Passez ensuite au mot suivant, joignant ensemble les mots nécessaires pour former un sens.

Dussiez-vous rester sur un seul mot pendant toute la durée du temps que vous vous êtes proposé de consacrer à cet exercice, ne cherchez pas à poursuivre. Si le temps fixé s'écoule tout entier sur quelques mots seulement, vous réciterez à la fin le reste de la prière, et dans un autre exercice vous la reprendrez au mot où vous vous étiez arrêté.

L'exercice terminé, tournez-vous en esprit vers la personne à laquelle s'adressait la prière que vous avez méditée, et demandez-lui les vertus ou les grâces dont vous ressentez le besoin.

TROISIÈME MANIÈRE DE PRIER

Cet exercice demande la même préparation que les précédents.

Récitez les prières proposées pour la seconde manière de prier, ou d'autres encore, telles que les psaumes et les oraisons de l'Église. Ne prononcez qu'un mot à la fois entre chaque respiration.

Saint Ignace appelle cet exercice la prière *en mesure*, par allusion à la mesure qu'on observe dans le chant. A *mesure* donc que vous passez ainsi sur chaque parole pendant le cours d'une respiration ou d'un soupir, pensez au sens du mot, à la personne que vous priez, à votre propre bassesse, à la différence qui existe entre la grandeur et la sublimité de cette personne et votre bassesse et votre indignité personnelle.

Il est fort utile de parcourir de temps en temps, selon ce procédé, les prières vocales les plus usuelles et entr'autres les psaumes qui reviennent le plus souvent dans l'office liturgique. Par là vous romprez la routine et vous vous habituerez à peser le sens des mots que trop souvent peut-être vous récitez en courant et à la légère.

Ces trois manières de prier peuvent s'appliquer avec fruit à la lecture de certains livres très substantiels, comme sont les livres sapientiaux, un grand nombre de passages des Prophètes, l'Évangile, les épîtres des Apôtres, l'Imitation de Jésus-Christ, les constitutions et les règles de la profession que l'on a embrassée.

LE SYMBOLE DES APOTRES

D'APRÈS LA SECONDE MANIÈRE DE PRIER

CREDO. *Je crois.*

Mon Dieu, je sais que vous êtes infiniment parfait, que par conséquent vous savez tout, et que vous ne pouvez vous tromper.

Deux monuments attestent que vous avez daigné vous révéler à nos pères et que votre parole s'est conservée pure et intacte jusqu'à nous.

Appuyé sur ce double témoignage également infaillible, sur l'Écriture et sur l'Église, poussé par le mouvement intérieur de votre grâce, je crois, je tiens pour certain tout ce que vous avez révélé à Moïse et aux Prophètes, tout ce que vous avez révélé par Jésus-Christ et par les Apôtres, je crois et, plutôt que de renier ma foi, je suis prêt à mourir.

IN DEUM. *En Dieu.*

Je crois que vous êtes, ô mon Dieu : *Credo Deum ;* je vous crois, je crois à votre parole : *Credo Deo ;*

je crois en vous, je mets en vous ma confiance : *Credo in Deum.*

Oui, vous êtes, ô mon Dieu : car sans vous rien ne serait ; vous êtes infiniment parfait : car toute perfection que vous n'auriez pas serait impossible ; vous êtes seul et unique : car seul vous suffisez, vous êtes donc le seul nécessaire ; vous êtes ce qu'il y a de plus grand et de meilleur : s'il existait un autre Dieu, on pourrait concevoir et il pourrait y avoir quelque chose de plus grand et de meilleur que vous et que cet autre Dieu, savoir la réunion des deux en un seul ; vous êtes éternel, sans commencement, sans fin, sans succession, toujours le même ; vous êtes immense, présent et tout entier partout.

Pur esprit, vous savez tout : si vous ignoriez quelque chose, vous ne seriez pas infiniment parfait ; vous êtes infiniment bon : sinon vous ne seriez pas ce qu'il y a de meilleur ; vous êtes libre et indépendant : car étant infini, vous n'avez besoin de rien et vous n'avez pas de supérieur.

Je crois en vous, *Credo in Deum.*

PATREM. *Le Père.*

Je crois, ô mon Dieu, que étant un seul Dieu, vous êtes un en trois personnes.

Je le crois sans le comprendre, et simplement sur votre parole.

Vous êtes Père : en vous contemplant vous engendrez un Fils qui est votre Verbe, Image parfaite et consubstantielle de votre substance infinie, Dieu comme

vous, infini comme vous, éternel comme vous, en sorte que, de toute éternité, vous êtes Père.

Vous n'êtes donc pas seul dans votre solitude. Et si vous avez créé des êtres intelligents, ce n'est pas que vous eussiez besoin de vous donner une société. En vous-même vous trouvez un autre vous-même.

Vous n'avez pas besoin de la gloire que nous pouvons vous rendre. Vous jouissez en vous-même de la gloire d'être connu et loué autant que vous devez et que vous pouvez l'être.

La gloire est le reflet de la grandeur ; or vous trouvez ce reflet dans ce Fils qui est votre Verbe et votre Image, la splendeur de votre gloire.

OMNIPOTENTEM. *Tout-puissant.*

Vous pouvez tout, ô mon Dieu : ce que vous ne pourriez pas serait par là même impossible.

Vous pouvez tout ; vous êtes infini : Qui donc limiterait votre puissance ?

Vous savez tout, vous avez l'idée de tout ce qui peut être ; vous êtes indépendant : qui donc pourrait vous empêcher de faire ce que vous voulez ?

O Dieu, je ne crains que vous, car seul vous êtes le Dieu tout-puissant : *Credo in Deum... omnipotentem ;* je n'espère qu'en vous, car seul vous êtes le Père tout-puissant : *Credo in... Patrem omnipotentem.*

CREATOREM. *Créateur.*

Vous étiez donc seul, ô mon Dieu ; mais à la fois un et trois, sans sortir de vous-même, vous trouviez dans l'éternelle société de votre Fils et de votre Esprit-Saint, la gloire et la béatitude.

Vous avez voulu cependant communiquer votre gloire et votre béatitude à des êtres capables d'en jouir.

Hors de vous rien n'était. Vous avez appelé ce qui n'était pas ; à votre parole, ce qui n'était pas a été fait ce que vous avez voulu.

Tout ce qui existe en dehors de vous est l'ouvrage de votre sagesse, de votre bonté, de votre puissance.

Tout est de vous, donc tout est à vous.

Si vous retiriez votre bras, si vous cessiez un instant de conserver l'être que vous avez créé, à cet instant même cet être retomberait dans le néant et cesserait d'exister.

Je suis dans votre main, ô mon Dieu, vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaît : et je ne tremblerais pas de vous offenser !

Je suis dans votre main, vous me soutenez, vous me conservez : et je tremblerais devant la créature !

Et qui donc peut me séparer de vous ? Qui peut m'arracher de votre main ?

Oui, je crois que vous m'avez créé, que vous me conservez ; en vous seul, ô mon créateur et mon conservateur, je mets ma confiance. *Credo in Deum... Creatorem.*

Cœli. *Du Ciel.*

Les cieux racontent votre gloire, ô mon Dieu : ils font éclater à nos yeux votre sagesse et votre puissance.

Ce bel ordre, cet éclat, ce concert et cette harmonie qu'offre le spectacle de l'armée des astres, n'est cependant qu'une pâle et faible image de la milice des esprits bienheureux qui forment votre cour.

Quand me sera-t-il donné d'unir mes hommages à ceux que vous rendent les chœurs angéliques et de redire avec eux l'éternel refrain de la céleste demeure : Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu des armées. Tout l'univers est plein de sa gloire. Hosanna : louange lui soit rendue au plus haut des cieux !

Et Terre. *Et de la Terre.*

Créateur de la terre aussi bien que du ciel, vous n'êtes pas seulement le roi des cieux, vous êtes aussi celui du globe qui nous porte, nous et nos œuvres.

Ce sol que nous cultivons, ces métaux que nous façonnons, ces édifices que nous construisons, tous ces biens que nous nous attribuons sous prétexte qu'ils sont le produit de notre industrie, tout cela est à vous plus qu'à nous.

Nous travaillons sur votre terrain ; la matière et les instruments que nous employons vous appartiennent.

Nous pouvons exiger des hommes qu'ils nous reconnaissent le droit de propriété sur l'ouvrage de nos mains, sur le fruit de notre industrie ; mais nous devons

reconnaître que tous nos droits s'effacent devant le vôtre : nous ne sommes que vos fermiers, vos ouvriers, vos serviteurs ; seul vous êtes et demeurez le maître de nos œuvres aussi bien que de nos personnes.

Tout ce que j'ai, ô mon Dieu, est à vous, aussi bien que tout ce que je suis.

ET IN JESUM. *Et en Jésus.*

Vous aviez donné à nos premiers parents l'empire sur la terre, sur les plantes, sur les animaux, l'empire sur eux-mêmes, sur leurs sens et sur leurs passions.

Par la fidélité à une légère épreuve, Adam et Ève devaient s'assurer un bonheur éternel et nous transmettre, avec la nature humaine dans toute sa perfection, une grâce surnaturelle qui nous conférait des droits à la gloire du ciel ; mais, par leur docile crédulité aux promesses du serpent, ils se sont perdus et nous avec eux.

C'en était donc fait de nous, ô mon Dieu, si, dans l'excès de votre miséricorde, vous ne nous eussiez donné un Sauveur.

Jésus, vous êtes ce Sauveur depuis si longtemps promis, si longtemps attendu, si souvent prédit, et enfin donné au monde il y a plus de dix-huit siècles.

Je crois en vous : en vous et en vous seul, ô Jésus, je mets toute ma confiance.

CHRIST. *Christ.*

Vous êtes le Christ, ô Jésus ; car pour être Sauveur vous avez dû recevoir une triple onction : celle du prophète, celle du roi, celle du prêtre.

Vous deviez être prophète, pour éclairer notre intelligence obscurcie par le péché ; vous deviez être roi, pour diriger notre volonté égarée par la passion ; vous deviez être prêtre, pour réparer nos offenses par un sacrifice digne de la souveraine majesté et pour nous unir au bien suprême.

Et vous réunissez tous ces titres, ô mon Jésus.

Vous êtes prophète : vous nous avez enseigné les mystères les plus rélevés et la morale la plus sainte.

Vous êtes roi, roi des cieux et de la terre, roi de l'éternité, roi des siècles : nul ne saurait se soustraire à votre empire sans retomber sous celui de Satan et sans se condamner lui-même à périr.

Vous êtes prêtre selon l'ordre de Melchisédech ; à votre entrée dans ce monde vous avez dit à votre Père : Me voici, je viens ; et vous vous êtes offert pour remplacer les holocaustes de l'ancienne loi. Fidèle à votre parole, vous avez été sur la croix le prêtre et la victime, et chaque jour sur l'autel vous continuez et vous renouvelez l'immolation du Calvaire, et par là en votre personne vous donnez l'homme à Dieu et Dieu à l'homme.

FILIUM EJUS. *Son Fils.*

Vous êtes le Fils de Dieu, ô Jésus, égal et consubstantiel au Père.

De toute éternité vous êtes engendré par le Père, vous en recevez éternellement tout l'être divin, et vous êtes avec lui une seule et même substance, une seule et même intelligence, une seule et même volonté, une seule et même puissance.

Je vous adore comme Dieu infini, éternel, immense.

Vous êtes la sagesse du Père, vous êtes son Verbe, vous êtes son Image.

C'est par vous que le Père tout puissant a créé le monde, et avec votre Père vous êtes le créateur, le maître absolu et souverain de tout ce qui est.

Vous êtes l'alpha et l'oméga, le principe et la fin de toutes choses.

Tout ce que je ne fais pas par vous et pour vous est inutile; tout ce que je ferais contre vous serait criminel; tout ce que je fais par vous et pour vous mérite le bonheur éternel.

Soyez donc, ô Jésus, le principe et le terme unique de toutes mes pensées, de toutes mes paroles, de toutes mes œuvres.

UNICUM. *Unique.*

Vous êtes le Fils unique du Père, ô Jésus, et cependant vous êtes aussi le premier-né : car d'autres seront appelés et seront en effet les fils de Dieu.

Vous êtes le Fils unique par nature, nous sommes vos frères par grâce et par adoption, et si nous sommes fidèles nous serons les cohéritiers de votre gloire et de votre règne.

Votre Père reconnaît pour ses fils tous ceux qui vous ressemblent ; et vous reconnaissez comme vos frères ceux qui renoncent à tout pour vous suivre et pour porter chaque jour leur croix avec vous.

Dominum Nostrum. *Notre Seigneur.*

Vous êtes le Seigneur et le maître universel, ô Jésus, et à un double titre : comme créateur, comme sauveur.

Verbe éternel, c'est par vous que le Père a créé le monde ; Verbe incarné, c'est par vous que le monde a été sauvé.

Aussi votre royaume n'est pas *de* ce monde. Non, ce n'est ni de ce monde, ni des hommes que vous tenez votre autorité, votre puissance et votre royauté.

Comme Dieu, vous ne la tenez que de vous-même ; comme homme, vous ne la tenez que de votre Père.

Mais votre royauté s'étend *sur* ce monde, elle comprend le monde et tout ce qu'il renferme : hommes et choses.

Il n'est pas un homme, il n'est pas une chose en ce monde qui ne vous appartienne et qui ne doive vous servir.

Isolés ou réunis, tous les hommes sont tenus de vous obéir et de vous reconnaître pour roi, et cela sous peine de mort : sous peine de mort temporelle et sociale, pour

les sociétés, pour les nations; sous peine de mort éternelle, pour les individus.

Qui conceptus est de Spiritu Sancto

Qui a été conçu du Saint-Esprit.

Par l'opération du Saint-Esprit, ô Jésus, vous avez été conçu.

L'Esprit-Saint a formé du plus pur sang de la Bienheureuse Vierge Marie le corps le plus parfait qui ait jamais existé.

Au même instant l'âme humaine la plus parfaite a été créée et unie à ce corps; au même instant, ô Verbe éternel, vous vous êtes uni ce corps et cette âme.

Ainsi Celui dont Marie est la mère est le Verbe fait chair, le Fils de Dieu fait homme, l'Homme-Dieu.

O Jésus, mon unique étude sera de vous concevoir dans mon cœur par la connaissance et par l'amour, et de vous faire concevoir dans les âmes, de vous faire connaître et aimer.

Natus. *Qui est né.*

Je vous adore, ô divin Enfant, qui venez de naître pour nous sauver; je vous adore étendu sur cette paille, dans cette crèche, dans cette étable.

Au sein de cette pauvreté je reconnais le maître du monde; dans cet état de souffrance je reconnais celui qui fait la joie des Anges; dans cet état de dépen-

dance, dans ces langes qui vous retiennent comme captif, je reconnais le souverain de la terre et des cieux.

Gloire à Dieu au plus haut du ciel : Car en s'anéantissant pour réparer l'offense faite par le péché à la majesté divine, le Verbe nous annonce la grandeur de Dieu avec plus d'éclat que les cieux ne racontent sa gloire.

Paix aux hommes de bonne volonté : Car en se faisant pauvre, souffrant, obéissant, ce petit Enfant nous montre que la gloire et le bonheur ne consistent ni dans les richesses, ni dans les plaisirs, ni dans les honneurs ; or ce qui nous trouble, ce qui nous divise, c'est le désir que nous avons de ces misérables hochets.

Divin Enfant, je vous adore avec les bergers. Plus pauvre des biens de l'âme qu'ils ne l'étaient des biens de la terre, je n'ai à vous offrir que mon cœur avec toutes ses misères.

Je vous adore avec les rois et les sages de l'Orient. Avec eux je vous offre la myrrhe de la mortification, l'encens de la prière, l'or de la charité.

En vous offrant la myrrhe, qui doit un jour servir à embaumer votre corps sacré, je reconnais que vous êtes vraiment homme ;

En vous offrant l'encens du sacrifice, je reconnais que vous êtes vraiment Dieu ;

En vous offrant l'or qui brille sur le front des souverains, je reconnais que vous êtes le roi de la terre et du ciel.

Je consacre tout ce que j'ai, tout ce que je puis, tout ce que je suis, à votre service et à votre gloire.

Ex Maria. *De Marie.*

Soyez béni, nom glorieux, doux et puissant de Marie, vous ne pouvez résonner à mon oreille, vous ne pouvez apparaître à mes yeux, vous ne pouvez revenir sur mes lèvres, sans me rappeler Jésus votre divin Fils et mon Sauveur.

Vous êtes cette fille d'Adam annoncée dès l'instant de la chute. Entre vous et le serpent infernal règne une inimitié perpétuelle ; aussi jamais il n'a pu insinuer son venin dans votre âme. En vain il s'agite et se tord sous le talon qui l'écrase ; il ne saurait vous atteindre.

Ses menaces seront aussi vaines contre moi, si je suis fidèle à invoquer votre nom.

Virgine. *Vierge.*

Je vous salue et vous révère, ô Marie, Mère de Jésus, Vierge avant comme après le divin enfantement.

Par un privilège spécial, par une application anticipée des mérites de votre divin Fils, vous avez été préservée du péché originel.

L'honneur du Fils exigeait que celle qui devait être sa mère fût plus pure que les astres qui brillent au firmament et que les anges qui composent la cour céleste.

Or si votre âme eut été souillée du péché originel, même un seul instant, en cet instant il aurait existé des créatures plus belles et plus pures que celle qui devait être la Mère de Jésus. Vous deviez donc être absolument immaculée.

Quoi ! la Mère de Jésus eût été pendant un instant dans la disgrâce de Dieu ! sous l'empire du démon ! enfant de colère ! Non, cela ne pouvait être.

Je vous salue donc, ô Vierge, immaculée dans votre conception, immaculée dans la conception de votre divin Fils, immaculée dans votre enfantement.

Obtenez-moi une pureté qui me dégage de tout ce qui est sensible et qui ne laisse de place dans mon cœur que pour les célestes affections de la divine charité.

Passus. *Qui a souffert.*

Pourquoi, ô mon Jésus, pourquoi, dans le symbole, vos Apôtres n'ont-ils pas inséré un seul mot qui rappelât votre enfance, votre vie publique, votre enseignement et vos miracles ?

Pourquoi passent-ils soudain de votre naissance à votre passion ? C'est que votre passion résume toute votre vie.

En entrant dans ce monde, votre première pensée fut celle du sacrifice qui devait la couronner ; votre premier acte fut l'offrande de votre vie au Père céleste. Aussi un mot la résume tout entière : *passus*, il a souffert.

Je crois en Jésus-Christ qui est né et qui a souffert, et je ne cherche qu'à jouir, je ne fuis, je ne crains que la souffrance !

Comment arriverai-je au bonheur que vous m'avez mérité par votre passion, si je ne suis pas le chemin royal et divin de la croix ?

SUB PONTIO PILATO. *Sous Ponce Pilate.*

Pourquoi le nom de Pilate figure-t-il dans un abrégé si court ? Pourquoi ce nom plutôt que celui de Judas qui trahit et vendit Jésus, de Caïphe qui le condamna et le livra aux insultes des valets et aux mains des gentils, d'Hérode qui le méprisa et le revêtit de la robe de l'insensé ? Ces hommes ne sont-ils pas plus criminels que Pilate qui fit tant d'efforts pour sauver Jésus ?

Non, Pilate est le grand coupable : sans lui ni la trahison de Judas, ni la jalousie de Caïphe, ni le mépris d'Hérode ne pouvaient rien contre Jésus.

Pilate a reconnu l'innocence de Jésus, il pouvait le sauver. Ni l'intelligence, ni la puissance ne lui ont manqué. A lui toute la responsabilité du plus grand crime qui ait jamais été commis.

Sa faiblesse d'ailleurs renferme tous les crimes de Judas, de Caïphe et d'Hérode.

Comme Judas, il trahit Jésus, livrant au supplice celui dont il a reconnu la justice.

Comme Caïphe, il condamne Jésus ; mais avec cette différence que Caïphe du moins cherche un prétexte légal pour couvrir l'iniquité de la sentence, au lieu que Pilate condamne celui dont il proclame l'innocence.

Comme Hérode, il livre Jésus au mépris ; mais Hérode se borne à le revêtir d'une robe d'insensé : Pilate le compare à Barabbas, il le livre à la flagellation de l'esclave, il le laisse couronner d'épines, il le produit devant le peuple dans l'état le plus humiliant qui se puisse ima-

giner et par là il l'expose aux plus cruels et aux plus sensibles affronts.

Cet homme cependant n'était pas méchant, mais il fut faible.

Crucifixus. *Crucifié.*

Je me prosterne au pied de votre croix, ô mon Jésus, et je vous adore dans vos humiliations et vos souffrances.

C'est sur cette croix que vous êtes grand, c'est par la croix que vous êtes le Sauveur, que vous êtes le Christ.

Pour nous sauver, il fallait éclairer nos intelligences : Par la croix vous nous éclairez sur la vanité des richesses, des plaisirs, des honneurs ; car vous apparaissez sur la croix dans la pauvreté la plus absolue, dans la souffrance la plus universelle, dans l'humiliation la plus complète : or vous êtes la sagesse même ; vous ne vous trompez donc pas dans le choix des moyens d'arriver au bonheur et à la gloire !

Pour nous sauver il fallait affranchir nos volontés et nous rendre la vraie liberté : Sur la croix vous nous offrez l'idéal de la liberté la plus indépendante. Quelle puissance, en effet, pourrait dominer un cœur qui méprise tous les biens de la terre, tous les plaisirs des sens, tous les honneurs du monde, comme vous le faites sur la croix ?

Pour nous sauver il fallait nous unir et nous consacrer à Dieu : Sur la croix vous vous sacrifiez pour la gloire de Dieu votre Père et pour le salut de nos âmes, et, comme vous êtes le chef de ce grand corps dont nous

sommes les membres, par ce sacrifice complet de vous-même, vous unissez à votre Père tous ceux qui vous demeurent unis.

Achevez votre œuvre, ô mon Jésus, et faites, par votre grâce, que je ne me sépare jamais de vous ni de votre croix.

Mortuus. *Mori.*

Quel triomphe pour vos ennemis, ô mon Jésus, lorsqu'ils vous virent incliner la tête pour rendre le dernier soupir! Jusque-là ils craignaient toujours que, répondant à leur défi, vous ne vinssiez à descendre de la croix.

Celui qui d'un mot avait ressuscité Lazare ne pouvait pas être retenu par trois clous; celui qui d'un mot avait renversé les soldats envoyés pour l'arrêter pouvait d'un regard foudroyer ses bourreaux.

Mais enfin les ennemis de Jésus se rassurent. Il va mourir.

Il va mourir! Tremblez à ce cri formidable qui s'échappe des lèvres mourantes de votre victime. Ce n'est pas ainsi que meurent les hommes ordinaires.

Aussi la foule se retire consternée, et deux mots seulement interrompent le silence universel : Vraiment, disent les uns, cet homme-là était juste ; vraiment, disent les autres, cet homme était le Fils de Dieu.

A l'instant même où la ruine semblait consommée, le triomphe commence.

Telle sera l'histoire de l'Église, toujours triomphante au moment même où elle semble sur le point de périr.

Telle est la vie de l'âme chrétienne, se relevant au moment où tout semblait perdu.

Jamais donc je ne me découragerai : l'œil fixé sur la croix, j'espérerai toujours contre toute espérance.

ET SEPULTUS. *Et enseveli.*

Marie, mère désolée, permettez-moi d'approcher du corps sacré de votre divin Fils qui vient d'expirer pour moi.

C'est moi qui suis le meurtrier. Je suis le Caïn du véritable Abel. Oui, c'est moi et moi seul, qui ai tué Jésus : nous sommes en grand nombre, il est vrai, et tous également coupables de cet attentat.

Mais je puis et je dois dire que seul j'ai tué Jésus. Car il est très vrai que Jésus serait mort pour moi seul.

Il est très vrai qu'un seul péché mortel, que le seul péché originel suffisait pour causer la mort de Jésus.

Quand dix assassins ont porté chacun à leur victime un coup mortel, chacun d'eux doit se reconnaître meurtrier.

C'est donc moi, ô Marie, qui suis cause de votre immense douleur. Et cependant vous m'adoptez pour fils au lieu et place de celui que j'ai tué.

O Marie, par le corps inanimé de votre divin Fils, par ses plaies béantes, par le sang dont il est couvert, par son cœur transpercé, obtenez-moi, je vous en supplie, une vraie contrition de mes péchés et un ferme propos de ne plus en commettre à l'avenir.

Faites que mon cœur ne soit pas pour Jésus un

tombeau, mais un palais et un temple où il règne et commande en roi et en Dieu.

DESCENDIT AD INFEROS. *Est descendu aux enfers.*

Quelle joie pour les âmes des justes qui depuis si longtemps attendaient la venue du Sauveur, lorsque l'âme de Jésus pénétra dans les limbes !

Quel effroi dans l'empire infernal à l'entrée de cette âme victorieuse !

Jésus est mort, mais il est libre entre les morts, et déjà, pour son âme très sainte, le triomphe est commencé.

S'il descend aux enfers, c'est comme conquérant et comme libérateur ; il vient ravir à Satan ses dépouilles opimes, ces âmes justes qu'il retenait captives par suite du péché originel.

O mon divin Jésus, par la sainte communion descendez dans mon cœur ; venez et rendez-moi la lumière et la liberté.

TERTIA DIE. *Au troisième jour.*

Vous êtes fidèle à vos promesses, ô mon Jésus ; vous vous tenez à une distance égale de la lenteur et de la précipitation.

Vous auriez pu vous ressusciter à l'instant même qui suivit votre dernier soupir, et par cet éclat vous eussiez confondu vos ennemis triomphants ; mais vous attendez trois jours, afin qu'il soit bien constaté que vous êtes

réellement mort ; trois jours, afin de nous enseigner la patience dans les épreuves.

Vous laissez pendant trois jours votre douce Mère dans la désolation et vos disciples dans la consternation.

Et cependant, dès que l'épreuve fond sur nous ou sur votre Église, il nous semble que vous devriez aussitôt intervenir pour venger votre Église et pour nous consoler.

Mais il faut que l'impuissance humaine soit bien constatée. Alors vous interviendrez et l'on sera forcé de reconnaître que le triomphe de votre Église est l'œuvre de votre toute-puissance, que le succès de nos œuvres est l'effet de votre assistance et de votre action.

RESURREXIT. *Est ressuscité.*

Les puissants de Jérusalem reposaient tranquillement. Leurs soldats veillaient autour du corps de Jésus. Les disciples étaient dans la consternation ; Marie dans la désolation.

Cependant, à l'insu du monde, escortée sans doute par les âmes des justes et par des milliers d'anges, l'âme de Jésus pénètre dans le sépulcre, elle se réunit à son corps, le ranime soudain, et alors, vainqueur du péché, de l'enfer, de la mort et du monde, Jésus sort du tombeau.

Où allez-vous, ô mon Sauveur ?

Une mère désolée gémit et soupire depuis trois jours sur un Fils qu'elle a vu expirer en croix ; par la pensée, elle le voit encore crucifié, déchiré, sanglant, pâle, mourant et mort...

Mais le voici plein de vie, radieux, glorieux.

En un clin d'œil toutes les douleurs, toutes les tristesses se changent en joie et en allégresse.

Tout à l'heure Marie était de toutes les mères la plus désolée, maintenant de toutes les mères elle est la plus heureuse.

Souffrons, mourons avec Jésus, si nous voulons revivre et jouir avec Jésus.

A MORTUIS. *Des morts.*

Vous avez voulu mourir pour nous, ô mon Sauveur, pour nous rendre la vie que nous avions perdue par le péché.

Nous avions perdu la vie de l'âme et par suite la vie du corps.

Par votre mort, vous nous rendez cette double vie. Vous nous apprenez à mourir au péché, à crucifier nos passions et nos vices, à ensevelir dans le tombeau de la pénitence toutes nos inclinations mauvaises.

Par votre résurrection, vous nous montrez comment nous devons ressusciter nous-mêmes soit pour le corps soit pour l'âme.

Par la résurrection, vous communiquez à votre corps une impassibilité qui le garantit contre toute souffrance, une subtilité qui lui permet de traverser tous les obstacles, une agilité qui le rend plus rapide que l'éclair, un éclat qui efface la splendeur du soleil.

Telle sera la résurrection de nos corps, telle est déjà la résurrection de nos âmes.

Impassible par la résolution de tout endurer plutôt que de pécher, subtile par une intention pure et droite

qu'aucun obstacle terrestre ne saurait arrêter, agile par une exécution rapide des volontés divines que rien ne peut retarder, glorieuse enfin, illuminée par les lumières de la foi, embrasée par les ardeurs de la charité, l'âme chrétienne vit de votre vie, ô mon Jésus, d'une vie dont vous êtes le principe et la cause.

ASCENDIT. *Est monté.*

Montez, ô mon Jésus, montez autant que vous êtes descendu. Votre humiliation sera la mesure de votre exaltation. Vous avez été méprisé comme un ver de terre, votre place est au plus haut des cieux.

L'humiliation m'épouvante, et cependant c'est l'unique voie pour arriver à l'élévation. Ou plutôt ce que le monde appelle humiliation est déjà l'élévation commencée.

Pour monter avec Jésus, il faut s'élever au-dessus des biens de ce monde par la pauvreté : première humiliation aux yeux du monde qui n'estime que l'opulence et la fortune.

Il faut s'élever au-dessus des plaisirs de ce monde par la mortification et la souffrance : seconde humiliation aux yeux du monde qui n'estime que les plaisirs et les joies.

Il faut s'élever au-dessus des honneurs de ce monde par le mépris de ses mépris aussi bien que de ses éloges : troisième humiliation aux yeux du monde qui n'estime que les honneurs et les grandeurs d'ici-bas.

IN CŒLOS. *Aux cieux.*

Vous êtes monté aux cieux, ô mon Jésus, et pour vous et pour nous.

Pour vous : Vous avez travaillé, vous avez combattu, vous avez souffert, vous êtes mort pour conquérir le bonheur et la gloire du ciel. Nul ne saurait vous y disputer la première place.

Pour nous : Vous montez le premier afin de nous préparer une place : *Vado parare vobis locum.* Cette place sera proportionnée à nos mérites ; nos mérites répondront à nos travaux et à nos souffrances.

Si, pour avoir seulement revêtu l'apparence du péché en prenant sur vous nos péchés, il vous a fallu souffrir et entrer ainsi dans la gloire, vous qui êtes sans péché, vous qui possédez toute perfection : *Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam ?* (Luc, XXIV, 26), comment nous qui sommes pécheurs, nous qui sommes dénués de toute vertu, comment serions-nous dispensés de la lutte et de la peine ?

Il nous faut combattre pour repousser le péché, pour acquérir la vertu, pour vous rejoindre au ciel, et pour y parvenir à la place que vous nous y avez préparée.

SEDET, *Est assis.*

Vous êtes assis, ô mon Jésus ; cette façon de parler indique le repos et la souveraineté

Vous avez mérité le repos par trente ans de travaux

obscurs, par trois ans de contradictions, par dix-huit heures de passion, par une mort cruelle.

Mais de tout cela il ne reste que le souvenir. Le travail est passé, le repos sera éternel.

Vous avez mérité la souveraineté et conquis le trône par des combats auxquels la mort seule a mis un terme.

Vous êtes assis sur un trône de gloire; mais votre premier trône a été une crèche, votre second une croix.

La pauvreté, la souffrance, l'humiliation, tels sont les degrés qui mènent au trône que vous occupez, et à celui que vous nous avez préparé.

Du haut de votre trône vous contemplez vos soldats aux prises avec ceux de Lucifer et votre regard leur dit: Confiance ! j'ai vaincu le monde.

Mais la victoire demande le combat. Malheur à celui qui se repose et qui s'assied au milieu du champ de bataille ! Quoique assuré de vaincre, Jésus ne s'est assis qu'au ciel.

Ici-bas, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, il est toujours debout, toujours en marche, et s'il s'arrête, s'il s'assied même, c'est pour prêcher et pour faire le bien.

Sur la croix il est debout, il ne repose que sur les clous qui percent ses mains et ses pieds.

En cette vie et sur cette terre ne cherchons pas le repos et la gloire. Il n'est ici-bas de sécurité pour nous, il n'est d'honneur, que dans le combat.

Ad dexteram Patris. *A la droite du Père.*

Comme Dieu, vous êtes égal à votre Père, ô mon Jésus ; comme homme, vous avez droit au premier rang

et à la place d'honneur ; vous êtes le premier dans le plan divin, vous êtes le chef de la création.

La grandeur dépend d'une double condition. Celui-là est le plus grand qui a le plus fait et surtout le plus souffert pour la gloire de Dieu et pour le salut des hommes.

Par votre parole, par votre exemple, et surtout par vos souffrances, vous avez fait connaître au monde la nécessité de tout sacrifier pour Dieu, et par là même vous avez sauvé les hommes, non seulement en leur méritant le pardon et la grâce, mais en leur montrant que le salut consiste dans le sacrifice qui unit l'homme à Dieu.

Patris. *Du Père.*

Comment exprimer l'amour avec lequel le Père céleste vous invite, ô Jésus, à prendre place à sa droite : *Sede a dextris meis ?*

Au début des travaux que vous alliez entreprendre pour sa gloire, il mettait en vous toutes ses complaisances.

Aujourd'hui que vous avez si pleinement justifié son amour par tout ce que vous avez fait et souffert pour le glorifier, il n'est point d'honneur qu'il ne veuille prodiguer à votre âme et à votre corps.

Toutes vos pensées, tous vos désirs, toutes vos paroles, tous vos pas ont eu pour objet sa gloire et son service.

Vous serez honoré comme le mérite un Fils tel que vous, et comme sait honorer un Père tel que le vôtre.

Omnipotentis. *Tout-puissant.*

Vous êtes assis, ô mon Jésus, à la droite du Père tout-puissant, et il vous a donné sa toute-puissance au ciel et sur la terre.

Cette puissance vous la communiquez à ceux qui se tiennent à votre droite, qui se confient en vous et en vous seul.

Saint Paul s'écrie : *Cum infirmor, tunc potens sum;* Quand je suis faible, je suis puissant. Pourquoi ? C'est, dit-il encore, c'est que je puis tout en celui qui me fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat.*

Mais pour nous revêtir de sa puissance, Jésus attend que notre faiblesse nous soit constatée ; il attend que, à l'exemple de Paul, nous ayons reconnu notre impuissance.

Oui, ô mon Jésus, instruit par l'expérience, je confesse ma misère et désormais mettant ma confiance en vous seul, je défie et le monde, et la chair, et Satan. Sans vous, ô Jésus, ma défaite est assurée ; mais avec vous, je suis sûr de vaincre.

Inde venturus est. *D'où il doit venir.*

Votre Église, ô Jésus, est persécutée. Avec elle, tous ceux qui travaillent à rétablir votre règne ici-bas sont exposés à la fureur des impies et des méchants.

Il ne tiendrait qu'à nous de vivre dans les honneurs ou du moins dans le repos. Entrons dans la grande

conspiration des impies et déclarons-nous contre votre Église : demain nous sommes au pinacle.

Restons du moins indifférents en présence des outrages et des attaques dont les vôtres sont les victimes, et nous jouirons de la tranquillité.

Donc seul, ô Jésus, vous êtes la cause de nos épreuves. C'est pour vous et à cause de vous que nous souffrons ; mais une pensée nous soutient.

Vous ne resterez pas toujours assis tranquillement à la droite de votre Père. Un jour vous vous lèverez : *Exurge, Deus, judica causam tuam* (Ps. LXXIII, 22) vous reviendrez pour défendre vous-même votre cause.

Alors en un clin d'œil la face du combat changera. Les vainqueurs d'aujourd'hui seront confondus, et les vaincus de l'heure présente triompheront par vous, pour vous et avec vous.

JUDICARE. *Juger.*

Vous êtes venu pour sauver, ô Jésus, vous reviendrez pour juger. Vous êtes venu petit enfant, vous reviendrez dans la majesté.

Quelle joie pour ceux qui vous ont adoré, aimé, servi et suivi pauvre, humble et souffrant !

Quel effroi pour ceux qui vous ont méconnu, méprisé, combattu et poursuivi dans la personne de votre Église et de vos saints !

Où seront alors ces hommes si fiers qui se permettent de citer votre Évangile et votre Vicaire au tribunal de ce qu'ils appellent leur raison, ou même, ce qui est

plus ridicule encore, au tribunal de l'opinion ? Comme alors les rôles seront renversés !

Qu'importe donc le jugement des hommes, surtout de ces hommes qui ne suivent que l'opinion, qui ne pensent et qui ne parlent que d'après la multitude et la majorité ?

Seul, ô Jésus, vous êtes la vérité : tout jugement contraire à votre enseignement est faux et vain.

Vous seul êtes la voie : malheur à celui qui ne suit pas vos traces ; il suit la voie large qui mène à la perdition.

Vous êtes la vie : toute activité dont vous n'êtes pas le principe, n'a que l'apparence de la vie ; en réalité c'est la mort.

VIVOS ET MORTUOS. *Les vivants et les morts.*

Pas un de ceux qui auront vécu sur cette terre ne pourra échapper à ce jugement.

Quelle consolation pour ceux dont la vie entière semble ici-bas vouée à la souffrance et à l'humiliation !

O vous que le monde méprise, que le malheur accable, vous qui êtes pauvres, qui êtes affligés, qui êtes persécutés pour le nom de Jésus, ne vous découragez pas. L'épreuve sera courte.

Que sont trente, quarante, et même soixante ans, comparés au jour du jugement, à ce jour qui, dans un certain sens, ne durera qu'un instant, mais qui, dans un autre sens, ne finira jamais.

Et vous qui, durant cette vie passagère, triomphez et régnez, vous êtes les heureux du siècle et les grands du

monde ; mais pour vous tout est mort : vous ne ressusciterez que pour la seconde mort, pour la mort éternelle.

Alors quels regrets ! quelles terreurs ! alors enfin viendra la confession, mais la confession forcée : *Ergo erravimus*, nous nous sommes donc trompés ; mais alors il sera trop tard.

Credo. *Je crois.*

Renouvelons notre foi et notre confiance. Oui, mon Dieu, je crois au Saint-Esprit.

Il était plus facile de croire en Dieu le Père tout-puissant. Les œuvres de la création annoncent évidemment l'action, par conséquent l'existence d'un premier être et sa toute-puissance.

Il était encore facile de croire en Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de Marie, Dieu et homme. Son humanité s'est montrée aux yeux ; sa divinité s'est affirmée par d'éclatants miracles.

Mais vous, ô Esprit-Saint, vous ne vous révélez que dans le secret. Votre action est intime, cachée, invisible. Il est rare que des signes sensibles annoncent votre influence.

Cependant je crois en vous, et je reconnais que vous seul opérez tout ce qu'il y a de bon et de saint en moi.

Cependant je crois en vous, en vous seul je mets ma confiance, reconnaissant que sans vous je ne puis rien, pas même croire en Dieu, pas même l'aimer.

IN SPIRITUM. *A l'Esprit.*

Je crois en vous, ô Esprit du Père et du Fils. Vous êtes le souffle divin, vous êtes le souffle de vie.

Vivifiez mon âme, comme mon âme vivifie mon corps. Soyez la vie et la lumière de mon intelligence ; soyez la vie et la flamme de ma volonté.

Que je ne pense, que je ne veuille, que je ne parle, que je n'agisse qu'en vertu de votre inspiration.

Sans vous, dans l'ordre même naturel, je suis la faiblesse ; sans vous, dans l'ordre surnaturel, je suis l'impuissance absolue.

Sans vous, je ne puis pas même avoir une bonne pensée, un bon désir.

Sans vous, je ne puis pas même dire à Dieu : Mon Père, *Abba Pater*, de manière à mériter qu'il m'écoute et qu'il m'exauce.

Sans vous, je ne puis nommer Jésus avec fruit pour mon âme.

Jésus, le Verbe incarné, nous a révélé le Père; mais si vous ne nous éclairez pas, nous ne pouvons ni comprendre, ni goûter la parole de Jésus; si vous ne nous embrasez pas, nous ne pouvons aimer ni le Père que Jésus nous a révélé, ni Jésus qui nous a révélé le Père.

Jésus est la voie ; mais sans vous, je ne puis marcher, je ne pourrai donc pas suivre Jésus.

Jésus est la vérité ; mais sans vous je ne puis voir, je ne pourrai donc être éclairé par Jésus.

Jésus est la vie ; mais sans vous je ne puis ni agir, ni

me mouvoir, je ne pourrai donc pas vivre de la vie de Jésus.

Venez en moi, ô Esprit-Saint, demeurez-y. Ne permettez pas que jamais je vous chasse de mon cœur par le péché mortel, que jamais je vous contriste par le péché véniel.

SANCTUM. *Saint.*

Esprit divin, saint et sanctificateur, purifiez mon âme ; expulsez de ma mémoire tout souvenir dangereux ; bannissez de mon intelligence toute pensée vaine ; dégagez ma volonté de toute affection déréglée ; chassez de mon imagination tout fantôme impur ; brisez dans mon cœur toute idole de chair et de boue ; dirigez mes sens ; soumettez mes passions à la raison ; prenez enfin pleine possession de tout mon être de telle sorte que je n'aie plus de mouvement que par Vous.

Soyez en moi le principe de la vie, du sens, du mouvement, autant et plus encore que ne l'est mon âme.

Ce n'est pas assez : élevez-moi aux choses divines. Faites que le souvenir de Dieu ne sorte pas de ma mémoire, que Dieu soit l'objet constant de toutes mes pensées, le terme de tous mes désirs et de toutes mes affections, que mon imagination soit une représentation continuelle des grandeurs et des bienfaits de Dieu, que mon cœur soit pénétré de l'amour de Dieu, que mes sens et mes passions ne soient pour moi qu'un moyen de m'élever à Dieu par les créatures qui me rappellent sans cesse sa puissance, sa sagesse et sa bonté.

SANCTAM ECCLESIAM. *La sainte Église.*

L'Église, ô Esprit sanctificateur, est votre œuvre par excellence. Jésus l'a instituée, vous la vivifiez.

Aussi l'Église est sainte : sainte dans son chef, Jésus-Christ, le Saint par excellence ; sainte par son union avec son divin Époux, qui lui communique sa vie et sa vertu ; sainte dans ses membres, sanctifiés par le Baptême et par les autres sacrements.

Plusieurs, sans doute, oublient les engagements et les obligations de leur profession ; mais toujours dans l'Église il existe des âmes fidèles et pures, résolues à mourir plutôt que de commettre un seul péché mortel, plutôt même que de commettre un seul péché véniel ; des âmes qui ne se contentent pas de la sainteté des commandements, mais qui suivent la perfection des conseils.

Et c'est vous, ô Esprit-Saint, qui êtes l'auteur et le principe de cette sainteté.

ECCLESIAM. *L'Église.*

C'est par votre opération, ô Esprit-Saint, que le corps réel de Jésus a été conçu et formé dans le sein de la Vierge Marie ; c'est aussi par votre action que le corps mystique de Jésus a été formé, que chaque jour il s'accroît par l'accession des fidèles nouveaux, que chaque jour il devient plus fort et plus beau par le progrès des âmes dans la vertu.

L'Église est un corps dont Jésus est la tête et le

chef et dont les hommes deviennent les membres par le Baptême.

Et l'union qui relie les fidèles à Jésus et entre eux est plus réelle encore et plus indissoluble que celle qui retient ensemble les membres de nos corps.

Jésus et les chrétiens sont unis, ou plutôt ils ne sont qu'un, par la parfaite conformité des intelligences et des pensées, des volontés et des affections.

L'âme, il est vrai, peut briser cette union par le péché, mais aucune autre force au monde ne peut la séparer de Jésus : *Quis nos separabit a charitate Christi ?*

Uni à Jésus, je vis de sa vie ; mais Jésus vit de la vie de son Père : je vis donc de la vie du Père et du Fils en l'Esprit-Saint et par l'Esprit-Saint.

CATHOLICAM. *Catholique.*

C'est afin que la grâce et la vie de Jésus me fut communiquée, que l'Église est catholique, qu'elle s'étend à toutes les nations, à tous les temps.

A mon tour, je dois avoir un cœur catholique, un cœur aussi vaste que le monde, à l'exemple de saint Paul dont il est dit : *Cor Pauli, cor mundi.*

En cela Paul est l'imitateur de Jésus qui dans son cœur embrasse le monde entier, qui est né, qui a souffert, qui est mort pour le salut de tous les hommes sans exception.

Esprit-Saint, Esprit de charité, dilatez mon cœur, remplissez-le d'un amour réel, effectif, surnaturel, pour tous les hommes, et dans ce but purifiez-le d'abord et

dégagez-le de cet égoïsme étroit qui ne cherche en tout que son propre intérêt et son propre avantage.

Sanctorum. *Des Saints.*

On appelle saints tous ceux qui sont en état de grâce. On peut distinguer les saints du ciel, les saints du purgatoire, les saints de la terre.

Les saints qui vivent encore sur la terre méritent à peine ce nom, car la sainteté est l'union irrévocable de l'âme avec Dieu. Or en cette vie le juste le plus éminent peut, en un instant, se séparer de Dieu par le péché mortel.

Esprit-Saint, ne permettez pas que je tombe dans ce malheur, faites que je devienne et que je demeure saint : saint par la fuite du péché mortel, saint par la fuite du péché véniel, saint par la fuite de l'imperfection.

Les saints du purgatoire sont assurés de leur éternelle union à Dieu ; mais ils ne sont pas encore assez purs pour jouir de leur bonheur. Prions pour hâter leur purification ; la reconnaissance leur fera un devoir de prier pour nous et de nous obtenir la grâce et la gloire.

Les saints qui sont au ciel sont les vrais saints, les saints complets. Irrévocablement unis à Dieu, entièrement purs, ils jouissent de la gloire et du bonheur de la vie éternelle. Prions-les et ils nous obtiendront la faveur de partager leur sort.

Communionem. *La Communion des Saints.*

Esprit de vie, Esprit de charité, conservez entre tous les chrétiens cette union qui fait de tous un seul corps dont Jésus est le chef.

Faites que toutes nos intelligences vivent de la même foi, que toutes nos volontés vivent de la même charité.

Dans l'ordre naturel, le corps vit par la vertu de l'âme qui lui est unie ; dans l'ordre surnaturel, l'âme vit par la vertu de l'Esprit-Saint qui lui communique la grâce.

Unis à vous, ô Esprit-Saint, et par vous unis à Jésus, nous serons unis entre nous, et à cette union qui se manifestera par la parole et par l'action, le monde reconnaîtra votre présence et votre action en nous.

Remissionem. *La Rémission.*

Je ne puis être uni aux saints, et demeurer dans leur compagnie et leur communion que par Jésus et par l'Esprit-Saint ; mais vous-même, ô Esprit-Saint, vous ne pouvez entrer dans une âme esclave du péché. La sanctification doit donc commencer par la rémission des péchés.

Déjà par le Baptême vous avez effacé en moi le péché originel et vous m'avez rendu le droit à la vie éternelle.

Mais, hélas ! qu'est devenue en moi la grâce du Baptême ? Venez donc, ô Esprit sanctificateur, remettez-moi par la Pénitence les péchés que j'ai commis.

Ne m'abandonnez pas à ma volonté si faible ou même si mauvaise.

Préservez-moi du péché, même véniel : car les fautes les plus légères, si elles sont négligées, si elles sont répétées, conduisent au péché mortel, comme les blessures même légères, si elles sont négligées, peuvent causer la mort.

Peccatorum. *Des Péchés.*

O Esprit-Saint, éclairez-moi sur la malice du péché, mettez dans mon cœur le ferme propos de tout perdre, de tout souffrir et de mourir plutôt que de commettre un seul péché mortel, plutôt que de me séparer de Jésus.

Éclairez-moi sur la malice et sur le danger du péché véniel, inspirez-moi l'horreur des fautes légères, mettez dans mon cœur la résolution de tout perdre, de tout souffrir et de mourir plutôt que de vous contrister par le péché véniel.

Faites qu'une vigilance continuelle sur mon cœur diminue sans cesse en moi le nombre des péchés de fragilité ; faites-moi comprendre combien les imperfections même sont funestes à mon âme ; quels obstacles elles apportent aux desseins de Dieu sur moi ; comment elles arrêtent l'influence que je devrais exercer pour le service et pour la gloire du Père céleste et pour l'accroissement du corps mystique de Jésus-Christ.

CARNIS RESURRECTIONEM. *La Résurrection de la chair.*

Ce corps de chair résume tout ce qu'il y a de perfection dans le monde matériel. C'est le palais d'un roi, le temple d'un Dieu.

Celui qui est le Roi des rois, l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, par la communion est descendu et a demeuré dans ce corps de chair, et il y a déposé un germe d'immortalité.

L'âme doit y régner sur les membres et sur les sens; l'âme y doit consacrer tous les membres et tous les sens, afin que tout, dans ce corps, soit un hymne à la gloire de Dieu.

Mais si Dieu a confié à l'âme le gouvernement de ce palais et la sanctification de ce temple, de son côté le corps participe aux opérations de l'âme, il est donc juste qu'il participe à la récompense ou à la peine, selon la part qu'il aura prise aux bonnes ou aux mauvaises actions dont l'âme a été le principe.

Il faut qu'il soit éternellement pour l'âme un palais ou un cachot.

RESURRECTIONEM. *La Résurrection.*

Elle tombera cette chair, elle sera dissoute et réduite en poudre par la corruption du tombeau ; mais elle sera relevée, elle ressuscitera, elle sera réunie à cette même âme qui jadis la vivifia.

Au son de la trompette, à la voix du Fils de l'homme, je ressusciterai. Je me retrouverai avec ce même corps;

je verrai mon Sauveur avec mes yeux, j'entendrai sa voix avec mon oreille.

Je ressusciterai immortel. L'immortalité sera commune aux réprouvés et aux élus; mais qui dira la plénitude de la vie que vous donnerez aux élus, ô Esprit vivificateur ?

Ils ressusciteront impassibles : Le froid, le chaud, la faim, la soif, la douleur n'auront plus de prise sur eux.

Ils ressusciteront agiles et rapides comme la lumière et comme l'éclair : prêts à voler, en un clin d'œil, partout où Dieu voudra les envoyer.

Ils ressusciteront subtils, et comme spiritualisés : ils traverseront les corps les plus épais et les plus durs, rien ne pourra les arrêter ni même les retarder.

Ainsi Jésus sortit du tombeau, ainsi apparut-il tout à coup dans le cénacle, portes et fenêtres fermées.

Ils ressusciteront glorieux, plus brillants que le soleil. Mais, s'écrie saint Paul, les étoiles diffèrent d'éclat, ainsi en sera-t-il à la résurrection des morts.

Il en est qui brilleront d'un plus vif éclat, et ce seront ceux qui, durant cette vie, auront été plus humbles et plus obscurs, ceux qui auront le plus souffert pour Jésus-Christ.

Donc travaillons, souffrons, mourons. Semons dans les larmes, nous moissonnerons dans la joie et dans la gloire.

VITAM. *La Vie.*

Esprit de vie, quand me sera-t-il donné enfin de vivre? car je ne puis appeler vie ma condition présente.

Est-ce vivre que de se voir sans cesse sur le point de mourir? Or, qui peut m'assurer que dans une minute je ne mourrai pas?

Est-ce vivre que de se sentir à chaque instant mourir? Pas un instant, en effet, qui ne me sépare de quelque bien, pas un instant qui ne m'enlève un peu de force, un peu de vie. Et je ne parle ici que de la vie du corps!

Mais la vie de l'âme, cette vie qui seule peut me satisfaire, quand me sera-t-elle donnée?

Vie de l'intelligence, qui consiste à voir toute la vérité sans nuage et sans énigme; vie de la volonté, qui consiste à posséder tout le bien sans mélange d'aucun mal.

Vue de Dieu, tel qu'il est, non plus seulement en ses créatures, mais en lui-même; jouissance de Dieu possédé pleinement et pour toujours : telle est la vie, la vraie vie, la seule vie. Et c'est vous, ô Esprit-Saint, qui en êtes le principe et le consommateur.

ÆTERNAM. *Éternelle.*

Tout change, tout passe, autour de moi, et en moi. Ma vie une mort continue, une séparation perpétuelle. Ce qu'on appelle la mort est précisément la fin de cette mort commencée au jour de la naissance. Heureuse mort qui enfin fixera mon âme dans la vie!

Je verrai la vérité qui ne change pas, et mes pensées ne se succèderont plus pour tourmenter mon cœur par leurs variations continues.

Je posséderai le bien éternel, et mes désirs auront un

terme, et ce terme sera Dieu même se donnant et s'unissant à moi pour toujours.

Lorsqu'après des siècles de bonheur, je m'écrierai : O heureuse vie, combien dureras-tu encore? De toutes parts les saints et les anges me répondront : Toujours, toujours.

Et quand après des siècles de félicité, je m'écrierai de nouveau : O heureuse vie, finirez-vous un jour! Les anges et les saints répondront : Jamais, jamais.

Le balancier de l'horloge éternelle redit sans cesse ces deux mots : Toujours, jamais, toujours, jamais. Toujours jouir, jamais souffrir; toujours vivre, jamais mourir.

Toujours, jamais : Éternité : éternité de bonheur, éternité de gloire, éternité de vie. Qu'il en soit ainsi. *Amen.*

L'ORAISON DOMINICALE

EN UNION

AVEC LE CŒUR DE JÉSUS

La bouche parle de l'abondance du cœur. La prière que Jésus nous a enseignée fut donc évidemment celle qui sans cesse s'échappait de son cœur.

PATER. *Père.*

Vous êtes mon créateur et par conséquent mon Père, mon Seigneur et mon Roi.

Telle était l'expression des sentiments de Jésus, lorsqu'il contemplait Dieu comme créateur de son âme et de son corps.

PATER. *Père.*

Vous êtes le Père du Verbe auquel mon âme et mon corps sont si intimement unis, du Verbe qui, par mon âme vivifie mon cœur, l'anime et le remplit des lumières de la vérité et des flammes de la charité.

Tel était le cri de Jésus, lorsqu'il contemplait en Dieu le principe d'où il procède comme Verbe éternel.

Pater noster. *Notre Père.*

Je ne suis pas seulement votre Verbe et comme tel votre Fils unique : je suis homme, je suis fils de l'homme, je suis fils de Marie, et par elle fils d'Adam : les hommes sont donc mes frères selon la nature humaine.

Je suis votre fils unique par nature ; mais par grâce et par adoption, tous les hommes sont vos fils et mes frères ; je ne vous dirai donc pas seulement : Mon Père, mais : Notre Père.

Telle était la prière du Cœur de Jésus pour nous, qu'il aimait à reconnaître et à considérer comme ses frères.

Qui es in cœlis. *Qui êtes au ciel.*

Sursùm corda ! Élevons nos cœurs en haut ! Le ciel est le séjour du Père ; là il se montre dans l'éclat de sa gloire ; là est notre patrie.

Qui dira les élans du Cœur de Jésus, lorsque de ses lèvres s'échappaient si souvent ces mots : Mon Père céleste !

Et lorsqu'il disait aux hommes : Votre Père, qui est aux cieux !

Comme Jésus et avec Jésus habitons au ciel par l'esprit, par le cœur, par la pensée, par l'intention, par le désir, par l'affection.

SANCTIFICETUR NOMEN TUUM. *Que votre nom soit sanctifié.*

Un fils prend à cœur l'honneur du nom paternel. La grande, la perpétuelle préoccupation du Cœur de Jésus, c'est la gloire de son Père céleste : *Manifestavi nomen tuum hominibus.* Manifester et par là même glorifier le nom divin, telle est sa passion, son œuvre : *Opus ejus coram illo.*

Le nom de notre père est notre nom. L'injure faite au nom de Dieu est une injure faite à nous-mêmes.

Si nous sommes les frères de Jésus et les enfants du Père céleste, comme Jésus nous aurons à cœur le saint nom de Dieu. Notre cœur s'indignera à la seule pensée des blasphèmes de l'impiété.

Nous nous liguerons contre le blasphème de l'enseignement impie, qu'il soit donné de vive voix ou par écrit, par l'école ou par le livre, par le club ou par le journal ; nous vengerons l'honneur du nom sacré de notre Père qui est aux cieux.

ADVENIAT REGNUM TUUM. *Que votre règne arrive.*

Le règne et le royaume du Père céleste, c'est le ciel, c'est le monde entier, c'est l'Église, c'est le cœur de chaque chrétien, c'est surtout le Cœur de Jésus.

Principe créateur, et par conséquent Seigneur et Roi suprême de tout ce qui existe, le Père céleste règne sur l'âme de Jésus.

Cette âme sainte, par sa volonté très conforme à celle du Père, *quæ placita sunt ei facio semper*, gouverne

son propre Cœur, et par son Cœur toutes ses passions, tous ses sens, tous les membres de son corps.

De ce Cœur uni au Verbe émane l'action par laquelle il gouverne chaque homme en particulier, chaque famille, chaque nation, la grande société humaine tout entière.

Malheur à l'homme, malheur à la famille, malheur à la nation, malheur à la royauté qui ne se laisserait pas gouverner par le Cœur du Roi des rois ! Jésus a reçu du Père toute puissance sur la terre comme au ciel. *Gens et regnum quod non servierit tibi, peribit :* toute nation, toute royauté qui ne l'aura pas servi, périra !

Honneur, au contraire, et bonheur à ceux qui se laisseront régir et gouverner par le Cœur royal et divin de l'unique Roi suprême !

Le règne du Père transporte le ciel sur la terre. Aussi Jésus nous apprend à demander que le règne du Père nous arrive sur la terre comme au ciel.

Laissons-nous gouverner sur la terre par le Cœur de Jésus comme les anges et les saints dans le ciel, et nous trouverons le ciel sur la terre.

FIAT VOLUNTAS TUA. *Que votre volonté soit faite.*

Elle se fera. Tout ce que Dieu veut se fait : *Quæcumque voluit fecit.* Donc vouloir ce que Dieu veut, tel est le secret de la force et de la grandeur.

Là aussi se résume toute la perfection du Cœur de Jésus, comme celle du Cœur de Marie. Par ce *fiat* continu notre cœur se trouvera conforme au Cœur divin.

Dieu a dit : *Fiat lux !* que la lumière soit ! et la lumière a brillé. A ce mot, six fois répété, le néant est devenu l'être, le chaos est devenu le monde : *Dixit et facta sunt.* Il a dit et c'est fait.

Ce premier *fiat*, cette première parole est la première manifestation au dehors et la première expression du Verbe divin.

Mais le Verbe a pris une âme et un corps comme les nôtres dans le sein de la Vierge Marie.

Cette âme et ce corps se résument, en un sens, dans son Cœur : d'abord, le cœur est le centre de la circulation du sang et par là même de la vie ; puis, comme organe de l'amour qui est le dernier terme de toutes les puissances de l'âme et le principe de toutes les passions, le cœur est le centre d'où part toute l'action humaine.

Ainsi, le Cœur de Jésus, Verbe fait chair, Dieu fait homme, est le centre de la création tout entière, la suprême expression et la première intention du *fiat* créateur.

Sous l'impulsion de la volonté humaine, si parfaitement conforme à la volonté divine, ce Cœur sacré est l'instrument principal de l'action de Dieu dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire.

Or pour former ce Cœur il fallait un autre *fiat*.

Fiat mihi secundum verbum tuum : Qu'il me soit fait selon votre parole. A ce *fiat* de la foi, de l'obéissance et de l'humilité, le Verbe se fait chair et s'anéantit dans le sein de Marie.

Mais cet anéantissement est le chef-d'œuvre de la sagesse, de la bonté, de la puissance de Dieu ; car il établit l'union la plus étroite qui puisse exister

entre le Créateur et la créature, entre Dieu et l'homme, et par l'homme entre Dieu et le monde ; c'est l'achèvement et le couronnement du *fiat* créateur.

Et c'est du Cœur de Marie que sort ce chef-d'œuvre : car c'est du Cœur de Marie que s'échappe le sang très pur dont le corps de Jésus est formé par l'opération de l'Esprit-Saint.

Et le Cœur de Jésus résume toute l'Incarnation : c'est au cœur qu'arrive tout le sang ; c'est du cœur que le sang repart pour vivifier le corps entier ; c'est au cœur qu'aboutissent toutes les affections, tous les désirs, toutes les résolutions de l'âme ; c'est du cœur que partent tous les élans, tous les dévouements généreux, tous les grands desseins et toutes les grandes pensées.

Suivez Jésus au jardin des Olives : là vous entendrez sortir de son Cœur cette prière généreuse : *Non mea voluntas, sed tua fiat.* (Luc, xxii, 42.)

C'est le *fiat* de la passion, le *fiat* de la rédemption, le *fiat* du sacrifice, le *fiat* de la réparation.

Jésus subordonne sa volonté humaine à celle de son Père : cela est juste et cela doit être.

Pourquoi donc avons-nous tant de peine à dire sincèrement notre *fiat* quotidien : Que votre volonté soit faite ? Ah ! c'est que le courage, c'est que le cœur nous manque.

Et cependant ce *fiat*, c'est le ciel. Oui : que votre nom soit sanctifié, ô notre Père ! que votre règne arrive, que votre volonté soit faite, sur la terre comme au ciel, et le ciel descend sur la terre.

Cette triple demande contient la triple condition sans laquelle il n'est pas de bonheur ici-bas.

PANEM NOSTRUM QUOTIDIANUM DA NOBIS HODIE

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

C'est encore du cœur de Jésus que sort cette prière. Voyez autour de lui cette multitude qui l'a suivi au désert. « J'ai pitié de cette foule, » dit Jésus, « je ne puis pas les renvoyer à jeun ». Et son Cœur touché de pitié demande le miracle de la multiplication des pains.

Ainsi, chaque jour le Cœur de Jésus demande pour nous le pain sans lequel nous tomberions en route. Mais s'il réclame pour nous le pain matériel, il sollicite avec encore plus d'empressement le pain de l'âme.

Ce pain est d'abord sa parole, et c'est de son Cœur que sort et cette parole extérieure qu'il nous transmet par son Église, et cette parole intérieure par laquelle il nous éclaire au fond de l'âme : *Nonne cor nostrum ardens erat ?...*

Est-ce que notre cœur ne s'embrase pas lorsque Jésus nous parle cœur à cœur ?

Ce pain de chaque jour, c'est Jésus lui-même présent et caché dans l'Eucharistie. Et c'est encore son Cœur qui lui a inspiré cette invention merveilleuse par laquelle il s'est fait lui-même notre pain.

Efforçons-nous de répondre au désir d'un Cœur si généreux par la communion fréquente et, s'il se peut, quotidienne.

DIMITTE NOBIS DEBITA NOSTRA. *Remettez-nous nos dettes.*

Pardonnez-nous nos offenses, comme nous remettons nous-mêmes à nos débiteurs ce qu'ils nous doivent, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Chef du grand corps qui s'appelle l'humanité, Jésus se regarde comme chargé des crimes et des offenses dont ce corps s'est rendu coupable, et du fond du cœur il dit à son Père : « Pardonnez, comme je pardonne ».

Et alors, du fond de son cœur s'échappe cette parole de pardon, cette excuse en faveur de ceux qui viennent de le faire clouer à la croix : « Père, par-donnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ».

N'est-ce pas en même temps nous redire : Apprenez, par ce pardon généreux, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur !

ET NE NOS INDUCAS IN TENTATIONEM

Ne nous laissez pas succomber à la tentation.

Ici encore Jésus s'identifie à nous, qui sommes les membres d'un corps dont il est la tête et le cœur.

A l'instant de la tentation réfugions-nous dans son Cœur comme dans un fort : du fond de ce Cœur invincible nous mépriserons et les séductions des sens, et les attraits de la cupidité, et le mirage de la vaine gloire.

Fussions-nous, comme Jésus, sur la croix, abandon-

nés, pour ainsi dire, par le Père céleste, nous redirons le cri échappé du Cœur de Jésus : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Bientôt la paix et la confiance renaîtront, et au sein même de la douleur nous redirons encore avec le divin Cœur : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains, » je vous abandonne mes intérêts les plus chers, je vous confie toutes mes peines.

Je ne veux plus avoir désormais d'autre souci que celui de travailler et de souffrir pour vous.

SED LIBERA NOS A MALO. *Mais délivrez-nous du mal.*

Touché de nos maux dont il fait les siens et qu'il ressent dans son Cœur comme s'ils lui étaient personnels, parlant à son Père au nom de ses membres qui sont les chrétiens, et au nom de son corps mystique qui est l'Église, Jésus demande pour nous la délivrance du mal, des maux sensibles assurément, comme il a demandé pour lui-même l'éloignement du calice de la passion, mais surtout la délivrance des maux spirituels, de l'erreur, mal de l'intelligence, du péché, mal de la volonté, de l'enfer, châtiment du péché, de l'enfer, malheur éternel et souverain.

Unis au Cœur de Jésus, répétons souvent les demandes de l'oraison qu'il nous a lui-même enseignée, et disons avec lui : *Amen*. Qu'il en soit ainsi !

(Extrait de notre *Mois du Sacré-Cœur*.)

LA SALUTATION ANGÉLIQUE

Marie, Vierge Immaculée, Mère de Jésus et notre Mère, avec l'archange Gabriel je vous salue : *Ave, Maria.*

Vous êtes pleine de grâce. En vous il n'y eut jamais place pour le moindre péché ; comme l'arche d'alliance, vous êtes entièrement revêtue de l'or très pur de la charité, vous en fûtes investie dès le premier instant de votre création : *Gratiâ plena.*

Le Seigneur, le maître souverain, fut toujours avec vous ; mais depuis votre réponse à la parole de l'ange, le Verbe, incarné dans votre sein, le Sauveur Jésus est en vous, et pendant trente ans il sera avec vous, et aujourd'hui vous êtes avec lui pour l'éternité : *Dominus tecum.*

Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Ève fut la mère des hommes selon la nature ; vous êtes leur mère selon la grâce.

Sara fut la mère du fils de la promesse ; vous êtes la mère de Celui en qui se réalisent toutes les promesses.

Débbora délivra le peuple de Dieu ; vous délivrez par votre Fils tous les peuples de la terre.

Jahel et Judith frappèrent à la tête l'ennemi d'Israël ; vous écrasez la tête du serpent infernal, de l'ennemi de tout le genre humain.

Esther détourna d'Israël le courroux d'Assuérus ; vous détournez le courroux divin prêt à éclater sur le monde entier : *Benedicta tu in mulieribus.*

Le fruit de vos entrailles est béni. Vous êtes l'arbre de vie, vous donnez au monde le fruit de la vraie vie :

Vie intellectuelle, votre Fils est la vérité, la sagesse éternelle ;

Vie surnaturelle, votre Fils est le principe de la grâce : *Benedictus fructus ventris tui, Jesus.*

O Marie, sainte et immaculée Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, pour nous, quoique pécheurs, pour nous, parce que nous sommes pécheurs et que comme tels nous avons un plus grand besoin de votre compassion : *Ora pro nobis peccatoribus.*

Priez pour nous maintenant : en ce jour, à cette heure, à cet instant où votre secours nous est nécessaire, soit pour rentrer en grâce avec Jésus, soit pour lui demeurer fidèle : *Nunc.*

Priez pour nous maintenant, et que ce maintenant dure toujours, qu'il se continue jusqu'à l'heure de notre mort, jusqu'à cette heure décisive d'où dépend notre éternité : *Et in hora mortis nostræ.*

A cette heure dernière, venez, ô Marie, venez me consoler, venez recevoir le dernier soupir de votre enfant et introduisez-le vous-même devant le juge souverain qui est aussi votre Fils.

Ainsi soit-il.

LE PSAUME CIX. DIXIT DOMINUS

Un jour Jésus-Christ interrogea les Pharisiens et leur fit cette question:

Le Christ de qui est-il Fils?

De David, répondirent les docteurs.

Comment donc, reprit le Seigneur, comment David l'appelle-t-il son Seigneur? Comment le Christ est-il à la fois et le fils et le seigneur de David?

David était roi. Sur la terre, il ne reconnaissait pas de supérieur.

Si le Christ est le seigneur de David, c'est qu'il ne sera pas seulement son fils, selon la chair, mais qu'il sera son souverain comme Dieu.

Dixit Dominus Domino meo: Sede a dextris meis.

Ravi en extase, David a entendu Dieu le Père, Seigneur et Souverain universel, disant à Dieu le Fils, Seigneur comme son Père: Asseyez-vous à ma droite.

Dixit: Il a dit, ce sera. Il est le tout-puissant. Pour lui, vouloir, c'est faire: *Quæcumque voluit fecit.* Il a dit, c'est fait: *Dixit et facta sunt.*

Dominus Domino meo : Le Seigneur a dit à mon Seigneur. — Dieu le Père est le créateur universel : il est donc le dominateur souverain de tout ce qui existe, de la terre aussi bien que du ciel, des nations aussi bien que des particuliers.

Mais le Fils est appelé Seigneur comme le Père : Donc au Fils comme au Père appartient la souveraineté absolue et universelle.

Le Seigneur a dit à mon Seigneur : *Domino meo.*

David reconnaît celui auquel s'adresse ici le Souverain universel pour son Seigneur ; et il est roi. Ce Seigneur est donc le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs de la terre.

On ne pouvait affirmer plus expressément la royauté sociale du Christ.

Sede a dextris meis.

Sede : Asseyez-vous : c'est le repos après le combat et après la victoire.

Sede : C'est la dignité, la majesté, la souveraineté.

Sede : C'est ici l'égalité avec celui qui l'invite à s'asseoir.

A dextris meis : à ma droite. Si comme Dieu le Fils est égal au Père, comme homme il a droit à la première place après Dieu, à la place d'honneur, au sommet et au centre de la création.

Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum. Jusqu'à ce que je mette vos ennemis sous vos pieds comme un escabeau.

Ponam : Je les mettrai. Quelle facilité ! quelle aisance ! Sans effort, comme un géant qui prendrait un enfant et le poserait tranquillement à terre, ainsi Dieu prendra les ennemis de son Christ et il les déposera par terre.

Inimicos tuos. On ne dit pas seulement : vos adversaires, ceux qui vous attaquent, ceux qui vous résistent : *hostes;* mais tous ceux qui ne sont pas vos amis, les indifférents, les neutres : *Inimicos* (*in,* négation, et *amicus*, ami.)

Il ne suffit pas de ne point le haïr, il faut l'aimer ; il ne suffit pas de ne pas le combattre, il faut combattre pour lui.

Scabellum. Que d'escabeaux depuis les Caïphe, les Néron, les Julien et les césars persécuteurs, depuis les Arius, les Pélage et les grands hérésiarques, depuis les Attila et les barbares, depuis les césars allemands et les rois anglais qui prétendirent dominer l'Église ! Aujourd'hui Dieu s'occupe tranquillement à terminer l'escabeau.

Pedum tuorum. On ne lit pas que jamais les ennemis de Jésus se soient trouvés sous les pieds de son corps de chair ; ici par les pieds du Seigneur on peut entendre les membres les plus humbles, les plus faibles, les plus infimes de son corps mystique, qui est l'Église ?

Prenez le plus fort, le plus puissant des ennemis de l'Église, il est au-dessous du plus faible et du plus petit des simples fidèles. Des femmes, des enfants, des

esclaves ont vaincu la toute-puissante fureur des césars persécuteurs ; les géants de l'impiété moderne sont vaincus chaque jour par la foi simple et ferme des derniers de l'Église.

Avec votre Père, ô Jésus, je reconnais et je déclare votre domination souveraine. Vous êtes mon roi et mon Seigneur.

Sede : Arrêtez-vous, fixez-vous, asseyez-vous dans mon cœur.

A dextris : Prenez-y la droite, la place d'honneur, la supériorité. Faites de ce cœur votre trône.

Donec ponam inimicos vestros. Cependant je travaillerai à vous soumettre mon intelligence et toutes mes pensées, ma volonté et tous mes désirs, mes sens et mes passions ; je réduirai mes vices et mes défauts, et à plus forte raison votre adversaire déclaré, le péché, à vous servir d'escabeau. Je briserai en moi le péché par la contrition, je l'exterminerai de mon âme par la confession, je le réparerai par la satisfaction.

Régnez en moi et sur moi : mais cela ne suffit pas. Je poursuivrai vos ennemis partout où je les rencontrerai, jusqu'à ce que renversés à vos pieds ils vous servent d'escabeau pour monter sur un trône d'où vous régirez les rois de la terre, les chefs des nations, les chefs des familles, sur un trône d'où vous gouvernerez toutes les sociétés humaines depuis les plus modestes tribus jusqu'aux plus puissants empires : vous êtes le roi des nations aussi bien que des particuliers.

Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion.

Le Seigneur étendra du haut de Sion la verge, le sceptre de votre puissance.

Il me semble voir le Seigneur, Dieu le Père, debout sur les murs de Sion, citadelle de Jérusalem, étendant ou même lançant la verge, le sceptre de son Fils, au milieu des combattants et au plus fort de la mêlée.

Représentez-vous un Turenne ou un Condé au jour de la bataille étendant leur bâton de maréchal, et si le soldat hésite lançant ce bâton au milieu des ennemis, comme pour dire :

Honte à vous, si vous souffrez que l'ennemi ramasse et emporte le bâton de commandement de votre général!

Virgam : La verge châtie et corrige, le bâton soutient et défend, le sceptre commande et dirige.

Virtutis : La vertu est le suprême effort de la puissance.

Parmi les anges les Puissances président aux lois du monde, elles dirigent le cours des soleils.

Mais au-dessus paraissent les Vertus qui douées, d'une force supérieure aux forces même et aux lois de la nature, opèrent les miracles.

Dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, la vertu se dit du plus haut degré de la puissance et de la force.

La vertu dans la plante indique son efficacité.

La vertu dans l'homme est le suprême effort de sa puissance, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel.

La verge de la *vertu* dans le Christ désigne donc la suréminence de sa force.

Le psalmiste ici s'adresse au Messie :

Le Seigneur étendra (ou lancera) de Sion la verge de votre vertu, de votre force.

C'est donc le Seigneur, Dieu le Père, qui lui-même étendra le sceptre de son Christ.

Qui êtes-vous, grands de la terre, pour résister au Seigneur tout-puissant ?

Emittet Dominus ex Sion.

Jérusalem figure l'Église. Sion était la citadelle de Jérusalem. Quelle est la citadelle de l'Église ? Quel est le point culminant de la nouvelle Jérusalem ?

Pierre, le Pape, voilà le roc qui domine et défend la cité.

C'est de Sion que s'étend la verge et le sceptre du Christ.

C'est par le Pape qu'il corrige les nations, qu'il les dirige, qu'il les protège et les sauve.

Dominare in medio inimicorum tuorum.

Dominez au milieu même de vos ennemis. Considérez Jésus tranquille, calme, souriant au milieu des ennemis qui l'entourent. Voyez comme il promène sur eux un regard dominateur.

Les scribes et les pharisiens l'entraînent au sommet d'un roc d'où ils vont le précipiter.

Jésus traverse tranquillement les rangs de ces forcenés, et il se retire : *Transiens ibat.*

Sur le signal du traître Judas les soldats s'avancent pour saisir Jésus.

Qui cherchez-vous, leur demande tranquillement le Seigneur ?

Jésus de Nazareth, répondent les soldats.

Ego sum, c'est moi, réplique Jésus.

Et les soldats tombent à terre.

Voyez Jésus devant Caïphe et son conseil, debout, les mains liées :

Êtes-vous le Christ, fils du Dieu béni, lui demande le grand-prêtre ?

Je le suis, répond Jésus : *Ego sum*. Et un jour vous verrez le Fils de l'homme descendre avec une grande majesté pour juger les vivants et les morts.

Dominare in medio inimicorum tuorum.

Contemplez Jésus devant Pilate : couvert du sang de la flagellation, couronné d'épines, portant sur ses épaules un lambeau de pourpre dérisoire, tenant à la main un sceptre de roseau.

Êtes-vous le roi des Juifs, demande Pilate ?

Vous l'avez dit : Je suis roi, répond Jésus.

Dominare in medio inimicorum tuorum.

Suspendu à la croix par trois clous, il expire au milieu des opprobres et des tourments ; mais son titre est écrit au-dessus de sa tête :

Celui-ci est Jésus de Nazareth, roi des Juifs.

Dominare in medio inimicorum tuorum.

L'histoire du chef est celle de l'armée.

Le serpent de l'hérésie fait entendre de toutes parts ses affreux sifflements. La barbarie s'avance comme les flots débordés d'un fleuve sans rivage.

Contemplez au milieu de ce chaos la tranquille figure de Léon le Grand, d'un mot brisant l'hérésie, d'un regard arrêtant la barbarie.

Les princes de la terre et les prélats simoniaques se sont unis et, se soutenant les uns les autres, ils menacent d'asservir l'Église.

Grégoire VII se lève, il frappe à droite et à gauche : ici sur les prélats corrompus, là sur les princes corrupteurs.

Dominare in medio inimicorum tuorum.

Considérez dans la prison du Vatican le doux et paisible Pie IX, le grave et tranquille Léon XIII.

Sophistes, politiques, légistes, frémissez devant ce vieillard qui contre vos décrets et vos canons n'a que sa parole.

Dominare in medio inimicorum tuorum.

Tel aussi le juste au milieu des passions, de ses propres passions, et de celles de l'impiété, le juste au sein des tribulations, au fort des persécutions.

Tels Noé au milieu d'une génération perverse, Job au sein des douleurs qui l'accablent et des amis qui l'accusent, Moïse devant Pharaon qui menace ou devant Israël qui murmure.

Dominare in medio inimicorum tuorum.

Uni à Jésus-Christ par la foi et par la charité, le chrétien, supérieur à ses propres faiblesses comme aux violences des suppôts de l'enfer, domine la chair et le monde.

Dominare in medio inimicorum tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuæ.

Ici Dieu le Père s'adresse au Verbe incarné.

Tecum principium. Avec toi le principe,

Avec le Verbe est le principe, Dieu le Père, qui est le principe du Verbe, comme l'intelligence est le principe de la pensée, de la parole intime.

Tecum principium. A son tour le Verbe est le principe, *principium de principio, lumen de lumine ;* il est l'idée, la parole, l'idéal, le type d'après lequel a été fait tout ce qui a été fait.

Tecum principium. Avec vous, Jésus, est le principe. En vous le Verbe est uni personnellement à l'humanité. Aussi lorsque les Juifs demandent ce que vous êtes, vous leur répondez : Je suis le principe, moi qui vous parle. *Principium qui et loquor vobis.* (Jo., VIII, 25.)

Tecum principium. D'après l'hébreu on peut traduire : *Tecum principes, nedaboth.* Avec vous les princes, la principauté et toute principauté, tous les genres de royauté : la royauté universelle sur tout ce qui existe depuis l'atome jusqu'au séraphin, sur la terre comme au ciel, sur les nations comme sur les individus.

Ce dernier sens, littéral d'après l'hébreu, n'exclut pas les autres.

Si, en effet, le Verbe incarné est le prince, le roi souverain de toutes choses, c'est que tout lui appartient comme au principe de tout ce qui est. D'abord, tout a été créé par lui : Il est l'idée, le type, l'idéal d'après lequel Dieu le Père tout-puissant a créé tout ce qu'il a créé ; il est le Verbe, la parole par laquelle Dieu le Père a fait tout ce qu'il a fait : *Dixit et facta sunt.*

Puis, tout a été créé pour lui. Dieu le Père a créé tou-

tes choses pour rapporter et pour donner tout au Verbe incarné.

Le Verbe incarné est donc le principe et la fin de toute la création.

En vous seul, ô Jésus, je chercherai mon idéal, je vous étudierai sans cesse afin de vous devenir semblable.

Je vous rapporterai comme à mon principe et à ma fin tout ce que je suis, toutes mes pensées, toutes mes paroles, toutes mes actions, mes actions publiques et sociales, aussi bien et plus encore que mes actions particulières et individuelles.

J'affirmerai et je défendrai contre tous ceux qui osent la contester votre principauté universelle sur les sociétés, sur les familles et sur les nations.

Le texte hébreu, tel que nous l'avons aujourd'hui et tel qu'il existait au temps de saint Jérôme, offre encore un autre sens. On peut lire *Hamcha*, le peuple de toi, aussi bien que *Himcha*, avec toi.

On traduirait donc aussi : *Ton peuple principauté*, c'est-à-dire ton peuple est la principauté, ton peuple est le prince : *Hamcha nedabot*, *Populus tuus principes*.

Le peuple du Messie c'est l'Église.

A l'Église appartient la principauté, la domination universelle.

Cependant, rassurez-vous, princes et peuples, il s'agit ici d'une principauté supérieure à la vôtre, de la domination sur les âmes.

On vous laisse la principauté matérielle et terrestre : — à une condition toutefois. Rappelez-vous que le spi-

rituel n'existe pas pour le matériel, que le corps est subordonné à l'esprit, que le temporel doit se rapporter à l'éternel, que la terre est au-dessous du ciel.

Rappelez-vous que si Jésus-Christ n'est pas venu pour enlever aux rois la puissance qu'il leur a lui-même donnée, il est cependant le Roi des rois, et qu'il lui appartient de les diriger et de les juger.

Or c'est par son *peuple souverain*, c'est par l'Église que le Roi des rois dirige et juge ici-bas les rois et les nations : *Hamcha nedabot*. A ton peuple, ô divin Messie, appartient le principat suprême.

In die virtutis tuæ, au jour de ta force. Quel est le jour de la force du Verbe incarné ? On peut en signaler plusieurs.

D'abord, le jour de la création. Dieu parle, et le monde est créé.

Qu'elle est puissante cette parole qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est ! Qu'elle est grande la vertu du Verbe créateur !

Tecum principium in die virtutis tuæ.

Vint ensuite le jour de l'Incarnation. Sans quitter le sein de son Père, le Verbe se fait chair dans le sein de Marie.

Il s'anéantit, *semetipsum exinanivit*, et en se faisant *rien*, pour parler avec l'Apôtre, il réalise le dessein éternel, l'union avec Dieu de toutes les choses créées qu'il a résumées dans l'homme. Il se fait lui-même le principe et le prince de la création tout entière.

Tecum principium in die virtutis tuæ.

Puis, ce fut le jour de la rédemption qui se compose de deux journées, ou si l'on veut d'un soir et d'un matin : le soir de la passion, le matin de la résurrection.

Au jour, au soir de la passion, obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix, il fait de cette croix son autel, son trône, son étendard et le signe de sa victoire.

Réduit à l'impuissance la plus complète aux yeux des hommes par le crucifiement qui ne lui permet ni d'aller, ni d'agir, annulé, ce semble, par la mort, il expie le péché et il le répare, il relève le monde renversé par la chute d'Adam, il brise la puissance des ennemis de son Père, qui sont aussi les siens.

Il vous paraît écrasé en ce jour lugubre, en cette soirée funèbre de la passion ; mais attendez le matin du troisième jour. Regardez-le, lorsque, ressuscité par sa propre vertu qui est aussi celle de son Père, il sort du tombeau tranquille et radieux.

Suivez-le au jour de son ascension où, par sa propre vertu, il monte en corps et en âme au plus haut des cieux.

Un autre jour viendra, et ce sera le dernier de ce monde ; alors il descendra, selon sa parole, dans une grande majesté et une grande force pour juger les vivants et les morts.

Tecum principium in die virtutis tuæ.

In splendoribus sanctorum (Hebr., *sanctitatis*) ou encore, d'après un autre texte, *in montibus sanctis.*

Réunissez ces trois sens en un seul et représentez-vous le Verbe, idéal de la sainteté, comme un soleil

d'où jaillissent et rayonnent toutes les splendeurs de ces hommes qui sont eux-mêmes les sommets de la sainteté.

C'était en Suisse, du haut du Rigi j'assistais au lever du soleil. Les sommets neigeux des grandes Alpes recevant les premiers rayons de l'astre du jour en réfléchissaient les splendeurs et offraient un spectacle ravissant.

Ainsi Jésus-Christ, soleil de la sainteté, éclaire de ses feux les sommets de son Église, qui sont les saints, et lui-même, environné de toutes ces splendeurs, il éblouit tous les regards.

Ex utero ante luciferum (*ante auroram*, ou *ex aurora* — le mot hébreu *min* signifie également *præ*, avant, et *ex*, de) *genui te*.

Je t'ai engendré de mon sein, dit le Père au Messie, de ma propre essence et dans mon essence.

Ainsi, l'intelligence conçoit et engendre en elle-même et d'elle-même sa pensée, sa parole et son verbe intime.

Dieu n'a pas produit le ciel, la terre, les anges, les hommes de son sein, de son être, de son essence ou de sa nature. Il ne les a pas conçus et engendrés en lui-même.

Il les a produits hors de lui-même, hors de son être et de son essence.

Il ne les a pas produits de lui-même, de son être, mais de rien : non *ex utero*, mais *ex nihilo*.

Mais le Verbe est de la même nature et de la même

essence que le Père; il est de lui et en lui, engendré et non fait, Dieu comme le Père.

Comment donc ces paroles peuvent-elles s'adresser également au Verbe incarné?

Dans quel sens peut-on dire que, en tant qu'homme, le Messie a été engendré du sein de Dieu le Père, et avant Lucifer, avant la première des créatures, avant l'aurore, avant le premier instant de la création?

De toute éternité, dans l'intelligence et dans la pensée divine, l'incarnation était décrétée.

Donc, avant l'aurore, avant le commencement de toute création, avant Lucifer, avant cette étoile qui par rapport à nous paraît avant l'aurore, avant le premier et le plus beau des anges qui se nomme aussi Lucifer, le Verbe incarné, le Dieu-Homme était conçu dans le décret divin.

Lorsqu'un architecte fait le plan d'une église le premier objet qu'il se propose dans sa pensée, c'est l'autel, puis le sanctuaire, puis l'ensemble de l'édifice dont toutes les parties devront se rapporter par le sanctuaire à l'autel.

Et cependant l'autel n'apparaîtra qu'au moment où l'édifice sera terminé et capable de le recevoir.

Ainsi, dans le plan éternel de la création, que ce soit en prévision de la chute originelle ou non, Dieu conçoit et décrète avant tout l'incarnation du Verbe: Tout le reste est créé et ordonné pour le Verbe incarné.

D'abord, Marie qui sera comme le sanctuaire du temple et par qui tous les êtres créés se rapporteront au Dieu fait Homme.

Puis, tout, depuis l'atome jusqu'au séraphin, tout est pour Jésus-Christ. *Ex utero ante luciferum genui te.*

O Verbe incarné, vous êtes l'idéal de toute sagesse et de toute justice. Je vous contemplerai sans cesse afin de revêtir ma vie des splendeurs de la sainteté dont vous êtes le foyer.

Vous êtes le principe et le soleil autour duquel nous devons graviter comme les planètes autour du soleil; je veux me soumettre à votre attraction aussi douce que puissante afin d'être illuminé et embrasé par les rayons de votre gloire : *In splendoribus sanctorum.*

Juravit Dominus et non pœnitebit eum : Tu es Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.

Jésus-Christ n'est pas seulement le roi, il est le prêtre.

Juravit Dominus : Ce que Dieu affirme est ou sera : Il est la vérité, il est la toute-puissance.

Que sera-ce donc si l'affirmation divine reçoit la solennité du serment ?

Plus que jamais il est impossible à Dieu lui-même de revenir sur sa parole : *Et non pœnitebit eum.*

Dieu ne se repent pas : D'abord, il est sans passion, et le repentir rentre dans la tristesse qui est une passion.

Puis, on se repent d'avoir mal fait. Dieu fait bien tout ce qu'il fait.

Enfin, se repentir c'est ne plus vouloir ce qu'on avait voulu, c'est changer : Dieu est immuable.

Mais tout immuable qu'il est Dieu peut changer les personnes ou les choses.

Dieu a fait l'homme bon et droit; mais en abusant de sa liberté l'homme peut se faire méchant et pervers.

Alors Dieu qui aime le bien et qui hait le mal nécessairement, l'un d'un amour immuable, l'autre d'une haine pareillement immuable, Dieu, sans changer, aime l'homme s'il demeure bon, il le hait s'il devient méchant.

Dieu s'est repenti d'avoir créé l'homme. (*Gen.*, VI.)

Il s'est repenti d'avoir fait Saül roi. (I *Reg.*, XV.)

L'homme s'est perverti: Dieu ne l'aime plus; il le détruit.

Saül est devenu indocile: Dieu ne veut plus qu'il soit roi, il le rejette.

Mais il ne se repentira pas d'avoir fait Jésus-Christ roi et prêtre.

Toujours le Verbe incarné sera l'objet de ses complaisances: *Tu es sacerdos in æternum.*

Jésus-Christ est prêtre pour l'éternité:

D'abord, l'effet de son sacrifice sur la croix demeure éternellement.

Puis, chaque jour ce même sacrifice est continué sur l'autel par les mains du prêtre, son représentant.

Jésus-Christ est ainsi constamment dans l'exercice du sacerdoce: *Tu es sacerdos in æternum.*

Secundum ordinem Melchisedech:

Selon l'ordre, selon le rite de Melchisedech.

Le sacerdoce de Melchisedech diffère de celui d'Aaron.

1. On connaît l'origine et la généalogie d'Aaron, et la série de ses successeurs. Le sacerdoce passait aux fils dans la famille d'Aaron comme un héritage.

Melchisedech apparaît soudain dans l'histoire, on ne connaît ni son père ni sa mère : *Sine patre, sine matre, sine genealogia.*

On ne sait ni son origine ni sa fin : *Neque initium dierum neque finem vitæ habens.* (*Hebr.*, VII.)

Il n'a pas de successeurs.

Jésus-Christ est *sine patre, sine matre :* Comme homme, il n'a pas de père ; comme Dieu, il n'a pas de mère.

Jésus-Christ ne succède à personne dans le sacerdoce ; il est le premier et il n'a pas de successeurs.

Les prêtres de la nouvelle alliance ne lui succèdent pas, ils ne sont que ses ministres et ses représentants.

A l'autel lui seul est le prêtre. C'est par sa parole et par sa toute-puisance que s'accomplit le changement du pain et du vin en son corps et son sang.

Assurément le ministre qui le représente est prêtre, mais comme tel il ne fait qu'un avec Jésus-Christ.

2. Aaron fut prêtre, mais il ne fut pas roi.

Melchisedech fut prêtre et roi.

Jésus-Christ est prêtre et roi.

3. Aaron offrait des bœufs et des brebis.

Melchisedech a offert le pain et le vin.

Jésus-Christ offre le pain et le vin changés en son corps et en son sang.

4. Aaron est le prêtre du seul peuple d'Israël.

Melchisedech est appelé simplemeut le prêtre du

Très-Haut : *Erat enim sacerdos Dei altissimi.* (GEN., XIV, 18.)

Son sacerdoce n'est pas restreint à un peuple : Il est universel,

Jésus-Christ est le prêtre de tous les peuples et de tons les hommes.

5. Aaron ne pouvait pas offrir le sacrifice hors du tabernacle. Et lorsque le temple eut été construit ses successeurs ne purent pas l'offrir en dehors de cet édifice.

Melchisedech n'a besoin ni d'un tabernacle, ni d'un temple pour offrir son sacrifice. Son autel est partout.

Le sacerdoce et le sacrifice de Jésus-Christ ne sont pas renfermés dans une tente ou dans un temple unique. Ce sacerdoce s'exerce sur tous les points du globe, ce sacrifice s'offre partout.

Ab ortu solis usque ad occasum... in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda. (MALACH., I, 11.)

O Jésus, vous nous avez faits prêtres et rois. Le prince de vos Apôtres attribue votre sacerdoce royal même aux simples fidèles : *Vos autem... regale sacerdotium.* (I PETR., II, 9.)

Membres vivants de Celui qui est par excellence le prêtre et le roi, nous participons à son sacerdoce suprême ; or ici surtout s'applique l'adage : Noblesse oblige. Nous devons donc participer à votre sacrifice. C'est ce que nous ferons d'abord par l'assistance à la messe, nous y unissant à votre prêtre, ou plutôt à

vous-même ; puis, par la communion, qui nous unit à vous et à votre sacrifice continué à la fois et sur l'autel et dans votre corps mystique, dans votre Église.

Malheur à moi si je ne souffre pas quand votre Église souffre ! Lorsque le corps souffre, le membre qui ne ressent rien de la souffrance du corps entier est un membre mort ou paralysé.

Votre sacerdoce, ô Jésus, est un sacerdoce royal.

Pourquoi aujourd'hui voit-on si peu de rois, même sur les trônes ?

Pourquoi tant d'esclaves, même et surtout parmi ceux qui semblent dominer ?

C'est que presque partout manque le dévouement et l'esprit de sacrifice.

Chacun craint de compromettre sa fortune, sa position, sa réputation, sa santé, sa vie.

Que diriez-vous d'un soldat qui ne voudrait s'exposer ni aux blessures, ni à la mort ?

Si je ne suis pas résolu à me sacrifier, jamais je ne serai quelque chose.

Je serai l'esclave de ceux qui menaceront ma fortune ou ma vie.

Il faut vaincre ou mourir.

Vous êtes le prêtre éternel, ô Jésus, *Sacerdos in æternum,* parce que votre sacrifice est permanent : *Juge sacrificium.*

En fait le ciel même, la vie éternelle, la royauté éternelle est un sacrifice éternel. Car le sacrifice est précisément l'union irrévocable avec Dieu, la communion éternelle avec le Père, le Fils et l'Esprit-Saint qui eux-mêmes se donnent et se rendent éternellement

tout ce qu'ils sont, et qui se donnent aux saints par la communion éternelle de tout ce qu'ils sont.

Dominus a dextris tuis : Confregit in die iræ suæ reges.

Le Prophète ici s'adresse directement au Fils.

Les rois se sont ligués pour le détrôner.

Par les rois ici entendez tous ceux qui possèdent une supériorité quelconque, les rois intellectuels aussi bien que les rois politiques, les démagogues aussi bien que les tyrans.

Tous ensemble, divisés sur le reste, sont unis sur un point, le renversement du royaume de Jésus-Christ, c'est-à-dire de l'Église. Ce seront d'abord les Caïphe, les Hérode, les Césars persécuteurs, puis la Révolution et la Franc-maçonnerie.

Ils se sont ligués pour exterminer le sacerdoce et la royauté de Jésus-Christ.

Mais, au jour de sa colère, au jour de ces petits jugements sociaux qui préparent le jugement universel et final, Jésus-Christ brise ces rois si menaçants. *Confregit in die iræ suæ reges.*

Il a brisé et les Caïphe, et les Hérode, et le peuple déïcide, par les Romains.

Il a brisé les Néron, les Julien et la Rome païenne, par les Barbares.

Il a brisé le Bas-Empire schismatique avec ses princes et ses patriarches, sous les coups de Mahomet.

Il a brisé les dynasties allemandes et anglaises qui avaient prétendu asservir son Église.

Il a brisé les princes et les prélats corrompus.

Il a brisé les rois et les peuples qui avaient abandonné son Vicaire et cessé de le défendre, en les livrant aux fureurs de la Révolution.

Pour briser ses plus fiers ennemis, Jésus-Christ emploie ce qu'il y a de plus vil. Il prend une verge et puis il la brise.

Ainsi, en ces derniers temps, pour briser des nations catholiques qui l'avaient abandonné, il a pris ce qu'il y avait de plus corrompu parmi les peuples hérétiques.

Mais quand brisera-t-il la verge ? Attendez. Les verges n'ont pas encore achevé leur service. Les nations catholiques n'ont pas encore reconnu leurs fautes.

Attendez! Je me trompe. La Révolution, je le sais, règne et domine. Mais voyez comme les flots de cette effroyable tempête se brisent les uns après les autres contre le roc, contre Pierre.

Voyez comme ils passent et comme ils tombent! Il suffit de nommer les Danton, les Robespierre, les Napoléon I^er^, les Louis-Philippe, les Cavour, les Napoléon III, les Ratazzi, les Gambetta, les Bismarck... Il en reste : Attendez. *Dominus a dextris tuis, confregit in die iræ suæ reges.*

Judicabit in nationibus, implebit ruinas.

Il jugera dans les nations. Pourquoi *dans* les nations et non simplement les nations ?

D'abord, le sens est le même : Juger dans les nations, c'est juger les nations.

Mais c'est aussi juger entre les diverses nations,

pour abaisser les coupables, relever les pénitentes, élever et glorifier les fidèles.

C'est juger, au sein de chaque nation, les bons et les méchants, les justes et les pervers.

Le jugement final ne s'exercera point sur les nations : alors elles n'existeront plus ; mais, dans le temps, le Messie les juge, il les châtie ou il les récompense. Car il est le roi des peuples aussi bien que des individus.

L'histoire atteste ces jugements divins sur les nations.

Jetez un coup d'œil sur celles qui se sont séparées de l'Église.

L'Angleterre livrée au paupérisme, l'Allemagne au socialisme, la Russie au nihilisme.

Mais le jugement est plus sévère sur les nations qui, catholiques encore de nom, ont cessé de l'être de fait.

La plupart sont livrées à la domination des peuples hérétiques ou schismatiques, ou, ce qui est pire, à la Révolution et à la Franc-Maçonnerie : telles la Pologne, la France, l'Espagne, l'Italie.

Implebit ruinas, il complètera les ruines, il ruinera complètement les impies et leurs œuvres. Les peuples rebelles n'offriront plus qu'un amas de débris.

Rappelez-vous le déluge, Sodome, Ninive, Babylone, Thèbes aux cent portes, Memphis, Jérusalem déïcide, Rome païenne.

Ces ruines ne sont que des figures de la ruine finale de toutes les œuvres de l'impiété.

Saint Jérôme d'après un texte hébreu traduit ainsi : *Implebit foveas,* il remplira les fosses. En effet, il remplira les profondeurs des cavernes infernales, et il y entassera tous les impies.

Conquassabit capita, il brisera, en les secouant les unes contre les autres, les têtes ou les chefs de la multitude, les fiers impies qui portent si haut le front.

Et pour ne pas remonter plus loin, rappelez-vous comment les têtes de la Révolution anti-religieuse et anti-sociale de 1789 se sont brisées les unes les autres.

Voyez Robespierre et Danton, les Napoléon et les Francs-maçons. La tragédie dure encore.

In terra multorum (Littéralement, d'après l'hébreu, *in terra multa.*)

Les superbes, les impies sont nombreux sur la terre : *In terra multorum.*

Dieu brisera donc sur la terre les têtes d'un grand nombre.

Nombreux comme ils le sont, ils occupent la plus grande partie de la terre : *In terra multa.*

Ne redoutez pas le nombre : le nombre ne vaut qu'à la condition d'avoir des chefs qui le concentrent et le dirigent.

Or Jésus-Christ secouera les chefs et il les brisera les uns contre les autres. Sans chef la multitude n'est qu'une série de zéros.

In terra multorum ou *multa* pourrait encore s'entendre de la terre ou du pays où l'autorité est donnée par la multitude, par le nombre.

Dans ces pays, en effet, les chefs se brisent les uns les autres, quand ils ne le sont pas par la multitude même qui les a élevés.

Conquassabit capita in terra multorum.

De torrente in via bibet.

Il boira, en passant, de l'eau du torrent.

Lors de son passage sur cette terre Jésus a bu au torrent des humiliations et des souffrances.

Mais ce n'a été qu'en passant : *in via.*

Le torrent passe, Jésus boit de ses eaux ; mais il ne fait que boire, il n'est pas emporté par les flots.

C'est pour cela qu'il relèvera la tête. *Propterea exaltabit caput.*

Écoutez la traduction du psalmiste faite par l'Apôtre :

Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis, propter quod Deus exaltavit illum et dedit illi nomen quod est super omne nomen.

Il s'est humilié, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix, c'est pour cela que Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom.

Le psalmiste lui-même s'était déjà expliqué dans le même sens et à peu près sous la même figure.

Les eaux ont pénétré jusqu'à mon âme, disait-il au Psaume LXVIII, j'ai été enfoncé dans les boues profondes là où il n'y a pas de fond, où rien de solide ne vous arrête et où l'on enfonce toujours de plus en plus.

Intraverunt aquæ usque ad animam meam. Infixus sum in limo profundi et non est substantia.

Je suis venu en haute mer, ou si l'on veut, je suis

venu dans les profondeurs de la mer — le mot signifie les deux extrêmes — *Veni in altitudinem maris*, et la tempête m'a submergé.

Que de torrents sur cette terre coupent la route : *in via*, et menacent de nous emporter.

Torrent des passions, des plaisirs, des richesses, des honneurs, des respects humains.

Torrent des opinions, des erreurs, des injures, des mépris.

N'y buvons pas : ces eaux enivrent, et puis emportent.

Torrent des tentations, des persécutions, des tribulations.

Vous n'y échapperez pas. Si, à l'exemple de Jésus-Christ vous voulez faire le bien et sauver les âmes, quand ce ne serait que la vôtre, à chaque pas vous rencontrerez le torrent des contradictions.

Voulez-vous ne pas être emporté ?

Tenez-vous à Jésus, attachez-vous à sa croix, jetez-vous dans son cœur.

A la patience et à la constance répondra la gloire.

A la passion et à la mort de la croix répond la résurrection, au tombeau répond l'ascension.

De torrente in via bibet, propterea exallabit caput.

Mais si, entre les torrents qui nous barrent la route, il en est dont il faut boire, il en est aussi dont il ne faut pas avaler une seule goutte.

Vous ne pouvez pas échapper aux tentations, aux

tribulations, aux persécutions, aux souffrances, aux épreuves.

Buvez, mais en passant, et ne vous laissez pas entraîner, ne vous laissez pas submerger.

Vous avez soif des richesses, des plaisirs, des honneurs.

Buvez, mais ne prenez que le nécessaire : comme les trois cents braves de Gédéon, contentez-vous, en passant et sans vous arrêter, du peu que réclame la vie.

Mais ne buvez pas même une goutte de ce qui se nomme volupté, cupidité, ambition. Cette eau est empoisonnée. Une goutte suffit pour donner la mort.

Vous avez soif : il est une soif qu'il vous sera permis de satisfaire, mais vous ne pourrez l'étancher qu'en buvant aux torrents des délices et des joies célestes. Là vous pourrez boire et vous boirez pendant l'Éternité. Dieu même sera pour votre âme le breuvage de la vraie et pure béatitude.

De torrente voluptatis potabis eos ; seul il est la source de la vraie vie : *apud te est fons vitæ.*

LES RÈGLES

Les exercices spirituels de saint Ignace, comme le symbole des Apôtres, comme l'Évangile lui-même, comme le cycle des fêtes liturgiques, aboutissent au Saint-Esprit, à la Pentecôte.

Le dernier exercice proposé est une Contemplation pour obtenir l'amour de Dieu. Cet amour c'est l'Esprit-Saint.

Le dernier mystère indiqué pour les sujets de méditation est l'Ascension.

Immédiatement après, viennent diverses règles dont la fin est de nous aider à reconnaître l'action de l'Esprit-Saint et à suivre sa direction.

Ces règles peuvent, ce semble, offrir un sujet de méditation pendant les semaines qui suivent la Pentecôte.

Le jour même de la Pentecôte on méditerait sur l'Esprit-Saint, et la Contemplation sur l'amour de Dieu se ferait durant l'octave.

La fête de la Trinité offrirait l'occasion de répéter dans une méditation d'ensemble l'œuvre entière du

Credo, le cycle entier des fêtes de l'Église et des Exercices spirituels.

Les fêtes du Très Saint Sacrement, se terminant par celle du Sacré Cœur de Jésus, offriraient la plus touchante application de l'amour divin et le complément de la vie chrétienne.

Alors il serait utile de considérer, d'après la première manière de prier, les commandements, les péchés, les puissances de l'âme et les sens ; puis on appliquerait la deuxième et la troisième manière de prier aux prières les plus importantes.

Ces exercices seraient comme une application pratique de la Contemplation sur l'amour divin.

La preuve et le signe de l'amour de Dieu est l'observation des commandements.

Si vous m'aimez, dit le Sauveur, gardez mes commandements : *Si diligitis me, mandata mea servate*, (Jo., XIV, 15 ; cfr. *ibid.*, 21.) Et le disciple bien-aimé, l'apôtre de la charité déclare que la charité de Dieu consiste à garder ses commandements : *Hæc est enim charitas Dei, ut mandata ejus custodiamus.* (I Jo., V, 3.) *Et hæc est charitas, ut ambulemus secundum mandata ejus.* (II Jo,. 6.)

Pour assurer la pratique de l'amour divin par l'observation des commandements, on s'examinerait ensuite sur les péchés capitaux qui sont l'obstacle à cette observation fidèle, et enfin on étudierait les puissances et les sens afin de les régler d'après la loi divine.

Alors, par la seconde manière de prier, on repasserait les prières les plus propres à seconder l'action de

l'Esprit-Saint, à maintenir l'observation des commandements et par là même à entretenir l'amour divin.

Ici le livre des Exercices présente, dans un ordre parfaitement logique, diverses règles qui, comme on vient de le dire, aideront à reconnaître et à suivre l'inspiration et la direction de l'Esprit-Saint.

On pourrait les méditer selon la première manière de prier combinée avec la seconde.

Ces règles, il est vrai, se rapportent aux diverses semaines des Exercices.

Ainsi les premières règles pour le discernement des esprits s'appliquent à la première semaine.

Les autres règles sur le même objet conviennent à la seconde semaine.

Les règles pour la distribution des aumônes sont une application des règles de l'élection, qui rentre dans la seconde semaine.

Cependant, on peut dire que toutes ces règles se présentent ici à la place qui leur convient. Il sera donc utile de les considérer dans leur ensemble et d'après l'ordre dans lequel elles se succèdent.

En les méditant avec suite, vous repasserez implicitement l'ensemble des Exercices, et vous reconnaîtrez la marche que l'Esprit-Saint vous y a fait suivre.

Au début, aux jours de purification, un grand combat s'était engagé dans votre âme entre le bon et le mauvais esprit. Les premières règles pour le discernement des esprits vous rappelleront ce combat.

Entré dans la voie de l'illumination après les engagements solennels de la méditation du Règne et de celle des Étendards, l'esprit méchant, désespérant de vous

séduire par les attraits du mal, s'est transformé en ange de lumière afin de vous égarer tout en paraissant seconder vos bons désirs. Pour reconnaître ces fausses lumières vous avez eu recours aux secondes règles sur le discernement des esprits.

L'élection faite, il y a eu des dispositions à prendre pour l'usage des biens matériels. Ici viennent très à propos les règles pour la distribution des aumônes. Ces règles d'ailleurs étant une application des règles de l'élection, peuvent s'étendre à toutes les dispositions que l'on aurait à prendre pour bien ordonner sa vie, quelle que soit la profession que l'on ait embrassée.

Lorsqu'on avance dans les voies de la perfection, on rencontre des pierres d'achoppement, des difficultés, des embarras de conscience, des scrupules enfin. Saint Ignace donne des règles à ce sujet.

Ici nous intercalerons les *règles pour se diriger dans les repas*, règles que nous appliquerons à la réfection spirituelle.

Enfin, l'œuvre de l'Esprit-Saint, c'est l'Église. Instituée par Jésus-Christ, l'Église ne peut devenir son épouse et son corps vivant que par l'opération de l'Esprit vivificateur et sanctificateur.

L'Église : voilà le premier et le dernier mot de l'Évangile.

L'Église : voilà ce royaume des cieux dont l'Évangile est l'heureuse annonce : *Evangelium regni.*

L'Église : voilà aussi le mot que le symbole des Apôtres rattache immédiatement à l'Esprit-Saint : *Credo in Spiritum sanctum, sanctam Ecclesiam catholicam.*

L'Église sera aussi le dernier mot des Exercices spirituels.

Ce sera le dernier sujet du cycle de nos méditations après la Pentecôte.

Ces méditations nous ramèneront très naturellement aux mystères de la vie publique, qui tous se rapportent à l'Église. Ces mystères le temps n'a pas permis de les étudier à loisir avant ceux de la passion que nous avons dû méditer pendant le carême. Nous les reprendrons après avoir considéré les règles que nous devons suivre pour conformer nos sentiments à ceux de l'Église.

RÈGLES

Pour sentir en quelque façon et pour connaître les divers mouvements qui sont produits dans l'âme : les bons pour les accepter, les mauvais pour les rejeter.

Ces règles sont surtout propres à la première semaine.

On y trouve la théorie et la pratique du combat spirituel exposées dans un ordre parfait.

I. Tactique des deux esprits : 1° à l'égard de ceux qui vont de mal en pis ; 2° à l'égard de ceux qui vont du bien au mieux.

II. Effets de leur action : 1° consolation, 2° désolation.

III. Conduite à suivre : 1° dans la désolation, 2° dans la consolation.

IV. Le mauvais esprit comparé à une femme, à un séducteur, à un chef de brigands.

I. Tactique des deux esprits : 1° à l'égard de ceux qui vont de mal en pis.

1re *Règle.* — « Lorsqu'une âme va de péché mortel en péché mortel, le démon, généralement, ne cesse de lui

proposer des plaisirs apparents ; il présente à son imagination des délectations sensuelles afin de l'entretenir et de l'enfoncer de plus en plus dans le vice et le péché.

« Le bon esprit emploie à l'égard de cette âme un procédé tout contraire. Il ne cesse de lui faire sentir, au fond de la conscience, la pointe du remords et de lui faire entendre le reproche sévère de la raison. »

L'esprit mauvais s'adresse surtout à l'imagination, à la sensibilité, à la partie faible de l'âme.

A l'origine ce fut à la femme qu'il s'attaqua et non à l'homme.

Le bon esprit s'adresse à la raison, à la faculté supérieure.

Ce qui est dit sur les procédés des deux esprits à l'égard des âmes qui vivent dans le péché mortel, peut aussi s'appliquer à celles qui vont du péché véniel au péché véniel, ou seulement de négligence en négligence, de la perfection à l'imperfection.

Cette règle devra donc être présente à toutes les époques de la vie chrétienne. Les personnes les plus ferventes éprouvent des défaillances ; elles sont de temps en temps exposées au relâchement.

Le démon profite de ces instants pour proposer, même aux plus parfaits, des tentations de l'ordre sensuel.

Le bon esprit, au contraire, s'efforce de stimuler, de réveiller la conscience et de faire entendre la voix de la raison.

I. Tactique des deux esprits : 2° à l'égard de ceux qui vont du bien au mieux.

2e *Règle.* — « Lorsqu'une âme s'applique avec énergie à se purifier de ses péchés, qu'elle s'avance dans le service de Dieu, et qu'elle ne cesse de s'élever du bien au mieux, les deux esprits suivent des procédés tout opposés.

« Le propre du mauvais est alors de mordre, d'attrister, de susciter des embarras, d'inquiéter par de fausses raisons ; en un mot il met tout en œuvre pour arrêter l'âme et pour l'empêcher d'aller en avant. »

Donnons quelques exemples.

Tu n'avances pas, vous dira-t-il, tout ce que tu fais est inutile.

Dans un autre état, dans un autre emploi, tu pourrais quelque chose, mais là où tu es tu ne peux réussir en rien.

Ou encore : Tu es incapable de soutenir longtemps ce genre de vie, cette règle austère, cette solitude, ces travaux.

Ou encore : Toutes ces prescriptions de la règle, toutes ces pratiques, ces dévotions ne sont que des minuties.

A ces arguties vous répondrez qu'il vous importe peu de constater vous-même votre avancement, pourvu qu'il soit réel devant Dieu. On ne voit pas croître la plante, on ne voit pas grandir l'animal, ce n'est qu'au bout d'un certain temps qu'on peut s'apercevoir de la croissance. Il en sera ainsi de votre progrès dans la vertu.

Si ce que vous faites semble inutile, il vous suffit à vous de savoir que vous faites ce que Dieu veut.

Il ne s'agit pas de ce que vous pourriez faire là où

vous n'êtes pas, il s'agit de faire ce que vous pouvez là où vous êtes, dans l'état et dans la position où vous vous trouvez, avec les ressources que vous avez, avec votre intelligence, avec votre caractère, avec votre santé, avec les personnes qui vous entourent, et dans les circonstances où Dieu vous a placé et où il vous retient. Voilà ce dont il vous demandera compte. S'il vous a confié cinq talents, il en exigera cinq autres. S'il ne vous en a confié qu'un, il ne demandera compte que de celui-là.

Vous en remettant à Dieu pour ce qui concerne votre avenir, faites maintenant ce que vous avez à faire, et abandonnez à la divine miséricorde la grande affaire de votre persévérance.

Au service de Dieu il n'est rien de petit; même dans l'ordre naturel les plus petites choses ont souvent une portée incalculable : la moindre négligence dans une manœuvre, un faux mouvement, une minute de retard peuvent causer d'affreux désastres. Souvent, au contraire, ce qu'il y a de plus petit, un mot, un geste, un pas ont décidé le succès d'une entreprise ; un mot, un signe peut être le principe et le germe d'une œuvre dont les résultats ne peuvent se mesurer. Il en est ainsi dans l'ordre surnaturel. Dieu souvent attache sa grâce à une parole, à un geste : un peu d'eau et quelques mots : voici le baptême, l'enfant de colère devient l'enfant de Dieu, le péché est effacé, le ciel s'ouvre. Celui qui aime Dieu et le craint ne néglige rien à son service : *Qui timet Deum, nihil negligit.*

« Le bon esprit, au contraire, inspire à ceux qui avancent le courage et la force ; il les remplit d'une conso-

lation qui fait couler de douces larmes. Ses inspirations assurent la paix et le calme. Sous sa direction tout devient facile, tous les obstacles disparaissent : » aussi l'âme ne marche pas, elle ne court pas, elle vole.

Bénissons l'ange de la paix, livrons-nous à sa douce et suave conduite, suivons-le avec la plus parfaite docilité et la plus entière confiance.

II. Effets de l'action des deux esprits.

Le bon esprit apporte la consolation ; le mauvais jette dans la désolation.

3e *Règle.* — « La consolation spirituelle est un mouvement intérieur qui embrase l'âme d'un saint et pur amour pour son Créateur et Seigneur. Alors on ne peut aimer sur la terre aucun objet créé en lui-même ; alors on aime les créatures uniquement en vue du Créateur, » et l'on y cherche uniquement ce qui peut aider à louer et à servir la divine Majesté.

Cet amour est le résumé pratique et l'application du *principe et fondement.*

Sous son impulsion l'âme veut et trouve bien tout ce que Dieu veut, elle voit et elle aime tout en Dieu et Dieu en tout.

Portée à ce degré, la consolation est un avant-goût du bonheur suprême dont les anges et les saints jouissent dans le ciel.

Cette consolation peut demeurer dans les hautes sphères de l'âme, dans la pure intelligence et dans la pure volonté ; mais elle peut aussi descendre dans la

région sensible : alors elle provoque de douces larmes dont l'amour de Dieu est la source première.

A cette source se rapportent aussi les larmes causées « par la contrition des péchés ou par le souvenir de la Passion de Notre-Seigneur ».

Généralement, tout ce qui intéresse directement le service et l'honneur de Dieu touche sensiblement l'âme, au moment où elle est sous l'empire de cette haute consolation.

Quoique moins élevée que la consolation purement spirituelle, l'impression sensible ne laisse pas d'être d'un grand prix et d'un grand secours. Elle est à la fois le résultat et le complément du mouvement supérieur de l'âme. Dans cet heureux état, l'homme tout entier vit de Dieu, en Dieu et pour Dieu ; car alors il vit en Dieu, par ses puissances inférieures, aussi bien que par les supérieures. Or l'amour divin qui embrasse l'homme tout entier et qui saisit l'âme et le corps, est plus parfait que celui qui saisissant l'âme seule demeure dans les hautes régions des puissances spirituelles.

Assurément la passion est inférieure à la volonté, mais lorsque, sous la direction de la raison et de la foi, elle s'ajoute à cette faculté, elle en double l'énergie.

Ainsi la consolation sensible est inférieure à la consolation spirituelle, mais lorsqu'elle s'y ajoute, elle en accroît et elle en démontre l'intensité.

« Finalement, ajoute saint Ignace, j'appelle consolation toute augmentation de l'espérance, de la foi et de la charité, toute joie intérieure qui appelle et attire aux choses célestes, qui se rapporte au salut de l'âme, et

qui lui procure le repos et la paix en Dieu son Créateur et Seigneur. »

Pourquoi saint Ignace place-t-il ici l'espérance avant la foi ? La foi précède l'espérance, et l'espérance suppose la foi sans laquelle elle ne peut exister.

On peut répondre que l'âme dont il s'agit ici possède évidemment la foi. Or, dans la consolation, le premier mouvement est un élan vers Dieu, un élan d'espérance. L'espérance naît de la foi, puis elle augmente la foi, elle la confirme et l'affermit.

Dans ce sens, la foi précède et suit l'espérance.

Elle précède comme principe, fondement et motif de l'espérance ; elle suit et se développe par la confiance en la puissance et en la bonté de Dieu.

Unies ensemble l'espérance et la foi augmentent la charité, et de la charité comme d'une source très pure jaillit la joie intérieure, la joie du cœur, la joie de l'âme, et cette joie est une participation de la joie divine : *Intra in gaudium Domini tui.*

Cette joie est encore un avant-goût du ciel. Elle inspire à la fois le désir et l'espérance du salut. Elle fait tout oublier, pour ne penser qu'au ciel, au bonheur de voir Dieu, de le louer, de l'aimer, et par là de sauver son âme.

En effet, le salut, la perfection, le bonheur et la gloire de l'âme consistent à louer Dieu et à l'aimer ; or pour louer Dieu et pour l'aimer, l'âme doit se préserver du péché, se tenir unie à Dieu par la grâce, en un mot se sauver.

Repos et paix en Dieu, telle est la jouissance principale que procure la consolation spirituelle.

4e *Règle.* — Désolation spirituelle. « Cet état est l'opposé du précédent. L'âme entre dans les ténèbres, dans la nuit, dans l'obscurité. Là tout lui fait peur. Elle se trouble, elle se sent portée vers les choses basses et terrestres. Agitée en tout sens, tentée, attirée ou repoussée de tous les côtés, elle ne peut se tenir en repos.

« Tout la porte à la défiance. Il semble que pour elle il n'est plus ni espoir, ni amour.

« Paresseuse, inerte, triste, tiède, elle finit par se croire comme séparée de son Créateur et Seigneur : » c'est comme un avant-goût de la peine du dam, comme un essai de l'enfer.

Jésus a bien voulu passer par cette épreuve. Suivez-le dans la passion. Voyez-le saisi et envahi par la peur, abattu par l'ennui, troublé et accablé par la tristesse au point de s'écrier : Mon âme est triste jusqu'à la mort.

Il n'est pas jusqu'à ce sentiment de séparation, qui semble mettre entre Dieu et l'âme une distance infinie, que Jésus n'ait éprouvé sur la croix, comme l'atteste ce cri désolant : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?

Cet abandon, cette séparation apparente entre l'âme et Dieu est le *nec plus ultra* de la désolation.

Certaines âmes en sont venues à croire à leur réprobation éternelle. On sait que saint François de Sales a

passé par cette épreuve. On sait aussi par quel héroïsme il en est sorti. Mon Dieu, s'écria-t-il, si je suis condamné à vous haïr pendant l'éternité, faites que du moins je vous aime pendant cette vie.

En un mot, « comme la désolation est l'opposé de la consolation, les pensées qui naissent de l'une sont contraires à celles qui naissent de l'autre ».

III. Conduite à suivre : 1° dans la désolation.

5° *Règle*. — Constance. Au temps de la désolation, ne changez rien à votre manière d'agir, à vos résolutions, à votre règlement. Demeurez ferme dans les déterminations que vous aviez prises au moment de la consolation.

« Dans la consolation, c'est le bon esprit qui conduit et qui conseille ; dans la désolation, c'est le mauvais » qui pousse et qui entraîne. Le premier éclaire, le second aveugle. Le premier dirige vers Dieu, le second éloigne de Dieu. Sous son influence vous ne pouvez que vous égarer et vous perdre.

Donc, malgré le dégoût, l'ennui, la répugnance, malgré tous les prétextes, toutes les raisons apparentes, ne changez pas. Soyez fidèle, et plus fidèle que jamais, à vos exercices ordinaires de piété, à vos pratiques accoutumées de mortification, à vos travaux, à vos œuvres de zèle et de charité. Il se peut que tout ne soit pas pour le mieux, et qu'il y ait des modifications à faire : mais ce n'est pas le moment. Vous êtes sous l'empire du prince des ténèbres et du père du mensonge. Sous son inspiration vous feriez plus mal encore.

Pour changer, pour corriger et pour mieux régler, attendez le jour et la lumière de la consolation.

6e *Règle.* — Effort. Au jour du combat, le soldat doit avant tout tenir ferme, rester à son poste. Malheur à lui s'il recule, et surtout s'il tourne le dos ! Mais pour tenir ferme, et pour ne pas reculer, l'effort est nécessaire. Le guerrier doit se porter et se pousser en avant, et finalement forcer l'ennemi lui-même à reculer et à fuir.

La désolation est l'instant critique, c'est le temps de l'attaque. Commencez par tenir ferme dans la position prise : gardez les résolutions que vous aviez arrêtées d'avance, restez fidèle au règlement que vous vous étiez tracé, « ne changez rien à vos déterminations précédentes ».

Mais pour ne pas changer de conduite, « il vous faudra vous changer vous-même ; » au lieu de vous laisser doucement pousser et porter par la grâce, vous devrez vous raidir, vous affermir et faire effort contre la désolation, contre les inspirations et les impulsions de l'esprit qui alors agit sur vous.

Gardez-vous donc bien de laisser la prière, la méditation et la mortification ; « insistez, au contraire, sur les exercices de piété, spécialement sur l'examen de conscience et ajoutez à la pénitence » plutôt que d'en retrancher.

L'examen de conscience : jamais il ne fut plus nécessaire de surveiller vos pensées, vos désirs, vos paroles et vos actions qu'au moment où l'ennemi rôde autour de vous. En temps de paix, la sentinelle peut s'endormir un instant sans qu'il en résulte de graves malheurs ; mais en temps de guerre, mais au moment où l'ennemi

entoure la place, où il cherche à la surprendre, où il ne cesse de l'inonder de ses projectiles incendiaires, il n'est pas un point des remparts, pas un coin de la cité qui ne doive être surveillé, il n'est pas un soldat qui ne doive se tenir sur ses gardes.

La pénitence : ce n'est pas le moment du laisser-aller, du repos et du sommeil. Tous les sens doivent être tenus, réglés, dominés ; tous les membres doivent être maintenus dans l'ordre et dans la soumission parfaite.

Au moment où l'ennemi attaque une forteresse, s'il y a dans la place des personnes suspectes d'intelligence avec les assiégeants, s'il s'y trouve des prisonniers de guerre, des esclaves, des mécontents, des criminels qui n'attendent pour se soulever qu'une occasion favorable, on s'assure que la prison est bien close et bien gardée et que ceux dont on doit se défier sont réduits à l'impuissance de nuire.

Défiez-vous, au moment de la désolation, défiez-vous des sens, des passions, des défauts habituels, des habitudes vicieuses. Et en même temps que par l'examen vous redoublez de vigilance, doublez aussi les précautions, les mesures de prudence et de sévérité.

Il est vrai que précisément alors les exercices de piété et de pénitence apparaissent comme impossibles; il semble qu'on ne peut ni prier, ni méditer, ni surtout rentrer en soi-même pour s'examiner. Bien moins encore peut-on s'imposer les rigueurs de la pénitence. L'âme envahie par le dégoût et par l'ennui se sent comme dans une totale impuissance.

Hé bien ! obstinez-vous, et plutôt que de retrancher, ajoutez aux exercices de la prière et de la mortification.

Ce n'est pas à l'heure du combat que le soldat doit jeter ses armes et laisser le champ de bataille.

7e *Règle*. — Confiance. Dieu ne vous a pas abandonné, « il vous laisse seulement à vous-même pour vous offrir l'occasion de faire l'épreuve de vos puissances naturelles ». Il veut que vous appreniez par l'expérience ce que vous pouvez et aussi ce que vous ne pouvez pas.

Au fort d'une bataille on avertit le roi Édouard III que son fils était vivement pressé par l'ennemi. Qu'il gagne ses éperons, répondit le père. Et cependant, il ne tarda pas à secourir le jeune prince et à le dégager.

Dieu veut que vous puissiez aussi gagner vos éperons, essayer vos forces, et montrer votre courage et votre fidélité par la résistance aux assauts de l'ennemi.

« Vous le pouvez avec le secours divin qui vous demeure toujours présent, quoique vous n'en ayez pas alors le sentiment. Le Seigneur vous a retiré cette vive chaleur, cet amour ardent, cette grâce intense » qui vous transformait en un autre homme, et vous croyez tout perdu. Rassurez-vous : quel que soit l'excès de la désolation, « il vous reste toujours une grâce suffisante » et surabondante pour vaincre l'ennemi et « pour sauver votre âme ».

Saint Paul demanda trois fois d'être délivré des tentations qui l'affligeaient ; mais il lui fut répondu : Ma grâce te suffit, *Sufficit tibi gratia mea*.

Confiance : Dieu est fidèle, il ne souffrira pas que vous soyez tenté au-delà de vos forces, mais il procurera votre avancement par la tentation même, vous donnant la grâce de résister et de vaincre. *Fidelis Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis,*

sed faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere. (I Cor., x, 13.)

8e *Règle.* — Patience. Il n'est rien comme la patience pour briser la fureur de l'ennemi. Voyez les innombrables escadrons arabes se lançant de toute l'impétuosité de leurs coursiers rapides contre les guerriers immobiles de Charles Martel : toute cette ardeur tombe et s'annulle devant la fermeté tranquille.

Voyez les flots de la tempête : avec quelle furie ils accourent contre le roc ; mais le roc reste immobile, et les flots retombent en écume légère et impuissante.

Contemplez Job assis sur son fumier. Vainement les coups du malheur se succèdent. Job demeure comme l'enclume sous les coups du marteau.

Cependant à cette immuable et invincible patience ajoutez l'effort dont il a été parlé dans la sixième règle.

A l'exemple de Charles Martel, recevez d'abord et soutenez sans branler les premières charges de l'ennemi, puis avancez, insistez, forcez l'adversaire ; martelez, écrasez, broyez le tentateur.

Insistez par la prière, par l'examen, par la pénitence.

La désolation disparaîtra. C'était un nuage : le nuage passera et le soleil vous inondera de ses lumières et de ses feux.

9e *Règle.* — Causes de la désolation. « Ces causes sont au nombre de trois.

« Première cause : La tiédeur. Nous sommes tièdes, négligents et paresseux dans nos exercices spirituels, » dans l'accomplissement de nos devoirs. Pour nous punir, Dieu retire la consolation.

Revenons à la prière, au travail et à la règle ; Dieu nous rendra la lumière et la vigueur.

« Seconde cause : L'épreuve. Dieu veut éprouver ce que nous sommes, ce que nous valons en nous-mêmes et par nous-mêmes.

« Il veut savoir quelle sera notre fidélité, notre générosité à son service et notre zèle pour sa gloire, lorsqu'il aura retiré la solde des consolations et des grâces sensibles. »

Il le sait, mais il veut que nous sachions, nous aussi, si ce sont ses dons ou lui-même que nous aimons, si nous le servons par pur amour ou par intérêt, si c'est sa gloire que nous avons en vue ou la récompense.

Purifions sans cesse nos intentions ; efforçons-nous de ne vouloir que Dieu, de ne chercher que Dieu, de mettre notre satisfaction, notre contentement, notre bonheur et notre gloire uniquement dans l'accomplissement de la volonté divine : alors consolation ou désolation tout nous sera indifférent ; alors aussi, quoi qu'il arrive, comme Jésus sur la croix, partout et toujours nous jouirons de cette consolation supérieure et purement spirituelle qui consiste dans l'union de l'âme avec Dieu par la fine pointe, comme le dit si bien saint François de Sales, c'est-à-dire par la cime de l'intelligence et de la volonté.

« Troisième cause : Leçon d'humilité. Dieu veut nous faire connaître et sentir qu'il ne dépend pas de nous d'acquérir ou de conserver la dévotion sensible, l'amour intense, les larmes et les autres consolations spirituelles. Ces faveurs sont un don et une grâce. Gardons-nous

de nous construire *un nid* sur un arbre qui ne nous appartient pas : *en cosa agena no pongamos nido.*

« Gardons-nous, dans un élan d'orgueil et de vaine gloire, d'attribuer à nos efforts personnels la dévotion ou les autres consolations spirituelles. »

Restons sur le terrain solide de l'humilité. Attribuons à notre faiblesse et à notre malice tous les défauts et tout le mal que nous rencontrons en nous ; attribuons à la puissance et à la bonté de Dieu tout le bien que nous pensons, que nous voulons et que nous faisons.

Si nous sommes dans ces dispositions, Dieu, pour nous maintenir dans la vérité et pour nous ramener à l'humilité, à la connaissance de nous-mêmes, et à la reconnaissance de sa bonté, ne sera pas obligé de nous retirer ses faveurs ; il se trouvera, au contraire, comme engagé à les multiplier sans fin et sans mesure.

Conduite à suivre : 2° dans la consolation.

10e *Règle.*— Préparation au combat. « Au moment de la consolation, pensez à la désolation qui ne tardera pas à survenir, et préparez-vous. »

Le guerrier profite de la paix pour se préparer à la guerre par l'exercice des armes et des manœuvres. A-t-il remporté la victoire, au lieu de se reposer il avance, il poursuit l'ennemi, il occupe de nouvelles positions pour s'assurer de nouveaux succès.

Si après la bataille de Cannes Annibal eût marché sur Rome, c'en était fait, peut-être, de la rivale de Carthage. Mais Annibal mérita cette fois d'entendre une dure parole que l'événement justifia : Tu sais vaincre,

Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire. Le repos de Capoue perdit son armée.

Combien de fois, hélas ! le repos et l'oisiveté de la paix n'ont-ils pas perdu, dans le sein de l'Église, et le clergé, et les milices religieuses, et des nations entières !

Si en ces derniers temps l'impiété est devenue si puissante, n'est-ce pas surtout parce que les catholiques, dès qu'ils ont remporté un avantage, se reposent dans leur triomphe et ne poussent pas en avant ?

Que d'âmes en particulier se sont perdues pour s'être endormies après le travail et après le succès !

11e *Règle.*— L'humilité. « Durant la consolation humiliez-vous, abaissez-vous, autant que vous le pourrez. Rappelez-vous combien vous êtes faible au temps de la désolation, combien vous êtes impuissant quand vous n'êtes pas soutenu par la ferveur de la consolation.

« Durant la désolation, au contraire, pensez que vous pouvez beaucoup avec la grâce ; rappelez-vous que Dieu vous donne toujours assez de force pour résister à tous vos ennemis. » Fussent-ils ligués tous à la fois contre vous, pourvu que votre confiance repose uniquement en Dieu, la victoire vous restera.

IV. Caractère et procédé de l'ennemi. Comparaisons.

12e *Règle.*— La femme. « L'ennemi des âmes se comporte comme une femme. Faible par sa nature la femme n'est forte que par son obstination. Mais, en face d'un

homme résolu et déterminé, toute son énergie tombe, elle tourne le dos et s'enfuit.

« Au contraire, si l'homme vient à perdre contenance, s'il hésite, s'il recule, s'il cherche à fuir, alors la colère, la vengeance, la férocité de la femme ne connaissent plus ni mesure ni limite.

« Tel est l'ennemi des âmes, tel est le démon.

« Rencontre-t-il la résistance et le mépris, il perd courage et se déconcerte.

« Mais si, au premier assaut, la peur vous prend, il n'est pas sur la face de la terre un animal dont la férocité approche de celle de l'ennemi de la nature humaine : sa malice alors ne connaît plus de bornes, elle poursuit avec une fureur toujours croissante ses damnables projets. »

Appliquez cette règle aux suppôts humains de Lucifer. L'impie, le sophiste, le libertin ne valent et ne sont forts que par la faiblesse et la peur des hommes de bien. On se flatte d'apaiser leur fureur par des concessions, par la modération ; on s'imagine que la résistance ferait éclater et grandir leur colère. C'est précisément le contraire qui arriverait.

La forfanterie de l'impie, l'audace du sophiste, l'impudence du libertin tombent devant une résistance ferme et décidée. Une opposition déclarée, constante, opiniâtre, brise toutes les fureurs et déconcerte toutes les rages.

Il n'est qu'un moyen d'avoir raison de l'erreur, du vice, de la malice et de l'injustice, il n'est qu'un procédé pour les réduire à l'impuissance : résistez, avancez.

Plus vous cédez, plus ils osent. Le silence de la peur ne sert qu'à les enhardir et à encourager leur insolence et leur méchanceté.

13e *Règle.* — Le séducteur. « Le démon ressemble encore à un séducteur qui demande, avant tout, le secret, et qui ne redoute rien tant que d'être découvert. Si la fille ou l'épouse, objet de ses démarches, les fait connaître, l'une à son père, l'autre à son mari, il comprend que c'en est fait de ses desseins pervers.

« De même, le tentateur craint par-dessus tout que ses insinuations soient manifestées au confesseur ou à quelque personne spirituelle qui saura déjouer ses manœuvres et signaler sa malice. »

Découvrons simplement nos tentations à notre confesseur ou à notre directeur. Le fait seul de cette ouverture suffira souvent pour faire évanouir toutes les illusions et toutes les impressions mauvaises.

Souvent il suffit de percer un abcès pour le guérir ; mais il fallait ouvrir une issue à ces humeurs malignes qui, renfermées dans le corps, y jetaient la perturbation et y entretenaient la souffrance.

L'ouverture de conscience est souvent nécessaire même aux personnes les plus éclairées. Vous savez à quoi vous en tenir, vous savez ce que l'on vous dira, vous le diriez vous-même à celui qui, se trouvant dans la même peine, s'en ouvrirait à vous. Tout cela est vrai, mais outre que personne n'est bon juge dans sa propre cause, outre que nous oublions souvent ou que nous ne nous appliquons pas ce que nous disons si bien à autrui, cette ouverture et cette consultation supposent un esprit

de soumission et d'humilité qui attire la grâce et la miséricorde de Dieu et qui chasse le démon de l'orgueil.

14e *Règle.* — Le brigand. « Le démon ressemble encore à un chef de brigands qui voulant attaquer un château, en étudie les parties faibles afin de le surprendre de ce côté. L'ennemi du salut rôde sans cesse autour de notre âme ; » il cherche quel est le côté faible ou mal gardé et mal défendu. Il reconnaît la vertu qui nous manque, le défaut qui nous domine. C'est là qu'il appliquera ses batteries.

Nous aussi, rôdons sans cesse et en nous et autour de nous : *Vigilate.* Reconnaissons les points faibles, constatons les défauts, principalement le défaut dominant et dirigeons de ce côté les batteries de l'examen particulier, tout en surveillant sans cesse par l'examen général l'ensemble des remparts de notre âme : *Vigilate et orate.*

Veillez : faites ce qui dépend de vous.

Priez : appelez Dieu à votre secours.

Veillez : comme si le succès dépendait uniquement de vos efforts.

Priez : comme si le succès dépendait uniquement de la grâce divine.

Si vous veillez, si vous agissez, si vous combattez sans prier, pour punir votre orgueil et pour vous rappeler votre misère et votre impuissance, Dieu vous abandonnera à vos propres forces et vous succomberez.

Si vous priez sans veiller et sans agir, Dieu vous rappellera qu'il ne suffit pas de dire : Seigneur, Seigneur;

mais qu'il faut faire sa volonté, qu'il faut observer ses commandements, qu'il faut profiter des forces et des grâces déjà reçues pour en obtenir de nouvelles.

Dieu assiste et récompense celui qui fait valoir le talent recu ; mais il retire ses dons à celui qui, au lieu d'en user, les enfouit dans le linceul de la paresse et de l'inertie.

RÈGLES

POUR DISCERNER LES DIVERS ESPRITS

Ces règles conviennent plus spécialement à la seconde semaine.

Lorsque l'esprit mauvais a reconnu que pour rien au monde l'âme ne voudrait commettre le péché, et qu'elle est résolue à chercher en tout et partout la gloire et le service de Dieu, alors il se déguise en ange de lumière ; il cherche à séduire et à égarer par l'apparence du bien.

Les tentations de ce genre sont incomparablement plus subtiles que celles qui portent directement au mal. Il faut pour les reconnaître un rare discernement et ce discernement est un don de Dieu. Mais Dieu veut aussi que nous consultions la raison et la foi. S'il nous a donné cette double lumière, c'est pour en user.

Les règles suivantes nous aideront à découvrir, à l'aide de ce double flambeau, les procédés les plus subtils des divers esprits.

1re *Règle*. — « Le propre de Dieu et du bon ange, dans les mouvements qu'ils impriment à l'âme, est d'ins-

pirer une véritable allégresse et une joie spirituelle qui dissipe toutes les tristesses et tous les troubles que l'ennemi y avait jetés.

« L'esprit mauvais, au contraire, ne cesse de combattre cette allégresse et cette consolation spirituelle par des sophismes et des subtilités et par de perpétuelles tromperies. »

Tel est donc, en deux mots, le caractère de l'action des deux esprits : joie, de la part du bon ; trouble, de la part du mauvais.

Lorsqu'après sa résurrection Jésus apparaît aux apôtres troublés et tremblants, son premier mot est : La paix, *Pax vobis !* Aussitôt le calme se fait dans les âmes. La joie renaît dans les cœurs.

Ne raisonnez pas tant, n'écoutez pas ces pensées subtiles qui traversent votre esprit. Ne soyez pas continuellement à chercher le pourquoi et le comment de tout ce qui se fait, de tout ce qui se dit, de tout ce qui se passe en vous et autour de vous.

Examinez votre conscience, sans doute, reconnaissez vos fautes, cherchez-en la cause, mais ne vous perdez pas dans le dédale de vos imaginations. Dès que vous sentez que le trouble vous envahit, laissez là tous ces retours et ces replis sur vous-même. Si vous avez mal fait, reconnaissez-le et avouez-le simplement ; proposez-vous de mieux faire à l'avenir ; confiez tout, et le passé et l'avenir, à la miséricorde divine ; oubliez-vous en Dieu, endormez-vous sur le Cœur de Jésus avec saint Jean et dites avec le Prophète : *In pace in idipsum dormiam et requiescam.*

Étendez cette règle à toutes choses. Défiez-vous de

la subtilité en tout et partout : dans les discours et dans les livres, dans les simples conversations et dans l'enseignement, dans les sciences et dans les arts, dans la législation et dans le gouvernement. Défiez-vous de la manie de réglementer et de l'esprit politique.

La subtilité est la marque du sophiste et du trompeur.

La vérité est simple, droite, claire. Il en faut dire autant de la sagesse, de la justice, de la vertu et de la probité.

2e *Règle.* — « Il n'appartient qu'à Dieu de consoler une âme sans cause précédente. Seul le Créateur peut entrer dans l'âme ou en sortir quand et comme il lui plaît. »

Entendons-nous cependant. Par la création, par la conservation et par le concours, Dieu est toujours présent à l'âme et dans l'âme ; il ne peut pas plus y entrer qu'en sortir.

Il ne peut pas y entrer : car il y est et il y demeure par son action créatrice et conservatrice.

Il ne peut pas en sortir : ce serait l'anéantir, puisque sans son action elle ne peut subsister. — Dieu a créé l'âme immortelle : comme créateur, il n'en sortira jamais.

Mais il s'agit ici de l'action de Dieu par la grâce, il s'agit des illuminations, des inspirations et des motions que Dieu peut produire à son gré dans une âme.

Or, seul Dieu peut immédiatement et par lui-même éclairer l'âme et l'embraser. Seul il peut par lui-même lui donner une impulsion, un mouvement intérieur « qui l'attire tout entière à l'amour de sa divine majesté : »

Hazer mocion en ella trayendola toda en amor de la su divina magestad.

Ni le bon ni le mauvais ange, ni l'homme à plus forte raison, ne peuvent pénétrer au fond de l'âme ; ni l'ange ni l'homme ne peuvent par eux-mêmes savoir ce que vous pensez et ce que vous voulez, à moins que vous ne veniez à le manifester par quelque signe extérieur. Ni l'ange ni l'homme ne peuvent agir en vous, dans votre âme, au fond de votre âme, dans votre entendement, dans votre volonté. Leur parole, leur action, leur illumination, leur impulsion ne peut s'exercer qu'au dehors, sur votre âme et non dans votre âme, sur votre entendement et sur votre volonté, et non dans votre entendement et dans votre volonté.

Pour suggérer une pensée à l'entendement, pour exciter un désir dans la volonté, il leur faut un objet qu'ils puissent présenter à l'intelligence.

La perception de l'objet présenté fait naître une pensée dans l'intelligence, et selon que l'objet paraît bon ou mauvais, sa présence dans l'entendement produit dans la volonté un mouvement d'attraction ou de répulsion.

Le bon ange peut produire la consolation, en présentant à l'intelligence le vrai bien ; le mauvais peut produire la désolation, en lui présentant le mal. Ce dernier peut aussi produire une consolation fausse et trompeuse, en présentant un bien apparent. Souvent même le père du mensonge pousse à un bien réel, mais c'est pour détourner l'âme de la voie qui devait la conduire à un bien supérieur.

Revenons à l'opération divine.

Dieu aussi bien que l'ange peut produire la consolation au moyen des objets qui se présentent à l'entendement et à la volonté. Tout ce que la créature peut opérer, Dieu le peut à plus forte raison. Mais ici il est question d'un genre d'action, d'un genre de consolation propre à Dieu seul.

Redisons-le donc : Lorsque la consolation survient sans cause précédente, *sin causa precedente*, sans l'intervention de quelque objet créé, vous devez l'attribuer à l'action immédiate de Dieu lui-même.

Voici que, tout à coup, sans aucune perception préalable, sans aucun sentiment préparateur, sans avoir rien vu, rien pensé, rien lu, rien entendu, l'entendement s'illumine, la volonté s'embrase : cette illumination, cette lumière, cette vue, cette connaissance soudaine qui vous éclaire sur Dieu, sur l'âme, sur le monde, en un mot sur quelque vérité salutaire ; cet embrasement, cette flamme, cette ardeur, cette affection, ce désir, cette résolution qui vous élève, qui vous porte vers Dieu, qui vous dégage des sens et du monde, qui vous purifie, qui vous vivifie, qui vous sanctifie : tout cela vient de l'action immédiate de Dieu qui seul peut agir dans l'âme, qui seul peut éclairer l'entendement et mouvoir la volonté par lui-même et sans aucun objet intermédiaire.

3° *Règle.* — Lorsque la consolation procède d'une cause, par exemple de la présence et de la perception d'un objet qui fait naître dans l'esprit une bonne pensée, et dans le cœur un bon sentiment, « il peut y avoir intervention du bon ou du mauvais ange ». Chacun d'eux peut profiter de cette pensée ou de ce sentiment de

l'âme pour l'éclairer et l'enflammer ; mais « chacun d'eux se propose une fin différente et contraire ».

« Le bon esprit pousse du bien au mieux. »

Le mauvais se transforme en ange de lumière pour tromper, pour égarer et « pour amener peu à peu à ses pernicieux desseins ».

Défions-nous donc même des lumières et des ardeurs de la consolation, même des bonnes pensées et des bons désirs. Ici-bas il n'est jamais de sécurité complète. Veillons et prions.

4e *Règle*.— « Lorsque le mauvais esprit se transforme en ange de lumière, lorsqu'il entre dans les bons desseins de l'âme dévote, c'est pour l'amener à ses projets. *Proprio es del angelo malo... entrar con la anima devota y salir consigo.* »

Êtes-vous porté à la prière ? il vous y pousse, il vous inonde de lumières et de consolations, afin de vous détourner des autres obligations de votre état et des œuvres de zèle et de charité.

Êtes-vous porté aux œuvres de zèle et de charité ? il augmente en vous cette ardeur, afin de vous détourner de la prière, sous le prétexte qu'il faut quitter Dieu pour Dieu et que travailler c'est prier.

Vous êtes porté à la mortification : il vous pousse aux excès, afin de vous rendre incapable de remplir les devoirs de votre profession.

C'est ainsi qu'il entre par votre porte et qu'il vous fait sortir par la sienne.

5e *Règle*. — « Il est donc très important de suivre le cours des pensées. Si dans toute la série, commencement, milieu et fin, tout est bon, si tout porte et incline

vers le bien et uniquement vers le bien, reconnaissez l'action du bon ange.

« Mais si dans le cours des pensées ou des sentiments, il s'en rencontre qui portent vers le mal ou qui seulement détournent du bien, s'il survient une pensée moins bonne, moins pure, moins droite, moins généreuse, s'il surgit un sentiment qui affaiblit, qui inquiète, qui trouble, qui dissipe peu à peu la paix, la tranquillité, la quiétude dont l'âme jouissait d'abord : à ces signes reconnaissez l'influence du mauvais esprit et la présence de l'ennemi de votre progrès spirituel et de votre salut éternel. »

6e *Règle.*— « Quand vous avez senti et reconnu l'ennemi à la *queue du serpent*, c'est-à-dire à la fin mauvaise qu'il se proposait, il est très utile de reprendre et d'examiner la série des bonnes pensées que le perfide avait suggérées, afin de reconnaître comment peu à peu il a fait descendre l'âme de la douceur et de la joie spirituelle, pour l'attirer à ses intentions perverses. Cherchez donc et notez le point où la déviation a commencé. Une autre fois vous vous tiendrez sur vos gardes. »

Exemple. Vous aviez conçu un dessein pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Vous rencontrez un obstacle dans le refus d'un supérieur, vous en concluez que, l'homme s'opposant à Dieu, vous devez vous affranchir d'une autorité qui est en contradiction avec l'autorité divine, que vous devez reprendre votre liberté d'action et sortir de la religion que vous aviez embrassée.

Des illusions de ce genre ne sont pas moins dangereuses parmi les chrétiens qui vivent dans le monde.

Vous avez compris l'importance de la sanctification du dimanche ; vous êtes rempli d'une sainte indignation contre ceux qui, par leur exemple et par leurs exigences, encouragent la violation du saint jour et réduisent un certain nombre de professions à une sorte d'impossibilité d'observer le repos dominical. Mais dans l'amertume de votre zèle, vous exagérez les obligations de la loi et vous décriez toutes les personnes qui ne partagent pas votre manière de penser et d'agir. Bientôt vous causez un scandale pire que celui contre lequel vous prétendiez vous élever.

7e *Règle.*— « Lorsqu'une âme avance dans la vertu et qu'elle s'élève du bien au mieux, le bon ange la touche doucement, légèrement, suavement. On dirait une goutte d'eau pénétrant dans une éponge.

« Le mauvais ange, au contraire, touche cette âme avec bruit et avec agitation. On dirait l'eau tombant sur la pierre. »

Les procédés changent selon nos dispositions.

« Si l'ange bon ou mauvais, rencontre une âme qui lui est contraire, il y a répulsion, choc et bruit ; s'il rencontre une âme qui lui est semblable, la porte lui est ouverte, il entre sans bruit, en silence, et comme chez lui. »

Jésus entre sans bruit dans le cénacle où se trouvent les apôtres ses amis ; mais pour toucher l'âme de Saul persécuteur, il le renverse et le foudroie. Son premier mot à ses disciples a été : *Pax vobis,* la paix. Son premier mot au persécuteur sera : Il t'est dur de résister à l'aiguillon qui te presse.

8e *Règle.* — « Lorsque la consolation s'est produite sans qu'il y ait eu de cause apparente, bien que alors l'illusion ne soit pas à craindre, parce que Dieu seul, comme on l'a dit, peut agir de cette manière sur l'âme, on devra cependant surveiller avec soin les pensées et les affections qui suivent l'illumination et l'inspiration divine. » On devra distinguer le temps où Dieu lui-même éclaire et touche l'âme, et le temps qui suit cette action immédiate et supérieure.

« Dans ce second temps lorsque Dieu cesse de vous éclairer et de vous mouvoir par lui-même, vous êtes exposé à mêler vos propres pensées et vos propres impressions à celles que vous avez reçues de la divine bonté.

« Alors aussi peut survenir l'influence de l'ange bon ou mauvais. » L'influence du bon ange n'est pas à craindre, elle ne peut que vous aider à conserver la consolation divine et à en suivre les inspirations, mais il n'en est pas ainsi de l'action du mauvais.

Veillez donc et prenez garde. Sous l'inspiration de vos idées personnelles ou sous l'impulsion du mauvais esprit, vous seriez exposé à prendre des résolutions qui ne seraient pas conformes aux pensées et aux sentiments que Dieu lui-même vous avait d'abord inspirés.

Il est rare que Dieu montre à l'âme tout ce qu'elle doit faire et qu'il la pousse et la dirige constamment par lui-même. Il dit un mot, il fait briller une lumière, il donne un coup, il donne une impulsion, une direction ; puis il se retire laissant l'âme à sa propre raison et à son libre arbitre, ou bien il la confie à l'action du bon ange, ou même il permet au mauvais d'intervenir.

Il agit ainsi pour nous donner l'occasion de montrer notre constance et notre fidélité, et pour augmenter notre mérite. S'il nous a doué de raison et de liberté, c'est pour que nous usions de ces facultés par notre correspondance aux lumières et aux inspirations qu'il daigne nous accorder. Il importe donc de se surveiller soi-même après les consolations même le plus certainement divines.

Ainsi Dieu fait dire à Joseph de prendre l'enfant et la mère, d'abord pour fuir en Égypte, puis pour en revenir, mais il le laisse à lui-même dans la conduite du voyage.

Veillons : usons de la raison pour comprendre la voix de Dieu, usons de la liberté pour la suivre ; usons de la raison pour connaître la volonté divine, et de la liberté pour l'accomplir.

Prions pour obtenir que la divine bonté, soit par elle-même, soit par ses anges, nous maintienne et nous dirige dans la voie qu'elle nous a indiquée, et sous l'impulsion qu'elle nous a donnée. *Vigilate et orate :* toujours il faut en revenir à ce double avertissement du Sauveur.

RÈGLES

POUR LA DISTRIBUTION DES AUMONES

1re *Règle*.— « S'il s'agit de donner à des parents, à des amis, à des personnes auxquelles je suis attaché, » je me défierai d'un sentiment qui pourrait égarer la raison, et j'aurai recours aux règles d'une sage élection.

Telle est en nous la faiblesse ou même la dépravation des sens que nous devons singulièrement surveiller toute affection qui tient à la sensibilité. Le sens trouble et aveugle la raison, la passion pèse sur la liberté, elle la détourne et la pousse hors de la voie droite.

D'abord donc « je m'assurerai que le motif qui m'engage à donner à ces personnes procède en effet de l'amour de Dieu, » que mon affection à leur égard se rapporte à Dieu comme à son principe, que si je les préfère à d'autres c'est à cause de Dieu ; je m'assurerai, selon un mot admirable de saint Ignace, « que dans la cause qui me fait aimer ces personnes *reluit* Dieu, *reluzca Dios* ».

Dieu toujours en vue, Dieu toujours présent à l'esprit par l'intention, au cœur par l'affection, en un mot la gloire de Dieu : telle est la lumière qui doit éclairer

toutes nos déterminations, purifier toutes nos affections, rectifier toutes nos intentions.

De même que notre œil, pour distinguer les objets, doit les voir dans la lumière du soleil ; de même que les corps, pour apparaître tels qu'ils sont, doivent être éclairés par ce même soleil ; de même que nous ne pouvons les bien voir, si le soleil ne reluit pas sur eux ; ainsi les personnes et les choses, pour être estimées et aimées selon leur valeur, leur prix et leur mérite, doivent être vues en Dieu, et lorsque nous les considérons, nos jugements ne seront droits et nos affections pures qu'à la condition que sur elles *reluise* Dieu : *reluzca Dios.*

2e *Règle.*— « Supposons à ma place un inconnu auquel je désire toute la perfection possible : quelle serait, d'après moi, la conduite qu'il devrait suivre dans la distribution de ses aumônes, pour procurer la gloire de Dieu et pour réaliser en lui-même l'idéal de la perfection ?

« Je suivrai pour moi-même la règle que je jugerais la plus sage pour un autre et que je voudrais lui voir observer. »

Parfois, au moment même où nous sommes dans la perplexité, Dieu permet que nous soyons consultés par des personnes qui se trouvent précisément dans le même embarras. Nous voyons alors très clairement et nous savons parfaitement dire le parti qu'elles doivent prendre. Il ne reste plus qu'à nous appliquer à nous-mêmes les décisions et les réponses que nous avons si bien su appliquer à autrui.

3e *et* 4e *Règles.* — A l'article de la mort et à l'instant du jugement, quelle conduite voudrai-je avoir suivi dans

la position où je me trouve en ce moment ? Cette règle, évidemment, je dois la suivre maintenant.

On comprend que ces deux règles doivent s'appliquer à toute la vie et à toutes les affaires.

La mort et le jugement de Dieu, voilà deux flambeaux qui ne jettent pas de fausses lueurs, voilà deux voix qui ne trompent pas.

La mort sépare, détache et purifie l'âme de tout ce qui est naturel et sensible. Après cette séparation que me restera-t-il pour l'éternité ? Ce que j'aurai fait uniquement et purement pour Dieu, pour sa gloire et pour son service.

Le jugement de Dieu éclaire, relève et rectifie le nôtre. Jugeons, dès maintenant, comme Dieu : estimons ce qu'il estime, méprisons ce qu'il méprise. Au dernier instant, mais alors il sera trop tard, nous reconnaîtrons que la vraie sagesse consiste uniquement dans la conformité de nos jugements avec ceux de Dieu.

5e *Règle*. — « Lors donc que je me sentirai pris d'affection pour ceux auxquels je désire donner, j'examinerai ce sentiment d'après les règles qu'on vient de rappeler. Et je ne ferai aucune distribution, tant que l'affection désordonnée ne sera pas entièrement expulsée de mon cœur. »

Tout ce qui se fait d'après les inclinations sensibles doit être ainsi purifié et rectifié. Ce n'est pas à dire que toute affection sensible soit déréglée ; il en est de légitimes, il en est de conformes à la raison et à l'ordre même de la sagesse et de la volonté divine. Mais avant de les suivre, on doit s'assurer qu'effectivement elles

sont raisonnables et qu'elles se rapportent à la gloire et au service de Dieu.

6e *Règle.* — L'observation des règles précédentes est surtout nécessaire lorsqu'il s'agit d'employer pour soi-même les biens dont on a la disposition. Alors en effet il est facile de se faire illusion.

Vous avez reçu un bénéfice destiné à une bonne œuvre, par exemple à l'entretien du culte divin, au service du prochain, au soulagement des pauvres, mais en même temps vous avez le droit de prélever ce qui convient pour votre entretien personnel.

N'excédez pas vos droits, en appliquant à vos propres besoins plus que ne permet la convenance.

Réglez votre administration en face de la mort et du jugement ; appliquez-vous à vous-même les conseils que vous donneriez à un autre en pareil cas.

Cette observation peut s'étendre à tous les emplois où se trouvent mêlés les intérêts d'autrui et les intérêts personnels.

Réglez vos exercices spirituels, vos études et vos œuvres de zèle, de manière à ménager à la fois les intérêts de votre âme et les intérêts des âmes que vous devez aider.

Ne consacrez pas aux exercices spirituels un temps que vous devez au service du prochain, mais ne négligez pas la prière sous prétexte de servir autrui. Ne perdez pas votre âme pour sauver celle du prochain. Ne vous noyez pas pour sauver celui qui se noie. Ce n'est pas en vous perdant que vous sauverez les autres. Moins vous serez saint vous-même, moins votre parole et votre action seront efficaces pour sanctifier les autres.

Ne sacrifiez pas le zèle des âmes au plaisir de l'étude, mais pour satisfaire aux excès d'une activité peut-être trop naturelle ne négligez pas des études qui sont nécessaires pour instruire vos auditeurs.

Dans toutes ces circonstances et en d'autres semblables, défiez-vous de l'amour-propre et des entraînements naturels; appliquez-vous les conseils que vous donneriez à un autre, et réglez-vous en vue de la mort et du jugement.

7e *Règle.* — Dans l'usage des biens ecclésiastiques, pour ce qui nous concerne personnellement, « le mieux et le plus sûr sera de se *rogner* et de se diminuer le plus possible (*se cercenare y disminuyere*); on se rapprochera le plus possible du pontife suprême, de Jésus-Christ Notre Seigneur, qui est le modèle et la règle par excellence.

« On se rappellera que le troisième concile de Carthage, auquel assistait saint Augustin, a prescrit la simplicité et la pauvreté dans l'ameublement de l'évêque, » à plus forte raison s'il s'agit des ministres d'un rang inférieur.

Réglez donc votre dépense d'après la condition et le rang de votre état.

« Saint Joachim et sainte Anne offrent un bel exemple à ceux qui vivent dans l'état du mariage. Ils faisaient trois parts de leurs biens : la première pour les pauvres, la seconde pour le temple, la troisième pour l'entretien de leurs personnes et de leur maison. »

Étendons encore cette règle à toutes les circonstances de la vie.

S'agit-il de satisfaire aux exigences du corps : *rognons*

et diminuons le plus possible et assurons la belle part à l'âme.

Considérons Jésus-Christ, modèle du sacrifice continu en toutes choses.

S'agit-il de ménager l'équilibre entre nos divers exercices ; *rognons* et diminuons plutôt sur ceux qui plaisent davantage à la nature. Par exemple, prenez plutôt sur l'étude que sur la prière, sur la récréation que sur l'étude, sur la conversation que sur le silence. Généralement, prenez plutôt sur le temps que vous pouvez consacrer aux exercices du zèle que sur le temps réclamé par la règle pour les exercices spirituels. Suivez l'exemple de Notre-Seigneur qui, sur les trente-trois années de sa vie mortelle, en consacra trente à la retraite et trois seulement à la prédication.

Mais *rognez* et diminuez le temps consacré à l'étude plutôt que celui que vous devez à l'instruction et au service des âmes.

En tout, réglez-vous en vue de Dieu votre principe et votre fin, ne considérez que sa gloire et son service ; et pour maintenir vos intentions et votre vie dans la ligne droite, défiez-vous des inclinations naturelles et ne cessez pas de vous renoncer vous-même.

SCRUPULES

Remarques pour aider à reconnaître les scrupules et les suggestions de l'ennemi.

1re *Note.* — On appelle vulgairement scrupule un jugement par lequel on regarde comme péché ce qui ne l'est pas. Par exemple j'ai marché par hasard sur deux brins de paille formant une croix et je juge que j'ai péché. C'est un jugement erroné, ce n'est pas un scrupule proprement dit.

2e *Note.* — Après une action, une parole ou une pensée, il me semble avoir péché et n'avoir pas péché, « je doute et je ne doute pas : » de là un trouble dont je ne puis sortir. Ceci est un vrai scrupule et une tentation de l'ennemi.

Le scrupule, dans le sens matériel, est une petite pierre, un grain de sable, qui venant à s'introduire dans la chaussure, gêne la marche et devient à la longue intolérable.

D'abord, on ne sait trop ce que c'est, on prend ce petit corps étranger pour une douleur accidentelle qui va disparaître. On finit par reconnaître que ce n'est qu'un grain de sable ; on espère qu'en se déplaçant ce

corpuscule cessera d'incommoder. De là une interminable hésitation : Dois-je retirer ce scrupule ? faut-il mépriser cette misère ! Et cependant on marche, on souffre, on s'agace, on s'irrite et cela d'autant plus qu'on s'obstine à garder le scrupule.

Ceci est une image des scrupules de l'ordre moral. Ils produisent un agacement, une inquiétude, une irritation continue qui nuit singulièrement à la marche spirituelle.

3e *Note*. — « Le scrupule de la première espèce doit « être absolument rejeté, parce qu'il est tout erreur.

« Les scrupules du second genre peuvent, pendant « quelque temps, être utiles à l'âme. Ils servent à la « purifier et à la clarifier, en l'éloignant de l'apparence « même du péché : C'est, dit saint Grégoire, le propre « des bonnes âmes de voir une faute même là où il n'y « en a pas. »

Vous avez éprouvé quelque satisfaction dans le repas, vous craignez d'avoir cédé à la gourmandise : cette crainte vous inspirera une abstinence plus sévère, et vous détachera de la délectation même permise.

Il vous est échappé un mot, et vous craignez que cette parole n'ait blessé le prochain : cette crainte vous rendra plus circonspect.

Ces délicatesses de conscience, au commencement de la conversion à une vie plus parfaite, n'offrent pas un grand danger ; ces pieux excès peuvent accélérer la correction de certaines habitudes et de certains défauts.

4e *Note*. — « L'ennemi cherche à reconnaître si une « âme est grossière ou délicate. »

« Est-elle délicate, il s'efforce d'exagérer encore cette « délicatesse, afin de la troubler et de l'abattre.

« Cette âme ne consentirait ni au péché mortel, ni au « péché véniel, elle rejette jusqu'à l'apparence d'une faute « délibérée ; l'ennemi ne pouvant lui faire commettre ce « qui paraît péché, s'efforce de lui faire trouver le péché « où il n'est pas, dans une parole par exemple, ou dans « une pensée qui est sans importance. »

Peu à peu il parvient à lui faire voir le péché partout. Bientôt cette âme ne pourra plus agir.

Que je parle ou que je me taise, dira-t-elle, que je pense à ceci ou à cela, que j'aille à droite ou à gauche, que je marche ou que je m'arrête, partout je vois le péché. Hé bien ! je renonce à tout. Dieu est un maître qu'on ne peut contenter, je ne me soucierai plus de savoir si ce que je fais, ou ce que je dis, ou ce que je pense, est de nature à lui plaire ou à lui déplaire. Je ne me gênerai plus en rien. Voilà où aboutit la délicatesse excessive de la conscience.

L'âme est alors pour elle-même ce que sont certains maîtres à l'égard de leurs serviteurs. Quoi que l'on fasse, tout est mal. Ce sont toujours des réprimandes. — A la fin désespérant de contenter ce maître si difficile, le serviteur le quitte, ou s'il continue à le servir, il se met au-dessus des reproches et n'en tient plus aucun compte, même lorsqu'ils sont réellement mérités.

De même, la conscience est-elle faussée par l'excès du scrupule, on finit par s'en prendre à Dieu même et à le regarder comme un maître impossible à contenter.

Au fond, je ne dis pas toujours, mais souvent, l'obs-

tination dans le scrupule provient moins de la crainte de déplaire à Dieu, que du mécontentement d'une âme qui s'irrite de ne pouvoir réaliser un idéal de perfection qu'elle a rêvé pour s'y complaire et s'y mirer elle-même.

Résignez-vous à être imparfait à vos propres yeux, confiez vos misères à la miséricorde divine. Dieu est moins exigeant et moins difficile que vous, il vous tolère, il vous accepte, même avec vos misères, malgré vos misères, à cause même de vos misères.

Voici un enfant d'un caractère difficile et d'une humeur fâcheuse ; il s'efforce cependant de se corriger, mais à chaque instant il lui échappe des fautes, ici des paroles maussades, là des airs désagréables ; son père et sa mère ne l'en aiment pas moins, et ils considèrent beaucoup plus ses efforts pour bien faire que les fautes qui lui échappent.

Supposez, au contraire, « une âme grossière » et peu difficile, « l'ennemi pour la rendre de plus en plus insensible, » s'efforce de l'endurcir et de l'aveugler de plus en plus sur ses défauts.

Elle comptait pour peu de chose les imperfections, les manquements à la règle, bientôt elle ne s'inquiétera pas même des péchés véniels, et insensiblement le mépris du péché véniel l'amènera au péché mortel, et cela sans qu'elle s'en étonne et s'en effraie.

Ce sont d'abord quelques paroles au temps du silence, bientôt ce seront des conversations prolongées, puis des entretiens fort libres sur le compte du prochain, des critiques, des murmures, des médisances, des calomnies.

5^e *Note.*— « L'âme qui désire avancer dans la vie spiri-

« tuelle, devra toujours marcher à l'encontre de l'ennemi. »

L'esprit malin cherche-t-il à vous endurcir, travaillez à devenir délicat et difficile.

Vous êtes porté à compter pour rien une parole piquante à l'égard du prochain ; prenez la résolution de vous interdire même une parole inutile.

Vous vous inquiétez peu du temps que vous perdez à ne rien faire ; veillez à ne pas rester un instant dans l'oisiveté.

Vous regardez sans scrupule tout ce qui se rencontre ; fermez les yeux et interdisez-vous même d'innocentes curiosités.

Mais « l'ennemi cherche à rendre votre conscience « délicate à l'excès, » jusqu'au scrupule, jusqu'au trou- « ble, travaillez à vous affermir dans un juste milieu et « à vous maintenir dans la paix ».

Remarquez que saint Ignace ne dit pas : Jetez-vous dans l'excès opposé à la délicatesse de conscience, mais simplement : Tenez-vous et consolidez-vous dans le *milieu*, c'est-à-dire dans le vrai.

Le danger est toujours plus grand du côté du relâchement. Entre la mollesse et la dureté, entre la faiblesse et la rigueur, s'il faut incliner, vous pouvez, sans trop risquer, vous pencher un peu trop du côté de la rigueur et de la dureté ; mais la moindre inclinaison du côté de la faiblesse et de la mollesse peut entraîner la chute.

La mollesse et la faiblesse tiennent à la chair : *caro infirma ;* la dureté et la rigueur tiennent à l'esprit et à la raison. L'exagération du côté spirituel est moins périlleuse.

Quoi qu'il en soit, gardez le milieu : *In medio stat virtus.*

6e *Note.* — Vous avez conçu un dessein qui est conforme à l'esprit de l'Église, tel que l'entendent les maîtres de la vie spirituelle, et votre intention est de procurer la gloire de Dieu ; mais survient la crainte de la vaine gloire ou de quelque autre sentiment trop naturel : que faire alors ? — « Élevez votre entendement « vers Dieu ; si vous reconnaissez que cette parole ou « cette action peut contribuer à son service, ou que du « moins elle n'offre rien de contraire à la divine volonté, « méprisez cette inquiétude, allez directement contre le « scrupule, et dites avec saint Bernard : Ce n'est pas « pour toi que j'ai commencé, ce n'est pas toi qui me feras « cesser : *Non propter te incepi, nec propter te finiam.* »

Vous aviez entrepris une bonne œuvre, mais il vous semble que vous suiviez en cela l'activité naturelle, et que l'amour propre pourrait s'y glisser ; purifiez votre intention, et continuez.

S'il fallait abandonner ou omettre tout ce qui procure quelque satisfaction, on en viendrait à s'abstenir même du boire et du manger, et cela surtout au moment où le besoin s'en fait le plus vivement sentir, car c'est alors précisément que l'appétit fait trouver dans cette opération une délectation plus inévitable.

Lors donc que dans vos œuvres vous rencontrez quelque contentement, fût-il naturel et même sensible, au lieu de vous en troubler, remerciez Dieu de ce qu'il veut bien vous faciliter et vous adoucir le travail et la peine en y mêlant quelque charme, et poursuivez.

RÈGLES

POUR SE DIRIGER DANS LES REPAS

Tel est littéralement le titre des règles sur les repas. Saint Ignace les place à la fin de la troisième semaine. Elles semblent cependant se rapporter plutôt à l'addition sur la pénitence (première semaine) : là, en effet, il est question des repas. Elles pouvaient du moins, ce semble, être rejetées à la fin du livre avec les autres règles qui se rapportent aux diverses semaines.

Peut-être saint Ignace a-t-il reçu l'idée de ces observations en considérant à la dernière Cène Notre-Seigneur mangeant avec ses Apôtres, ou bien encore s'est-il inspiré de la vue du fiel et du vinaigre offerts à Jésus sur la croix, et du souvenir du *sitio*.

Quoi qu'il en soit, en parcourant ces avis si sages, nous les appliquerons à la réfection de l'âme, à la lecture des livres de piété, et même à l'étude, en un mot à tout ce qui concerne l'entretien de la vie spirituelle et intellectuelle.

1re *Règle*. — L'abstinence doit moins porter sur le pain, parce que cet aliment est moins apte à dérégler l'appétit et à exciter la gourmandise.

Appliquons cette règle à la lecture.

Dans le choix des livres préférez les ouvrages sérieux, solides, pratiques, qui excitent moins la curiosité. Tels, en matière de spiritualité, la Bible, surtout l'Évangile, les écrits des saints Pères, l'*Imitation*, le *Combat spirituel*, les Œuvres de Grenade, de saint François de Sales, la *Perfection* de Rodriguez, les *Sermons* de Bourdaloue.

2° *Règle.* — On doit se surveiller avec plus de soin pour ce qui concerne la boisson, et s'en tenir à ce qui convient.

De même, il est des lectures qui électrisent, qui enflamment, qui transportent, qui enivrent. Sans les proscrire absolument, car nous avons parfois besoin d'être réveillés et électrisés, il importe de se modérer en ce genre.

Revenez encore à la Bible : elle offre à la fois l'aliment le plus solide au point de vue intellectuel et religieux, et le vin le plus pur et le plus généreux, le plus capable d'enivrer l'âme d'un enthousiasme qui élève et qui sanctifie. Allez aux livres animés de cet esprit, et puissiez-vous entrer dans les transports d'une sainte ivresse qui dégage le cœur de l'amour sensible pour le remplir des ardeurs de l'amour divin et des folies de la croix.

3° *Règle.* — On s'observera principalement sur la qualité des mets. C'est sur ce point que doit porter l'abstinence. On s'accoutumera donc à se contenter des aliments plus grossiers, et à ne prendre qu'en petite quantité les mets plus délicats.

Défiez-vous aussi des livres où domine l'imagination

et la sensibilité; lisez et étudiez le plus ordinairement les ouvrages substantiels où domine la raison et le bon sens.

4e *Règle.* — On s'en tiendra pour la quantité à la mesure qu'exige la conservation de la santé. Mieux vaut même, de prendre moins que plus, jusqu'à ce que l'expérience ait montré le juste milieu qui convient.

Quelqu'un a dit : Peu de livres suffisent pour devenir savant, moins encore pour être sage. Ce n'est pas, dit saint Ignace dans la seconde annotation, ce n'est pas l'abondance du savoir qui satisfait l'âme, mais le goût intérieur avec lequel on savoure ce que l'on sait. Lisez moins, réfléchissez plus : vous penserez plus d'après vous-même, vous serez moins commun, moins vulgaire, vous serez plus original dans le bon sens du mot.

Prenez garde, cependant, de laisser dépérir votre intelligence faute d'aliment. Lorsqu'après avoir lu et relu un bon livre, vous en avez tiré tout le suc qui vous convient, passez à un autre.

On ne doit pas surcharger l'estomac, mais encore faut-il lui fournir la quantité suffisante et lui donner matière à ruminer et à digérer.

5e *Règle.*— « Lorsque vous êtes à table, figurez-vous « que vous voyez Notre Seigneur Jésus-Christ mangeant « avec ses Apôtres ; considérez comment il se tient, com- « ment il mange, comment il boit, comment il regarde, « comment il parle. » — Quelle simplicité ! quelle gravité ! quelle dignité ! Et cependant quelle affabilité ! quelle familiarité ! Imitez-le, tenez-vous et observez-vous, comme vous l'eussiez fait si, aux noces de Cana et à la dernière Cène, vous eussiez été à table devant Lui et

avec Lui. Sous le regard de Jésus, votre principale préoccupation sera de vous régler et de vous gouverner de telle sorte que vous ne soyez pas emporté ou absorbé par la nourriture.

Faites ainsi quand vous étudiez, quand vous lisez, quand vous écrivez. Demandez-vous à vous-même comment à votre place Jésus-Christ étudierait et lirait. Cherchez-le dans tout ce que vous lisez et écrivez. Étudiez, avant tout, pour le connaître mieux, pour l'aimer et pour l'imiter, pour le faire connaître, aimer et imiter. Même dans les lectures et les études qui ne se rapportent pas directement à Dieu ou à la religion, cherchez surtout ce qui rappelle les perfections divines. Heureux lorsque, comme saint Paul, vous pouvez à chaque ligne faire revenir le nom de Jésus! Heureux si pour vous, comme pour saint Bernard, la lecture vous est insipide quand le nom de Jésus ne s'y rencontre pas!

6° *Règle.* — Si vous ne pouvez pas constamment penser directement à Dieu, vous chercherez pendant le repas quelqu'autre occupation. Par exemple, rappelez-vous la vie des Saints, ruminez quelque affaire spirituelle que vous avez à cœur, enfin tournez l'attention de votre esprit vers des objets plus relevés et ne vous laissez pas absorber dans la délectation qui accompagne ordinairement la réfection corporelle.

Appliquez cette règle aux études et aux affaires. N'agissez pas uniquement pour satisfaire votre goût ou votre besoin d'activité. Lisez, écrivez, étudiez en vue de quelque affaire qui intéresse la gloire de Dieu, le salut des âmes ou votre propre perfection.

Il en est qui lisent pour lire, qui étudient pour étu-

dier, y trouvant et y mettant leur bonheur, comme il en est qui mangent pour manger, et qui boivent pour boire, n'y cherchant que le plaisir et la délectation. Assurément le plaisir de la lecture et de l'étude ne peut être comparé avec celui du boire et du manger. L'un tient de l'animal, l'autre appartient à l'homme.

Mais le vrai sage, et surtout le saint se dégage de l'égoïsme intellectuel et même spirituel, aussi bien que de l'égoïsme sensuel. S'il boit et s'il mange, c'est pour prendre les forces que réclame le service de Dieu; s'il lit, s'il écrit, s'il étudie, c'est pour se rendre capable de louer Dieu et de le faire louer, aimer et servir.

Cette observation s'étend également aux œuvres de zèle et de charité. Le sage et le saint n'agissent pas pour agir, ni pour le seul plaisir d'exercer leur activité naturelle. Le service de Dieu et du prochain est le premier mobile et le terme final de toute leur action.

7° *Règle.* — Ne vous laissez pas absorber par la nourriture, ne vous laissez pas emporter par l'appétit. « Soyez « maître de vous-même, aussi bien dans la manière de « manger que dans la quantité des aliments ».

Ne vous laissez pas entraîner, ne vous enfoncez pas dans vos livres ou dans vos études, ne vous passionnez pas au point de vous y oublier.

Le goût et l'entrain sont nécessaires, j'en conviens, sinon la lecture ne profiterait pas, et la composition serait froide, incolore et insipide. Sans un certain attrait, sans une certaine ardeur, vous n'auriez ni l'énergie, ni la constance qui sont requises pour pénétrer une question, pour lutter contre les difficultés, pour saisir la vérité, pour vous en nourrir et pour vous l'assimiler. Il

en est de l'esprit comme de l'estomac. Lorsque le goût et l'appétit font défaut, il est comme impossible de manger, ou du moins ce qu'on prend ne profite pas. Mais dans l'une et l'autre réfection, le profit spirituel aussi bien que le corporel demande un certain empire sur l'esprit et sur les sens qui modère l'empressement, prévienne l'excès et empêche de dépasser la mesure.

8e *Règle*. — Pour obtenir cette mesure, vous profiterez des moments où l'appétit est tranquille, pour régler d'avance et pour déterminer ce que vous prendrez à l'heure du repas. Peu à peu vous contracterez l'habitude de vous en tenir aux exigences raisonnables de la nature. Une fois la règle et la mesure trouvées ne les dépassez pas. N'écoutez ni les réclamations de l'appétit ni les excitations du tentateur. Et même, « lorsque « vous serez trop vivement pressé de manger un peu « plus, mangez un peu moins ».

Réglez ainsi d'avance vos études, vos lectures, en un mot toutes vos occupations : déterminez-en l'objet, la durée et même la quantité. Puis, si le goût, l'appétit intellectuel, la curiosité et l'empressement menacent de vous entraîner, serrez le frein, suspendez votre travail. L'esprit même et le corps s'en trouveront mieux, vous ne compromettrez ni votre étude ni votre santé; vous aurez en outre le mérite d'une victoire qui souvent a plus de prix que les mortifications corporelles. Dieu vous rendra au centuple les lumières et les ardeurs que vous aurez sacrifiées pour son service et pour sa gloire.

RÈGLES

Pour garder une parfaite conformité de sentiment avec l'Église militante.

La règle suprême de la sagesse est l'Évangile. Là se trouve la parole de Jésus-Christ, Verbe incarné, sagesse éternelle, Or, l'Église, et l'Église seule, a reçu la mission de transmettre l'Évangile dans toute son intégrité, de l'enseigner dans toute sa vérité et d'en donner une interprétation infaillible. La doctrine de l'Église doit donc être, en tout ce qui concerne la religion et le salut, la règle de nos jugements.

L'Évangile est l'annonce du règne de Dieu sur les hommes : *Evangelium regni ;* l'Église est elle-même le royaume de Dieu sur la terre : elle est donc le dernier mot de l'Évangile, elle est le terme final de l'action de Jésus-Christ, elle est, par excellence, son œuvre.

Le Verbe s'est incarné, il est descendu des cieux, il est venu sur la terre uniquement pour y rétablir le règne de Dieu son Père, et pour y reprendre en son nom la royauté usurpée par Lucifer.

Après avoir annoncé ce règne pendant trois ans, après l'avoir établi par le choix des Apôtres qui doivent

à leur tour l'annoncer et l'étendre sur toutes les nations : *Docete omnes gentes*, Jésus est mort pour attester sa royauté et pour l'avoir attestée jusqu'à la fin. Lisez au-dessus de sa tête, lisez au sommet de la croix ; vous saurez quelle est la raison et la cause de sa mort : *Titulus causæ*. Il s'est dit le roi des Juifs, il s'est dit simplement le Roi : *Quia rex sum ego*.

Après sa résurrection, dans ses apparitions, il ne parle que de ce royaume : *Per dies quadraginta apparens eis et loquens de regno Dei*. (*Actes*, 1, 3.)

Il monte aux cieux pour y prendre possession de la royauté universelle qu'il a conquise par son sang et qu'il a reçue de son Père.

De là il envoie son esprit, l'Esprit-Saint, pour achever son œuvre, et le jour de la Pentecôte, sous l'action de cet Esprit de lumière et de feu, l'Église commence et se révèle au monde.

L'Église ! C'est l'armée du Roi que nous avons juré de suivre et de servir, lorsque nous avons entendu son appel et que nous y avons répondu dans l'exercice sur le règne de Jésus-Christ.

L'Église ! C'est l'armée dans laquelle nous nous sommes enrôlés, lorsque nous nous sommes engagés de nouveau sous l'étendard de Jésus-Christ.

Étudions l'esprit de l'Église, c'est l'esprit de Jésus-Christ.

Pourquoi ne le dirions-nous pas ! L'esprit de l'Église, c'est l'Esprit-Saint lui-même qui l'assiste, qui la dirige, et qui lui assure l'infaillibilité dans la doctrine et la sainteté dans la vie.

Cette étude couronne le travail des Exercices spiri-

tuels. Recueillons avec une piété filiale les derniers avis que l'Esprit de Dieu, qui est l'Esprit de l'Église, a inspirés à saint Ignace pour assurer le fruit, l'effet et le succès de l'œuvre commencée et poursuivie depuis le premier mot de ce petit livre jusqu'au dernier, depuis la considération du *Principe* et du *Fondement* jusqu'à la *Contemplation pour obtenir l'amour*.

1re *Règle*. — Titre de l'Église à l'obéissance des esprits et des cœurs, à l'hommage de la raison et de la liberté. L'Église est la véritable épouse de Jésus-Christ, elle est donc notre Mère. Assistée par l'Esprit de son divin Époux, elle ne peut se tromper; étant notre Mère, elle ne peut vouloir nous tromper.

L'Église, ici, ce n'est pas précisément l'assemblée des fidèles, le peuple chrétien en général, c'est l'Église *hiérarchique*, c'est l'autorité qui régit l'Église, c'est le Pape, Vicaire de Jésus-Christ, et les Évêques unis et soumis au Pape.

En présence de l'Église ainsi entendue, en présence de l'autorité infaillible qui la dirige, je dois déposer tout jugement propre et personnel, je dois « tenir mon « esprit prêt et prompt à obéir en tout à la véritable « Épouse de Jésus-Christ, qui est notre Mère la sainte « Église hiérarchique ».

Venons au détail. Quels sont les points sur lesquels je dois m'observer pour assurer la conformité de mes sentiments avec ceux de l'Église?

2e *Règle*.— « Louer la confession faite au prêtre, et la « réception du Très Saint Sacrement une fois l'an, mieux « encore tous les mois, mieux encore tous les huit jours « pourvu que ce soit avec les dispositions requises. »

Confession et communion, ces deux grands actes sont le résumé pratique de la vie chrétienne et de tous les exercices spirituels.

La confession délivre du péché, elle purifie l'âme : elle répond à la première semaine.

La communion unit à Jésus-Christ. Elle répond aux trois dernières semaines, aux méditations sur la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ. Ces méditations ont pour objet et pour terme l'amour de Dieu par Jésus-Christ et en Jésus-Christ. Cet amour nous l'avons demandé et nous ne cesserons pas de le poursuivre par la contemplation finale qui doit être désormais l'exercice habituel et continu de la vie spirituelle.

La confession et la communion sont comme la mesure de la vie chrétienne et de la sainteté.

Ce chrétien se confesse et communie une fois l'an, vous dites : C'est un chrétien pratiquant.

Ce chrétien se confesse et communie à toutes les bonnes fêtes de l'année, à peu près tous les mois, vous dites : C'est un chrétien fervent.

Ce chrétien se confesse et communie toutes les semaines, vous dites : C'est un saint.

La confession et la communion doivent être pour nous-mêmes le but de tous nos exercices, l'objectif de toutes nos pensées et de tous nos désirs.

La confession et la communion doivent être comme le point de mire auquel tendent tous les efforts de notre zèle. Dans nos prédications, si nous sommes prêtres, dans nos relations privées, que nous soyons prêtres ou simples laïques, nous pousserons à la confession et à la communion.

La communion est le règne de Jésus-Christ dans les âmes, la communion est l'Église, la communion est la société parfaite, complète, avec Jésus-Christ, et par Jésus-Christ avec Dieu Père, Fils et Saint-Esprit et avec tous les fidèles formant un seul corps dont Jésus-Christ lui-même est le chef et la tête. *Et ipse est caput corporis Ecclesiæ.* (*Col.*, 1, 18.)

3e *Règle.* — « Louer l'habitude d'assister à la messe. »

La messe est l'action par excellence, l'acte suprême de la religion, l'acte social qui unit les hommes à Dieu par le don de l'homme à Dieu et de Dieu à l'homme. La messe, c'est-à-dire le sacrifice, devrait être l'objet principal et continuel de nos pensées et de nos désirs.

Louer aussi tout ce qui concourt à relever le culte divin en général : tels sont « les chants sacrés, les psau-« mes, les prières prolongées, soit à l'église, soit hors « de l'église.

« Louer l'ordre des temps assignés à l'office divin, à « la prière, aux heures canoniales. »

Assurément les exercices de l'oraison mentale sont l'âme de la vie spirituelle ; sans l'attention de l'esprit la prière vocale est un vain son et une vaine démonstration.

Mais l'homme n'étant pas un pur esprit ne pourrait, sans le secours des moyens sensibles, ni s'élever à la contemplation ni s'y soutenir.

D'autre part, lorsqu'on s'est élevé à Dieu par la méditation, on éprouve le besoin de manifester au dehors ses pensées et ses sentiments, afin de les communiquer à ses semblables.

De là le chant, de là les psaumes du Roi-Prophète

qui sont comme l'expression et le débordement des contemplations les plus sublimes.

De là encore ce besoin de prolonger la prière, soit en particulier, soit en public, pour louer Dieu et pour le faire louer.

Quant à l'ordre et à la fixation de certaines heures, cette détermination est utile, nécessaire même, d'abord pour nous rappeler à Dieu, pour nous retirer des préoccupations de la terre et des distractions des sens.

Cette détermination est encore nécessaire pour nous unir ensemble et nous associer dans les exercices religieux. Si aucune heure n'était fixée, il n'existerait aucune réunion, si ce n'est fortuitement et par hasard ; il n'y aurait ni ensemble ni régularité dans le service divin.

Enfin, cette détermination a pour but de rappeler les journées ou les heures qui furent signalées par quelque bienfait de Dieu ou par quelque mystère.

Ainsi, les fêtes annuelles rappellent successivement l'incarnation du Verbe, la naissance du Verbe incarné, la circoncision, l'adoration des mages, la présentation au temple, la passion, la résurrection, l'ascension, la descente de l'Esprit-Saint, la Trinité, l'Eucharistie, ou encore le souvenir des événements principaux de la vie de la très sainte Vierge, la mémoire des Saints, surtout de ceux qui ont le plus concouru à la gloire de Dieu par leur zèle pour le salut des âmes.

Ainsi, chaque heure canoniale correspond à quelque circonstance principale de l'action de Dieu sur nous, et en particulier de la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Il est encore utile, et c'est entrer dans l'esprit de l'Église, de se fixer à soi-même des jours, des temps et des heures pour prier et pour se rappeler la présence et les bienfaits de Dieu.

Dieu lui-même, dans l'Ancien Testament, avait fixé les jours et les époques où le peuple devait célébrer la mémoire des grands événements de sa vie religieuse. L'Église n'a donc fait que suivre les intentions divines, en rattachant ces grands souvenirs aux jours et aux heures que ramène le cours des deux grands luminaires qui ont été créés par Dieu pour marquer les temps, les jours et les années : *In signa et tempora, et dies et annos.* (*Gen.*, I, 14.)

4e *Règle.* — « Louer beaucoup l'état religieux, la « virginité, la continence, et moins l'état du mariage. »

L'état religieux est l'engagement à la pratique des conseils évangéliques, c'est le dégagement des choses de la terre et du temps, c'est le dévouement et la consécration à la gloire et au service de Dieu par les exercices du culte divin et du saint ministère, par le travail de la sanctification personnelle et de la sanctification des autres. Aussi cet état se nomme par excellence la *Religion.*

Les divers ordres religieux ont été fondés par des Saints qui le plus souvent reçurent de Dieu une inspiration spéciale ; ils sont approuvés par l'Église.

Ce sont des formes diverses de la perfection chrétienne, des imitations variées du modèle et du type de toute sainteté, de Jésus-Christ lui-même.

Chacun de ces ordres répond à des besoins spéciaux de la société et de la religion.

Tenez donc pour suspects ceux qui voient d'un mauvais œil l'état religieux en général ou tel ordre en particulier. Cet état que vous n'aimez pas et qui vous déplaît, et en particulier cet ordre, c'est l'Église qui l'approuve, qui le soutient, qui l'encourage.

Défiez-vous même de ceux qui se contentent d'être indifférents à l'égard de la profession religieuse. Cette indifférence seule est une injure à Jésus-Christ qui a donné les conseils évangéliques, et à l'Église qui a confirmé les instituts religieux en général et chacun d'eux en particulier.

On connaît ceux qui sont hostiles aux ordres religieux, on connaît les motifs de leur aversion. Chez les uns c'est l'impiété, chez les autres c'est l'envie.

L'impiété se propose la destruction de la religion, donc l'anéantissement de l'Église. Or, les ordres religieux sont les boulevards de l'Église et les religieux sont ses soldats d'élite.

La jalousie est le vice des âmes étroites, égoïstes, qui ne peuvent souffrir que d'autres fassent mieux ou seulement aussi bien.

5^e *Règle.* — « Louer les vœux de religion, d'obéis-« sance, de pauvreté, de chasteté, et autres perfections « de surérogation. »

Il est bon, il est beau de s'engager à observer les conseils donnés par Jésus-Christ, de s'obliger et de s'enchaîner plus étroitement au service de Dieu.

Par la pauvreté volontaire l'âme se dégage de la terre, par la chasteté elle se dégage de la chair et des sens, par l'obéissance elle se dégage d'elle-même, de sa propre volonté, de son propre jugement ; par la

pauvreté l'âme s'élève au-dessus des biens terrestres, par la chasteté elle s'élève au-dessus des plaisirs sensibles, par l'obéissance elle s'élève au-dessus d'elle-même et de ses plus nobles facultés pour vouloir et pour penser selon Dieu et comme Dieu, par la conformité de sa volonté et de son jugement avec la volonté et le jugement divin exprimé dans les ordres du représentant de Dieu lui-même.

Il est d'autres genres de perfection qui peuvent provoquer d'autres engagements. Tels sont le vœu de se consacrer au service des malades, à l'enseignement de la jeunesse ou des pauvres, à prêcher la foi aux infidèles, à faire toujours et en tout ce qu'on croit le plus parfait, à ne pas perdre de temps, etc.

Le vœu est un acte par lequel on s'engage à faire ce qui est le meilleur ; il s'appliquera donc aux choses qui conduisent à la perfection, et non à celles qui pourraient en éloigner. Saint Ignace désigne comme exemple de celles-ci le commerce et le mariage.

Le commerce est une des conditions de la vie sociale ; mais par la nature de son objet il tient aux choses de la terre et spécialement au gain. Or gagner, et puis gagner encore, s'enrichir et s'enrichir toujours davantage, telle est aujourd'hui la passion universelle, la concupiscence suprême.

Cette passion s'oppose à la première condition de la perfection et de la béatitude évangélique.

Le premier mot de la prédication du Sauveur a été celui-ci : Bienheureux les pauvres de cœur, *Beati pauperes spiritu*. Et le premier des conseils évangéliques, je ne dis pas le plus haut, le plus parfait, mais le pre-

mier, le fondement, la condition première et *sine qua non* de la perfection évangélique et de la béatitude chrétienne, c'est le dégagement des choses terrestres et des préoccupations matérielles.

Si donc il existe des professions dangereuses pour le salut, ce sont, assurément, celles qui contribuent à développer cette cupidité que saint Paul appelle la racine de tous les maux. *Radix omnium malorum est cupiditas.* (I *Tim.*, VI, 10.)

L'amour des richesses est le premier degré dans les engagements de l'étendard de Lucifer, la pauvreté volontaire est le premier degré dans les engagements de l'étendard de Jésus-Christ.

La première grâce que l'on demande dans le colloque de cette méditation décisive des deux étendards, est celle d'être reçu parmi les soldats de Jésus-Christ par la pauvreté d'esprit et de cœur, par la pauvreté affective, et, si Dieu y appelle, par la pauvreté effective et réelle.

Donc, soyons sur nos gardes, raidissons-nous contre le souffle de l'esprit qui règne et qui domine en ces temps de dégradation morale et sociale. S'agit-il de nous-même ou du prochain, s'agit-il de la direction à prendre ou à donner, défions-nous des inspirations du siècle.

Le mariage est un état saint : Jésus-Christ l'a élevé à la dignité de sacrement ; mais il tient à la vie des sens, et s'il est un remède à la concupiscence de la chair, il est aussi un excitant. Cet état éloigne du conseil de la chasteté évangélique et de l'exemple de Jésus-Christ. Les sollicitudes qu'il entraîne et que même, jusqu'à un

certain point, il rend légitimes, sont peu compatibles avec les œuvres qui se rapportent purement à la gloire et au service de Dieu, au salut des âmes et au dévouement de la charité envers le prochain. Il est assez rare que le mariage soit le meilleur parti.

On louera donc les vœux de religion. Le vœu affermit l'âme. Cet engagement sacré confirme les saintes résolutions, il assure l'observation des commandements.

Le vœu honore Dieu ; c'est de notre part un acte de libéralité.

Soit par exemple le vœu de pauvreté. Vous offrez chaque année à un ami les fruits de votre jardin. Vous êtes généreux. Mais vous le serez beaucoup plus, si vous lui donnez le jardin lui-même, et si vous ne continuez à le cultiver que pour son compte. Par ce don vous éternisez, autant qu'il dépend de vous, l'offrande de votre générosité.

Vous donnez à Dieu dans la personne des pauvres une somme annuelle de mille francs : vous êtes libéral et charitable ; vous le serez bien davantage si d'un seul coup vous donnez tout ce que vous possédez et tout ce que vous auriez pu espérer dans l'avenir.

Soit le vœu d'obéissance. Lorsque je m'engage pour toujours à obéir à un supérieur et à une règle, en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu, ce sacrifice complet, universel, perpétuel de ma liberté est bien plus généreux que celui d'une obéissance restreinte aux cas où il faut se soumettre pour ne pas violer le quatrième commandement.

Il en est ainsi de tous les vœux. Tous ont pour objet de fixer l'âme dans le bien, dans le mieux, de l'attacher,

de l'unir à Dieu, le bien souverain, par un engagement spécial, et, si le vœu est perpétuel, irrévocable.

6e *Règle*. « Louer les reliques des Saints, l'usage de « les vénérer, et de prier les Saints eux-mêmes ; louer les « stations », par exemple les stations dites de Rome, les stations du Chemin de la Croix, la visite des églises, des sanctuaires et autres endroits qui rappellent quelque souvenir religieux, et s'y arrêter (*stare*) pour prier ; louer « les pèlerinages, les indulgences, les pardons, les « croisades, » et jusqu'aux « bougies » et aux lampes que la piété se plaît à faire « brûler dans les églises ».

Cette observation, dirigée contre l'esprit protestant, n'a rien perdu de son actualité. Aujourd'hui encore le jansénisme d'une part, le rationalisme de l'autre se sont insinués dans les esprits d'un certain nombre de catholiques. On voit donc des chrétiens qui, sans rejeter expressément le culte des Saints et les diverses pratiques de la dévotion, en font assez peu de cas ; on en voit même qui travaillent à les détruire, tantôt au nom d'une critique soi-disant historique, tantôt sous prétexte de réformer les quelques abus qui ont pu s'y glisser. — Raison de plus pour un vrai fidèle de soutenir et d'encourager, et par la parole et par l'exemple, ces manifestations de la piété.

Faisons-nous petits devant Dieu. A l'exemple de Jésus, qui se confondit avec la foule pour recevoir le baptême de Jean, mêlons-nous au menu peuple devant les reliques et les images des Saints, unissons-nous aux pieux pèlerinages, ne rougissons pas de nous faire représenter devant les autels par l'offrande de quelque modeste bougie qui, en se consumant à notre place,

nous rappellera l'esprit de sacrifice. Imitons l'Église qui ne croit pas s'abaisser à de petites choses, lorsqu'elle prescrit et règle jusqu'à la matière et jusqu'au nombre des cierges qui doivent être allumés devant le Saint-Sacrement et pendant les offices, selon le degré de la solennité. Voyez avec quelle sollicitude elle se fait représenter jour et nuit par une lampe qui doit sans cesse brûler devant l'autel où réside le Saint des Saints !

7e *Règle*. — « Louer les constitutions qui règlent « les jeûnes ou les abstinences du Carême, des Qua- « tre-Temps, des Vigiles, des vendredi et samedi, et « généralement les pénitences non seulement inté- « rieures, mais aussi extérieures. »

Tout ceci est formellement opposé à l'esprit et au goût du siècle. Raison de plus pour insister. Jamais il ne fut plus nécessaire, jamais il ne fut plus opportun d'*importuner* la mollesse et la lâcheté d'un siècle matériel et sensuel.

Rappelons, même à l'homme du monde, l'obligation où il est de mortifier son corps, s'il veut assurer l'empire à sa raison et à sa liberté, s'il veut maintenir la dignité de son âme.

Rappelons à tous la nécessité de la pénitence, d'abord pour éviter le péché et pour se préserver de l'enfer, puis pour expier le péché et diminuer la rigueur du purgatoire.

Rappelons à l'homme du monde que la pénitence, à certaines époques et à certains jours, est pour lui beaucoup plus nécessaire que pour le religieux dont la vie, grâce à la règle, est une pénitence et une croix continue.

Rappelons au simple fidèle que s'il veut être chrétien,

c'est-à-dire disciple et membre de Jésus-Christ, il doit participer à la passion et à la croix de son Maître et de son Chef, et que, à l'exemple de saint Paul, il doit accomplir et achever en sa *chair, in carne mea*, ce qui manque aux souffrances de Jésus. Que peut-il manquer à ces souffrances dont le mérite est infini ? Rien, si ce n'est leur application à chaque fidèle. C'est à vous de vous appliquer à vous-même la vertu de cette divine passion, en y faisant participer votre chair, aussi bien que votre âme.

Jésus n'a pas seulement souffert dans son âme, il a souffert dans son corps.

Les temps que l'Église assigne à la pénitence rappellent précisément les époques et les jours où Jésus a voulu souffrir plus spécialement pour notre salut. Honorons ces mémorables époques par l'union de notre pénitence à celle du Sauveur.

8e *Règle.*— « Louer l'ornementation et la construction « des églises, les saintes images et les vénérer selon ce « qu'elles représentent. »

Le protestantisme, au temps de saint Ignace, pillait, renversait, incendiait les églises; il proscrivait et détruisait les images.

La Révolution française en a fait autant; l'impiété contemporaine n'est pas moins menaçante.

Relevons ce que l'impiété renverse, vénérons ce qu'elle foule aux pieds.

L'esprit de l'hérésie et de l'impiété déclare quel est l'esprit chrétien et catholique. Dès que l'hérétique et l'impie enseignent et pratiquent une chose, la règle est sûre : croyez et faites le contraire.

Les temples sont nécessaires pour rassembler les fidèles, pour célébrer le culte divin, pour prier en commun, pour instruire le peuple.

Les temples doivent être dignes de la majesté de Dieu, et, ajoutons-le, de la majesté du peuple chrétien. Ils doivent attester la générosité des fidèles.

La forme des édifices sacrés, les décorations qui en relèvent l'éclat ont un sens et une signification symbolique. Les murs, les colonnes, les autels, les vitraux, les tableaux, les statues sont comme les lettres, les phrases et les pages d'un livre ouvert aux yeux et parlant à l'esprit pour rappeler les mystères de la religion, les bienfaits de Dieu, les exemples des Saints, les vertus et leurs récompenses, les vices et leur laideur, les péchés et leurs châtiments.

Les temples et ce qu'ils renferment ont un caractère sacré. Dons de la piété et de la munificence des fidèles, ils appartiennent aux chrétiens comme tels et non aux citoyens, aux membres de l'Église et non aux membres de l'État, à l'Église par conséquent et non à l'État; c'est au prêtre, à l'Évêque, au Pape, au représentant de l'autorité religieuse et chrétienne qu'il appartient d'en disposer et non aux représentants de l'autorité civile.

Voilà ce qu'il faut rappeler et enseigner au peuple comme au prince : car il faut que le peuple comme le prince connaisse et ses droits et ses devoirs envers Dieu et envers lui-même.

9e *Règle*. — « Louer finalement tous les préceptes de « l'Église, tenant notre esprit prêt et prompt à chercher « des raisons pour la défendre et non pour l'attaquer. »

Si Dieu a déclaré que toucher au peuple d'Israël, c'était le toucher lui-même à la prunelle de l'œil, que serait-ce d'attaquer l'Église, épouse de Jésus-Christ, corps vivant de Jésus-Christ ?

Quelle folie, d'ailleurs, d'épuiser notre pauvre petit esprit à la recherche de vaines subtilités, afin de trouver l'Église en défaut dans ses définitions ou dans ses prescriptions, lorsqu'on sait qu'assistée par l'Esprit-Saint, soit qu'elle enseigne ce qu'il faut croire, soit qu'elle ordonne ce qu'il faut faire, elle ne peut ni se tromper ni nous tromper.

10e *Règle.* — « Nous devons être plus prompts à « trouver bonnes et louables les constitutions, les recom- « mandations et les coutumes émanant de nos supérieurs » qu'à les critiquer ; « car dans le cas même où quelques- « unes de leurs prescriptions ne seraient pas dignes « d'éloge, on ne pourrait les blâmer, soit dans les prédica- « tions publiques, soit dans les conversations devant le « menu peuple, sans causer plus de murmure et de scan- « dale que de profit. » Le résultat de ces critiques sera de provoquer « l'indignation populaire contre les supé- « rieurs, soit temporels, soit spirituels. Il est donc dan- « gereux et pernicieux de parler mal des supérieurs en « leur absence et devant le peuple ; mais il peut être « utile de signaler les mauvaises coutumes aux person- « nes mêmes qui peuvent y remédier ».

Jamais peut-être l'observation de cette règle ne fut à la fois plus difficile et plus nécessaire qu'en ce temps-ci.

Comment se taire, en effet, en présence de l'iniquité, de l'impiété des hommes qui gouvernent ? Comment se taire en présence des lâchetés de ceux qui pourraient et

devraient défendre la vérité, la justice et la religion, et qui gardent le silence ?

Cependant, la critique de l'autorité est défendue par la religion ; elle est le propre de la Révolution dont nous devons combattre l'esprit.

D'un côté, on ne se lasse pas de redire que, aujourd'hui, le rôle de la parole et spécialement de la presse est de combattre les abus du pouvoir ; on ajoute que la publicité de la défense est la seule ressource et la seule arme qui reste aux catholiques contre la politique et la législation impie et injuste des hommes qui tiennent le pouvoir suprême.

D'un autre côté, les Apôtres, et particulièrement saint Paul, le plus hardi peut-être, nous ordonnent d'obéir aux supérieurs même pervers et de les respecter comme représentants de Jésus-Christ.

Quel parti prendre ? Nous imiterons Jésus-Christ lui-même, et les Apôtres, et spécialement saint Paul.

Nous respecterons l'autorité partout où elle se trouve, fût-ce dans la chaire des Scribes et des Pharisiens, si cette chaire est en même temps celle de Moïse ; mais à l'exemple de Jésus-Christ, nous démasquerons les Scribes et les Pharisiens, nous combattrons leur langage et leur conduite.

Si un souverain reprend le rôle d'un Néron ou d'un Julien, si un prêtre, un religieux ou un évêque reprend celui d'un Arius, d'un Pélage, d'un Luther, d'un Nestorius, tout en respectant le caractère impérial, sacerdotal, religieux, épiscopal, tout en obéissant en ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu, nous combattrons le tyran dans Néron, l'apostat dans Julien, l'hérétique

dans Arius, Pélage, Luther et Nestorius. Nous combattrons, par la parole et par la presse, la tyrannie, l'apostasie, l'hérésie, l'impiété.

A l'exemple de Jésus, nous redirons : Malheur à vous, hypocrites, sépulcres blanchis, race de vipères : *Væ vobis, hypocritæ, genimina viperarum.*

S'inspirant de l'Évangile et de l'esprit de Jésus-Christ, de l'exemple des Apôtres et de celui des Saints Pères et des Papes, saint Ignace défend ici d'offenser l'autorité même et de l'ébranler. Cette règle est une application de cette parole du Sauveur qu'on vient de rapporter : Les Scribes et les Pharisiens sont assis dans la chaire de Moïse, faites donc ce qu'ils disent, mais ne faites pas ce qu'ils font. Or, à qui Jésus adressait-il cette recommandation ? Au peuple et il parlait alors en public.

11e *Règle.* — « Louer la doctrine positive et la doc-« trine scolastique. »

La doctrine *positive* est celle des Pères et des Docteurs de l'Église, considérés comme témoins de la tradition. Dans la bouche et sous la plume de ces hommes dont l'Église reconnaît la sagesse et vénère la sainteté, l'affirmation pure et simple d'une proposition ou d'un fait est une autorité, une preuve de vérité. Leur parole est un témoignage, une attestation de l'enseignement de l'Église à leur époque, un écho de la tradition qui, depuis les Apôtres jusqu'à eux, a transmis les enseignements de Jésus-Christ et les exemples de sa vie, ainsi que les enseignements et les exemples des Apôtres et des Saints.

La doctrine *scolastique* est celle des professeurs, des

théologiens enseignant dans les écoles; c'est l'application de la raison et du raisonnement à la doctrine révélée, soit pour en déduire les conséquences, soit pour en défendre les assertions contre les sophismes de l'hérésie ou de l'impiété.

Loin d'être opposés, ces deux enseignements se prêtent un appui mutuel.

La positive sert de base à la scolastique. La scolastique élève sur ces fondements les murs de l'édifice scientifique.

Les Pères exposent et rapportent la doctrine révélée avec les interprétations données par les Apôtres et par leurs disciples, par les Papes, par les Évêques et par les Docteurs qui ont précédé l'époque où ils enseignent eux-mêmes.

Les scolastiques, s'appuyant sur cet enseignement traditionnel, cherchent par le raisonnement les conclusions théologiques qui s'y trouvent renfermées.

Dans cette règle, saint Ignace signale encore un trait qui distingue les Docteurs positifs des Docteurs scolastiques.

« De même, dit le Saint, que le propre des Docteurs « positifs, tels que saint Jérôme, saint Augustin, saint « Grégoire, est plutôt d'exciter les affections et de « porter à l'amour et au service de Dieu ; ainsi, le pro- « pre des Docteurs scolastiques, tels que saint Thomas, « saint Bonaventure et le Maître des Sentences, est « plutôt de définir et de déclarer pour notre temps les « choses nécessaires au salut et de fournir des armes « pour attaquer et démasquer toutes les erreurs et « toutes les faussetés. »

On dira peut-être que saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire, cités ici par saint Ignace, s'adressent à l'intelligence autant qu'à la volonté, à l'esprit aussi bien qu'au cœur.

Ceci est incontestable et il faut en dire autant de tous les Docteurs positifs. Mais on doit reconnaître aussi que jusque dans leurs expositions les plus dogmatiques, jusque dans leurs raisonnements philosophiques, jusque dans leur polémique contre les sophistes et les hérétiques, ce n'est pas le professeur qui enseigne comme le font les scolastiques dans leurs cours et dans leurs Sommes de théologie. L'allure est plus libre, plus dégagée. Aussi, tout en raisonnant, tout en enseignant la vérité, tout en foudroyant l'erreur, ils méditent, ils contemplent, ils prient, ils élèvent les âmes à Dieu.

Les scolastiques aussi sont pieux dans leurs traités ascétiques et dans leurs sermons : il suffit de nommer saint Thomas et saint Bonaventure; mais dans leur enseignement classique ils s'en tiennent au rôle de professeur, ils se bornent à enseigner, à démontrer la vérité et à la défendre contre l'erreur.

Les scolastiques d'ailleurs ont sur leurs devanciers un avantage signalé. « Étant plus modernes » et venus après les Pères, « non seulement ils ont puisé la vraie « intelligence de la Sainte-Écriture à l'école des Doc- « teurs positifs, mais illuminés eux aussi et éclairés par « la vertu divine, ils s'aident des Conciles, des canons « et des constitutions de notre Mère la Sainte Église ».

Aussi leur enseignement est-il plus sûr, plus complet, plus précis et plus clair. L'hérésie a pu abuser du texte

sacré pour étayer ses égarements. Le protestantisme, spécialement, a prétendu s'autoriser de la Bible interprétée au gré de chacun, le jansénisme a cherché dans le Docteur même de la Grâce, dans l'incomparable saint Augustin, des appuis pour justifier ses doucereuses perfidies et ses hypocrites rigueurs. Il est plus difficile de trouver dans la *Somme* du Docteur Angélique, soit ces obscurités mystérieuses qui permettent à la mauvaise foi de s'égarer dans les textes bibliques, soit ces inspirations sublimes, mais hardies, qui offrent aux esprits aventureux et novateurs des nuages où vont se perdre les témérités de l'orgueil.

12e *Règle*. — « Nous devons nous garder de faire des « comparaisons entre ceux qui vivent de nos jours et « les Saints du temps passé. En cela on se trompe « souvent. Ne dites pas : Celui-ci en sait plus que « saint Augustin; cet autre l'emporte sur saint Fran- « çois; celui-là est un autre saint Paul par la bonté, la « sainteté, etc. »

Chaque siècle offre des savants et des saints. Il est des époques plus ou moins fécondes, mais jamais la vertu et la science n'ont fait défaut dans l'Église. Il est toutefois dangereux de trop exalter les vivants. L'Esprit-Saint nous défend de louer les hommes avant leur mort : *Ante mortem ne laudes hominem quemquam.* (*Eccli.*, XI, 30.) Ces éloges parviendraient sans doute à l'oreille de ces personnages, et les exposeraient aux séductions de l'orgueil.

Assurément, il est permis d'encourager le zèle, la vertu, le talent, la science, et rien n'est plus détestable et plus funeste que l'esprit de critique et de dénigrement

qui s'acharne précisément contre le mérite et le dévouement. Mais la flatterie est peut-être plus funeste encore à ceux-là même qui en sont l'objet. Au fond le flatteur est pire que le critique. Si celui-ci montre un esprit étroit et un cœur méchant, celui-là fait preuve d'un caractère bas, lâche et rampant, ou bien encore c'est un génie perfide et trompeur qui, comme le serpent, ne s'insinue si doucement que pour infiltrer son venin par une morsure soudaine.

13e *Règle.* — « Pour arriver en tout au but » que nous nous proposons, c'est-à-dire pour nous assurer dans la vérité, « nous devons toujours tenir » notre esprit disposé à « croire que ce qui nous paraît blanc est « noir, si l'Église hiérarchique le définit ainsi, croyant « que entre Jésus-Christ Notre Seigneur qui est l'époux, « et l'Église qui est son épouse, se trouve le même « Esprit qui nous gouverne et nous dirige pour le salut « de nos âmes. Car notre Mère, la sainte Église, est « régie et gouvernée par le même Esprit et le même « Seigneur qui donna les dix commandements. »

Assistée par l'Esprit même de Jésus-Christ, par l'Esprit-Saint, l'Église hiérarchique, c'est-à-dire le Pape et les Évêques unis au Pape, ne peuvent ni se tromper ni nous tromper en ce qui concerne le salut.

Donc, si l'Église définit que ce qui me paraît blanc est noir, je dois croire que c'est moi qui me trompe et que ma prétendue évidence n'est qu'une illusion et un feu follet.

Ne craignons rien pour l'évidence réelle, pour les vérités certaines, pour les principes et pour les conclu-

sions assurées : l'Église est infaillible ; elle ne peut pas plus contredire la vraie science, que la vérité de l'ordre surnaturel ne peut contredire la vérité de l'ordre naturel ; pas plus que la révélation ne peut contredire la raison créée qui, elle aussi, vient de Dieu. Mais vous, vous pouvez vous tromper et prendre pour évident ce qui ne l'est pas.

14e *Règle.* — « Bien qu'il soit très vrai que personne « ne se peut sauver sans être prédestiné et sans garder « la foi et la grâce, il faut être circonspect dans la « manière de parler et d'expliquer ces vérités. »

Nous n'insisterons pas sur cette règle qui est simplement comme l'annonce des trois règles suivantes : la quinzième aura pour objet la prédestination, la seizième la foi, la dix-septième la grâce.

15e *Règle.* — « Nous ne devons pas beaucoup et sou- « vent parler de la prédestination. Si l'on en parle en quel- « que façon et quelquefois, on le fera de telle sorte que « le menu peuple ne soit pas induit en erreur et ne soit « pas amené à dire, comme il arrive quelquefois : Si je « dois être sauvé ou damné, cela est déterminé ; que « j'agisse bien ou mal, rien ne peut y être changé : « cela dit, on s'engourdit et on néglige les œuvres qui « contribuent au salut et au progrès spirituel des « âmes. »

Nous n'ajouterons rien à cette observation. Il ne s'agit pas ici d'expliquer la doctrine de la prédestination. Saint Ignace avertit seulement du danger de ces matières. Laissons ces sujets trop subtils, et n'en parlons que dans le cas où il serait nécessaire de réfuter l'erreur signalée dans cette règle.

16e *Règle.* — « De même, on se gardera de telle-« ment exalter la foi, que, faute de distinction et « d'éclaircissement, le peuple n'en prenne occasion de « négliger les œuvres », sans lesquelles la charité ne saurait vivifier la foi.

Cette observation touche le protestantisme, dont l'une des erreurs les plus funestes est la justification par la foi seule et l'inutilité des bonnes œuvres pour le salut.

Aujourd'hui encore il importe d'insister sur la nécessité de l'action et de la pratique. Sans professer avec les protestants la suffisance de la foi et l'inutilité des œuvres, un trop grand nombre de catholiques négligent la pratique de la religion, la confession, la communion, les exercices du zèle et de la charité, et jusqu'à l'observation des commandements les plus essentiels, et cependant ils se rassurent, eux et ceux qui les avertissent de penser à leur salut, disant : Je suis chrétien, je tiens à la religion, si devant moi on l'attaque, je la défends; je ne pratique pas, il est vrai, mais je crois. Plus tard, à la mort, je me confesserai. — Et la mort surprend dans le péché ces hommes de foi.

17e *Règle.* — De même aussi nous ne devons pas insister sur la grâce divine au dépens de la liberté humaine.

Parlons de la foi et de la grâce de manière à exalter la grandeur et la bonté divines, mais rappelons aussi la nécessité des œuvres et de la liberté pour répondre à la foi et à la grâce.

18e *Règle.* — Assurément, le plus haut degré de la perfection consiste à servir Dieu par pur amour, mais

on doit louer aussi et beaucoup la crainte de la divine Majesté, « car non seulement la crainte filiale est « chose pieuse et sainte, mais la crainte servile elle-« même est le moyen le meilleur et le plus utile pour « aider l'âme à sortir du péché mortel; or, une fois « délivré du péché, il est facile d'obtenir la crainte « filiale qui plaît souverainement à Dieu notre Seigneur, « parce qu'elle ne fait qu'un avec l'amour divin. »

Ces dernières règles donnent le véritable esprit de l'Église, si conforme à la droite raison. Cet esprit consiste à tenir le milieu entre les divers excès. La vérité ne souffre ni diminution ni augmentation. Si vous déclinez à droite ou à gauche, vous êtes hors de la vérité.

Qu'on nous permette un exemple très simple.

Soit cette vérité : $2 + 2 = 4$. Ajoutez ou diminuez, vous tombez dans le faux : $2 + 2 = 5$ est aussi faux que $2 + 2 = 3$. L'exagération ne détruit pas moins la vérité que la diminution.

Dans ces dernières règles saint Ignace a signalé spécialement quatre points : la prédestination, la foi et les œuvres, la grâce et la liberté, le pur amour et la crainte. Le protestantisme, puis le jansénisme ont singulièrement faussé les esprits sur ces questions. Aussi les règles indiquées ici n'ont rien perdu de leur opportunité.

On devra en outre appliquer ces observations si sages et si justes aux questions contemporaines sur la valeur de la raison et de la tradition, sur l'autorité et la liberté, et généralement sur la plupart des points touchés dans le *Syllabus* de Pie IX.

Concluons. Règle générale : l'Église. Attachons-nous à la doctrine de l'Église, condamnons simplement tout ce qu'elle condamne, affirmons tout ce qu'elle affirme.

Croyons et pratiquons, montrons et soutenons notre foi par les œuvres, concourons et répondons aux avances de la grâce par notre libre coopération. La grâce règlera et soutiendra notre liberté, et par le bon usage de notre liberté nous ferons valoir la grâce et nous en mériterons l'accroissement.

Nous servirons Dieu par pur amour et cependant nous craindrons de l'offenser, parce que la perte de Dieu, qui est le souverain bien, est le souverain malheur, parce que la possession de Dieu est le souverain bonheur; mais nous craindrons surtout de l'offenser, parce qu'il est souverainement bon.

Deum time, hoc est enim omnis homo.

Crains Dieu, c'est là tout l'homme.

Bienheureux celui qui craint Dieu de cette crainte filiale qui ne fait qu'un avec l'amour divin!

Amour divin : Tel est le dernier mot des Exercices spirituels. *Amen, Alleluia.*

NOSTRA AUTEM CONVERSATIO IN CŒLIS EST

Par les Exercices spirituels notre conversation, je veux dire notre vie, devient peu à peu toute céleste et toute angélique. Tel est l'idéal. Pour aider à le réaliser nous ajoutons ici une série de méditations sur les trois grands archanges, Michel, Gabriel et Raphaël. On y pourra aussi reconnaître cette intervention mystérieuse dont il est parlé dans les règles pour le discernement des esprits.

Nous proposons d'abord sur le chef des milices angéliques trente considérations où l'on retrouvera l'esprit des Exercices de saint Ignace. Elles peuvent occuper le mois qui précède la fête de saint Michel (29 septembre).

Nous offrons ensuite dix méditations sur saint Gabriel et autant sur saint Raphaël.

Gabriel, l'ange de l'Incarnation, fera connaître de plus en plus le grand fait qui domine et qui remplit l'histoire des siècles.

Raphaël, vrai type de l'ange gardien, rappellera la conduite de ce guide charitable à notre égard.

Ces deux dernières séries peuvent servir de neuvaines préparatoires aux fêtes des deux archanges (saint Gabriel, 18 mars; saint Raphaël, 24 octobre).

A l'aide de ces pieux exercices nous vivrons avec les esprits célestes dans la contemplation habituelle de Dieu par Jésus-Christ, Roi des anges, et notre conversation et notre vie sera réellement dans les cieux : *Nostra autem conversatio in cœlis est.* (*Phil.*, III, 20.)

AVERTISSEMENT

Dans les grandes luttes rien ne se fait en dehors de la direction du général en chef. C'est en ce sens que nous avons cru pouvoir appliquer à l'archange saint Michel certains traits où l'Écriture signale l'action de l'ange du Seigneur sans en désigner le nom. Lors même que dans ces circonstances saint Michel n'aurait pas agi en personne, il est permis de supposer qu'étant le chef de la céleste milice, il n'est pas étranger à l'intervention de l'esprit qui agit sous ses ordres. Le lecteur, du reste, ne saurait être induit en erreur, car nous avons eu soin de proposer les applications que nous faisons à l'archange saint Michel comme de simples insinuations, autorisées, ce semble, par l'exemple de l'Église elle-même dans sa liturgie.

MICHEL

I. MICHEL ET LE DRAGON

Et factum est prælium magnum in cælo. Michael et Angeli ejus præliabantur cum Dracone, et Draco pugnabat et angeli ejus. (*Apoc.*, XII, 7.)

Et il se livra un grand combat dans le ciel. Michel et ses anges combattaient le Dragon, et le Dragon avec ses anges combattait.

Lucifer, dans l'ivresse de son orgueil, s'est écrié : Je serai semblable au Très-Haut ; Michel a répondu : Qui est semblable à Dieu ? *Quis ut Deus ?* et la lutte s'est engagée.

Lutte terrible, dont nos batailles les plus acharnées ne sont qu'une faible image : car la lutte entre les esprits, la lutte entre les intelligences, la lutte entre les volontés surpasse la lutte entre les corps de toute la différence qui sépare l'ordre matériel et l'ordre spirituel.

Lutte obstinée, lutte désormais éternelle, qui durera autant que le ciel, autant que l'enfer.

Lucifer et les siens s'obstinaient donc à redire : Je serai semblable au Très-Haut ; Michel et les siens s'obstinaient à répéter : Qui est semblable à Dieu ?

Enfin, un abîme s'ouvrit, c'était l'enfer : l'ange de lumière, devenu l'ange des ténèbres, roula au fond de cet abîme, entraînant dans sa chute tous les complices de sa révolte.

Au même instant le ciel s'ouvrit, c'était le ciel de la gloire qui succédait au ciel de l'épreuve : Michel et les siens s'élancèrent vers le Dieu trois fois saint pour le contempler face à face et pour jouir éternellement de la société des trois personnes de l'auguste Trinité.

Ne nous lassons jamais d'affirmer la vérité et de nier l'erreur ; la victoire est le prix de la constance.

Quand l'esprit du faux et du mal s'entête dans le faux et dans le mal, il ne fait que s'enfoncer de plus en plus dans l'abîme du néant. La victoire restera donc certainement aux défenseurs de la vérité et de la justice, pourvu qu'ils ne cèdent pas un iota.

La moindre concession faite à l'erreur est déjà une erreur ; la moindre concession faite à l'injustice est déjà une injustice.

2. LES TROIS ANGES ET ABRAHAM

Apparuerunt ei tres viri stantes prope eum. (*Genèse*, XVIII, 2.)

Trois hommes apparurent à Abraham et se tinrent debout près de lui.

On peu croire que ces trois hommes, ou plutôt ces trois anges, apparaissant au patriarche sous la forme humaine, représentaient les trois personnes de la Sainte Trinité.

Peut-être aussi ces trois anges furent-ils ceux dont

l'Écriture nous a donné les noms : Michel, Gabriel, Raphaël. Michel, qui depuis la chute de Lucifer est le chef des célestes milices, représenterait le Père ; Gabriel, qui sera le messager de l'Incarnation du Verbe, représenterait le Fils ; Raphaël, dont le nom signifie Remède de Dieu et qui fut le guide du jeune Tobie, représenterait le Saint-Esprit qui, par la justification, rend aux âmes la vie surnaturelle et qui nous guide dans les voies du salut.

Le rôle de l'archange Michel est d'intervenir surtout dans les circonstances solennelles. Or, fut-il jamais une circonstance plus solennelle que celle-ci où il s'agissait d'abord de promettre au fidèle Abraham la naissance miraculeuse d'un fils d'où devait descendre le Sauveur du monde, puis d'annoncer une catastrophe qui devait figurer les terribles châtiments réservés aux nations criminelles ?

Peut-être aussi serait-il permis de penser que celui des trois anges qui resta seul avec Abraham fut l'archange Michel, représentant Dieu le Père et parlant en son nom.

Cet entretien si simple et si familier nous montre comment la miséricorde se mêle toujours à la justice, et nous apprend que n'oubliant jamais son titre de père, Dieu est toujours plus prêt à pardonner qu'à punir. S'il se fut trouvé seulement dix justes dans Sodome, cette ville abominable ne périssait pas.

Glorieux saint Michel intercédez encore pour les nations coupables ! Présentez à Dieu les innocents et les pénitents. Les hommes de prière, les hommes de

zèle et de dévouement sont assez nombreux pour désarmer sa trop juste colère.

Puissiez-vous aussi trouver dans mon âme et dans ma vie assez de bonnes œuvres pour compenser les péchés qui appellent sur ma personne les coups de la justice divine !

3. L'ANGE ET ISAAC

Et ecce angelus Domini de cœlo clamavit dicens : Abraham, Abraham... Non extendas manum tuam super puerum. (*Genèse*, XXII, 10, 11.)

Et voici que l'ange du Seigneur cria du ciel, disant : Abraham, Abraham... N'étends pas la main sur l'enfant.

L'Ange du Seigneur arrêta le bras d'Abraham déjà levé pour immoler Isaac ; mais au jour du sacrifice de Celui dont Isaac n'était que la figure, il ne viendra point arrêter le bras des bourreaux.

Pourquoi serions-nous plus exigeants, quand il s'agit de la sainte Église et surtout de nous-mêmes ? L'Église est le corps mystique dont Jésus est le chef ; le corps ne peut pas être plus épargné que la tête ; et si, pour entrer dans la gloire, le chef a dû passer par la souffrance et par l'humiliation, si pour le chef la croix a été l'étendard de la victoire après avoir été celui du combat, il faut que le corps suive la tête, il faut que l'Église ressemble à Jésus, et pour elle comme pour Jésus la souffrance et l'humiliation sont le chemin de la joie et de la gloire, pour elle comme pour Jésus la croix est le signe de la victoire aussi bien que le signe du ralliement.

Enfants de la sainte Église, frères de Jésus, membres de son corps, sous un chef couronné d'épines, à la suite d'un chef crucifié, nous ne devons pas, nous ne pouvons pas échapper au sacrifice : ce n'est pas seulement en figure, c'est en réalité, que nous devons porter notre croix de chaque jour et nous immoler sur cette croix.

Souvent, il est vrai, Dieu se borne à demander le sacrifice du cœur, et content de la bonne volonté, au moment où le sacrifice réel allait s'accomplir, il envoie son ange avec ordre de dire : C'est assez; la volonté te sera comptée pour le fait. Mais il est des sacrifices qui doivent se consommer.

Il en est un surtout, et ce n'est pas le moins dur, qui finalement s'accomplira, c'est le sacrifice de la vie.

A cet instant solennel, venez, ô glorieux Michel, venez à l'heure de ce combat redoutable qui se nomme par excellence l'agonie (combat), venez, non pour arrêter le bras de la mort, mais pour m'assister dans cette lutte décisive, pour recevoir mon âme et pour la conduire au ciel.

4. L'ANGE ET JACOB

Et ecce, vir luctabatur cum eo usque mane. (*Genèse*, XXXII, 24.)

Et voici, un guerrier luttait avec Jacob jusqu'au matin.

Un ange, qui représente Dieu même, lutte toute une nuit contre Jacob; Jacob s'obstine à le retenir jusqu'à ce qu'il ait obtenu, avec sa bénédiction, l'assurance

de sa protection contre Ésaü dont il redoute le ressentiment.

Vous êtes enveloppé dans une nuit profonde, l'avenir vous est inconnu ; mais vous ne connaissez que trop la force de vos ennemis et votre propre faiblesse.

Vous n'entrevoyez aucun moyen pour échapper, aucun secours pour vaincre. Priez et obstinez-vous dans la prière : par la prière vous serez fort contre Dieu même.

La jalousie d'Ésaü contre Jacob rappelle celle de Satan contre l'homme.

Pour se venger de la préférence dont notre nature a été l'objet par l'incarnation, Lucifer a résolu de nous perdre.

Dans ce but il se déguise tantôt en ange de lumière, tantôt en serpent. Ange de lumière, il cherche à nous communiquer son orgueil et son esprit de révolte, ne cessant de siffler à notre oreille : Vous serez comme des dieux, *Eritis sicut dii ;* serpent, il excite en nous la sensualité, ne cessant de soulever la chair contre l'esprit.

Michel a brisé l'orgueil de l'ange rebelle, il a terrassé le vieux serpent et il le tient sous ses pieds. Attachons-nous à l'invincible archange et prions-le jusqu'à ce qu'il nous ait assuré la victoire.

5. L'ANGE ET MOÏSE

Apparuit illi (Moïsi) *in deserto montis Sinaï angelus in igne flammæ rubi.* (*Actes*, VII, 30.)

L'ange apparut à Moïse dans le désert du Sinaï, au milieu du feu d'un buisson ardent.

Saint Étienne affirme que ce fut un ange qui apparut à Moïse dans le buisson ardent. Ce devait être l'ange du peuple de Dieu, l'archange Michel que Gabriel appelle « le grand prince qui combat pour le peuple des enfants d'Israël ». (DANIEL, XII, 1.)

Pareil à ce feu qui enveloppait le buisson et ne le consumait pas, le glorieux archange éclaire et embrase ; il éclaire sans éblouir, il embrase sans brûler.

Il en est tout autrement de Lucifer. Depuis sa chute il ne fait qu'éblouir. Il s'est ébloui lui-même tout le premier ; dans son orgueil il s'est cru et s'est dit plus qu'il n'était, et il a voulu plus qu'il ne pouvait : l'orgueil inspire la folie.

Michel, au contraire, répand la lumière et la vérité. Par ce cri de guerre à la fois humble et fier : *Quis ut Deus ?* Qui est comme Dieu ? il nous rappelle que toute grandeur et toute force vient de Dieu, de Dieu sans lequel nous ne pouvons rien, de Dieu par lequel nous pouvons tout.

Depuis sa chute, Lucifer est consumé par le feu de la jalousie et de la haine, et communiquant les sombres ardeurs de l'envie qui le dévore lui-même, il brûle tous les cœurs qu'il touche.

Jadis il embrasa les pharisiens de jalousie et de haine contre Jésus ; de nos jours, il embrase les ennemis de l'Église, il enveloppe et il pénètre leurs âmes d'une haine jalouse qui les consume et les dévore ; et en même temps, il divise les gens de bien, leur inspirant cette

odieuse jalousie qui ne leur permet pas de s'entendre et de s'unir contre les méchants.

Mais, de son côté, Michel enveloppe et embrase les cœurs des feux de la pure charité et des flammes d'un zèle qui ne cherche que la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Cette ardeur toute céleste purifie sans consumer; elle dissipe les affections et les aversions dépravées, mais sans détruire les saintes vivacités de l'amour du bien et sans éteindre les nobles indignations de la haine du mal.

6. L'ANGE ET LE CAMP D'ISRAEL

Tollensque se angelus Dei qui præcedebat castra Israel, abiit post eos. (*Exode*, XIV, 19.)

Et l'ange de Dieu qui précédait le camp d'Israël, se plaça derrière eux.

Les enfants d'Israël venaient à peine de quitter l'Égypte que Pharaon se repent de les avoir laissés partir et qu'il se hâte de les poursuivre. Il lui fallut peu de temps pour les atteindre.

Les Hébreux se trouvèrent donc pris entre la mer qui les arrêtait et l'armée du persécuteur qui les cernait.

Mais alors l'ange qui les précédait, enveloppé dans une colonne de nuée, vint se placer entre leur camp et celui de Pharaon. Lumineuse du côté des Hébreux, ténébreuse du côté des Égyptiens, la colonne ne permettait pas à ces derniers d'approcher des enfants de Dieu.

En ce moment, arrêtée dans sa marche par la révolu-

tion de sang et de feu que figurait la mer Rouge, l'Église se voit enveloppée par toutes les forces des puissances terrestres dont l'Égypte et Pharaon étaient la figure. Comme Israël, le peuple chrétien tremble et se croit perdu.

Mais l'archange protecteur de l'Église semble s'être interposé entre elle et ses puissants ennemis. Debout, colonne brillante, il projette sur l'Église une lumière qui rassure et qui éclaire les intelligences droites et pures, et qui ranime la foi aux promesses de Jésus-Christ et l'espérance d'une victoire nouvelle.

Colonne sombre, l'archange répand sur le camp des nouveaux Pharaons des ténèbres épaisses qui troublent et déconcertent les desseins les plus habilement combinés. Une nuit affreuse pèse sur leurs intelligences et ils n'osent faire un pas.

Bientôt, il est vrai, voyant que l'Église traverse tranquillement les flots de la révolution, ils se lanceront follement à sa poursuite.

Mais la révolution, après avoir laissé un libre passage aux enfants de Dieu, se refermera sur les persécuteurs si fiers, si puissants, si menaçants, pour les rouler dans les flots de toutes les fureurs populaires et pour les engloutir au fond des abîmes.

Ce que le glorieux archange fait pour l'Église entière, il le fait pour chacun des fidèles qui invoquent son secours. Il nous éclaire, il nous rassure; il répand les ténèbres et la terreur sur nos persécuteurs.

7. L'ANGE ET LE PEUPLE DE DIEU

Ecce ego mittam angelum meum qui præcedat te et custodiat in via. (*Exode*, XXIII, 20.)

J'enverrai mon ange pour te précéder, et pour te garder durant le voyage.

L'archange précédait Israël ; il précède l'Église. Il la garde et il la protège pendant son voyage à travers les siècles et les nations.

De même aussi, par les anges gardiens qui, sous sa direction, sont chargés d'accompagner chaque fidèle, le chef suprême des milices angéliques nous dirige chacun en particulier durant le voyage de cette vie ; il nous assiste au dernier passage, il nous défend contre les derniers assauts de l'enfer, et enfin il nous introduit au lieu que Dieu nous a préparé, il nous conduit au ciel.

Respectons-le : *observa eum ;* écoutons sa voix : *audi vocem ejus ;* gardons-nous de mépriser ses inspirations : *nec contemnendum putes.*

Si nous péchons, jaloux comme il l'est de l'honneur de Dieu, il ne laissera pas nos fautes impunies : *Quia non dimittet cum peccaveris.*

Dans son intelligence et dans son cœur le vainqueur de l'ange rebelle porte toujours présent le nom de Dieu dont il soutint la gloire : *Et est nomen meum in illo.*

Écoutons sa voix, je le répète, suivons ses avertissements secrets et Dieu se fera l'ennemi de nos ennemis, et il affligera ceux qui nous affligent : *Quia si audieris*

vocem ejus et feceris omnia quæ loquor, inimicus ero inimicis tuis et affligam affligentes te.

L'ange exterminera tous les vices et tous les péchés, représentés par les peuples qui occupaient la Palestine à l'époque où Israël se disposait à en prendre possession : *Præcedetque te angelus meus et introducet te ad Amorrhæum, et Hetæum, et Pherezæum, Chananæumque, et Hevæum, et Jebusæum quos ego conteram.*

8. L'ANGE ET LE SINAI

Hic est qui fuit in ecclesiâ, in solitudine cum angelo qui loquebatur ei in monte Sinaï. (*Actes*, VII, 38.)

C'est ce Moïse qui fut dans l'assemblée, dans la solitude avec l'ange qui lui parlait sur le mont Sinaï.

Il nous est permis de penser que, aujourd'hui encore, ange gardien de l'Église universelle, l'archange Michel est en relation continuelle avec le chef visible du nouveau peuple de Dieu pour l'assister dans le gouvernement des âmes.

En même temps, par le moyen des anges gardiens dont il est lui-même le chef, il éclaire, il guide et il protége chacun des simples fidèles.

Voulez-vous entendre la voix angélique, vivez sur les sommets, élevez-vous au-dessus des bruits de ce monde, au-dessus des courants de l'opinion, au-dessus des orages de la passion, au-dessus des promesses et des menaces de la puissance humaine, au-dessus des espérances et des craintes du monde.

Alors, comme Moïse, vous entendrez les préceptes de la loi et vous les comprendrez. Gravés sur la pierre,

rien ne pourra les effacer de votre mémoire ou plutôt de votre cœur.

Remplis, comme Moïse, d'un saint zèle pour l'honneur de Dieu, vous renverserez le veau d'or, vous le briserez et vous le réduirez en poudre.

Le veau d'or, c'est la passion, c'est le vice, c'est le plaisir, c'est la cupidité, c'est l'orgueil.

Montez chaque matin sur le Sinaï, par la prière et par la méditation de la loi de Dieu ; conversez avec l'ange du Seigneur, et lorsque vous descendrez dans la vallée, lorsque vous reparaîtrez au milieu des hommes, vous renverserez les idoles que la chair et le monde voudraient substituer au vrai Dieu.

9. MICHEL ET LE DIABLE

Cum Michael archangelus cum Diabolo disputans altercaretur de Moysi corpore. (JUDE, 9.)

L'archange Michel disputait avec le Diable au sujet du corps de Moïse.

Le Diable sans doute aurait voulu découvrir le corps de Moïse, dans l'espoir de pousser le peuple d'Israël à rendre un culte idolâtrique au grand homme qui l'avait délivré de la servitude de l'Égypte.

Michel lutte contre le démon pour retenir le corps de l'homme de Dieu dans l'obscurité. Or, tout fort qu'il est, le glorieux archange se présente simplement comme l'envoyé du Seigneur ; pour vaincre le Diable et pour le réduire, il parle au nom de Dieu seul : « Le Seigneur te commande, » dit-il à l'esprit infernal : *Imperet tibi Dominus.*

Apprenons de cet exemple à ne point compter sur nos propres forces, et à combattre uniquement au nom et par les ordres de Dieu.

Apprenons aussi à chercher l'obscurité, et gardons-nous d'attribuer à notre propre vertu la gloire des grandes choses que Dieu a pu opérer par notre ministère. Notre honneur, du reste, n'en souffrira pas. Si le sépulcre de Moïse est demeuré inconnu, son nom est demeuré glorieux.

10. LE PRINCE DE L'ARMÉE DE DIEU

Sum princeps exercitûs Dei et nunc venio. (JOSUÉ, V, 14.)

Je suis le chef de l'armée de Dieu et maintenant je viens.

Josué faisant une reconnaissance aux environs de Jéricho, se vit tout à coup en présence d'un guerrier qui, debout, tenait une épée à la main.

Sans se déconcerter, le chef du peuple de Dieu s'avance et demande à l'inconnu : Êtes-vous des nôtres ou des ennemis ?

Non, répond le guerrier, mais je suis le chef de l'armée de Dieu, et maintenant je viens.

Ici plus que jamais, il est, je crois, permis de reconnaître l'archange Michel.

A cette réponse, Josué se prosterne pour honorer le représentant du Dieu des armées, et s'adressant à l'ange, il lui dit : Quels sont les ordres que le Seigneur intime à son serviteur ?

Déchausse-toi, reprit l'ange, car le lieu que tu occupes est saint.

Josué obéit. Mais quels furent les ordres que le chef des armées du ciel donna au chef des armées d'Israël? l'Écriture ne le dit pas.

On peut supposer que Josué reçut de l'ange l'indication du plan qu'il devait suivre pour s'emparer de Jéricho.

Jéricho figure le monde ; suivez les inspirations de votre ange: devant vous les puissances du monde s'écrouleront, comme les murs de Jéricho s'écroulèrent, au son des trompettes sacrées, en présence de l'arche sainte.

Soyez constants dans la prière, unissez-vous ensemble par les manifestations religieuses, et surtout par la communion ; répétez et faites retentir bien haut les paroles de Jésus-Christ, les vérités de la foi, les enseignements de l'Évangile, les décisions de l'Église : alors toutes les forces humaines, toutes les menaces de l'impie seront vaines contre vous; et à l'exemple de Josué, sous la conduite de l'ange, vous volerez de victoire en victoire.

II. L'ANGE ET LES PLEURS

Ascenditque angelus Domini de Galgalis ad locum flentium. (*Juges*, II, 1.)

Et l'ange du Seigneur monta de Galgala au lieu des pleurs.

A force de combats et de victoires, les enfants d'Israël sont enfin parvenus à s'établir dans la terre promise. Mais soit négligence, soit intérêt, ils ont épargné un

grand nombre des anciens habitants : or ces peuples appartenaient à une race maudite pour ses crimes, et Dieu avait ordonné de les exterminer.

L'ange du Seigneur, probablement l'ange d'Israël, fut envoyé pour leur reprocher cette prévarication. Vous avez traité, dit le messager céleste, avec les habitants de ce pays, cette alliance vous sera funeste ; vous n'avez pas renversé les autels de leurs faux dieux, ces dieux seront votre ruine.

Le peuple alors fondit en larmes; il était trop tard. Dieu leur pardonna, sans doute, mais il leur fit déclarer par son envoyé que les peuples qu'ils avaient épargnés resteraient désormais au milieu d'eux, qu'ils seraient comme des épines dans leurs yeux, comme des lances dans leurs flancs, et que, pendant de longues années, ils les forceraient à se tenir continuellement sur leurs gardes et à prendre souvent les armes pour se délivrer. (Cfr. *Juges*, II, 20-23.)

Notre ange gardien nous avertit sans cesse de fuir tout commerce avec les impies et les libertins, d'exterminer complètement autour de nous tous les ennemis de la foi et de la loi divine.

Il ne s'agit pas ici de l'extermination des personnes; ce qui nous regarde, c'est de ne pas souffrir que, dans la sphère de notre domination et dans le cercle de notre influence, il se dise une parole contre Dieu ou qu'il s'y fasse une œuvre contre sa loi. Là s'arrête notre devoir, mais le devoir et le droit vont jusque-là.

Or, que faisons-nous? Après quelques victoires, nous nous arrêtons, nous nous reposons, nous désarmons,

nous concluons une trève tacite avec nos propres passions et avec les ennemis de Dieu.

Bientôt les passions se réveillent, les impies et les libertins se relèvent et profitent de notre insouciance, de notre somnolence et de notre indulgence, ils se fortifient et se multiplient comme à l'infini.

Bientôt la passion, l'impiété et le libertinage usant de la liberté que nous avons eu l'imprudence et la faiblese de leur laisser, s'empressent de nous enlever à nous-mêmes la liberté de bien faire, et finissent par nous réduire en servitude.

Alors, du moins, ouvrons les yeux, comprenons enfin et reconnaissons notre folie, pleurons notre négligence; appelons à notre secours le vaillant et invincible archange Michel, prions-le de susciter des hommes forts et généreux qui se dévouent pour nous rendre la liberté de servir Dieu, et commençons nous-mêmes par exterminer le vice et le péché dans notre propre cœur d'abord, puis dans la sphère de notre influence.

12. L'ANGE ET GÉDÉON

Venit angelus Domini, et sedit sub quercu. (*Juges*, VI, 11.)

Les enfants d'Israël gémissaient sous le joug de Madian. Alors vint l'ange du Seigneur et il s'assit sous un chêne, situé dans la terre d'Éphra et appartenant à Joas, chef de la famille Ezri.

Ce Joas avait un fils nommé Gédéon qui se disposait à fuir dans la montagne, pour échapper sans doute à la domination des envahisseurs.

C'est à ce jeune homme que l'ange apparut, disant : Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux des hommes, allez dans votre force et vous délivrerez Israël de la main de Madian ; sachez que c'est moi qui vous envoie.

On sait comment avec trois cents braves Gédéon délivra Israël.

Aujourd'hui l'impiété fait peser sur les enfants de Dieu le joug d'une savante et redoutable tyrannie. Et l'on demande où sont les libérateurs.

La force et le nombre sont au service de la persécution. Aucun espoir humain ne brille à l'horizon. Il ne reste plus, dit-on, qu'à se résigner et à souffrir.

Ce n'est pas ainsi que raisonna Gédéon. Plutôt que d'acheter le repos d'une vie tranquille au prix d'une lâche servitude, il se disposait à chercher la liberté dans la rude vie de la montagne et du désert. Ce fut à cet homme indépendant et généreux que Dieu envoya l'ange d'Israël.

Ne comptez ni les ennemis ni les amis : quelque grand que soit le nombre des uns, quelque petit que soit le nombre des autres, prenez votre parti ; séparez-vous de la foule, retirez-vous dans la solitude et attendez l'inspiration.

Mais alors marchez : si le Seigneur est avec vous, qu'importe le nombre ? Trente mille hommes, dix mille contre plus de cent vingt mille, c'est trop encore ; quand Dieu est avec vous, quand Dieu vous envoie son ange, quand le chef des célestes milices combat avec vous, trois cents guerriers sont plus forts que cent mille, la faiblesse devient la force, et le nombre ne compte pas.

13. L'ANGE ET SAMSON

Cur quæris nomen meum quod est mirabile? (*Juges*, XIII, 18.)

Pourquoi demandez-vous mon nom qui est admirable?

Un ange apparaît à l'épouse d'un Israélite nommé Manué, il lui annonce qu'elle aura un fils qui devra être consacré au Seigneur. Manué demande à l'envoyé céleste quel est son nom, mais l'ange refuse de se faire connaître et se contente de répondre que son nom est admirable.

Ce pourrait bien être encore ici l'archange Michel. C'est à lui qu'il convient d'annoncer la naissance de cet homme fort, de ce Samson qui à lui seul devait exterminer un si grand nombre de Philistins.

Sous ce rapport Samson rappelle le glorieux archange qui osa le premier protester contre l'insolence de Lucifer et qui, par cette sainte et généreuse hardiesse, se donna un nom fait pour exciter à jamais l'admiration : *Nomen quod est mirabile.*

Ordinairement les hommes forts que Dieu suscite contre les oppresseurs de son peuple se lèvent seuls, mais bientôt autour d'eux on voit se grouper des guerriers d'élite, et c'est alors seulement qu'ils marchent contre l'ennemi.

Samson restera seul toute sa vie, et sa vie entière sera une lutte contre les Philistins.

Parmi les hommes que Dieu suscite pour le salut des âmes, il en est aussi dont la mission est de combat-

tre et d'agir seuls. Mais on ne saurait trop le redire : Dieu est avec celui qui se dévoue et se sacrifie pour sa gloire et pour le salut des âmes.

Courage donc et confiance : si les hommes vous abandonnent, si ceux-là même que vous voulez sauver vous livrent à l'ennemi, comme firent les enfants d'Israël à l'égard de Samson, Dieu enverra son ange et, s'il le faut, le chef suprême de la milice angélique, pour vous escorter et pour vous défendre.

Peut-être aussi, par votre faute, mériterez-vous d'être abandonné de Dieu lui-même et d'être réduit à votre faiblesse personnelle.

Alors même, espérez encore : Dieu vous pardonnera et vous rendra la force, et comme Samson vous vaincrez jusque dans la mort.

Cependant le souvenir des faiblesses de cet homme fort doit vous servir de leçon. Apprenez à vous dégager des sens par une vie pure et angélique, et avec le glorieux archange Michel vous serez toujours invincible et toujours victorieux.

14. L'ANGE ET DAVID

Cumque extendisset manum suam angelus Domini super Jerusalem. (II *Rois*, XXIV, 16.)

Et l'ange du Seigneur ayant étendu sa main sur Jérusalem.

Pour punir la vanité qui a poussé David à faire le dénombrement de ses sujets, Dieu frappe le peuple du fléau de la peste; mais bientôt il se laisse toucher par le repentir et les larmes du saint roi, et l'ange reçoit

l'ordre de retirer la main qu'il avait étendue sur Jérusalem.

C'est souvent pour châtier les fautes des supérieurs, et surtout des prêtres, que Dieu permet à la peste, je veux dire à la licence et à l'impiété, de corrompre et de perdre les peuples. Or, quel est celui qui, dans une sphère plus ou moins étendue, n'a pas exercé une influence funeste?

Du moins pleurons sur les âmes que nous avons perdues par nos paroles ou par nos exemples; pleurons sur celles que nous aurions pu et dû sauver et que par négligence ou par insouciance, nous avons abandonnées à leur malheureux sort.

La mission de l'ange n'est pas seulement de protéger et de défendre; sa fonction est aussi d'exécuter les décrets de la justice divine à notre égard.

Mais soit qu'il protége, soit qu'il châtie, c'est toujours pour le plus grand bien des âmes. S'il protége, c'est pour assurer le salut; s'il frappe, c'est pour détourner du péché ou pour le faire expier.

L'ange des cieux se propose toujours de nous sauver, au lieu que l'ange des enfers cherche toujours à nous perdre.

15. L'ANGE ET ÉLISÉE

Plures nobiscum sunt quam cum illis. (IV *Rois*, VI, 16.)

Nos défenseurs sont plus nombreux que nos adversaires.

Les soldats du roi de Syrie cernaient la ville où demeurait le prophète Élisée. A cette vue son serviteur

est saisi d'effroi. L'homme de Dieu le rassure. Ne crains pas, lui dit-il, ceux qui sont avec nous sont plus nombreux que nos ennemis. Et en même temps il pria le Seigneur d'ouvrir les yeux à cet homme.

Alors celui-ci vit autour d'Élisée une armée de cavaliers et de chars de feu. C'était évidemment la milice angélique commandée ou envoyée par l'archange Michel pour défendre le prophète.

Les légions infernales, représentées visiblement par les puissances terrestres, ont enveloppé l'Église, et plus spécialement le Pape.

De même il n'est pas un homme de Dieu qui, au jour de la puissance de l'impie, ne soit assiégé et circonvenu par les soldats et les valets du prince du monde.

A cette vue la peur nous a saisis. Prions, ouvrons les yeux de la foi, nous serons pleinement rassurés.

Saint Michel avec ses anges plane sur l'Église pour la protéger, et sur l'impiété pour la réduire à l'impuissance ; il entoure le chef de l'Église et chacun des hommes de zèle qui combattent les combats du Seigneur; il écarte les coups de l'ennemi, il déjoue les trames perfides de l'adversaire, il assure la victoire à ceux qui, s'oubliant eux-mêmes pour ne songer qu'aux intérêts de Dieu, ont mis toute leur confiance en sa bonté toute-puissante.

16. LES ANGES ET ISAIE

Et clamabant alter ad alterum : Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus exercituum. (ISAIE, VI, 3.)

Et les séraphins criaient l'un à l'autre : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées.

Une grande vision se déroule sous les yeux d'Isaïe. Le Seigneur lui apparaît assis sur un trône éclatant de lumière.

Des milliers et des milliers de séraphins ne cessent de redire : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées.

L'archange Michel n'est pas nommé, mais il est permis de penser que, dans ce concert immense, sa grande voix domine tous les chœurs angéliques.

Il semble cependant que le temps est mal choisi pour célébrer la gloire et la puissance du Dieu des armées : à cette époque le monde était plus corrompu encore qu'il ne l'est aujourd'hui.

De même à l'heure où j'écris ces lignes, nous serions plus disposés à chanter le *Miserere* qu'à entonner le *Te Deum*.

Hé bien ! redisons l'un et l'autre. Implorons la miséricorde céleste pour ceux qui sont persécutés et pour ceux qui persécutent ; mais surtout exaltons la puissance et la majesté d'un Dieu qui jamais ne se montra plus réellement et plus efficacement le Seigneur des armées.

Jamais, en effet, la persécution ne fut plus acharnée, plus universelle et plus habile ; jamais l'Église ne se vit plus abandonnée. Où sont ses défenseurs ? Et quels sont-ils ?

La Franc-Maçonnerie tient sous sa main toutes les puissances de la terre. La peur enchaîne les voix et commande le silence.

Seuls quelques fidèles dévoués, quelques prêtres et quelques religieux déterminés s'obstinent à lutter contre l'impiété.

Et cependant par ces hommes si faibles et si peu nombreux l'Église poursuit son œuvre.

Le seul fait de son existence au milieu de tant d'ennemis conjurés pour l'anéantir serait déjà un miracle de premier ordre. Que dire donc du miracle de son action, de son influence et de sa puissance croissant, grandissant et se centuplant avec la tempête et par la tempête ? Non, jamais l'assistance divine ne fut plus manifeste.

Donc, chantons avec les milices angéliques : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées !

Béni soit aussi le chef des armées célestes, le glorieux et invincible archange Michel qui, aujourd'hui plus que jamais, peut bien répéter son cri de guerre : *Quis ut Deus ?* Qui est semblable à Dieu ?

17. L'ANGE ET SENNACHÉRIB

Egressus est autem angelus Domini et percussit in castris Assyriorum centum octoginta quinque millia. (ISAIE, XXXVII, 36.)

Et l'ange du Seigneur sortit et il frappa dans le camp des Assyriens cent quatre-vingt-cinq mille hommes.

L'impie Sennachérib s'est moqué du Dieu d'Israël. Campé devant Jérusalem avec une immense armée, il se croit assuré de la victoire.

Il est vrai que le saint roi Ézéchias refuse de se

rendre ; mais reconnaissant son impuissance en présence d'un ennemi aussi redoutable, il se tient renfermé dans sa capitale.

Aujourd'hui le nombre est contre nous. L'impiété dispose des cent voix de la presse et des millions de votes du suffrage universel.

Reconnaissons humblement notre impuissance. Cependant ne cédons pas. Obstinons-nous dans la résistance. Mais renfermons-nous dans le sein de l'Église et dans le Cœur de Jésus.

Ézéchias a mis sa confiance en Dieu seul ; prosterné dans le temple, il a répandu devant le Seigneur ses larmes et ses prières. Pendant plusieurs mois cette confiance semble peu justifiée et peu encouragée ; les prières semblent inutiles et vaines.

Le saint roi espère toujours, et ne se rend pas. Aussi Dieu enfin va se montrer. En une seule nuit, en un clin d'œil, l'ange du Seigneur frappe de mort cent quatre-vingt-cinq mille guerriers dans le camp du roi assyrien. Et le fier Sennachérib s'enfuit honteusement avec les débris de son invincible armée. A ce grand coup on peut reconnaître l'ange d'Israël, le glorieux Michel.

Prions et résistons : il ne suffit pas de prier, il faut résister, ne fût-ce que par la protestation de la parole, si l'on est réduit à l'impossibilité d'agir : c'est ce que fit Ézéchias par sa noble réponse aux défis insultants et aux menaces insolentes de Sennachérib.

Ce n'est pas assez de résister et de combattre, il faut prier, et à l'exemple du pieux roi de Juda, il faut prier avec une invincible confiance.

Ces deux choses réunies, la prière et la résistance,

assurent le secours divin, et fallut-il un miracle, Dieu le fera, il enverra son ange et l'impie sera exterminé.

18. LES ANGES ET LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE

Et ecce Michael, unus de principibus primis, venit in adjutorium meum. (DANIEL, X, 13.)

Et voici que Michel, l'un des premiers princes, est venu à mon secours.

Dans la lutte que l'archange Gabriel eut à soutenir contre l'ange des Perses et contre celui des Grecs, il ne trouva pour le seconder que l'archange Michel.

Sachant que son peuple devait succéder aux Assyriens dans la domination de l'Asie, l'ange des Perses cherchait à prolonger le séjour des enfants d'Israël au sein de l'empire de Babylone. Il espérait que leur exemple et leurs discours pourraient peu à peu amener les Perses à la connaissance du vrai Dieu.

L'ange des Grecs s'efforçait, lui aussi, de retarder le retour des Hébreux en Judée, dans la pensée que leur présence serait utile à son peuple, lorsqu'à son tour il envahirait l'Orient.

Prévoyant l'influence des Romains sur presque toutes les nations du monde, les anges des peuples païens appuyaient, sans doute, ceux des Perses et des Grecs pour obtenir la prolongation du séjour des Hébreux au milieu de cet empire que les Romains devaient envahir après les Grecs.

La gloire de Dieu et le salut des âmes étaient donc le mobile de leurs efforts.

Mais l'archange Gabriel jugeait, non sans raison, que

le commerce des infidèles compromettait la foi et les mœurs des Juifs; il craignait que, si la dispersion se continuait, ce peuple n'en vînt à oublier lui aussi le vrai Dieu au lieu de le faire connaître. Or Gabriel s'intéresse très spécialement au maintien de la foi dans la nation d'où doit sortir le Messie dont il a prédit la venue, la mort et le règne.

De son côté, Michel est spécialement l'ange du peuple de Dieu, il sera l'ange de l'Église, et par conséquent de la grande famille humaine tout entière.

Il s'unit donc à Gabriel pour hâter la restauration du peuple Juif. A ses yeux, l'intérêt spécial de ce petit peuple se confond avec l'intérêt général de l'humanité et l'emporte sur l'intérêt plus immédiat de ceux qui doivent recevoir l'influence des Perses et des Grecs. Finalement, l'intervention de Michel donnera raison à Gabriel.

Dieu cependant se plaît à une lutte dont sa gloire et le salut des âmes sont le seul motif. S'il y a quelque divergence dans les vues de ces bienheureux esprits, c'est que, tout éclairés qu'ils sont, ils ne connaissent pas encore le dernier mot du secret et du plan divin.

Ne soyons ni surpris, ni scandalisés si parfois il s'élève entre les hommes de Dieu quelque désaccord sur les meilleurs moyens à prendre pour glorifier Dieu et pour sauver les âmes.

Lorsque, de part et d'autre, on cherche uniquement l'honneur de Dieu, il est permis de chercher à faire prévaloir le dessein que l'on croit le plus sage, pourvu que, de part et d'autre, on observe les égards demandés par la charité, pourvu que l'on reconnaisse et que l'on

respecte la droiture des intentions de ceux qui, quoique différant avec nous d'opinion sur le choix des moyens, se proposent cependant le même but, la gloire de Dieu et le salut du prochain.

19. L'ANGE ET L'HOMME DU PÉCHÉ

In tempore illo consurget Michael, princeps magnus, qui stat pro filiis populi sui. (DANIEL, XII, 1.)

En ce temps-là se lèvera Michel, le grand prince, qui se tient toujours debout, prêt à défendre les enfants de son peuple.

En ce temps-là, au temps du triomphe de l'homme du péché, quand tout semblera désespéré et que la persécution sera poussée au point que jamais l'on n'avait rien vu de pareil, alors le chef de la milice angélique se lèvera.

Ne tremblez pas! Vos adversaires sont puissants, nombreux, formidables, menaçants, triomphants! Encore un peu, c'en est fait de l'Église.

Rassurez-vous, Michel est plus puissant que tous les puissants de la terre. Il est le grand prince, *princeps magnus*, et pour parler la langue de la politique contemporaine, il est la grande puissance.

L'activité des impies est effrayante. On dirait un incendie, on dirait le feu infernal : sous le souffle brûlant de Lucifer toutes les institutions et toutes les œuvres religieuses sont dévorées par la flamme et s'écroulent dans un vaste brasier.

Ne craignez pas. L'archange Michel a l'œil sur eux

et sur vous. Il veille, il est debout : *Qui stat pro filiis populi sui*, il est prêt à défendre les fils de son peuple.

Au moment voulu par Dieu, il se lèvera, et il brisera les petits antechrists contemporains, comme jadis il brisa Lucifer, comme un jour il brisera le formidable Antechrist de la fin des temps, comme déjà il a brisé tous les oppresseurs depuis les Pharaon, les Balthasar, les Antiochus, les Néron, les Julien, les Arius, les Luther, les Voltaire, les Robespierre, jusqu'à ceux qu'il n'est pas encore permis de nommer.

20. L'ANGE ET LE PROFANATEUR

Apparuit illis quidam equus terribilem habens sessorem. (II *Mach.*, III, 25.)

Alors apparut un cheval monté par un cavalier dont l'aspect répandait la terreur.

Héliodore s'avance vers le temple de Dieu ; il s'apprête à exécuter les ordres qu'il a reçus du roi son maître. Il va mettre la main sur les trésors consacrés au culte divin et sur l'or confié à la fidélité des prêtres.

Le peuple tremble et prie. Le grand-prêtre Onias, impuissant contre la force, n'a d'espoir qu'en Dieu.

Tout à coup paraît un cavalier monté sur un cheval de guerre. Héliodore est renversé par le coursier et foulé aux pieds, puis rudement flagellé par deux jeunes guerriers qui escortaient le redoutable cavalier.

Il est permis de supposer ici l'intervention de Michel.

L'iniquité est sur le point de se consommer, l'im-

piété triomphe ; c'en est fait des trésors de l'Église, de ses biens matériels et de sa liberté.

Les enfants chrétiens vont être enlevés à leurs familles et à l'Église, qui est leur famille spirituelle, pour être livrés à l'impiété.

Invoquez le glorieux archange, confiez-lui les temples et les édifices religieux, les institutions catholiques, le sacerdoce et l'enfance chrétienne.

Les Héliodores nouveaux seront si rudement flagellés qu'ils ne se risqueront pas à revenir.

21. LES ANGES ET JUDAS MACHABÉE

Cum vehemens pugna esset, apparuerunt adversariis de cœlo viri quinque. (II *Mach.*, x, 29.)

Au plus fort du combat, cinq guerriers venus du ciel apparaissent aux yeux des ennemis.

Montés sur des coursiers à freins d'or, ils précédaient l'armée des Juifs.

Deux de ces cavaliers escortaient Judas Machabée, ils le protégeaient de leurs armes et ils détournaient de sa personne tous les coups, tandis qu'ils faisaient pleuvoir sur les ennemis une grêle de traits accompagnés d'éclairs qui, les aveuglant, semaient parmi eux le désordre et la confusion et les renversaient les uns sur les autres.

On peut bien penser que le chef des milices angéliques n'était pas étranger à cette protection dont le ciel entourait le héros d'Israël.

Les Juifs combattaient pour leur foi et pour leur loi ; ils défendaient contre un tyran persécuteur la religion

et la patrie. Dieu seconde leur zèle par une intervention miraculeuse.

Défendons la religion et la vertu contre les impies et contre les libertins. Osons tout pour Dieu, oublions-nous, dévouons-nous : alors il nous sera permis de compter sur le concours extraordinaire des anges du ciel, et leur chef, le glorieux Michel, nous assurera la victoire.

22. L'ANGE ET JÉSUS AGONISANT

Apparuit illi angelus de cœlo confortans eum. (Luc, xxii, 43.)

Et un ange venant du ciel lui apparut pour le fortifier.

De pieux auteurs pensent que l'archange Gabriel fut spécialement attaché à la personne de Marie. On peut bien supposer que l'honneur de servir Jésus durant le cours de sa vie mortelle revenait de droit au chef suprême des milices angéliques, et que ce fut lui qui reçut du Père céleste la mission d'assister le Sauveur au moment de la redoutable agonie.

Mais quelle fut alors la mission de l'ange ? Ce ne fut pas pour écarter le calice des lèvres du divin agonisant qu'il fut envoyé ; ce ne fut pas pour le consoler dans son immense désolation : ce fut pour le fortifier dans le combat et dans la souffrance.

Quel exemple ! Quelle leçon ! Celui qui est la force même accepte les secours d'un ange ! Il nous est donc permis à nous, qui sommes la faiblesse même, d'im-

plorer le secours des anges lorsque l'épreuve dépasse la mesure ordinaire.

Adressons-nous principalement au chef des esprits bienheureux. Il ne nous délivrera peut-être pas des maux que nous redoutons ou qui déjà semblent nous accabler, mais il ranimera en nous le courage, il soutiendra notre patience, il affermira notre constance et finalement, pour nous, comme pour Jésus, la couronne d'épines se changera en couronne de gloire, et le calice de la douleur deviendra le calice des douceurs éternelles.

23. L'ANGE ET JÉSUS RESSUSCITÉ

Angelus autem Domini descendit de cœlo. (MATTH., XXVIII, 2.)

Et l'ange du Seigneur descendit du ciel.

Le corps de Jésus reposait dans le tombeau sous la garde vigilante des soldats que les princes des prêtres avaient eu la précaution de placer devant ce monument de leur triomphe.

Mais voici que la terre tremble. La pierre énorme qui fermait le sépulcre est renversée et sur cette pierre un ange est tranquillement assis. Le regard de cet ange brillait comme l'éclair, son vêtement était blanc comme la neige.

A cette vue les soldats tombent à demi morts de frayeur et ils ne se relèvent que pour s'enfuir au plus vite.

Mais l'ange rassure les femmes pieuses qui viennent au tombeau pour rendre encore une fois à Jésus les

honneurs de la sépulture. « Vous, leur dit-il, ne craignez pas; je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié : il n'est plus ici; il est ressuscité selon sa parole; venez et voyez le lieu où l'on avait placé le Seigneur. Hâtez-vous, allez, dites à ses disciples qu'il est ressuscité. Il vous précédera en Galilée, là vous le verrez, je vous l'annonce. »

Lors même que tout serait perdu, lors même que crucifié de nouveau dans son corps mystique qui est l'Église, et dans ses membres qui sont les prêtres et les fidèles, Jésus semblerait enfermé dans un tombeau et endormi dans la mort, espérons toujours, et, dès qu'il s'agit de son service et de son honneur, allons, parlons, agissons.

C'est alors que le chef des armées célestes se montrera, ici foudroyant les ennemis de Jésus et de l'Église au milieu même de leur triomphe, là consolant les âmes généreuses qui n'auront pas craint de s'exposer pour honorer et pour servir Jésus souffrant dans ses prêtres et dans ses fidèles persécutés.

24. L'ANGE ET LES APOTRES

Angelus Domini per noctem aperiens januas carceris et educens eos dixit : Ite et stantes loquimini in templo plebi omnia verba vitæ hujus. (*Actes*, v, 19.)

Le prince des prêtres et ses dignes assesseurs ont fait arrêter les apôtres et les ont enfermés dans la prison publique; mais pendant la nuit, l'ange du Seigneur ouvre les portes du cachot, fait sortir les apôtres et

leur dit : Allez, rendez-vous au temple et anoncez-y au peuple les paroles de vie.

Les impies vous ont expulsé, ils ont fermé vos temples, ils vous ont jeté en prison ; Dieu semble sourd à à vos plaintes et à vos prières. On dirait qu'il ferme les yeux sur le triomphe de vos ennemis qui cependant ne sont vos ennemis que parce qu'ils sont les siens ; on dirait qu'il ne voit pas les maux qui ne tombent sur vous que parce que vous vous dévouez pour son service.

Aussi la nuit de la désolation vous enveloppe et vous dormez le sommeil de l'abattement et de la tristesse. Sachez cependant que Dieu ne vous oublie pas. Tout à coup les portes de la prison s'ouvriront et vous serez libres. L'ange de l'Église vous rendra la liberté.

Pour vous, prêtres et religieux, les temples et les établissements se rouvriront, vous y reprendrez le cours de votre enseignement et vous ne cesserez pas d'y annoncer le salut : *Stantes loquimini in templo plebi omnia verba vitæ hujus.*

25. L'ANGE ET PIERRE

Et ecce angelus Domini astitit. (*Actes*, XII, 7.)

Et voici l'ange du Seigneur se présenta.

Pierre est en prison ; l'Église ne cesse de prier pour sa délivrance. Demain, Hérode doit le sacrifier à la fureur des Juifs. C'est la nuit. Lié par une double chaîne, Pierre dort tranquillement entre deux soldats. Les gardes veillent devant la porte de la prison.

On dirait les Papes du siècle présent : Pie VI, Pie VII, Pie IX, Léon XIII. Hérode tient encore

Pierre dans les liens, parce que cela plaît aux ennemis de Jésus-Christ : *Videns quia placeret Judæis.* Ajoutez deux mots et lisez : les Juifs et les Francs-Maçons.

Mais voici l'ange du Seigneur ; le cachot s'illumine ; l'ange touche l'apôtre et le réveille en lui disant : « Lève-toi vite ».

Aussitôt les chaînes tombent des mains du prisonnier.

« Ceins-toi et chausse-toi », ajoute l'ange ; Pierre obéit.

« Prends ton vêtement », continue l'envoyé céleste, « et suis-moi ». — Pierre le suit. Il croyait rêver.

Cependant sous la conduite de l'ange il traverse toutes les enceintes de la prison. La porte de fer s'ouvre devant eux, ils avancent dans la rue, et l'ange disparaît.

Ce fut alors seulement que Pierre reconnut qu'il était bien réellement hors de la prison. « Je sais maintenant, se dit-il à lui-même, que le Seigneur a envoyé son ange et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de l'attente des Juifs. »

Quand il s'agit de la délivrance du chef de l'Église, il est difficile de ne pas croire à l'intervention de celui qui est le patron et l'ange spécial du nouveau peuple de Dieu, comme il le fut de l'ancien.

C'était en 1870, le 20 septembre : pour complaire à la Révolution, un nouvel Hérode bloqua le chef de l'Église dans le Vatican comme dans une prison. La nuit survint. Elle fut longue. Au moment où nous traçons ces lignes, voici dix-neuf ans qu'elle dure.

Toute-puissante ici-bas, l'impiété s'apprête à en finir

avec la religion. Au sein des ténèbres épaisses qui enveloppent le monde entier, tout dort. Il est impossible d'entrevoir la moindre lueur d'espérance. Prions cependant, et prions sans nous lasser.

Tout à coup, au milieu même de cette nuit si obscure et si sombre, à l'instant où les tyrans s'apprêteront à frapper le coup décisif, l'ange du Seigneur déjouera les projets de l'impiété, et le persécuteur sera précipité dans le sang et dans la fange.

Il était fier, le persécuteur Hérode, sous son vêtement royal, et sur son tribunal, lorsqu'il haranguait le peuple. En l'entendant la foule s'écriait : C'est un Dieu qui parle, et non un homme : *Dei voces et non hominis.*

Mais ce cri, cette clameur universelle fut le signal de la chute. L'ange du Seigneur frappa le royal discoureur; et soudain le persécuteur de l'Église, dévoré par les vers, expira dans les tourments.

Prenez garde : le Pape, le prêtre, le religieux sont personnes sacrées. N'y touchez pas !

26. L'ANGE ET LE LIVRE SCELLÉ

Et vidi angelum fortem, prædicantem voce magna : Quis est dignus aperire librum et solvere signacula ejus. (*Apoc.*, v, 2.)

Et je vis un ange fort qui, élevant la voix, s'écriait : Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en délier les sceaux?

Le Père céleste, assis sur un trône, tient en sa main

droite un livre écrit au dedans et au dehors, et scellé de sept sceaux.

Un ange puissant et fort élevant la voix s'écrie : Quel est celui qui est digne d'ouvrir le livre et d'en briser les sceaux ?

Ne serait-ce pas encore ici l'archange Michel redisant sous une autre forme : *Quis ut Deus ?* Qui est semblable à Dieu ? et déclarant par ce nouveau défi que seul le Verbe incarné est digne d'ouvrir le livre qui contient les destinées du monde ?

Oui, seul, l'Agneau qui fut immolé pour le salut des hommes, seul, cet Agneau qui est aussi le Lion de Juda, est assez fort pour ouvrir le livre divin, assez puissant pour faire exécuter les arrêts que la justice et la miséricorde y ont écrits de concert.

Voulez-vous au dernier jour triompher avec le Lion de Juda, rangez-vous ici-bas sous l'étendard de l'Agneau. Cet étendard, c'est la croix. L'Église, dans sa liturgie, donne à saint Michel le titre de porte-étendard (*signifer.*) — (*Missa pro defunctis*). A la suite du glorieux archange, déclarez-vous hautement pour la croix.

Ne serait-ce pas encore le même archange qui suspend l'action des quatre anges chargés de punir la terre, et les retient jusqu'à ce que tous les élus soient marqués au front du signe du Dieu vivant : *Et vidi alterum angelum ascendentem ab ortu solis, habentem signum Dei vivi.* (*Apoc.*, VII, 2.) Et je vis un autre ange qui montait du côté de l'orient, ayant le signe du Dieu vivant, et il cria de toute sa force aux quatre anges qui ont reçu le pouvoir de nuire à la terre et à la mer, disant : Ne cau-

sez aucun dommage jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu.

N'est-ce pas au porte-étendard de l'Agneau du Calvaire qu'il appartient surtout de marquer les élus du signe de la croix ?

Lorsque nous traçons sur nous-mêmes ce signe de salut, de victoire et de vie, prions le glorieux gonfalonnier du Roi des rois de nous inspirer son courage et de nous communiquer sa force.

27. L'ANGE ET L'ENCENSOIR

Et alius angelus venit et stetit ante altare habens thuribulum aureum. (*Apoc.*, VIII, 3.)

Et un autre ange vint et il se tint debout devant l'autel, ayant à la main un encensoir d'or.

L'office liturgique nous autorise à reconnaître l'archange Michel dans la personne de l'ange qui paraît après l'ouverture du septième sceau, à cet instant solennel où sept anges ont reçu chacun une trompette pour donner successivement le signal des derniers fléaux.

Cet ange tient un encensoir d'or et il reçoit les prières des saints pour les offrir à Dieu comme un encens d'agréable odeur. (*Cfr. offic. S. Michaelis, I noct., ant.* 3.)

Ici tout est symbolique. L'or dont est fait l'encensoir figure la pureté et la charité qui donnent à la prière sa valeur et son efficacité.

L'encens, qui se consume en brûlant, représente l'esprit de sacrifice qui doit accompagner la prière, afin qu'unie au sacrifice de l'Agneau divin, elle monte vers

Dieu le Père, tout imprégnée de la vapeur du sang de Jésus.

Confions nos désirs et nos vœux à l'archange Michel. Présentés par lui, ils seront purifiés et sanctifiés.

28. L'ANGE ET LA FIN DES TEMPS

Et vidi alium angelum fortem, descendentem de cœlo. (*Apoc.*, x, 1-11.)

Et je vis un autre ange fort qui descendait du ciel.

Déjà sur les sept anges qui devaient annoncer par le son de la trompette les fléaux de la justice divine, six ont donné le redoutable signal. Mais, avant le dernier fléau, Dieu accorde un temps d'arrêt.

Un ange puissant descend des cieux. Il est revêtu d'un nuage ; l'arc-en-ciel brille autour de sa tête ; sa face est éblouissante comme le soleil ; ses jambes ressemblent à des colonnes de feu.

Dans sa main il tient un livre ouvert. Il pose le pied droit sur la mer et le pied gauche sur la terre. Sa voix est celle du lion rugissant. Il pousse un cri et sept tonnerres lui répondent.

Levant alors la main vers le ciel, et prenant à témoin Celui qui vit dans les siècles des siècles et qui a créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qui y est contenu, il jure qu'il n'y aura plus de temps : *Quia tempus non erit amplius.*

Cet ange extraordinaire qui semble diriger le grand combat engagé contre Lucifer et qui paraît être comme le premier ministre du Seigneur tout-puissant, pourrait encore être l'archange Michel.

Dans ce drame immense dont l'Apocalypse est le tableau, le chef des légions célestes doit reparaître à tous les moments solennels.

Il tient en sa main un livre ouvert. Joignons-nous à l'apôtre saint Jean pour demander ce livre. C'est le livre de la vérité, c'est le livre de la justice. Lisons-le, méditons-le, dévorons-le.

Il nous remplira d'une amertume intérieure, d'une indignation sainte et vigoureuse contre les ennemis de Dieu, contre les séducteurs qui corrompent les âmes par la perfidie de leurs discours et de leur enseignement.

Alors, pour obéir à l'ordre de l'ange, nous engagerons contre les imposteurs et les blasphémateurs impies le combat de la parole, sans redouter leurs menaces et leurs violences : *Oportet te iterum prophetare gentibus et populis et linguis et regibus multis.* (*Apoc.*, x, 11.)

29. L'ANGE ET LE GRAND COMBAT

Et factum est prœlium magnum in cœlo, Michael et angeli ejus prœliabantur cum Dracone. (*Apoc.*, xii, 9.)

Et il se livra un grand combat dans le ciel; Michel et ses anges combattaient le Dragon.

C'est toujours le grand combat commencé dans le ciel de l'épreuve qui, continué pendant la série des siècles, prend à la fin des temps des proportions formidables.

Déjà foudroyés, Lucifer et ses anges ont été précipités du haut des cieux au fond des enfers; dépouillés de leur gloire, ils ont été revêtus de la hideuse et terrible figure du serpent.

La lutte est actuellement engagée contre l'Église, représentée par une femme qui figure aussi le Mère du Sauveur et que le Dragon poursuit de sa colère : *Iratus est Draco in mulierem.*

Ne nous flattons pas d'échapper à un combat dont nous sommes l'enjeu. Le repos pour nous est impossible au sein d'une bataille dont les acteurs se disputent précisément notre âme, les uns pour la perdre, les autres pour la sauver.

Rallions-nous donc à l'armée des anges, et sous la conduite de l'archange Michel, nous vaincrons le Dragon, et la Bête dont il est l'inspirateur, et le faux Agneau dont il se sert pour tromper et pour séduire.

Il faudrait ici méditer ces admirables chapitres de l'Apocalypse (XIII-XVI) où sont décrits tous les artifices du Dragon et tous les mouvements de l'armée céleste. Sous la direction suprême de leur chef, les anges se succèdent pour assurer la victoire des élus et pour achever la défaite du vieux serpent.

Enfin, c'en est fait de l'empire de Babylone, figure du monde et de sa puissance, c'en est fait de l'empire de la Bête qui représente l'impiété sensuelle des derniers temps.

Malheur à ceux qui se sont enivrés du vin de l'impure Babylone, et qui se sont laissé marquer du sceau de la Bête!

Voici qu'un ange descend des cieux avec une grande puissance; l'éclat de sa gloire illumine la terre, et de sa grande voix dominant le fracas des empires qui s'écroulent, il s'écrie : *Cecidit, cecidit Babylon illa magna;* elle est tombée la grande Babylone. (*Apoc.*, XVIII, 1.)

L'heure des vengeances a sonné. Debout sur la montagne de Sion, le véritable Agneau, entouré de tous ceux qui portent son nom et celui de son Père écrits sur leurs fronts, dirige le combat et assure la victoire de Michel et de tous les anges fidèles.

Nous vivons en des temps troublés qui déjà ressemblent aux derniers instants du monde et que l'on pourrait prendre pour les préludes de l'agonie de ce mourant.

Ne tremblons pas. Si l'action du Dragon et de la Bête est visible et manifeste, celle de Michel et de ses anges, pour être plus cachée, n'en est pas moins réelle.

La puissance des ténèbres a son heure, mais ce n'est qu'une heure ; le jour du triomphe se lèvera bientôt pour nous, et ce jour s'appelle l'éternité.

30. L'ANGE ET LE TRIOMPHE

Et vidi unum angelum stantem in sole. (*Apoc.*, XIX, 17.)

Et j'ai vu un ange se tenant dans le soleil.

Le ciel s'ouvre aux yeux de l'Apôtre ; il en sort un cheval blanc monté par un cavalier qui se nomme le Fidèle, le Vrai, et qui juge et qui combat avec justice.

Ses yeux brillent comme la flamme, sur sa tête il porte plusieurs diadèmes, son vêtement est arrosé de sang. Il se nomme le Verbe de Dieu.

Il est suivi de toutes les armées du ciel dont les guerriers montent aussi des chevaux blancs et sont vêtus d'un lin blanc et pur. De sa bouche sort un glaive

à deux tranchants ; sur son vêtement et sur son flanc il est écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

Alors un ange apparaît dans le soleil et de sa voix puissante il annonce la défaite de la Bête et des rois de la terre qui s'étaient unis pour combattre le sublime et redoutable cavalier.

Ne dirait-on pas les puissants du siècle présent qui se sont liés à la Franc-Maçonnerie pour exterminer l'Église de Jésus-Christ ?

Quel est ce soleil dans lequel apparaît cet ange, sinon Celui qui est le soleil de vérité et de justice ? On sait que l'Écriture se plaît à multiplier les symboles qui le figurent et qui le rappellent.

Puis un ange qui pourrait bien être le même que celui qui, tout à l'heure, apparaissait dans le soleil, descend du ciel tenant la clef de l'abîme et une chaîne immense pour lier le Dragon, l'antique serpent qui est le Diable et Satan (*Apoc.*, xx, 1, 2) ; mais ici le mystère devient de plus en plus impénétrable.

Personne encore n'a pu expliquer avec quelque certitude ce qu'il faut entendre par ce règne des justes pendant mille ans, et par ce suprême effort de Satan déchaîné au bout de ce millénaire pour être enfin précipité dans l'étang de feu et de soufre où la Bête et le faux prophète seront tourmentés jour et nuit pendant les siècles des siècles.

Ce que nous savons du moins, c'est que ce grand combat, qui s'est ouvert par la victoire de Michel sur Lucifer, se terminera, comme il a commencé, par un triomphe solennel et définitif du glorieux archange sur

les ennemis du Verbe incarné dont il fut le premier adorateur.

Sous la conduite du chef invincible des légions angéliques, combattons jusqu'à la fin. La victoire est assurée. « Voici que je viens. *Ecce venio cito* », dit Celui qui est l'alpha et l'oméga, et j'apporte avec moi la récompense pour rendre à chacun selon ses œuvres.

Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour annoncer ma triomphante arrivée. *Ego, Jesus, misi angelum meum testificari vobis hæc in Ecclesiis.* (*Apoc.*, XXII, 12 et 16, *cfr. ibid.*, 6 et 7.) Venez donc, Seigneur Jésus : *Veni, Domine Jesu.* (*Apoc.*, XXII, 20.)

INVOCATION

Et vous, glorieux Michel, venez au secours du peuple de Dieu : *Veni in adjutorium populo Dei.* (*Offic.*) Vous êtes le chef du paradis, auquel tous les anges rendent les honneurs dus à ce haut rang : *Michael præpositus paradisi quem honorificant angelorum cives.*

Vous avez paru en présence de Dieu tout brillant de gloire et le Seigneur vous a revêtu d'un merveilleux éclat : *Gloriosus apparuisti in conspectu Domini, propterea decorem induit te Dominus.*

Vous êtes le messager de Dieu pour les âmes justes : *Dei nuntius pro animabus justis ;* et vous avez reçu l'encens pour le faire brûler devant l'autel d'or qui s'élève sous les yeux du Seigneur : *Data sunt ei incensa multa, ut adoleret ea ante altare aureum, quod est ante oculos Domini.*

On raconte de vous des merveilles sans nombre, car votre force dans le combat a déterminé la victoire : *Multa magnalia de Michaele archangelo, qui fortis in prælio fecit victoriam.*

Dieu vous a établi prince sur toutes les âmes que vous devez recueillir pour le ciel : *Constitui te principem super omnes animas suscipiendas.*

Glorieux prince, Michel archange, souvenez-vous de nous ; et partout et toujours priez pour nous le Fils de Dieu : *Princeps gloriosissime, Michael archangele, esto memor nostri : hic et ubique semper precare pro nobis Filium Dei. Amen.*

GABRIEL

I. GABRIEL ET LA VISION

Gabriel, fac intelligere istum visionem. (DANIEL, VIII, 16.)

Gabriel, fais-lui comprendre la vision.

Daniel cherchait à comprendre le sens d'une vision dont le Ciel l'avait favorisé. Un personnage alors se présenta, et il dit : Gabriel, fais-lui comprendre la vision.

C'est la première fois qu'il est question de cet archange dans les Livres saints.

Gabriel! ce nom signifie la force de Dieu, ou plutôt l'homme de Dieu. *Gabar* signifie *être fort* et indique l'homme fait. C'est le *vir* des latins, l'homme fort. *El* signifie *Dieu*. Littéralement Gabriel se traduirait l'homme de Dieu, ou même l'homme-Dieu, *Vir-Dei*, ou *Vir-Deus*.

Or, dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau, la mission de Gabriel est d'annoncer l'Homme-Dieu : Gabriel est le messager de l'incarnation.

Déjà la vision dont il s'agit ici se rapporte à l'incarnation.

C'est d'abord un bélier puissant, figure du roi des Mèdes et des Perses.

Puis un bouc qui renverse et terrasse le bélier. Ce bouc figure le roi des Grecs, Alexandre-le-Grand.

Ce bouc a une grande corne, symbole d'Alexandre lui-même.

Dans le langage de l'Écriture la corne est le signe de la force et de la puissance.

Cette corne se brise et fait place à quatre autres cornes plus petites, symboles des quatre royaumes qui se formèrent des débris de la monarchie d'Alexandre.

Une de ces cornes, petite d'abord, devient grande et forte.

Elle figure le roi impudent, Antiochus, qui doit s'élever contre le peuple des saints, contre le peuple de Dieu, contre le prince des princes, contre le grand-prêtre.

Cet Antiochus est lui-même la figure de l'antechrist qui doit s'élever contre le Prince des princes, contre le Roi des rois, contre le Christ et contre son peuple, contre l'Église de Jésus-Christ.

Archange sublime, Gabriel, messager de l'incarnation, faites-nous comprendre Jésus-Christ, autant du moins qu'il est permis à une intelligence créée.

Faites-nous voir Jésus-Christ, son action, ses combats et ses victoires, dans tous les événements de ce monde.

L'histoire des peuples et des rois, avec toutes ses révolutions, est une vision continue qu'on ne saurait ex-

pliquer si l'on n'y reconnaît pas l'Homme-Dieu, Jésus-Christ toujours combattu et toujours combattant, toujours vainqueur, toujours triomphateur, toujours et partout Roi des rois et Dominateur des dominateurs.

Gabriel ne fut pas seulement le messager de l'Homme-Dieu, il en fut la figure par son nom.

Jésus est le véritable Gabriel, l'Homme-Dieu, le Dieu fort, la force de Dieu : *Vir Deus, Vir Dei, Virtus Dei.*

Avec Gabriel soyons les messagers de Jésus-Christ ; anonçons, prêchons sa royauté, et nous serons forts de la force même de Dieu.

2. GABRIEL ET LA MORT DU MESSIE

Adhuc me loquente in oratione, ecce vir Gabriel, quem videram in visione a principio, cito volans tetigit me. (DANIEL, IX, 21.)

Comme je parlais encore dans ma prière, l'archange Gabriel que j'avais vu dans la vision dès le commencement, vola rapidement vers moi et me toucha.

Daniel vient d'adresser à Dieu une longue prière pour obtenir la délivrance et la restauration du peuple d'Israël, Gabriel lui apparaît de nouveau et lui dit : Daniel, je suis venu pour t'instruire et te donner l'intelligence de ce que tu désires connaître.

Le prophète demandait seulement la restauration du peuple de Dieu, l'ange lui révèlera en outre l'époque de la restauration du monde entier. Il lui fera connaître le temps précis de la venue et de la mort du Messie, du Sauveur universel, l'anéantissement de son peuple qui

doit le renier, la ruine de la cité sainte et du temple, et la désolation qui pèsera sur ce peuple dispersé jusqu'à la fin des siècles.

Et post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus : et non erit ejus populus qui eum negaturus est. Et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo... et usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio. (IX, 26, 27.)

Grand archange, céleste messager du Verbe incarné, faites-nous comprendre, à nous aussi, que tout doit se rapporter à Jésus-Christ, que pour les familles, pour les nations, pour les sociétés comme pour les particuliers, il n'est de salut que par Jésus-Christ et en Jésus-Christ.

Malheur au peuple, malheur à la famille qui rejette Jésus-Christ, qui sacrifie Jésus-Christ, qui renie Jésus-Christ, ce peuple fût-il le peuple même de Dieu, fût-il par exemple le peuple très chrétien, il cessera d'être : *Et non erit ejus populus qui eum negaturus est!*

Il finira par la dévastation : Ravage par l'invasion étrangère, ravage par la révolution intérieure. Rappelez-vous la France dévastée jadis par l'Anglais, plus récemment par l'Allemand, jadis par les Huguenots, plus récemment par les Jacobins. *Et finis ejus vastitas.*

La France, il est vrai, s'est relevée. Au lieu de l'achever, le ravage l'a purifiée : craignons, cependant, que Dieu à la fin ne se lasse des rechutes du peuple très chrétien comme il se lassa des chutes d'Israël ; tremblons que, à son tour, la France n'en vienne jusqu'à renier Jésus-Christ.

La religion disparaîtra : or un peuple sans religion

n'est plus qu'une collection de bêtes féroces qui, après avoir dévoré les agneaux, se déchirent entre elles.

Deficiet hostia et sacrificium. Les victimes ne seront plus immolées et le sacrifice cessera.

Encore ici rappelez-vous la France au temps de la persécution des Huguenots et au temps de la Révolution de 1789 : les prêtres égorgés, emprisonnés ou déportés, les temples pillés, incendiés ou renversés, le culte aboli, le sacrifice de la messe devenu impossible.

Et erit in templo abominatio desolationis. Et l'abomination de la désolation sera dans le temple. Rappelez-vous les horreurs commises par les protestants dans les églises, rappelez-vous la déesse Raison, la prostitution trônant sur les autels.

Et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo. Et la cité sainte et le sanctuaire seront dissipés par le peuple que conduira le chef qui doit venir. Vous reconnaissez le peuple romain sous la conduite de Titus renversant Jérusalem et le temple.

Reconnaissez aussi le peuple révolutionnaire sous la conduite de l'homme qui avait dit : Je suis la Révolution, moi ! voyez cet homme, dissipant la sainte Église dont Jérusalem et le temple n'étaient que la figure, lorsque mettant la main sur le Pape et le retenant prisonnier, il rendait impossible toute communication entre le chef et les membres.

Et la désolation durera jusqu'à la consommation, jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'enfin le peuple de Dieu revienne à celui qu'il a renié, jusqu'à ce qu'il reconnaisse le Sauveur unique, Jésus.

Ce qui doit arriver au peuple Juif doit aussi se véri-

fier chez les peuples chrétiens. Pour les nations qui furent catholiques la vraie prospérité, même temporelle, ne revient qu'avec le retour à la foi et à la religion. Tant qu'un peuple demeure dans l'hérésie, dans l'impiété ou seulement dans l'indifférence, il est malheureux. Toute la puissance et toute la fortune sont aux mains d'un petit nombre d'hommes qui imposent à la multitude la misère, la servitude, le *paupérisme*. Seule la foi peut ramener la charité, et seule la charité peut assurer au peuple l'aisance, la liberté, la dignité, le bonheur.

3. GABRIEL ET L'HOMME DE DÉSIRS

Daniel, vir desideriorum, intellige verba quæ ego loquor ad te. (DANIEL, X, 11.)

Daniel, homme de désirs, comprends les paroles que je t'adresse.

Après avoir prié, pleuré, jeûné pendant trois semaines, Daniel se trouvant sur les bords du Tigre eut une vision. Devant lui se tenait un homme vêtu de lin, les reins entourés d'une ceinture d'or. Son corps semblait être d'or, sa face brillait comme l'éclair, ses yeux étincelaient comme deux lampes ardentes, ses bras et ses jambes ressemblaient à l'airain embrasé. Sa voix était comme celle de la multitude.

A cette vue le prophète se sent défaillir et il tombe la face contre terre.

Une main le touche et le relève. Se tenant alors sur les genoux, il demeure incliné s'appuyant sur les doigts.

D'après le texte il est permis de penser que ce personnage merveilleux était encore l'archange Gabriel.

Dans cette description tout est symbolique. La pureté angélique est représentée par la robe de lin, la force et la chasteté par la ceinture d'or, la sagesse et l'intelligence par l'éclat de la face et surtout des yeux, la pureté, la charité, la force par l'or dont le corps semble être composé. Cette grande voix qui domine la voix de la multitude annonce la supériorité, la puissance et l'autorité du commandement.

L'ange dit au prophète : Daniel, homme de désirs, comprends ce que je vais te dire.

Pour vouloir il faut savoir : on ne peut vouloir ce qu'on ne connaît pas. Mais pour connaître de plus en plus, pour pénétrer et pour comprendre la vérité simplement aperçue, il faut vouloir connaître. L'intelligence éclaire et dirige la volonté ; mais une fois éclairée par l'intelligence, la volonté à son tour applique l'intelligence à son objet, elle l'y attache, elle lui commande l'attention, elle la force, pour ainsi dire, à regarder, à considérer, à saisir, à pénétrer, à embrasser, à comprendre.

Voulez-vous parvenir à la connaissance parfaite de la vérité, vérité de raison ou vérité de foi, voulez-vous pénétrer les secrets, secrets de la nature ou secrets de Dieu, soyez homme de désirs. Or si, même dans l'ordre purement naturel, le désir est nécessaire pour seconder l'étude et pour obtenir le savoir, il l'est bien plus encore quand il s'agit de l'ordre surnaturel.

Désirez donc la sagesse, désirez connaître le Verbe, le Verbe incarné, Jésus, et surtout Jésus crucifié.

Pour seconder votre bonne volonté Dieu enverra son ange, l'ange de l'Incarnation, et par lui il vous révèlera les mystères de la crèche et de la croix.

4. GABRIEL ET LA LUTTE

Noli timere, vir desideriorum : pax tibi : confortare et esto robustus. (x, 19.)

Ne crains pas, homme de désirs : sois en paix : sois fort et robuste.

Gabriel annonce à Daniel qu'il est obligé de lutter contre le prince ou l'ange des Perses et contre celui des Grecs. Sachant que les peuples dont ils ont la garde devaient l'un après l'autre succéder à l'empire des Assyriens, ces deux anges s'efforçaient de retenir le peuple de Juda dans les régions de Babylone afin de procurer la connaissance du vrai Dieu aux Perses, puis aux Grecs.

Mais Gabriel s'unissait à Michel, prince et ange des enfants d'Israël, pour retirer ce peuple du milieu de ces nations païennes où sa foi et sa religion couraient les plus grands périls.

Dieu, sans doute, se plaisait à une lutte qui n'avait d'autre objet que sa gloire et le salut des âmes.

Enfin, il donnera raison aux instances de l'ange d'Israël et de l'ange de l'Incarnation.

En attendant, Gabriel rassure le prophète sur le sort de son peuple. Ne crains pas, homme de désirs ; sois en paix : *pax tibi ;* rassure-toi, ranime ton courage. Malgré toutes les persécutions Israël donnera au monde le Sauveur.

Au désir ajoutez la prière, la pénitence, l'énergie, la force et l'action : *Confortare et esto robustus ;* comme Daniel, vous obtiendrez le relèvement de la société chrétienne. Les persécutions succéderont aux persécutions, mais la cité sainte sortira de ses ruines, le temple sera rebâti, et la gloire des derniers temps effacera celle des anciens.

5. GABRIEL ET LE PRÉCURSEUR

Ego sum Gabriel, qui asto ante Deum ; et missus sum loqui ad te et hæc tibi evangelizare. (Luc, 1, 19.)

Je suis Gabriel, un des anges qui se tiennent devant Dieu, et j'ai été envoyé pour te parler et pour t'annoncer ces choses.

Quelles choses ? La naissance d'un fils dont le nom sera Jean, qui sera la joie de ses parents et de plusieurs autres, qui sera grand devant le Seigneur, qui mènera une vie sévère, sera rempli de l'Esprit de Dieu dès le sein de sa mère, convertira au Seigneur beaucoup d'enfants d'Israël, précèdera le Sauveur dans l'esprit et la vertu d'Élie et lui préparera les voies.

Telle est la magnifique annonce que Gabriel fait au prêtre Zacharie. Ainsi Dieu récompensera la vertu et la constance de ce juste et de sa vertueuse épouse.

Zacharie oppose son âge et celui d'Élisabeth. Il demande un signe pour croire au miracle qui lui est annoncé : *Unde hoc sciam ?*

L'hésitation paraît légitime. Un mot d'explication semble réclamé par la prudence.

Pour toute réponse, pour signe unique, l'Ange se

nomme : Je suis Gabriel, un des sept qui approchent le plus près de la divine Majesté : *Qui asto ante Deum.* C'est Dieu qui m'envoie, c'est en son nom que je te parle : *Et missus sum loqui ad te.*

Mon nom, ma position, ma mission, ma parole qui est celle de Dieu même, voilà les signes que tu auras. Cela suffit pour autoriser ta foi et pour garantir ma promesse.

Mais ton hésitation sera punie. *Et ecce eris tacens.* Tu resteras muet, tu ne pourras point parler jusqu'au jour où s'accomplira ce que je t'ai dit. "

Ce langage est sévère. Dieu est exigeant à l'égard des saints. La moindre infidélité de leur part doit être expiée. Cependant la peine, en raison de sa courte durée, peut paraître légère. Elle ne dut pas troubler beaucoup la joie immense dont fut rempli le cœur du vénérable vieillard à la pensée d'un fils tel que celui qui lui était annoncé.

Ne désespérons jamais. Ne disons jamais : Il est trop tard ; ne disons jamais : La chose est impossible. La prière constante est toujours exaucée. La justice, la vertu calme, régulière et patiente est tôt ou tard récompensée.

Constance et confiance : un jour viendra où malgré quelques fautes et quelques infidélités la Force de Dieu descendra en nous, l'ange Gabriel nous appellera à l'honneur de concourir à la manifestation du Verbe incarné, à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

6. GABRIEL ET LA VIERGE MARIE

In mense autem sexto missus est angelus Gabriel a Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, ad Virginem desponsatam viro cui nomen erat Joseph de domo David, et nomen Virginis Maria. (Luc, 1, 26.)

Au sixième mois l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, à une vierge fiancée à un homme dont le nom était Joseph, de la maison de David, et le nom de la vierge était Marie.

Quelle simplicité dans le récit du fait le plus important de l'histoire du monde ! Trois personnes sont en scène :

D'abord, Dieu et Marie ; puis, entre Dieu et Marie, Gabriel, l'homme de Dieu, le fort de Dieu, la force de Dieu.

Demeurez tranquille dans votre obscurité, attendez l'envoyé de Dieu ; vous recevrez la force de Dieu.

Qu'était la Galilée ? Une contrée obscure, méprisée même dans la Judée, qui elle-même ne comptait pas dans le monde.

Qu'était Nazareth ? Une petite ville, méprisée dans la Galilée même. Une cité dont un docteur de la loi dira : Est-ce que de Nazareth il peut sortir quelque chose de bon ?

La Providence vous destine à une fonction humble et obscure ; elle vous envoie dans un pays méprisé, dans une ville à peine connue. Peu importe : pourvu que vous

alliez là où Dieu vous envoie, vous y serez fort, vous y serez grand.

Fussiez-vous l'un des plus beaux génies et l'un des plus grands caractères de votre temps, qu'êtes-vous comparé à Gabriel, l'un des sept anges qui se tiennent devant la divine Majesté ?

Gabriel ne se trouve pas humilié de descendre jusqu'à la petite ville de Nazareth. Loin de là, il se regarde comme infiniment honoré du choix que Dieu a fait de sa personne pour traiter l'affaire la plus grave qui soit au monde.

Lorsque de si haut il descend si bas, c'est pour aller de Dieu à celle qui, comme le déclare son nom (*Maria*, élevée), est la plus sublime des créatures.

Cette humble vierge, inconnue aux hommes, occupe cependant le sommet de la création. Dans l'ordre de la nature, il est vrai, elle est au-dessous du dernier des anges ; mais par la grâce dont elle a été remplie dès le premier instant de sa conception immaculée, et par la dignité à laquelle elle est prédestinée, elle est au-dessus du plus sublime des Séraphins.

Descendons, humilions-nous, abaissons-nous : au fond de la vallée nous rencontrerons le lis de la pureté, la fleur de Nazareth.

7. GABRIEL ET LA SALUTATION

Et ingressus angelus ad eam dixit : Ave, gratia plena, Dominus tecum ; benedicta tu in mulieribus. (Luc, 1, 28.)

Et l'ange étant entré dans la cellule de Marie, lui dit :

Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes.

Entrez avec l'ange. Avec lui arrêtez-vous d'abord et considérez l'humble fille des rois. Elle prie, elle supplie Dieu de hâter l'heure de la rédemption. Pour elle-même elle demande la faveur de servir celle qui sera la mère du Sauveur.

Et voici que soudain la cellule s'est illuminée. Une belle et douce lumière se répand autour de la Vierge. C'est l'éclat de l'envoyé céleste qui rejaillit sur elle.

L'Ange a revêtu la forme humaine. Le prince du ciel fléchit le genou devant la fille de David. Il va parler. Ambassadeur du Très-Haut, il redira sans doute les paroles mêmes de celui qui l'envoie. Écoutons.

Ave, gratia plena. Salut, ô vous qui êtes pleine de grâce.

Salut. *Ave.* Réjouissez-vous : par un privilège unique, bien que fille d'Adam, vous avez été préservée du péché originel, source de tous les maux de l'humanité.

Pleine de grâce. Il n'est pas dans votre existence un instant où vous n'ayez été chère à Dieu et agréable à ses yeux : *Gratia plena.*

Il n'est pas dans votre personne, il n'est pas dans votre être, un seul défaut, une seule tache ; il n'est rien en vous qui ne soit l'objet des faveurs et des complaisances divines : *Gratia plena.*

En vous il n'est pas un sens, pas une puissance, pas un acte, pas une pensée, pas un désir, pas une parole, pas un regard, pas un geste qui ne soit pur et saint, qui ne soit inspiré et dirigé par la grâce, qui ne soit gra-

cieux et agréé devant Dieu et devant les hommes : *Gratia plena.*

Le Seigneur est avec vous. Le Seigneur, le maître du monde, le maître des hommes et des anges, le roi suprême de la terre et du ciel est avec vous, non pas seulement par son action créatrice et conservatrice, mais par sa grâce et par son action sanctificatrice. Il vous protége, il vous soutient, il vous défend, il vous assiste, il vous conduit, il vous gouverne. Il s'apprête à venir en vous et à demeurer dans votre sein comme dans son palais de choix : *Dominus tecum.*

Vous êtes bénie entre les femmes. Bénie, *benedicta :* Dieu et les hommes n'ont que du bien à dire de vous. En vous tout est bien : *benedicta.*

Vous êtes bénie au-dessus des femmes les plus illustres et les plus saintes.

Ève fut la mère du genre humain selon la chair et selon la nature, vous serez la mère des élus selon l'esprit et selon la grâce.

Sara, malgré son âge et sa stérilité, donna le jour au fils de la promesse, à cet Isaac qui devait être la joie de son père (Isaac, *risus*), qui devait être immolé si l'ange du Seigneur n'eût arrêté le bras paternel.

Vous, sans cesser d'être vierge, vous donnerez le jour au Sauveur promis dès l'origine, à un fils qui sera la joie du monde entier et l'objet des complaisances du Père céleste, et plus forte que Sara vous assisterez au sacrifice de ce fils immolé par la justice d'un Père qui n'enverra point son ange pour le détacher de la croix.

Jahel a percé la tête de l'ennemi d'Israël, Judith a tranché la tête de l'insolent Holopherne ; vous, vous

avez écrasé la tête de l'ennemi du genre humain, vous broyez sous votre talon vainqueur la tête du serpent infernal.

Esther a fléchi le courroux d'Assuérus, elle a obtenu la grâce de son peuple ; vous, par votre présence au pied de la croix devant laquelle vous aurez la force de vous tenir debout, vous désarmerez le trop juste courroux du Roi des cieux.

Méditons souvent chacune des paroles de la salutation de Gabriel ; unissons nos voix à la sienne ; saluons Marie avec le profond respect dont l'ange accompagna ces paroles si glorieuses à l'humble Vierge.

Félicitons Gabriel d'avoir été choisi de Dieu pour saluer le premier celle qui allait devenir la mère du Seigneur et du Roi suprême de toute la création.

8. GABRIEL ET L'ANNONCIATION

Ne timeas, Maria : invenisti enim gratiam apud Deum. (Luc, 1, 30).

Ne craignez pas, Marie : car vous avez trouvé grâce devant Dieu.

La salutation de l'ange a troublé l'humble vierge ; Marie ne peut s'appliquer à elle-même un éloge si magnifique.

Gabriel la rassure. Ne craignez pas, lui dit-il, vous avez trouvé grâce devant Dieu.

Préservée du péché originel dès sa conception, enrichie dès lors de tous les dons de la grâce, Marie fut toujours l'objet des complaisances divines.

Toute-puissante sur le cœur de Dieu, elle a obtenu

par sa prière et par sa vertu ce qu'elle désirait. Elle a obtenu la grâce du genre humain. Le Sauveur enfin va être accordé à ses vœux. Et ce Sauveur, c'est elle-même qui le donnera au monde.

Voici que vous concevrez et vous enfanterez un fils que vous nommerez Jésus. Ce fils sera grand. Il sera appelé le fils du Très-Haut : le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il règnera dans la maison de Jacob pendant l'éternité.

Il s'agit ici des enfants de la maison de Jacob qui reconnaîtront sa royauté et qui, en son nom, soumettront par la parole les nations à ses lois ; il s'agit des apôtres et des disciples, fils, eux aussi, de Jacob, que ce fils de David enverra dans le monde pour y enseigner les peuples et pour les baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. C'est ce règne qui n'aura pas de fin : *Et regni ejus non erit finis*.

Honneur à l'archange qui a été choisi de Dieu pour annoncer le Roi universel des peuples, le Roi immortel des siècles !

Invoquons-le souvent, et demandons-lui une communication de sa force afin qu'il nous soit donné, à nous aussi, d'annoncer à un monde rebelle la nécessité du règne de Jésus sur les intelligences par la foi, sur les volontés par l'obéissance.

Ne nous lassons pas de redire que pour les sociétés, pour les nations, comme pour les particuliers, il n'est de salut, même temporel, que sous la royauté de celui qui se nomme Jésus, qui seul vérifie ce nom glorieux, qui seul est le Sauveur.

Sans lui, il n'est désormais ni autorité, ni liberté.

Seul il a reçu toute puissance : Toute autorité qui ne dérive pas de la sienne est nulle.

Seul il est le libérateur : En dehors de sa loi, il ne reste que la loi tyrannique de la passion, la loi de la chair dans l'individu, la loi du plus fort, la loi du nombre dans la société. *Si... vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.* (Jo., VIII, 36.)

9. GABRIEL ET LE *Fiat* DE MARIE

Spiritus Sanctus superveniet in te et virtus Altissimi obumbravit tibi. (Luc, I, 35.)

L'Esprit-Saint surviendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.

Aux annonces de l'ange Marie avait opposé son vœu de virginité. Gabriel la rassure encore sur ce point. Puis il attend la réponse.

Plus la dignité qui lui est proposée est sublime, plus Marie s'humilie. L'ange lui propose l'honneur de la maternité divine, le plus haut rang auquel puisse être élevée une simple créature, Marie n'accepte que par obéissance : *Ecce ancilla Domini :* Voici la servante du Seigneur. La servante doit se soumettre : *Fiat mihi secundum verbum tuum*, qu'il me soit fait selon votre parole.

Quel honneur pour Gabriel ! C'est sa parole qui détermine l'acceptation de Marie, le grand fait de la maternité divine, le grand fait de l'incarnation.

Sans doute sa parole ici n'est que celle de Dieu dont il est l'envoyé. Mais nous admirons la puissance et la dignité du prêtre, lorsque par sa parole il change le pain

au corps de Jésus-Christ, et cependant cette parole n'est si puissante que parce qu'elle est la parole de Jésus lui-même. Admirons aussi l'honneur que Dieu fait à Gabriel en lui confiant la mission de porter la parole qui devait obtenir le consentement de Marie et déterminer l'Incarnation.

O noble messager, je vous remercie de la fidélité avec laquelle vous avez rempli une mission d'où dépendait notre salut; je vous remercie et je vous félicite d'avoir obtenu de Marie un consentement qui assure notre rédemption, notre bonheur et notre gloire.

Parlez-moi aussi, inspirez-moi ce que je dois faire pour concevoir Jésus dans mon esprit et dans mon cœur, pour lui donner une naissance nouvelle en le rendant présent dans toutes mes pensées et dans toutes mes affections ; inspirez-moi ce que je dois dire pour le faire connaître, louer, aimer de tous ceux que ma parole peut atteindre.

Obtenez-moi d'être, comme vous, le messager du Très-Haut et de ne parler, de n'agir que pour étendre le règne du Verbe incarné sur tous les esprits et sur tous les cœurs.

10. GABRIEL ET SA MISSION

Et discessit ab illa angelus. (Luc, 1, 38.)

Et l'ange se retira.

Gabriel a rempli sa mission, il se retire. — Notre séjour habituel doit être la retraite. Ne paraissons que pour accomplir la volonté de Dieu. Ne parlons que

pour redire les paroles de Dieu. Puis rentrons dans le silence.

Mais si Gabriel disparaît aux yeux de Marie, il ne disparaît pas aux yeux des anges. Son retour au ciel est un triomphe. Tous les anges le félicitent du succès de sa mission, et lorsqu'il se prosterne au pied du trône de Celui qui l'a envoyé, les trois Personnes de l'auguste Trinité l'honorent de leur suprême approbation.

Ne serait-il pas permis de supposer que sans quitter son poste d'assistant au trône de la divine Majesté, Gabriel retourna, mais invisible, auprès de Marie pour être désormais l'ange gardien de la Mère du Verbe incarné?

Ne serait-il pas permis aussi de penser qu'à l'instant même où le Fils de Dieu s'incarna dans le sein de la Vierge, le chef des célestes milices, le grand et glorieux Michel qui le premier avait adoré d'avance le Verbe fait chair, descendit des cieux, à la tête d'une escorte formée de l'élite de chacun des neuf chœurs angéliques, pour remplir lui-même auprès du Dieu fait homme les fonctions d'ange gardien? Il convenait que le général en chef des anges se tînt constamment aux ordres du Roi suprême et qu'il l'accompagnât dans tout le cours de sa vie mortelle.

Mais ne convenait-il pas aussi que le messager de l'incarnation, qui déjà au temps de Daniel avait trouvé dans Michel un auxiliaire puissant, demeurât, avec son chef et son ami, pour remplir auprès de la Mère le rôle que Michel dut remplir auprès du Fils?

Trois anges seulement sont nommés dans l'Écriture : Michel, Gabriel, Raphaël. Ne seraient-ils pas les

représentants de l'auguste Trinité auprès des hommes et les assistants de la Trinité de la terre ?

Michel représenterait le Père céleste auprès du Verbe incarné ; Gabriel représenterait le Verbe même auprès de Marie ; Raphaël, l'ange des voyageurs, des infirmes et des affligés, représenterait l'Esprit sanctificateur et vivificateur auprès de Joseph, guide et défenseur de la sainte Famille.

INVOCATION

Nobles archanges, unissez votre prière et votre action pour la défense de la grande et sainte famille de Jésus, de Marie et de Joseph. Cette famille aujourd'hui s'appelle l'Église.

Vous, Michel, défendez-nous dans le redoutable combat que nous livre l'impiété et affermissez-nous dans l'espérance.

Vous, Gabriel, vous, force de Dieu, fortifiez-nous dans cette lutte, assurez-nous la protection de la Reine des cieux et affermissez-nous dans l'espérance.

Vous, Raphaël, vous, salut de Dieu, dirigez-nous dans le voyage de la vie, défendez-nous contre le monstre de l'impiété, délivrez-nous du démon impur, préservez-nous de la fureur des nouveaux Hérodes, conduisez-nous au ciel, affermissez-nous dans la charité, assistez-nous à notre dernier soupir afin que mourant comme Joseph entre les bras de Jésus et de Marie, nous soyons admis dans la société des trois Personnes divines, et dans la joie éternelle du Seigneur notre Dieu.

Et vous, cher ange gardien, soyez auprès de votre client le représentant fidèle des trois grands chefs des milices angéliques. Éclairez-moi, gardez-moi, dirigez-moi, gouvernez-moi. *Illumina, custodi, rege et guberna. Amen.*

RAPHAEL

L'ANGE DES VOYAGEURS, DES INFIRMES ET DES AFFLIGÉS

Nous sommes tous voyageurs : pauvres exilés nous allons de la terre au ciel, de l'exil à la patrie ; nous sommes tous infirmes, et si nous ne le sommes pas pour le corps, nous le sommes du moins par l'esprit et par le cœur ; nous sommes tous affligés, ou par les peines du corps ou par celles de l'âme. Tous nous sommes poursuivis et comme obsédés par le démon qui rôde autour de nous, cherchant à nous dévorer ; tous nous sommes aveugles sur nos intérêts les plus chers et les plus graves. Invoquons l'ange des voyageurs, des infirmes et des affligés, il nous guidera dans un chemin que nous ne connaissons pas, il nous fortifiera contre les attaques du démon, il nous délivrera de la tyrannie du péché, il nous consolera dans nos peines, il nous rendra la vue de l'esprit et la joie du cœur.

1. RAPHAEL ET LA RENCONTRE

Tunc egressus Tobias invenit juvenem splendidum, stantem, præcinctum, et quasi paratum ad ambulandum. (Tobie, v, 5.)

A peine sorti de la maison paternelle Tobie rencontra un beau jeune homme, debout, les reins ceints, comme prêt à partir.

Docile à la voix de son père, le jeune Tobie sort pour chercher un guide qui l'accompagne dans le voyage qu'il doit entreprendre. A peine a-t-il fait quelques pas, il rencontre le jeune homme qu'on vient de décrire.

Obéissez simplement, promptement. — Mais on me commande l'impossible. — Allez toujours : Dieu, s'il le faut, vous enverra un ange.

L'ange apparaît sous la forme d'un jeune homme splendide : *juvenem splendidum;* l'idée, une notion claire, tel est le premier signe et le premier effet de la présence du bon ange. Le mauvais est l'esprit de ténèbres.

L'ange est debout : *stantem.* La fermeté, quelque chose de résolu, de décidé, de déterminé, d'arrêté dans la volonté : tel est le second trait auquel se reconnaît l'ange de Dieu. Défiez-vous de l'empressement, de l'agitation, de ce je ne sais quoi de fiévreux : c'est l'attitude de l'esprit mauvais qui ne peut rester en place, parce qu'il est dans le faux : *In veritate non stetit.*

L'ange porte la ceinture autour des reins : *præcinctum;* signe de force et de sainteté. Tenez-vous droit et ferme, et vous resterez pur. Soyez maître de vos sens et

de vos passions. Vous le serez, si vous ceignez le baudrier, si vous êtes prêt à combattre toutes les inclinations molles et lâches.

L'ange semble prêt à marcher : *quasi paratum ad ambulandum.* Messager du Très-Haut, l'ange se tient toujours prêt à partir au premier signe. Soyez prêt à obéir, et à voler, s'il le faut, au bout du monde, si le service de Dieu vous y appelle.

2. RAPHAEL ET LE JEUNE TOBIE

Et ignorans quod angelus Dei esset, salutavit eum et dixit : Unde te habemus, bone juvenis? (v, 6.)

Et ne sachant pas que c'était un ange de Dieu, le jeune Tobie le salua et lui dit : D'où êtes-vous, d'où venez-vous, excellent jeune homme ?

L'ange inspire la confiance : tel est encore le caractère du bon esprit et de toute inspiration divine. Le mauvais, au contraire, est repoussant. Son aspect trouble et inquiète.

Mais cette confiance est mêlée de respect. Voyez avec quelle facilité, quelle simplicité, mais aussi avec quel respect le jeune Tobie aborde l'inconnu. On sent que dans ce jeune homme si beau et si brillant, il y avait un heureux mélange de bienveillance et de dignité qui tout en invitant et en attirant, annonçait cependant la supériorité. Tobie ne s'adresse pas à lui comme au premier venu. Il le salue d'abord : *Salutavit eum.* Puis avec une aisance et une familiarité provoquée sans doute par l'air affable et prévenant de l'ange, il lui pose une question qui semble bien directe et presque indiscrète. D'où

êtes-vous, *unde te habemus?* D'où venez-vous, bon jeune homme, *bone juvenis?*

Lorsque nous recevons quelque lumière, quelque inspiration soudaine, cherchons d'abord d'où elle vient, quel est son principe, son auteur. Ne nous livrons pas au hasard et au risque d'être trompé par l'ange de ténèbres transfiguré en ange de lumière. Le bon ange ne s'offensera pas d'une curiosité qui n'a ici rien d'indiscret, et qui n'est inspirée que par la sagesse et par la prudence.

At ille respondit : Ex filiis Israel. (v, 7.)

Et l'ange répondit : Je suis un enfant d'Israël.

Les enfants d'Israël étaient ici-bas le peuple de Dieu, comme les bons anges là-haut sont l'armée de Dieu. Raphaël prenant la forme humaine devait donc sur la terre prendre rang parmi les enfants du peuple de Dieu, parmi les enfants d'Israël.

Ainsi un jour le Fils de Dieu, le Verbe en se faisant homme se fera, non Grec ou Romain, mais enfant de Juda, un des fils d'Israël : *Ex filiis Israel.*

Admirons la condescendance des princes du ciel qui pour nous aider à monter jusqu'à Dieu et à lui devenir semblables, se font eux-mêmes semblables à nous. Du reste, il ne font que préluder à l'incarnation du Verbe et nous y préparer. Ils ne prennent, il est vrai, qu'un corps apparent, et le Verbe prendra un corps réel, un corps de chair et d'os comme le nôtre ; mais ces apparitions sensibles des esprits célestes ne laissent pas d'être comme des figures, des ombres et des annonces de la grande et réelle incarnation du Fils de Dieu se faisant fils de l'homme.

Nous n'avons rien à envier au jeune Tobie. Tout en restant invisible, un ange, dès le premier jour de notre existence, est descendu des cieux pour nous escorter et nous conduire dans le chemin de la vie. Saluons-le souvent, demandons-lui conseil dans toutes nos difficultés.

3. RAPHAEL ET LE VIEUX TOBIE

Ingressus (*angelus*) *salutavit eum* (*Tobiam seniorem*) *et dixit : Gaudium tibi sit semper.* (V, 11.)

L'ange entrant dans la maison de Tobie, le salua et lui dit : Que la joie soit toujours avec vous.

Le bon ange apporte le salut et la joie. Fussiez-vous dans les ténèbres et dans la tristesse, eussiez-vous perdu tout espoir, l'ange de lumière perce les ténèbres qui vous enveloppent, il dissipe la tristesse qui vous accable, il relève en vous l'espérance. Sa première parole est un rayon de joie : *Gaudium tibi sit semper :* toujours, oui toujours, et même au sein du malheur et de l'épreuve.

L'épreuve est l'annonce et le gage de la récompense, l'épreuve est le champ où se cueille le mérite, l'épreuve exerce la vertu, elle la manifeste et la fait éclater. Donc, au moment même où vous souffrez pour la justice, réjouissez-vous. Et quand ce serait par votre faute, réjouissez-vous encore : car l'épreuve alors, si vous l'acceptez avec résignation, deviendra une expiation et une réhabilitation : *Gaudium tibi sit semper.*

L'épreuve est temporaire ; elle passera, elle sera courte. Sa durée fût-elle d'un siècle, qu'est un siècle

comparé à l'éternité ? Qu'est la tristesse, l'affliction d'un jour, d'un siècle, comparée à la joie de l'éternité ? *Gaudium tibi sit semper.*

Forti animo esto, in proximo est ut à Deo cureris (v, 13.)

Prenez courage, sous peu Dieu vous guérira.

Même en cette vie, l'épreuve fait place à la consolation, la lumière chasse les ténèbres. Même en ce monde, à la nuit succèdent quelques beaux jours. Courage donc et soyez fort.

La force d'âme ne consiste pas seulement dans l'action, elle se montre surtout dans la passion et dans la souffrance. La patience est au-dessus de l'énergie, la fermeté au-dessus de l'activité : *Forti animo esto.*

L'ange du salut, l'ange de la guérison fortifie avant de délivrer, avant de guérir et de sauver.

Mais lorsqu'une âme est sous le coup de l'affliction, elle n'espère plus, du moins pour le temps.

Raphaël dit à Tobie : Soyez fort. Est-ce donc que la force aurait manqué à ce vieillard si résigné, si patient, si constant dans la cécité et dans la pauvreté ?

Non, la force ne manque pas à ce cœur plus ferme que le diamant. Mais Tobie est convaincu que pour lui il n'est plus en ce monde de joie sensible. Aussi lorsque l'ange ajoute : Sous peu Dieu vous guérira : *In proximo est ut a Deo cureris,* le saint vieillard prend probablement ces mots dans le sens de la mort qui enfin le délivrera de la triste vie qu'il mène depuis si longtemps.

Sans répondre à cette parole d'espérance, il s'oublie lui-même pour ne s'occuper que de son fils : Pourrez-

vous, répond-il, conduire mon fils et me le ramener, et je récompenserai un si grand service ?

Détachons-nous de la terre, du temps, de la vie présente et de ses joies. Reportons toutes nos espérances vers l'autre vie. Et cependant remplissons jusqu'à la fin les devoirs de notre position. Oublions-nous pour ne songer qu'à ceux dont la Providence nous a chargé.

Au moment où nous croyons tout perdu, l'ange du Seigneur est avec nous.

4. RAPHAEL ET LA CONDUITE

Ego ducam et reducam eum ad te. (v, 15.)

Je le mènerai et je vous le ramènerai.

L'ange est puissant, il est fidèle. Ce qu'il promet, il veut le faire, il peut le faire : il le fera. Sa conduite est sûre : il écartera tous les périls et tous les obstacles. Il saura guider son protégé, il saura le défendre.

Ainsi, envoyé par Dieu, notre Père, et par Marie, notre Mère, pour veiller sur notre berceau, sur tous nos pas et sur notre vie entière, l'ange qui nous garde a pu dire : Je le mènerai et je le ramènerai.

De notre part, cependant, une condition est requise. Il nous faut la confiance et la docilité du jeune Tobie : à l'exemple de ce pieux jeune homme, invoquons notre ange, consultons-le dans les doutes.

Ego sum Azarias Ananiæ magni filius. (v, 18.)

Je suis Azarias, fils du grand Ananias.

Le nom d'*Azarias* signifie *secours de Dieu;* celui

d'*Ananias* veut dire : *Dieu a entendu, a exaucé,* ou *a eu pitié.*

Raphaël, en effet, est l'*auxiliaire* envoyé par Dieu qui dans sa *miséricorde a entendu* et qui a *exaucé* la prière du vieux Tobie. Il est l'une des plus nobles créatures, l'un des fils les plus distingués de l'Ananias suprême : *Ananiæ magni filius.*

Prions : Dieu nous entend ; il nous exaucera. Il aura compassion de nos douleurs, de nos afflictions, de nos misères et de nos larmes ; il nous enverra son ange pour nous consoler et nous secourir.

Credo quod angelus Dei bonus comitetur ei. (v, 27.)

Je crois qu'un bon ange envoyé de Dieu l'accompagne.

Après le départ de Tobie sa mère ne peut se consoler. N'eût-il pas mieux valu renoncer au recouvrement de l'argent prêté à Gabélus que d'exposer un fils unique aux périls d'un si long voyage ?

Le vieux Tobie console son épouse et la rassure. Ne pleurez pas, lui dit-il, notre fils parviendra heureusement au terme de ce voyage, et il nous reviendra, et vos yeux le reverront.

Vos yeux ! Il ne parle pas des siens. Malgré la bonne parole de l'ange, il n'ose espérer une guérison qui serait un miracle. Il se croit toujours condamné aux ténèbres pour le reste de sa vie. Mais sa foi et son espérance demeurent invincibles.

Credo, je crois, j'ai confiance, je tiens pour certain qu'un bon ange envoyé de Dieu accompagne notre fils, et que ce cher fils nous reviendra dans la joie.

Oui, vénérable vieillard, votre fils vous reviendra :

et cum gaudio. Avec lui reviendra la joie, la joie de son retour, la joie de sa présence, la joie d'un saint mariage, la joie d'une belle fortune, et, ce que vous n'avez pas espéré, la joie de le voir de vos yeux.

Vous parlez mieux encore que vous ne pensez, lorsque vous dites : Je crois qu'un bon ange envoyé de Dieu l'accompagne. Vous croyez à la présence d'un ange invisible. Or cet ange de Dieu, cet ange si bon, vous l'avez entendu, votre épouse l'a vu, votre fils le voit. Cet ange est précisément ce jeune homme beau, gracieux, aimable, auquel vous avez confié votre unique et bien-aimé.

C'est au moment où tout espoir est perdu que la joie est sur le point de nous être rendue.

5. RAPHAEL ET LE POISSON

Apprehende branchiam ejus et trahe eum ad te. (VI, 4.)
Prenez-le par les ouïes et tirez-le à vous.

Le jeune Tobie s'apprêtait à se laver les pieds dans le Tigre, lorsqu'il aperçut un poisson énorme qui de son côté s'apprêtait à le dévorer. A cette vue le jeune homme pousse un cri : Seigneur, il se jette sur moi !

Sans s'émouvoir, l'ange répond : Prenez-le par les ouïes et tirez-le à vous. Et Tobie saisit le poisson par les ouïes et le tira hors de l'eau. Dès qu'il fut à terre ce monstre, tout à l'heure si menaçant, se prit à palpiter aux pieds du jeune homme.

Lorsque nous cherchons un soulagement sensible, même légitime, soyons sur nos gardes. Le démon veille, prêt à saisir les moindres occasions ; il rôde cherchant,

épiant l'instant de nous dévorer : *Circuit quærens quem devoret.* Les tentations les plus violentes surviennent souvent à propos des démarches les plus innocentes. Alors, sans tarder, prions, appelons notre bon ange.

Mais la prière ne suffit pas, joignez-y l'effort et l'action.

Les eaux, par leur mobilité, peuvent figurer les sens, les passions et l'imagination. La terre, par sa solidité peut représenter la raison et la foi.

Retirons de la région des sens et de la passion la pensée, l'affection ou l'image qui porte au mal. Amenons-la dans les sphères de la raison et de la foi. La sensualité et la passion perdent leur attrait et leur force sur le terrain spirituel.

Exenlera hunc piscem, et cor ejus, et fel, et jecur repone tibi. (VI, 5.)

Videz ce poisson, et réservez le cœur, le fiel et le foie.

Ce monstre représente le péché, le vice, surtout le vice dominant. Ce n'est pas assez de vaincre la tentation, ce n'est pas assez d'éviter le péché, il faut réduire le tentateur à l'impuissance de renouveler l'attaque, il faut *éventrer* le vice, il faut en finir avec le péché.

Arrachez-lui le cœur : détruisez en vous-même toute affection au vice, éteignez les ardeurs sensuelles. A cette condition vous serez délivré du démon de l'impureté.

Le fiel du poisson rend la vue. Les amertumes du vice, les tristes effets du péché aident à comprendre qu'il est le mal, le grand mal, l'unique mal.

Soyez docile aux inspirations du bon ange, et vous

apprendrez à tirer le bien du mal. Alors les tentations même deviendront pour vous un moyen de purification et une source de lumière.

6. RAPHAEL ET LE DÉMON

Audi me et ostendam tibi qui sunt quibus prævalere potest dæmonium. (VI, 16.)

Écoutez-moi et je vous montrerai quels sont ceux que le démon peut vaincre.

Raphaël enseigne au jeune Tobie les moyens de se préserver de la mort qui a frappé jusqu'ici tous les époux de Sara. Écoutons et suivons cet avis, et nous serons préservés de la mort du péché.

C'est par les sens surtout que le démon nous surprend. C'est par la sensualité plus encore que par l'orgueil qu'il a renversé le genre humain dans la personne de nos premiers parents. Veillons, soyons sur nos gardes. Ne cédons pas à l'entraînement des sens, et prions : Vigilance et prière, tels sont les deux grands moyens que l'ange enseigne à son protégé.

Le démon ne prévaut que sur ceux qui chassent Dieu de leur pensée : *Hi qui conjugium ita suscipiunt ut Deum a se et a sua mente excludant*, pour se livrer à la passion comme le cheval et le mulet, comme l'animal sans intelligence : *et suæ libidini vacent, sicut equus et mulus quibus non est intellectus.* Sur ceux-là le démon a tout pouvoir : *habet potestatem dæmonium super eos.*

Soyez donc maître de vos sens, dominez la passion ; soyez tout entier à la prière : *Continens esto, et nihil aliud nisi orationibus vacabis.*

Ces conseils peuvent s'appliquer à toutes les circonstances de la vie : ils renferment le secret de vaincre toutes les tentations. Tel sera le conseil qui nous sera donné en deux mots par le Maître : *Vigilate et orate.* Veillez et priez.

Tunc Raphael angelus apprehendit dæmonium et religavit illud in deserto superioris Ægypti. (VIII, 3.)

Alors l'ange Raphaël saisit le démon et il l'enchaîna dans le désert de l'Égypte supérieure.

L'Égypte figure le monde ; l'Égypte supérieure peut figurer le grand monde. Le monde est un désert. La vie en est absente ; il n'y vient ni fleurs, ni fruits. Il ne s'y rencontre aucun aliment, ni pour l'intelligence, ni pour la volonté. Tout y est faux et mal. La vérité n'y est pas comprise, pas même admise. La vertu en est bannie. C'est là que le démon réside et règne. C'est de là, comme de son quartier général, qu'il sort pour attaquer les hommes de bien qui, par la foi et par la vertu, sont dans le monde sans être du monde, ou qui vivent entièrement séparés de ce monde corrompu et corrupteur.

Adressez-vous à l'ange Raphaël. Il vous délivrera du démon qui domine ce monde. C'est surtout le démon impur.

Mais sortez du monde, ou si vous ne le pouvez pas, séparez-vous-en par le mépris de ses maximes et de ses exemples.

7. RAPHAEL ET LA GUÉRISON

Dixitque Raphael ad Tobiam : .... Et videbit pater tuus lumen cœli et in aspectu tuo gaudebit. (XI, 8.)

Et Raphaël dit à Tobie : .... Et votre père verra la lumière du ciel, et à votre vue il se réjouira.

L'ange explique au jeune Tobie ce qu'il devra faire pour rendre la vue à son père. Certains interprètes pensent que le fiel du poisson possédait naturellement la vertu de guérir les yeux. La chose est possible. Souvent les anges se bornent à éclairer les hommes sur les moyens naturels qu'ils doivent employer pour réussir dans leurs desseins. Leur intervention n'en était pas moins nécessaire, soit pour nous apprendre ce que nous ignorions, soit pour nous rappeler ce que nous avions oublié.

Observons ici une double joie que procure l'assistance angélique.

Lumen cœli, la lumière céleste ; ils nous la rendent par leurs inspirations, ils nous font voir et apprécier les choses du ciel : telle est la première joie.

Et in conspectu tuo gaudebit, et votre père à votre vue se réjouira. Les anges nous montrent le prochain au vrai point de vue. La passion nous aveuglait sur les qualités de nos frères et ne nous laissait voir que leurs défauts. L'inspiration angélique dessille nos yeux. La vue des vertus et des bonnes qualités du prochain nous le font paraître aimable et réjouit notre cœur.

8. RAPHAEL ET LA RECONNAISSANCE

Quid possumus dare viro isti sancto, qui venit tecum? (XII, 1.)

Que pouvons-nous donner à cet homme saint qui est venu avec toi?

Que pouvons-nous rendre, nous aussi, à l'ange du Seigneur? Il nous conduit, il nous dirige ; il nous indique ce que nous devons faire pour échapper au démon qui cherche à nous dévorer, ou à nous entraîner dans le vice impur. Il nous montre le parti que nous pouvons tirer des tentations même et des maux de cette vie ; il nous procure jusqu'aux biens temporels ; il étend sa protection sur tous ceux qui nous sont chers ; il nous éclaire, il nous rend la vue et la joie.

Ces bons offices sont figurés par ceux que Raphaël rendit au jeune Tobie et à sa pieuse famille. Il conduisit et ramena heureusement le jeune homme : *Me duxit et reduxit sanum ;* il se chargea de requérir et de rapporter l'argent prêté à Gabélus ; il procura au jeune homme un heureux mariage ; il relégua au loin le démon qui s'était acharné contre la vertueuse Sara, et il ramena la joie dans la famille de la jeune personne ; il avait d'abord délivré le jeune Tobie du monstre qui allait le dévorer, et il venait de couronner tant de faveurs en rendant au vieux Tobie la lumière du ciel. Enfin, par lui, conclut le jeune homme, nous avons été comblés de biens : *Et bonis omnibus per eum repleti sumus.*

Pour tout cela que lui offrirons-nous? Prions-le

d'agréer la moitié des biens que nous a procurés ce voyage.

Que pouvons-nous offrir à un ange ? Nous avons un cœur. Offrons-lui l'hommage de la reconnaissance. Voilà tout ce qu'il demande, non pour lui-même, mais pour le Dieu qui l'a envoyé.

9. RAPHAEL ET L'ÉPREUVE.

Quando orabas cum lachrymis et sepeliebas mortuos... ego obtuli orationem tuam Domino. (XII, 12.)

Lorsque tu priais avec larmes et que tu ensevelissais les morts... j'ai offert ta prière au Seigneur.

Prions et faisons le bien : que les hommes le sachent ou l'ignorent, peu importe. L'ange du Seigneur nous voit, et il présente à Dieu nos prières et nos œuvres. Quoi qu'il advienne, tôt ou tard, nos prières seront exaucées et nos œuvres récompensées. Pas toujours en cette vie, certainement dans l'autre.

Et même réjouissons-nous, quand nous n'obtenons pas en ce temps la délivrance des maux qui nous accablent, ou les biens que nous désirons, ou lorsque nos bonnes œuvres au lieu du bien attirent sur nous le mal: telles que, par exemple, les critiques et les mépris de la part des hommes, les persécutions et les tribulations, les souffrances, les infirmités, les maladies, et enfin la mort.

Souvenons-nous que rien n'est perdu. L'ange a tout recueilli. Au ciel nos prières seront exaucées, nos vœux comblés, nos désirs dépassés, nos œuvres rémunérées au centuple et à l'infini. Souvent même et pres-

que toujours un à-compte nous sera concédé d'avance dès cette vie.

Et quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. (XII, 13.)

Et parce que tu étais agréable à Dieu, il a fallu que la tentation t'éprouvât.

Étrange récompense de la prière et de la vertu! Vous plaisez à Dieu et il se plaît à vous éprouver! Vous vous dépensez pour le servir et il vous abandonne. Vous ne désirez la santé, la force, la vue que pour travailler à le faire connaître et aimer ; il vous ôte la vue, la force et la santé! Ce procédé est renversant pour la raison. Comment l'expliquer? Le voici.

Quelque pur que soit notre amour pour Dieu, quelque désintéressé que soit notre zèle pour le prochain, il s'y glisse presque toujours un secret amour de nous-même. Le dévouement, le travail, la peine, le sacrifice même offrent un charme délicat qu'on se plaît à goûter et à savourer. Souvent aussi, malgré nos protestations les plus intimes et les plus sincères, nous ne sommes pas mécontents que le monde sache et voie nos œuvres.

Dans notre intérêt et pour notre honneur, Dieu veut nous dégager, nous purifier et nous affranchir de ces attaches subtiles et de ces complaisances cachées, de ces vanités imperceptibles d'un amour propre que nous ignorons nous-même.

Il veut enfin nous assurer un mérite plus grand, une récompense plus complète, une gloire plus pure et plus éclatante.

Si nous demeurons fermes, constants et immobiles sous

le coup de l'épreuve, il sera démontré que nous aimons Dieu pour lui-même, que dans nos œuvres nous cherchons uniquement son service et sa gloire, que le mobile de notre charité et de notre zèle envers le prochain ne fut ni la satisfaction personnelle, ni l'intérêt propre, ni la vanité ou la recherche de la gloire humaine.

La tentation et l'épreuve sont donc un bienfait divin, mais qui n'est accordé qu'aux âmes d'élite, aux cœurs forts, aux vrais imitateurs ou aux vrais précurseurs de Jésus et de Jésus crucifié. Quand Dieu nous éprouve, il nous traite comme il a traité le Fils bien-aimé en qui il met toutes ses complaisances. *Et quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.*

Rassurez-vous, cependant ; même ici-bas, il y aura une compensation. Après la mort en croix, suit la résurrection ; après les ignominies de la passion, suivent les apparitions glorieuses, même sur cette terre et avant l'Ascension.

Poussé à bout Tobie ne demandait plus que la mort ; la jeune Sara, de son côté, ne pouvant plus supporter la vie, n'espérait plus, elle aussi, que la mort.

L'ange est envoyé pour rendre au vieux Tobie les joies, même de cette vie, et pour rendre à Sara le bonheur, même ici-bas : *Et nunc misit me Dominus ut curarem te et Saram uxorem filii tui a dæmonio liberarem.* Et le Seigneur m'a envoyé pour vous guérir et pour délivrer du démon Sara, l'épouse de votre fils.

10. RAPHAEL ET LA MANIFESTATION

Ego enim sum Raphael, unus ex septem qui astamus ante Dominum. (XII, 15.)

Je suis Raphaël, un des sept anges qui se tiennent devant le Seigneur.

Parmi les anges il en est sept qui sont comme les assistants au trône divin. Qui dira leur fonction et leur dignité ? Et c'est un ange de ce rang que Dieu a envoyé au jeune Tobie pour le conduire et pour le diriger dans un voyage dont l'objet était purement temporel !

Combien les attentions et les prévenances de la bonté divine dépassent nos prières et nos désirs ! Le vieux Tobie demande la mort, Dieu lui envoie un des premiers princes de la cour céleste pour lui rendre, avec la vue, les joies les plus pures et les plus innocentes de la vie présente.

Quand donc comprendrons-nous la Providence et ses bontés ? Quand donc rejetterons-nous dans le cœur de Dieu toutes nos sollicitudes ? Quand lui accorderons-nous une confiance entière et obstinée ? Disons avec Job : Lors même qu'il me tuerait, j'espérerai en lui. *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.* (JOB, XIII, 15.)

Pax vobis, nolite timere... Benedicite Deum et narrate omnia mirabilia ejus. (XII, 17, 20.)

La paix soit avec vous, ne craignez point... Bénissez Dieu et racontez ses merveilles.

Il semble que nous oublions Raphaël : en cela même nous suivons ses instructions. Il veut être oublié. Il

ordonne de rapporter à Celui qui l'envoie tous les bienfaits dont il n'a été que l'instrument. S'il était avec le jeune Tobie, c'était par la volonté de Dieu : c'est Dieu qu'il faut bénir, c'est Dieu qu'il faut chanter.

Je paraissais boire et manger avec vous : mais je vis d'un aliment et d'une boisson invisibles pour l'homme. Cet aliment, cette boisson, c'est Dieu même : Voir Dieu tel qu'il est, voilà la vie de l'entendement ; vouloir ce que Dieu veut, voilà la vie de la volonté.

Il est temps que je retourne à Celui qui m'a envoyé. Pour vous, ne songez qu'à bénir Dieu et à le faire bénir par le récit des merveilles qu'il a opérées en votre faveur. Cela dit, l'ange disparaît, et ils ne le revirent plus.

Faisons le bien ; accomplissons la volonté divine. Notre mission finie, disparaissons, faisons-nous oublier. Ne laissons qu'un souvenir de notre passage : la paix, *Pax vobis ;* cette paix bannit la crainte, elle met au-dessus des craintes de ce monde, elle établit à jamais le cœur dans la confiance en la bonté divine.

INVOCATION

Saint Raphaël, vous avez heureusement conduit le jeune Tobie : conduisez aussi les agonisants dans ce dernier voyage qui doit les mener au terme final du grand pèlerinage de la vie ; vous avez délivré le jeune Tobie du monstre qui allait le dévorer : délivrez les agonisants du monstre infernal qui s'apprête à les saisir et à les entraîner aux enfers ; vous avez chassé le démon

qui obsédait Sara : chassez les démons qui entourent les malheureux agonisants ; vous avez rendu la vue au vieux Tobie : ouvrez les yeux aux pauvres mourants sur le triste état de leur âme et de leur corps, sur la justice et sur la bonté de Dieu, afin que la crainte de l'enfer et l'espérance du pardon leur assurent le salut.

A. M. D. G.

SOUVENIR

DES

EXERCICES SPIRITUELS

PRINCIPE ET FONDEMENT

1. D'où venez-vous? — De Dieu, qui seul a pu me donner l'existence et la vie.

2. Où allez-vous? — A Dieu, qui seul peut satisfaire le désir que j'ai d'un bonheur éternel.

3. Le reste — richesse ou pauvreté, santé ou maladie, honneur ou mépris, vie longue ou vie courte, — tout cela m'est indifférent.

4. Dieu seul me suffit; mais il me faut Dieu.

PREMIÈRE SEMAINE

5. Le mal, le grand mal, le seul mal, c'est le péché.

6. Le péché a foudroyé l'ange; le péché a terrassé l'homme; le péché a creusé l'enfer.

7. Tous les biens perdus à jamais; tous les maux réunis pour toujours ; l'éternité du malheur : voilà l'enfer.

8. Dieu est si beau ! et je ne le verrai jamais ! Dieu est si bon ! et je ne l'aimerai jamais !

9. Je mourrai, — une fois, une seule fois, — bientôt, — plus tôt que je ne pense, — et, probablement, comme j'aurai vécu.

10. Et alors, Dieu me demandera compte même d'une parole inutile ! — Que serait-ce d'une journée, d'une année, de toute une vie inutile ? Que serait-ce d'une heure coupable, d'une vie criminelle ?

11. Plutôt mourir que de me séparer de Dieu par le péché.

SECONDE SEMAINE

12. Jésus, mon Sauveur et mon Roi, m'appelle à partager ses travaux et ses combats pour le salut du monde. Serai-je sourd à sa voix ?

13. Me voici, ô mon Jésus ; apprenez-moi à vous connaître, à vous aimer et à vous suivre.

14. Marie a dit : *Fiat*, qu'il me soit fait selon votre parole : Et le Verbe s'est fait chair. — Ainsi par la foi et par l'obéissance je serai puissant de la puissance même de Dieu pour établir le règne de Jésus et dans mon cœur et dans tous les cœurs.

15. Vie cachée, obéissance : telle est la préparation la plus efficace aux grandes choses.

16. Deux étendards sont levés, deux chefs réclament

la royauté universelle : l'un pour perdre, c'est Lucifer ; l'autre pour sauver, c'est Jésus-Christ.

17. Lucifer promet les richesses et les honneurs ; mais il ne donne que l'orgueil, et l'orgueil engendre tous les vices.

18. Jésus-Christ donne la pauvreté et les opprobres ; mais il assure l'humilité, et l'humilité engendre toutes les vertus.

19. Par l'humilité, soumis à Dieu, mais à Dieu seul et à ceux qui le représentent, je serai libre de la liberté des enfants de Dieu, et je mépriserai les éloges du monde aussi bien que ses mépris.

20. L'humilité est la soumission à la volonté de Dieu et comprend trois degrés :

I. Plutôt tout perdre, tout souffrir et mourir que de commettre un seul péché mortel.

II. Plutôt tout perdre, tout souffrir et mourir que de commettre le péché véniel.

III. Renoncer aux richesses et aux honneurs pour vivre pauvre avec Jésus pauvre, et méprisé avec Jésus méprisé.

21. Vie publique : une seule pensée, une seule parole, une seule œuvre la résume : l'Évangile, ce qui veut dire l'annonce du règne de Dieu. — Le règne de Dieu, c'est l'Église, militante ici-bas, triomphante là-haut.

22. Tel sera donc l'objet constant de toutes mes pensées, de toutes mes paroles, de toutes mes actions : Le règne de Dieu par Jésus-Christ, — le règne de Jésus-Christ par l'Église.

Mais il faudra lutter ; mais il faudra souffrir.

TROISIÈME SEMAINE

23. Je souffrirai. Réduit à l'agonie avec Jésus, avec Lui je redirai : O Père, que votre volonté se fasse et non la mienne.

24. Je souffrirai. Obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix, avec Jésus je me laisserai crucifier plutôt que de reculer d'un pas, quand il s'agira de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

QUATRIÈME SEMAINE

25. C'est dur. Mais après la mort du temps, la vie de l'éternité ; mais après le mont du Calvaire, le mont des Oliviers ; après la passion, la résurrection ; après la croix, la gloire.

CONCLUSION

26. A l'œuvre donc : c'est par les œuvres bien plus que par les paroles que se montre le véritable amour.

27. A celui qui m'a donné tout ce que je suis, tout ce que j'ai, tout ce que je puis, que pourrais-je refuser ?

28. A celui qui tant de fois déjà s'est donné à moi tout entier, à celui qui veut se donner à moi pour toujours, je veux me donner et je me donne moi-même, moi et toute mon intelligence, moi et toute ma liberté, à jamais et pour toujours. Amen. Alleluia.

29. Cœur de Jésus, par le Cœur immaculé de Marie,

et par le Cœur très fidèle de Joseph, je vous donne et je vous consacre mon Cœur.

30. Méditez ces choses, occupez-vous-en (*in his esto*) afin que tout le monde voie le progrès que vous faites... Car en vous conduisant ainsi vous vous sauverez vous-même et vous sauverez ceux qui vous écoutent. (S. *Paul à Timothée*, I, IV, 15, 16.)

ORDRE DU JOUR

Qui ordini vivit, Deo vivit.
Vie réglée, vie divine

Lever a heure fixe. — ✝ Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. — Jésus, Marie, Joseph. — Résolution de combattre le défaut dominant. — Penser au sujet sur lequel on veut méditer. — S'habiller promptement, décemment, simplement.

2. Prière du matin. — Notre Père. — Je vous salue, Marie. — Je crois en Dieu. — Je confesse à Dieu. — Commandements de Dieu et de l'Église. — Actes de Foi, d'Espérance et de Charité. — Mon bon ange, gardez-moi. — Mes saints Patrons, protégez-moi.

3. Méditation. — Lisez quelques versets de l'Évangile ou de l'*Imitation*, arrêtez-vous à chaque verset, et prenez la résolution de conformer votre vie à ce que vous avez lu.

Résolution : 1° Plutôt la mort que le péché ;

2° Tout pour Dieu seul par le Cœur de Jésus.

4. Messe. — Tous les Dimanches. — Tous les jours même, si vous le pouvez. — Pendant la messe : adorez,

remerciez, repentez-vous, demandez ; — ou méditez sur la Passion de Jésus-Christ ; — ou récitez le chapelet.

5. Chapelet. — Tous les jours, s'il se peut. — Du moins une dizaine. — En le récitant, rappelez-vous les mystères : 1° *Joyeux :* Annonciation, Visitation, Nativité, Purification, Recouvrement de l'Enfant Jésus ; 2° *Douloureux :* Agonie, Flagellation, Couronnement d'épines, Portement de la Croix, Crucifiement ; 3° *Glorieux :* Résurrection, Ascension, Descente du Saint-Esprit, Assomption, Couronnement de Marie.

6. Présence de Dieu. — Marche devant moi, et tu seras parfait. *Ambula coram me, et esto perfectus.* — Au commencement de vos actions, dans les difficultés, dans les souffrances, surtout dans les tentations, recourez à Dieu, avec confiance et constance, par le Cœur sacré de Jésus, par le Cœur immaculé de Marie, par le Cœur très pur de Joseph.

7. Devoirs. — Soyez exact à remplir les devoirs de votre état. — Faites bien tout ce que vous faites, à l'exemple de Jésus qui a bien fait toutes choses. *Bene omnia fecit.* — Excellez et distinguez-vous, non par vaine gloire, mais pour fermer la bouche à ceux qui calomnient la religion comme inconciliable avec les obligations de la vie présente. *In omnibus operibus tuis præcellens esto* (*Eccli.*, xxxiii, 23), *ut in eo quod detrahunt vobis confundantur.* (Petr., iii, 16.)

8. Relations. — Envers les supérieurs : respect et obéissance, sans bassesse et sans servilité. — Envers les inférieurs : douceur et fermeté, sans faiblesse et sans rigueur ; — Envers les égaux : complaisance et liberté,

sans peur et sans fierté. — Envers tous : charité, toujours ; respect humain, jamais.

9. Lecture. — L'Évangile du dimanche. — Un chapitre du Catéchisme ou de l'*Imitation*. — La vie du Saint du jour.

10. Prière du soir. — Notre Père. — Je vous salue, Marie. — Je crois en Dieu. — Examen de conscience sur les commandements et sur le défaut dominant. — Je confesse à Dieu. — Acte de contrition. — Mon bon ange, gardez-moi. — Mes saints Patrons, protégez-moi.

11. Coucher. — Avant le sommeil, récitez un *Ave Maria* pour les agonisants et pour les âmes du Purgatoire. — Pensez au sujet de la méditation du lendemain. — Rappelez-vous la mort, le jugement, le ciel, l'enfer.

(Chaque année.)

12. — Confession et communion, au moins à Pâques. — S'il se peut, tous les mois, — mieux tous les dimanches, — au moins aux plus belles fêtes.

RÉSOLUTIONS

1. Je ne souffrirai pas que devant moi l'on blasphème le saint nom de Dieu, qu'on insulte la religion, la sainte Église ou ses ministres.

2. — Je m'efforcerai de détruire les mauvais livres et les mauvais journaux, et de répandre les bons.

3. — Jamais, hors le cas de nécessité, je ne travaillerai ou ferai travailler aux jours défendus.

4. — J'encouragerai les artisans et les marchands qui respectent le repos du saint jour, en leur donnant ma

pratique, et, au contraire, je me ferai un devoir de la retirer à ceux qui, par la violation de la loi divine, ne craignent pas d'attirer sur la société les malédictions du ciel.

5. — Dans la personne de mes parents et de mes supérieurs spirituels et temporels, je respecterai l'autorité de Dieu dont ils sont les représentants, et je leur obéirai en tout ce qui ne sera pas contraire à la loi divine.

6. — Sachant que le pouvoir n'existe que pour réprimer la liberté du mal et pour assurer la liberté du bien, je ne souffrirai dans ceux qui dépendent de moi aucune parole, aucune action contraires à la religion et aux bonnes mœurs.

7. — Je ne négligerai rien pour assurer la liberté de l'enseignement chrétien, et je combattrai de tout mon pouvoir l'éducation impie, indifférente ou immorale.

8. — J'userai de toute mon influence pour faire disparaître tout ce qui peut offenser les bonnes mœurs, tels que livres, images, statues, costumes, toilettes, fêtes et réunions trop libres.

9. — Je me ferai un bonheur de concourir, selon mes moyens, à la propagation de la foi, au soulagement des pauvres, à toutes les œuvres de religion et de charité.

10. — Sachant que le respect humain est une folie et une lâcheté, je me ferai gloire de me montrer catholique par l'observation des lois de l'Église sur la fréquentation des sacrements, sur l'assistance aux offices, et sur le jeûne et l'abstinence aux jours marqués.

ENGAGEMENT

Voulant réparer les outrages que le Cœur de Jésus, notre Seigneur et Roi, reçoit chaque jour dans la divine Eucharistie et dans la sainte Église, je m'engage à me déclarer en tout, partout et toujours, chrétien et catholique, par la profession sincère de toutes les vérités de la foi, par la détestation des erreurs et des sociétés condamnées par les Papes, par l'observation des commandements de Dieu et de l'Église, par la fréquentation des sacrements, spécialement par la sanctification du dimanche et par la propagation des bons livres, et enfin par le zèle à étendre le règne du Cœur de Jésus.

Ainsi Dieu me soit en aide, par le sacré Cœur de Jésus, par le Cœur immaculé de Marie, par saint Joseph, patron de l'Église, par l'archange saint Michel et par tous mes saints Patrons.

TABLE ANALYTIQUE

LES EXERCICES SPIRITUELS..... 1

TROISIÈME SEMAINE..... 1
AVERTISSEMENTS..... 1
Le 3e prélude..... 2
Trois points nouveaux..... 2
4e point : Comment Jésus-Christ souffre..... 2
5e point : Comment la divinité se cache..... 3
6e point : Ce que je dois souffrir..... 3
Les colloques..... 3
Modification de la 2e addition..... 5
Modification de la 6e addition..... 6
L'examen particulier..... 6
Mystères à méditer..... 7
LA PASSION..... 11
PREMIER TABLEAU. — LES PERSONNES..... 15
Les adversaires..... 16
Lucifer..... 16
Caïphe..... 20
Judas..... 22
Hérode..... 23
Les valets..... 24
Le peuple..... 25
Pilate..... 29
Les auxiliaires..... 31

Le Père céleste..... 32
La Mère..... 33
Les saintes femmes..... 33
Les Apôtres..... 35
Le peuple..... 37
Les grands..... 39
JÉSUS..... 40
Le prophète..... 41
Le roi..... 42
Le prêtre..... 43
SECOND TABLEAU.— L'ACTION OU LE SACRIFICE. 47
Jésus sacrifie ce qu'il a..... 48
Amis..... 48
Réputation..... 50
Honneur..... 54
Sa Mère..... 58
Son Père céleste..... 59
Jésus-Christ sacrifie ce qu'il est..... 60
Sa divinité..... 61
Son corps..... 61
Note sur le Cœur de Jésus..... 65
Son âme..... 66
Conclusion..... 72
TROISIÈME TABLEAU. — LE DRAME DE LA PASSION..... 75
Nomen super omne nomen..... 75
Le conseil des Juifs..... 77
L'agonie..... 78
L'arrestation..... 82
Le premier tribunal..... 84
Le jugement..... 89
Ecce homo..... 91
Le second tribunal..... 93
L'accusation..... 95
La royauté de Jésus..... 101
La politique..... 105
La cour..... 107

Le peuple 108
La flagellation 112
La voix du peuple 115
Suprême effort de Pilate 118
Suprême effort des pontifes 120
La sentence 121
La Croix 125
Stabat Mater 129
Les dernières paroles 132
Il est mort 135
Conclusion : Regnavit à ligno Deus 138

QUATRIÈME SEMAINE 143
Avertissements 143
Les préambules 143
Deux points nouveaux 144
4e Comment la divinité se montre 144
5° Comment Jésus console ses amis 144
Ordre des méditations 144
Modifications aux additions 2e, 6e, 7e, 10e 145
2e addition : Dès le réveil : Joie et allégresse 145
6e addition : Pendant le jour : Penser à la gloire céleste 145
7e addition : Usage des créatures 145
10e addition : Usage des pénitences 146
La Résurrection 147
I. *Triomphe de Jésus* 148
1° Jésus triomphe de la malice de ses ennemis par la disparition de son corps 148
Jésus aux limbes 149
Le tombeau 150
Les gardes 151
Il n'est plus là 154
2° Jésus triomphe de la défiance de ses amis par ses apparitions 155
Apparition à Marie 156
Quis revolvet lapidem 157

Apparition à Madeleine..... 158
Apparition aux saintes femmes..... 160
Apparition aux disciples d'Emmaüs..... 162
Apparition aux apôtres..... 164
Nisi videro... non credam..... 165
La grande attestation..... 168
Apparition à Thomas..... 169
Il faut croire..... 171
II. *Triomphe du chrétien*..... 172
1° Triomphe personnel..... 173
a) Résurrection des âmes..... 173
b) Résurrection des corps..... 174
D'après la raison..... 175
D'après la foi..... 178
Les deux immortalités..... 181
Impassibilité..... 181
Subtilité..... 181
Agilité..... 182
Clarté..... 182
2° Triomphe social ou triomphe de l'Église..... 183
Série des triomphes de l'Église..... 184
Les persécuteurs..... 184
Les hérésies..... 185
Les barbares..... 185
Les musulmans..... 185
Les rois et les légistes..... 186
Les protestants..... 186
La Révolution..... 187
Confidite : ego vici mundum..... 189
Récapitulation..... 191

CONTEMPLATION POUR OBTENIR L'AMOUR DE DIEU..... 193
Premier avis : L'amour et les œuvres..... 194
Second avis : L'amour, communication mutuelle..... 195
1er *préambule :* Moi devant Dieu et devant la cour céleste..... 196
2e *préambule :* Connaissance des biens reçus de Dieu. 197

I^er point : Bienfaits de Dieu 198
1° Dans l'ordre de la création ou de la nature..... 199
a) Hors de moi..... 199
b) En moi..... 199
2° Dans l'ordre de la rédemption ou de la grâce 200
a) Avant l'incarnation..... 200
b) Depuis l'incarnation..... 201
3° Dans l'ordre de la vision béatifique ou de la gloire. 202
Offrande..... 203
II^e point. Présence de Dieu..... 206
Dans les créatures..... 206
En moi, comme en son temple et en son image..... 206
a) Selon la nature..... 206
b) Selon la grâce 208
c) Selon la gloire..... 209
III^e point : Action de Dieu..... 210
1. Dans les cieux — Symbolisme 212
2. Dans les éléments — Symbolisme..... 216
3. Dans les plantes — Symbolisme..... 218
4. Dans les animaux — Symbolisme 220
5. Dans l'homme..... 222
A) Dans la nature 222
B) Dans la grâce..... 223
a) Préparant l'incarnation..... 224
b) Accomplissant l'incarnation 224
c) Continuant l'incarnation..... 225
C) Dans la gloire..... 226
Travaillez avec Dieu..... 227
Travaillez pour Dieu 228
IV^e point : Union à Dieu..... 230
Folie du péché 232
Sagesse et vertu suprême..... 234
Folie du rationalisme et du libéralisme..... 235
Crime du rationalisme et du libéralisme 237
Nécessité de combattre..... 239
Colloque..... 241

LES TROIS MANIÈRES DE PRIER 245
Première manière 247
Les commandements 248
Les péchés capitaux 249
Les puissances de l'âme et les sens corporels 249
Seconde manière de prier 251
Troisième manière de prier 253
Application de la 2e manière 255
Le Symbole des Apôtres 255
L'Oraison dominicale en union avec le Cœur de Jésus. 295
La Salutation angélique 305
Le Psaume CIX : Dixit Dominus 307
LES RÈGLES 333
Règles pour discerner les esprits (1re semaine) 333
I. Tactique des deux esprits 338
Règl. 1re A l'égard de ceux qui vont de mal en pis. 338
2e A l'égard de ceux qui vont du bien au mieux... 339
II. Effets de l'action des deux esprits 340
3e Consolation 340
4e Désolation 345
III. A) Conduite à tenir dans la désolation 346
5e Constance 346
6e Prière, examen, pénitence 347
7e Confiance 348
8e Patience 350
9e Causes de la désolation 350
1. Tiédeur 351
2. Épreuve 351
3. Leçon d'humilité 352
B) Conduite à suivre dans la consolation 352
10e Préparation au combat 352
11e Humilité 353
IVe Caractère et procédé de l'ennemi : Comparaisons. 353
12e La femme 353
13e Le séducteur 355
14e Le brigand 356
Règles pour discerner les esprits (2e semaine) 358

1re Dieu et l'ange : Joie spirituelle..... 358
Le démon : Trouble..... 359
2e Consolation sans cause précédente : Dieu..... 360
3e Consolation avec cause : Bon ou mauvais esprit.. 362
4e Procédé du démon..... 363
5e Examen du cours des pensées..... 363
6e Noter le point de déviation..... 364
7e Marche des divers esprits selon nos dispositions.. 365
8e Veiller sur le temps qui suit la consolation..... 366
Règles pour distribuer les aumônes..... 368
1re Aumônes aux proches 368
2e Que conseillerez-vous à un autre ?..... 369
3e Quel parti voudriez-vous avoir pris à l'heure de la mort ? 369
4e A l'heure du jugement ?..... 369
5e Rectifier l'affection envers les proches..... 370
6e Usage des biens ecclésiastiques..... 371
7e Imiter Jésus-Christ..... 372
Notes sur les scrupules 374
1re Faux scrupule 374
2e Scrupule proprement dit 374
3e Utilité de ce scrupule..... 375
4e Procédé du démon à l'égard des consciences délicates ou grossières..... 375
5e Suivre un procédé contraire..... 378
6e Ne pas s'arrêter à cause des scrupules 379
Règles pour le repas..... 380
1re Le pain..... 380
2e La boisson 381
3e Les mets délicats..... 381
4e Juste mesure..... 382
5e Pensée pieuse pendant le repas..... 382
6e Autres pensées utiles... 383
7e Réfréner l'avidité..... 384
8e Régler d'avance..... 385
Règles pour conformer nos sentiments à ceux de l'Église. 386
1re Promptitude à lui obéir..... ... 388

2e Fréquentation des sacrements..... 389
3e Prières et chants de l'Église..... 390
4e État religieux..... 392
5e Vœux de religion..... 393
6e Dévotions, pèlerinages..... 397
7e Pénitences..... 398
8e Églises, images..... 399
9e Préceptes de l'Église..... 400
10e Décrets des supérieurs..... 401
11e Doctrine sacrée : positive, scolastique..... 403
12e Comparaison avec les saints..... 406
13e Définitions données par l'Église..... 407
14e Prédestination..... 408
15e En parler peu..... 408
16e La foi et les œuvres..... 409
17e La grâce..... 409
18e Crainte et amour de Dieu..... 409

Conversatio in cœlis..... 413
Michel..... 415
1. Michel et le Dragon..... 417
2. Les trois anges et Abraham..... 418
3. L'ange et Isaac..... 420
4. L'ange et Jacob..... 421
5. L'ange et Moïse..... 422
6. L'ange et le camp d'Israël..... 424
7. L'ange et le peuple de Dieu..... 426
8. L'ange et le Sinaï..... 427
9. Michel et le diable..... 428
10. Le prince de l'armée de Dieu..... 429
11. L'ange et les pleurs..... 430
12. L'ange et Gédéon..... 432
13. L'ange et Samson..... 434
14. L'ange et David..... 435
15. Les anges et Élisée..... 436
16. Les anges et Isaïe..... 437
17. L'ange et Sennachérib..... 439

18. Les anges et la captivité de Babylone..... 441
19. L'ange et l'homme du péché..... 443
20. L'ange et le profanateur..... 444
21. Les anges et Judas Machabée..... 445
22. L'ange et Jésus agonisant..... 446
23. L'ange et Jésus ressuscité..... 447
24. L'ange et les apôtres..... 448
25. L'ange et Pierre..... 449
26. L'ange et le livre scellé..... 451
27. L'ange et l'encensoir..... 453
28. L'ange et la fin des temps..... 454
29. Le grand combat..... 455
30. L'ange dans le soleil..... 457
Invocation..... 459
GABRIEL..... 461
1. Gabriel et la vision..... 461
2. Gabriel et la mort du Messie..... 463
3. Gabriel et l'homme de désirs..... 466
4. Gabriel et la lutte..... 468
5. Gabriel et le précurseur..... 469
6. Gabriel et la Vierge Marie..... 471
7. Gabriel et la salutation..... 472
8. Gabriel et l'annonciation..... 475
9. Gabriel et le *Fiat* de Marie..... 477
10. Gabriel et sa mission..... 478
Invocation..... 480
RAPHAEL..... 483
1. Raphaël et la rencontre..... 484
2. Raphaël et le jeune Tobie..... 485
3. Raphaël et le vieux Tobie..... 487
4. Raphaël et la conduite..... 489
5. Raphaël et le poisson..... 491
6. Raphaël et le démon..... 493
7. Raphaël et la guérison..... 495
8. Raphaël et la reconnaissance..... 496
9. Raphaël et l'épreuve..... 497
10. Raphaël et la manifestation..... 500

Invocation..... 501
Souvenir des exercices..... 503
Ordre du jour..... 509
Résolutions..... 511
Engagement..... 513

TABLE

LES EXERCICES SPIRITUELS

Les Exercices spirituels 1
Troisième semaine 1
Avertissements 1
La Passion 11
Premier tableau : Les personnes 15
Second tableau : L'action ou le sacrifice 47
Troisième tableau : Le drame 75

Quatrième semaine 143
Avertissements 143
La Résurrection 147
I. Triomphe de Jésus 148
1° Sur ses ennemis par la disparition de son corps 148
2° Sur ses amis par les apparitions 155
II. Triomphe du chrétien 172
2° Triomphe personnel 173
a) Résurrection spirituelle des âmes 173
b) Résurrection des corps 174
2° Triomphe social ou de l'Église 183

Récapitulation 191

Contemplation pour obtenir l'amour de Dieu 193
Les trois manières de prier 245
Le Symbole des Apôtres 255

L'Oraison dominicale 295
La Salutation angélique 305
Le Psaume CIX 307

Les Règles 333
Pour discerner les esprits (1re semaine) 333
Pour discerner les esprits (2e semaine) 358
Pour distribuer les aumônes 368
Notes sur les scrupules 374
Pour les repas 380
Pour conformer nos sentiments à ceux de l'Église ... 386

Conversatio in cœlis 413
Saint Michel 415
Saint Gabriel 461
Saint Raphaël 483

Souvenir des Exercices 503
Ordre du jour 509

Table analytique 515

Bourges. - Imp. TARDY-PIGELET, rue Joyeuse, 15.

6360